

**UNIVERSITÉ DE LIMOGES**

**U.F.R des LETTRES et des SCIENCES HUMAINES**

**Département de Littérature Comparée**

**Le Discours du Voyageur sur Djibouti  
entre 1930 et 1936**

**Thèse de Doctorat**

**Présentée par**

**ABDOULMALIK IBRAHIM ZEID**

**Sous la direction**

**du Professeur J. M. GRASSIN et de J.D. PENEL**

**Année universitaire 2003-2004**



---

A mon père, ...qui me manque !

---

A ma mère, ...qu'elle nous reste !

---

## **REMERCIEMENTS**

Je remercie le Professeur des Universités, Jean-Marie Grassin pour son encadrement, ses motivations, sa réceptivité et sa disponibilité. Je le remercie pour m'avoir initié au monde de la recherche.

Je remercie également Monsieur Jean-Dominique Pénéel pour ses orientations, ses encouragements et sa disponibilité.

Je remercie tous ceux qui m'ont soutenu de loin ou de près.

# **Introduction**

***Le discours du voyageur sur Djibouti entre 1930 et 1936*** entre dans le cadre de deux notions théoriques de la littérature comparée : l'imagologie et l'émergence. Nous détaillerons le corpus, l'objectif, le plan ainsi que la méthodologie qui ont permis de réaliser ce travail.

## A- Une étude d'imagologie

Jean-Marc Moura définit ainsi la notion d'imagologie dans le DITL (Dictionnaire International des Termes Littéraires) :

*Ensemble des travaux de littérature comparée consacrés aux représentations de l'étranger. L'imagologie a deux objets d'étude privilégiés: les récits de voyages et les ouvrages de fiction mettant l'étranger en scène<sup>1</sup>.*

Notre étude, qui entre dans le cadre de la littérature comparée, se propose de présenter et d'analyser l'image de l'indigène rencontré en Afrique ou en Arabie, l'Autre, à travers la littérature de voyage car comme le dit Jean Marie Grassin, *la représentation de l'étranger, image d'un peuple chez un autre est une affaire d'imagologie<sup>2</sup>*.

La problématique soulevée par les œuvres induit une redéfinition de la littérature dans un cadre socio-politique, économique et culturel déterminé : celui de la colonisation en tant que réalité et mythe. Une étude approfondie ne pourrait certes se faire sans une connaissance préalable de la situation générale de l'époque et de son origine.

Les textes étudiés, au demeurant divers, exprimant cette situation, nous ont appris dans l'ensemble qu'après une longue période coloniale, sombre et oppressive, des soulèvements continuels pour l'affranchissement de l'occupation coloniale dressèrent les deux peuples l'un contre l'autre. Les révoltes étaient la conséquence des souffrances et des bouleversements sociaux du peuple colonisé : au nom de la dignité, pour la récupération de la terre, de l'identité socio-culturelle, religieuse et politique, donc de soi ; du

---

<sup>1</sup> Dictionnaire International des Termes Littéraires par J.M. Moura, article : « *Imagologie* » ; Limoges, 1999.

<sup>2</sup> Idem, par J.M Grassin, article : « *exotisme* » ; Limoges.

côté des colonisateurs, la violence a essentiellement été justifiée par ce qu'ils appelaient : « l'apport civilisateur ».

Nous nous sommes interrogés sur le rôle, l'engagement intellectuel des écrivains venus constater cette confrontation de cultures et de civilisations. Le peuple djiboutien a connu pendant un siècle des épreuves pénibles et fut exposé au péril de la dissolution par le phénomène de l'acculturation. Le passé historique, trop chargé entre deux communautés qui restèrent adverses jusqu'à la fin de leur lutte en 1977, nous interpelle, nous fils d'ex-femmes ou hommes colonisés. Il nous pousse à nous interroger sur le regard que les écrivains étudiés portèrent sur notre propre communauté, celle dont mes grands-mères, ma mère et nous-mêmes fûmes issues. L'idée d'étudier cette production littéraire nous était venue dans une période où les Européens semblaient ne plus s'intéresser à cette région de la Corne de l'Afrique que représente Djibouti, l'Éthiopie et le Yémen.

Une autre raison psychologique à caractère individuel, pouvant aussi refléter un sentiment collectif, provint du désir d'essayer de retrouver et de revivre, même à travers une image, une lecture romanesque erronée, quelques bribes de ce passé d'oppression, de brimades, que l'entourage familial évoquait à la fois avec tant d'amertume, de souffrance, de joie, d'orgueil et de simplicité, afin de se retrouver, de retrouver une identité et de mieux s'assumer dans une culture double, contradictoire et ponctuée d'interrogations. Nous avons donc également cherché, à travers cette littérature exogène, des traces de notre Histoire ou plus précisément des témoignages, une expression écrite sur les rapports colonisateurs / colonisés.

Avoir une idée précise sur la représentation de la femme et de l'homme colonisé dans l'imaginaire collectif colonial a été pour nous un cheminement essentiel. Vérifier la relation d'une situation socio-politique et historique, à travers un corpus constitué de productions écrites et plus précisément des textes écrits par des voyageurs, ne veut pas dire chercher l'authenticité. Mais ne pouvons-nous pas nous servir de cette analyse pour éclairer le rôle véritable que joua la littérature de voyage au service de la colonisation ?

## B- Une émergence interrompue

La particularité de Djibouti est sa petitesse par rapport à ses deux pays voisins : l’Ethiopie et la Somalie. Mais comme disait La Fontaine, « on a toujours besoin d’un plus petit que soi ». Cet adage s’avère vrai dans la mesure où Djibouti fut une plate forme de la France pour un investissement économique, politique et éducatif en Ethiopie, pays jamais colonisé et cible des diverses puissances européennes. Mais c’est le domaine éducatif qui va représenter le caractère unique de Djibouti. A cet égard, la période entre 1930 et 1936 nous paraît privilégiée.

Du point de vue littéraire, d’illustres français ont accordé un intérêt particulier à Djibouti et à l’Ethiopie. A la fin du XIXème siècle il y eut Arthur Rimbaud et Pierre Loti. Entre 1900 et 1929, ce sont Hugues le Roux, Victor Segalen (à la recherche d’Arthur Rimbaud), Claude Farrère, Roland Dorgelès et Paul Morand. Mais la période faste se situe entre 1930 et 1936, on dénombre alors plus de 28 productions littéraires écrites. C’est en quelque sorte un épanouissement et un âge d’or littéraire colonial pour ce petit pays qu’est Djibouti. Le processus est interrompu brutalement. En effet, de 1936 à 1945, se succédèrent d’abord l’invasion de l’Ethiopie par l’Italie (1936), puis à partir de 1939 la seconde guerre mondiale. Et en 1939, la Côte Française des Somalis (CFS) vichyssiste, subit le blocus anglais avant d’être libérée en 1943 par les Britanniques et les résistants français. Les voyageurs devinrent quasiment rares d’où l’absence totale, à cette époque, de productions écrites. En revanche des écrits politiques, notamment ceux de A. Goum<sup>3</sup>, furent publiés pour défendre les intérêts de la France en CFS menacée par les ambitions de Mussolini et du fascisme.

Entre 1930 et 1936, on assistait en réalité à une double émergence : une du côté interne et une autre du côté externe. Dans le premier cas, le côté

---

<sup>3</sup> Goum (A.). - *Djibouti, création française, bastion de l’Empire* - Paris : Comité de l’Afrique française, 1939.

interne : c'est le développement du français dans la sous région. Paradoxalement, à cette époque, le français est beaucoup plus enseigné en Ethiopie qui compte un grand nombre d'établissements secondaires où il est utilisé comme langue d'enseignement. Dans le domaine de la presse, il y a même des publications en français : en 1932 *L'Ethiopie commerciale* de Ch. Sakelladis; en 1934 *La Voix de l'Ethiopie*. Les Ethiopiens ne sont pas en reste, à côté de ces publications étrangères : Il faut mentionner qu'en 1930, un livre est même publié à Paris et en français. Il s'agit du livre de Guebre Sellasié *Chronique du Règne de Ménélik II, roi des rois d'Ethiopie*, traduit de l'amharique par Tesfa Sellasié (2 volumes). Le gouvernement, lui-même, fait paraître en 1935, la Revue Nationale.

A Djibouti, l'école primaire publique, née en 1921, ne compte qu'une centaine d'élèves et moins d'une dizaine d'enseignants djiboutiens au début des années trente. C'est pourtant à ce moment qu'apparaissent timidement quelques associations et quelques petites productions théâtrales en français réalisés par des Djiboutiens. A Djibouti l'émergence était donc moins significative. Et pourtant c'est Djibouti qui était une colonie française et non pas l'Ethiopie.

Dans le deuxième cas, le côté externe, c'est l'émergence d'une littérature d'expression française, écrite par des auteurs français à l'exception d'Ida Treat qui était américaine écrivant en français. Nous assistons donc à une prolifération d'auteurs et de textes sur Djibouti.

Or, en 1936, c'est l'arrêt total de ce qui nous a paru comme le début de l'émergence d'un phénomène linguistique et littéraire. Et ainsi cette double émergence subit une rupture dont un des éléments est quasiment irréversible : le français en Ethiopie est interdit par les Italiens durant leur occupation (1936-1943) ; mais après leur départ en 1943, les Ethiopiens, libérés par les Britanniques, remplacent le français comme langue d'enseignement par l'Anglais. A Djibouti, l'école est interrompue à cause de la guerre et du blocus ; elle redémarre après 1945 et ce n'est qu'en 1948-49

que sera créée une classe de sixième ! Quant à la production littéraire française djiboutienne, à part William (Joseph Farah) Syad<sup>4</sup> qui commence à publier en 1959 (*Khamsin*, préfacé par L.S Senghor) – mais qui a fait ses études secondaires à l’extérieur – il faudra attendre la fin des années soixante dix (Abdoulaye Doualeh, Omar Osman Rabeh) et surtout les années quatre vingt dix (Abdourahman Waberi avec *Pays sans ombre*, Abdi Ismaël Abdi avec *L’Enfance éclatée*, Daher Ahmed Farah avec *Splendeur éphémère*, Abdi Mohamed avec *Nomad : no man’s land*, Chehem Watta avec *Pélerins d’errance*, Idriss Youssouf avec *La galaxie de l’absurde*) pour observer une véritable émergence littéraire locale.

Du côté externe, Djibouti ne connaîtra plus jamais une attention littéraire de la part des auteurs français comme celle qui a existé entre 1930 et 1936. Et si l’on considère la période qui va de l’après guerre (1945) à l’indépendance (1977) peu d’écrits évoquent Djibouti car on ne peut dénombrer que deux ouvrages produits par des grands écrivains respectivement par Romain Gary<sup>5</sup> et Philippe Soupault<sup>6</sup>.

Si on réalise l’importance de cette courte période (1930-1936), on comprend aussi que l’analyse critique ne peut s’opérer que sur la production littéraire francophone externe, puisqu’il n’y a pas encore d’écrivains djiboutiens ou éthiopiens produisant dans cette langue. Notre étude portera donc sur ces écrits car ils constituent le témoignage d’une époque. Cette production écrite francophone présente deux caractères notables. En premier, elle est relativement diversifiée ; elle comporte des récits de voyage et des fictions ; et, certains auteurs adoptent un point de vue critique (Paul Nizan et Albert Londres) sur la colonisation tandis que d’autres en sont les chantres<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> Cet auteur fait l’objet d’étude d’une thèse soutenue par William Souny intitulée « L’écriture du désir et du désert dans l’oeuvre de William Joseph Faraax Syad » à l’Université de Limoges sous la direction du Professeur Jean-Marie Grassin.

<sup>5</sup> Gary (Romain), (1914-1980), - *Les racines du ciel* - 1956. Prix Goncourt : - *Les Trésors de la Mer Rouge* - (1971). Sous le pseudonyme d’Emile Ajar, il obtient à nouveau (et à l’insu de l’académie) le prix Goncourt pour *La vie devant soi*.

<sup>6</sup> Soupault (P.), *Mer Rouge*, Revue, Paris : mai-août 1951.

<sup>7</sup> ou « les coryphées » pour reprendre le titre de la nouvelle d’Abdourahman Waberi.

L'autre phénomène étonnant est que parmi ces écrivains, beaucoup d'entre eux ont déjà ou en auront par la suite une grande notoriété. Alors, comment un si petit pays a-t-il pu intéresser des hommes de grande valeur ? Certains auteurs sont membres de l'Académie Française (Pierre Loti en 1891, Claude Farrère en 1935, Jérôme Tharaud en 1938, Jean Tharaud en 1946 et Joseph Kessel en 1962), d'autres sont membres de l'Académie Goncourt (Dorgelès en 1929) ou ont le prix Goncourt (André Malraux en 1933). D'autres, qui n'ont pas obtenu de prix littéraire sont fort connus et toujours édités : Paul Nizan (son livre *Aden Arabie* est préfacé par Jean Paul Sartre), Albert Londres (récemment réédité), Michel Leiris sans compter l'inévitable Henry de Monfreid (réédité, et dont *Les Secrets de la Mer Rouge* ont été portés à l'écran et diffusés en feuilleton à la télévision en 1967). Enfin, quelques auteurs n'ont pas traversé le temps mais ont connu un succès à l'époque (Henriette Celarie<sup>8</sup>, la Comtesse de Jumilhac, André Armandy,...).

Devant cet afflux d'auteurs officiellement reconnus par les institutions littéraires et/ou par la postérité, on devrait donc pouvoir s'attendre à un discours de qualité sur la Corne de l'Afrique. En conséquence, on doit s'interroger sur l'impact de cette littérature sur les Djiboutiens et plus particulièrement sur moi, Djiboutien francophone et professeur de littérature française. Doit-on adhérer à cette littérature francophone (1930-1936) et peut-on en être solidaire aujourd'hui ? Pour y répondre il nous faut donc entreprendre une étude critique des textes.

### C- Le corpus

Pour répondre à toutes ces questions, nous avons retenu les ouvrages de quinze écrivains voyageurs formant un corpus de vingt-trois ouvrages. Les limites des œuvres s'imposent par elles-mêmes à travers les repères

---

<sup>8</sup> Henriette Celarie peut également s'écrire Henriette Celarié.

chronologiques délimités par la parution des livres étudiés : 1930-1936. Nous en dressons un tableau succinct ci-dessous indiqué.

|             |   |
|-------------|---|
| <b>1930</b> | 1. <i>La croisière secrète</i> (Ida Treat)<br>2. <i>L'homme des sables</i> (Jean d'Esme)<br>3. <i>La désagréable partie de campagne</i> (André Armandy)<br>4. <i>Etapas asiatiques</i> (G. Angoulvant)  |
| <b>1931</b> | 5. <i>Pêcheurs de perles</i> (Albert Londres)<br>6. <i>La voie sans disque</i> (André Armandy)  |
| <b>1932</b> | 7. <i>Aden Arabie</i> (Paul Nizan)<br>8. <i>Les secrets de la Mer Rouge</i> (Henry de Monfreid)<br>9. <i>Aventures de mer</i> (Henry de Monfreid)<br>10. <i>Djibouti au seuil de l'Orient</i> (René Hachette)   |
| <b>1933</b> | 11. <i>Marchés d'esclaves</i> (Joseph Kessel)<br>12. <i>La croisière du haschich</i> (Henry de Monfreid)<br>13. <i>Vers les Terres hostiles de l'Ethiopie</i> (H. de Monfreid)<br>14. <i>Ethiopie moderne</i> (Comtesse de Jumilhac)                                    |
| <b>1934</b> | 15. <i>Ethiopie du XXe siècle</i> (Henriette Celarie)<br>16. <i>Mission dans les Monts Gouda</i> (Henri Huchon)<br>17. <i>L'Afrique fantôme</i> (Michel Leiris)<br>18. <i>La reine de Saba</i> (André Malraux)<br>19. <i>La poursuite du Kaïpan</i> (Henry de Monfreid) |
| <b>1935</b> | 20. <i>Le lépreux</i> (Henry de Monfreid)<br>21. <i>Les derniers jours de l'Arabie heureuse</i> (H. Monfreid)   |
| <b>1936</b> | 22. <i>Djibouti</i> (Delvert)<br>23. <i>Le passant d'Ethiopie</i> (J.J.Tharaud)   |

La période nous concernant commence avec l'ouverture de l'entre deux guerres. Elle s'achève avec le dernier titre clôturant en quelque sorte la production écrite. C'est une période où Djibouti et les hommes qui y vivent appartiennent désormais au pouvoir des colons.

## D- L'objectif

Madame M.C Aubry<sup>9</sup> a déjà traité de manière fort intéressante le discours du voyageur sur Djibouti mais elle ne s'est pas attardée sur une période comme nous l'avons fait. En conséquence, notre étude se distingue de la sienne car son analyse concerne une période très large alors que la nôtre met l'accent sur une période spécifique : 1930-1936. Nous nous différencions

<sup>9</sup> Aubry (M .C). – Djibouti, l'ignoré- Paris : L'Harmattan ; 1988

d'autre part d'une étude spécifique comme celle de M. Kadar Ali Diraneh, qui a consacré sa recherche (mémoire de maîtrise soutenu en 1993 à l'Université de Lille III) à trois récits écrits en 1937 par Henry de Monfreid : *Abdi, l'homme à la main coupée*, *L'enfant sauvage*, *L'esclave du batteur d'or*. Notre étude porte sur un ensemble conséquent de textes pendant une brève période.

Notre analyse repose sur l'étude comparée des textes du corpus ainsi défini sur un temps limité. A cette époque, la société coloniale en possession des pleins pouvoirs politiques et économiques sur le pays entra-t-elle dans une période d'effervescence et voyait-elle alors l'avenir assuré et radieux ? Si c'est le cas, c'est cette assurance qui fut, peut-être, à l'origine de certaines ambitions littéraires puisque presque tous les écrivains mirent alors leur plume au service de la glorification de l'entreprise coloniale et de son œuvre civilisatrice.

Pourtant, l'inquiétude, provenant de l'hostilité grandissante de la société colonisée, jeta quand même une ombre sur ce tableau, et ce malgré les succès militaires, le pouvoir économique, politique et les moyens de sécurité décuplés. Cette inquiétude fut exprimée d'ailleurs dans plusieurs des ouvrages qui apparurent dans la période trouble et menaçante d'entre les deux guerres. A cette époque, les deux sociétés adverses s'interrogeaient déjà chacune sur son devenir- mais les populations locales ne pouvaient le faire dans la même langue écrite que les colons.

La littérature coloniale à tendance socio-politique comprend d'ailleurs bon nombre d'œuvres de circonstances présentées toujours sous couvert de préoccupations nées des problèmes humains touchant apparemment les colonisés. Ayant déjà inspiré les écrivains exotiques et polarisé leurs sentiments, le personnage de l'indigène colonisé, le regardé, ne continua pas moins, même si les intentions étaient parfois totalement opposées, à concentrer assez fortement l'attention des voyageurs écrivains. L'indigène est en effet le premier personnage, la figure dominante des œuvres étudiées. Ce thème fut d'ailleurs exploité pour la raison essentielle que l'indigène était saisi comme figure symbolique de la société colonisée. Pour cette raison

même, il va être pour nos écrivains un élément révélateur, une victime et un repoussoir tout à la fois.

Pour certains auteurs, la raison apparente et avouée de cet engagement littéraire se rapporte, à une question d'ordre plutôt humanitaire et universel. Ils considèrent leur écriture comme une forme de lutte au nom des droits et de la défense des intérêts du regardé même si ce dernier ne s'y reconnaît pas. Ils présentent la question de la condition humaine comme étant leur unique préoccupation. L'approche tentée par les écrivains au nom de la générosité chrétienne, de la solidarité humaine pour certains, n'est-elle pas celle d'un monde vaincu mais non soumis, l'univers indigène de la société colonisée, jugée énigmatique, accusée de se complaire dans ses mystères, sa médiocrité et son refus de tout progrès ?

Mais, en vérité, les motivations qui déclenchèrent un regain d'intérêt pour l'être colonisé, dominé et jugé inférieur étaient ailleurs et seront à la base de notre interrogation.

En effet, comment la société du regardé apparaît-elle aux regards curieux de ses observateurs ? A-t-elle été saisie dans son authenticité, dans la richesse de ses diversités par des observateurs lucides et objectifs ? Ou ne fut-elle que l'objet de tableaux pittoresques, de rêves, dans un univers propice aux envolées lyriques, aux imaginations fécondes d'hommes et femmes bourgeois, parcourant les nouveaux horizons, les terres « vierges » et jetant un regard de condescendance méprisante à l'égard des pauvres indigènes ? A ce sujet, les formules de jugements consacrées par l'usage ne manquent guère.

Il devenait dès lors intéressant de chercher à connaître comment et sur quels critères s'étaient élaborées les conceptions des écrivains sur le monde colonisé. Nos auteurs essayent alors de soulever quelques problèmes tels que l'esclavage, les inégalités sociales, l'immoralité, la cruauté, la barbarie, les superstitions, ... à l'intérieur d'une société qui n'a pas voulu se départir de ses traditions, maintenant les horizons hermétiques à toute idée d'évolution et de rénovation. Mais quelles étaient les motivations réelles et profondes de leur écriture et de leur engagement ? Il importe de savoir, dès le début, que le choix de certains thèmes n'est pas innocent. Cette littérature, secondaire

mais prolifique, n'assuma-t-elle pas un rôle aussi important dans l'éveil des curiosités sur l'indigène habitant la région de la Corne de l'Afrique que dans la vulgarisation et la défense de l'œuvre coloniale ?

Cette question a été saisie à la base de notre interrogation dans la mesure où le discours littéraire, valorisant l'œuvre civilisatrice, ne correspondait en rien à l'action coloniale, injuste et destructrice dans son essence même.

1930 à 1936, ce sont six ans tout à fait étonnants pour l'abondance de la production littéraire et la notoriété des auteurs : mais les idées énoncées ne feront peut-être que reproduire les grands poncifs coloniaux et racistes qui imprègnent toute la littérature coloniale, quels que soient les époques et les lieux. C'est pourquoi, nous voudrions porter un jugement évaluatif et notre point de vue sera normatif, critique. Nous voudrions, en effet, nous interroger sur ce que vaut cette littérature en 2004 et sur ce qu'on peut en garder.

## **E- Le plan d'étude**

A partir de ces questions essentielles, nous avons d'abord essayé de comprendre dans une première partie les motivations et les mesures prises pour aller découvrir les espaces physiques qui caractérisent l'Ailleurs. Et c'est la rencontre avec l'Autre.

Ainsi, dans cette rencontre, et cela constitue notre deuxième partie – qui sera la plus longue -, nous avons analysé les différentes images présentées sur l'univers du regardé dans la société colonisée, à travers une vision masculine mais aussi féminine. En effet, l'approche de la société colonisée est en grande partie descriptive. Nous avons voulu préalablement replacer les œuvres dans leur contexte socio-politique et culturel afin de connaître leur degré de liaison avec l'idéologie de la société coloniale.

N'était-ce pas le mutisme, le silence lourd de conséquence de la société indigène qui provoqua l'inquiétude, l'interrogation et la curiosité chez le groupe colonial ? Quelle était donc cette société qui, se ramassant sur elle-même, se retranchait derrière sa résistance passive et ses valeurs socio-

religieuses et culturelles ? Les écrits constituent la réponse à ce genre d'interrogations.

Nous avons ensuite essayé de donner une vision globale de cet univers regardé à travers les thèmes préférentiels, les traits généraux des différents personnages. Ceux-ci ne semblent être en fin de compte que des types décrits parfois à travers des formes nettement caricaturales. Par exemple, la femme colonisée apparaît sous des perspectives diverses contradictoires à la fois belle et laide, repoussante, chaste et perverse. Or l'image prédominante ne reste-t-elle pas celle de l'immoralité, de la négativité ? A ce sujet les écrivains ne semblent-ils pas avoir largement contribué à forger une image stéréotypée de la société observée ?

Dans une troisième partie, nous avons aussi analysé les différentes images présentées sur l'univers du regardant vivant dans la société colonisée, et là encore, à travers une vision masculine mais aussi féminine. Comment le regardant justifie-t-il sa présence ? Comment se comporte-t-il avec celui qu'il domine ? Est-ce que tous les écrivains voyageurs pensent de la même façon ? Comment se distinguent-ils ? Y a-t-il d'entre eux, au moins un seul qui fait l'exception ? Comment se comporte la femme blanche dans l'univers colonisé ? Avait-elle un statut particulier ? Quel regard avait-on posé sur elle ? Quel nouveau type de regardés l'univers colonisant a-t-il façonné ?

Dans une quatrième partie, nous avons été amené à étudier la nature de l'écriture à travers des écrits à prétention réaliste. Ceux-ci revendiquent souvent une valeur de témoignage. Il y a aussi les récits de voyages romancés à valeur documentaire. Ils touchent parfois au reportage avec leurs investigations sur les us et coutumes. Les auteurs étaient-ils poussés par cette trop nocive habitude de se plier aux idées préconçues, aux préjugés de leur époque ou par le désir de satisfaire coûte que coûte le goût de l'ailleurs, de l'excentricité de leurs lecteurs ? Il était donc utile de savoir si cette production littéraire s'était distinguée par un apport idéologique ou une nouveauté esthétique, en comparaison avec l'ensemble de la production littéraire de leurs prédécesseurs et contemporains.

L'exotisme ne représentait-il pas d'ailleurs, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une dimension culturelle et une entreprise politique occidentales destinées à justifier l'expansion coloniale ? Une des motivations de cette écriture ne se retrouvait-elle pas dans la recherche d'un nouvel exotisme palpable et transmissible afin de ne pas toucher ou de taire les réalités coloniales accablantes et culpabilisantes.

Cette littérature ne devait-elle pas refléter fort bien la vision et le discours d'une certaine catégorie d'intellectuels européens qui ont cherché à faire voyager, par la pensée, un horizon d'attente constitué de ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu « se déplacer » ? C'est pourquoi un lien étroit s'établit entre écrivain-voyageur et lecteurs.

## F- La Méthodologie

Ainsi, nous allons étudier un certain nombre d'auteurs pour montrer une vision commune et à propos desquels nous voudrions établir préalablement quelques remarques concernant la bibliographie, le corpus et notre lecture des textes.

Une grande partie des écrits étudiés ne sont plus réédités et certains d'entre eux ne figurent plus dans les rayons des librairies : *L'homme des Sables* de Jean d'Esme, *La désagréable partie de campagne* et *la voie sans disque* d'André Armandy, *Ethiopie moderne* de la Comtesse de Jumilhac, *La croisière secrète* d'Ita Treat ou encore *Le passant d'Ethiopie* de J.J. Tharaud. C'est à la BNF (La Bibliothèque Nationale François Mitterand) que nous avons pu consulter ces ouvrages.

Pour d'autres écrits, surtout des articles extraits de revues spécialisées, c'est à la Maison d'Outre-Mer d'Aix-En-Provence, que nous avons pu les consulter : il s'agit des articles du gouverneur Angoulvant, *Etapas asiatiques* ou encore de Delvert, *Djibouti* publié dans la Revue des Deux Mondes.

Nous aurions pu également consulter d'autres écrits comme : *Vers la Dankalie et ses déserts de lave* de M.E. Bonneuil, *Poursuite vers le Nil blanc*

de F. Balsan ou encore *Etapas Africaines* de R. Frachon et encore d'autres. Seulement nous avons estimé que le corpus que nous avons constitué, même s'il n'est pas exhaustif, est suffisamment représentatif pour nous permettre de mener une étude imagologique dans le cadre de la littérature comparée.

Certains ouvrages que nous avons choisis ne sont pas faciles d'accès certes, mais ils ont le privilège d'illustrer une période unique et particulière que connut Djibouti de 1930 à 1936.

De plus, la particularité des récits que nous allons analyser est leur hétérogénéité tant dans l'espace décrit que dans l'importance de la production littéraire elle-même.

Il faut d'abord comprendre que lorsqu'il s'agit d'étudier la Corne de l'Afrique, cela concerne trois pays (l'Ethiopie, le Yémen et Djibouti) et une partie non négligeable de la Mer Rouge. Or tous nos écrivains n'ont pas évoqué les trois pays dans leurs écrits : G. Angoulvant, R. Hachette, M. Leiris, H. Huchon et C. Delvert décrivent surtout Djibouti. Jean d'Esme, A. Armandy, la Comtesse de Jumilhac, H. Celarie et J.J. Tharaud nous font découvrir Djibouti et l'Ethiopie. A. Londres, P. Nizan et A. Malraux décrivent beaucoup le Yémen et un peu Djibouti. Mais les écrivains comme J. Kessel, Ida Treat et Monfreid évoquent l'Ethiopie, le Yémen, Djibouti et la Mer Rouge. Et à eux seuls, ils constituent neufs ouvrages du corpus étudié.

Certains thèmes ou types de personnages ne sont pas envisagés par tous les auteurs et, en conséquence, ne figurent pas de la même manière dans notre analyse – par exemple, le personnage de l'Arabe est privilégié par Monfreid et absent de presque tous les autres auteurs.

Ensuite, notre corpus manifeste d'importantes disparités dans le volume de la production : certains ont écrit six livres (Monfreid), ou deux (Armandy), la plupart un seul (Jean d'Esme, J.J. Tharaud, Henriette Celarie, Ida Treat, Joseph Kessel) ; d'autres n'ont consacré qu'un petit texte (Nizan, Londres) ou quelques lignes d'un texte (Malraux). On ne peut donc s'attendre à ce que nous consacrons à chacun la même place.

Pour terminer, disons enfin que notre analyse s'effectuera à partir de la lecture et de la comparaison de textes jugés révélateurs et représentatifs. Il convient d'avertir à ce sujet que nous encourrons l'éventualité de deux reproches dont nous assumons cependant la responsabilité. D'une part, c'est délibérément que certaines citations seront présentées dans toute leur longueur au risque, de paraître, précisément, trop longues, mais elles nous ont semblé utiles en l'état. D'autre part, certains éléments nous paraissent révélateurs et pourront être cités deux fois dans une intention autre. Il s'agira en effet d'éclairer le texte sur des aspects différents, envisagés à des moments différents de notre étude. Donc, ce ne sont pas des redites au sens strict même si le lecteur peut avoir le sentiment de « déjà vu » et de répétitions.

## Première partie

**Construction d'un horizon d'attente : de la motivation à la  
découverte de l'espace**

## A- La motivation

Le déplacement domine la praxis. En fait, l'Altérité devenant incomplète, l'ego doit se déplacer pour retrouver cette partie qui manque. L'accomplissement dans ce désir ne se fait que grâce à l'itinéraire réel du tracé cartographique. C'est pourquoi le déplacement devient alors l'origine même de l'émergence de l'image de l'Autre chez l'ego. Le déplacement occupe une place notoire dans nos œuvres. Ce désir de déplacement remonte à très longtemps. Le départ vers cette partie du monde qu'est la Corne de l'Afrique a toujours suscité un engouement chez les voyageurs mais chaque déplacement avait une caractéristique particulière. On distingue le déplacement professionnel, le déplacement touristique, le déplacement spirituel et le déplacement protéiforme.

### 1. Le déplacement professionnel ou la conformité à une tradition

Le voyage sert à influencer et moduler l'opinion publique, tant au niveau des idées générales (liberté, nature, bon sauvage, religion naturelle,...) que par rapport à des questions qui se trouvent à l'ordre du jour (missions, colonialisme,...). C'est souvent un officier qui a pour mission de rapporter des informations qui pourront servir aux plus hautes instances des colonies. Pour cela, l'homme qui est envoyé est souvent un médecin car la renommée d'être médecin confère au voyageur un prestige particulier. Ce fut le cas pour le médecin capitaine Huchon :

*En juillet 1934, le médecin capitaine Huchon est chargé par le commandant supérieur des troupes à Djibouti d'une mission dans le massif montagneux du Goudah, territoire Dankali, c à d Afar, situé de l'autre côté du golfe, au-dessus du port de Tadjourah.*

*Ce territoire étant encore peu connu, il doit en ramener des informations générales et pratiques concernant le pays et la population.*

*Il débarque à Tadjourah, venant de Djibouti, dans les premiers jours de juillet 1934.<sup>10</sup>*

---

<sup>10</sup> Huchon (Dr Henry.). – *Mission dans les Monts Gouda*- Paris : Revue des Troupes col ; n°225, 1934.

Le médecin peut apparaître comme un sorcier bienfaiteur et dans tous les cas un homme possesseur d'un savoir supérieur. A la différence du récit de voyage d'ordre commun dont le protagoniste à la première personne se contente d'être le témoin et l'observateur impartial de l'Autre, l'officier en mission, quant à lui, fait des observations au péril de sa vie ; c'est un type de voyageur qui souvent, loin d'aimer le voyage qui lui permet d'acquérir certaines connaissances, est forcé de voyager pour faire valoir la dimension quasiment stratégique des connaissances acquises. Il obéit aux ordres et doit ramener « des informations générales et pratiques ». Le véritable but du voyage, dans ce cadre là, est donc d'abord une mise au point. Le voyageur décrit les circonstances du voyage, les maladies pour, le cas échéant, justifier et déterminer plus tard une opération humanitaire permettant à l'administration coloniale de se légitimer devant l'opinion publique et de consolider son implantation. Le voyageur décrira aussi les mortalités, les mœurs, les cérémonies religieuses par exemple. L'Autre représentant à la fois un obstacle et la chance à saisir, il s'agit, pour le voyageur médecin de s'emparer de lui, de le maîtriser, et de le subjugué par la raison : le voyage est alors réussi.

Un voyage réussi est désormais la preuve tangible de la supériorité intellectuelle : la maîtrise de soi-même, les vertus de la prévoyance et de l'organisation méthodique et la capacité de s'adapter aux exigences de l'Autre. Il s'agit d'une conscience de sa supériorité qui est dérivée du statut politique et culturel de la France dont le voyageur se fait de plus en plus le représentant et l'ambassadeur.

Ce genre de mission peut également apparaître chez certains écrivains sous une autre forme. Seulement le voyageur est cette fois un personnage romanesque qui aura pour mission de pouvoir infiltrer une zone non contrôlée par l'administration coloniale. C'est ainsi que Louis Saulieu, le héros du roman de Jean d'Esme intitulé *L'homme des sables*, accomplira sa tâche d'informateur au service du Ministère des Affaires Etrangères. L'homme saura se faire passer pour un indigène en parlant la langue des indigènes, en s'habillant comme eux et surtout en se faisant détester par ses

concitoyens français jusqu'au jour où il tomba amoureux d'une jeune française fraîchement débarquée de Madagascar, Andrée. C'est au moment où le couple se disloque que la jeune femme apprend la vérité sur Louis et c'est le docteur Rossert qui lui révèle :

*Or, poursuivait Rossert, pour mener à bien ma tâche, il me fallait là-bas, dans l'enfer des sables, des compagnons qui se chargeraient de surveiller les manœuvres ennemies auprès des peuplades somaliennes, des hommes jeunes, entreprenants, des risque-tout, des énergiques capables de suivre de près toute l'intrigue qui s'ourdissait dans l'ombre contre nous et de la déjouer. Je connaissais depuis longtemps les Saulieu : Louis est mon filleul. Or Mme de Saulieu se désolait de la vie oisive de ce grand garçon qui, après avoir passé aux Affaires Etrangères, menait à Paris une existence plus que tapageuse.<sup>11</sup>*

Voilà donc la mission de ce voyageur « jeune, entreprenant et risque-tout ». Dans ce cas-là, l'aventure racontée n'est pas celle de l'auteur mais du protagoniste, c'est donc l'aventure d'un autre qui se trouve soumise à l'observation, à l'investigation et aux commentaires de l'auteur. Le lecteur a également droit à l'observation des vastes panoramas, des scènes de campagne, des villages, des quartiers indigènes et européens, des édifices célèbres du pays, des personnages locaux et des costumes régionaux.

Les lecteurs redécouvrent dans ces récits des paysages et des personnages déjà rencontrés dans des lectures précédentes. Les ouvrages se conforment donc à l'imagologie traditionnelle développée dans des ouvrages datant de l'Antiquité. Toutefois, la nature du déplacement professionnel peut se nuancer.

---

<sup>11</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 248.

## 2. Un déplacement professionnel ou la quête spirituelle.

Certains voyageurs ont entrepris des voyages dans un but professionnel pour élucider un mystère. Or, le mystère est lié à deux régions qui faisaient l'objet depuis longtemps d'une véritable recherche et découverte spirituelle : l'Arabie et l'Abyssinie.

C'est en effet l'Arabie, et plus particulièrement l'Arabie Heureuse, ainsi que l'Abyssinie qui sont au centre de certains récits de voyage. Deux hommes vont mettre leur talent pour servir des journaux français. Ces voyages assument le caractère d'un grand récit mythique en quête des origines, dans le double sens d'une investigation sur les problèmes des sources et des origines de la civilisation. Et là le véritable but du voyage n'est plus seulement une mise au point comme nous l'avons vu ci-dessus mais aussi une justification et, ici, le « moi » du récit authentifie et juge. Malraux est ce premier voyageur qui a voulu faire un reportage pour « l'Intransigeant » sur le mystère de la cité de la « reine de Saba ».

*En partant à la recherche de la capitale mystérieuse de la reine de Saba, André Malraux, jeune lauréat du prix Goncourt, assouvissait une soif d'aventures, mais surtout voulait découvrir ce qu'aucun Européen n'avait pu contempler depuis deux mille ans : une cité appartenant à la légende et à l'histoire.*

*[...] Il traduira cela pour l'Intransigeant : « Pourquoi une troisième ville, encore inviolée, encore intacte, avec ses remparts, ses palais, ses tours, inconnue des Arabes eux-mêmes, ne se cacherait-elle pas dans ces terres inexplorées ? »<sup>12</sup>*

Dans ces récits de voyage, c'est la description d' «une ville encore inviolée » et la description historique et géographique du pays qui prime, bien sûr, mais l'auteur nous fait part aussi, non seulement des petits incidents et accidents, des problèmes et périls qui menacent le voyageur en Arabie ou en Abyssinie, mais aussi et surtout de ses réactions psychologiques et de ses sentiments.

---

<sup>12</sup> Malraux (André). - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p. 15 et p. 26.

C'est également le cas de Kessel qui parle de ses inquiétudes, de ses pressentiments, de ses angoisses, de ses surprises et de sa joie. Puis il ne manque pas d'insister sur le caractère risqué de son voyage.

*Pouvais-je espérer, maintenant que chaque jour s'effacent les distances, que les vêtements, les mœurs et les règles deviennent communs et mêlent les nations en un vaste peuple uniforme, pouvais-je espérer de trouver, non pas à l'état de trace, de souvenir, de vestige, mais vivante, cette coutume qui fut l'une des profondes et cruelles assises de l'humanité ?*

*Or, ce soir-là, devant mes amis et moi, dans l'ombre douce du Harrar, dansaient les esclaves Oualamo, Sidamo et Chankalla, échappés pour quelques heures à leur maîtres. Et, bouleversé, écrasé par la densité millénaire de ce spectacle, je voyais, projetée sur le rideau ardent du bûcher, la figure même de ma plus vive attente. J'avais rejoint un courant primitif de l'humanité qui va s'épuisant, qui tarira bientôt, mais que l'on peut aujourd'hui encore surprendre dans une saisissante vivacité...*

*J'étais sur la piste.*

*Quoi qu'il arrivât, - car les gouvernements n'aiment pas que l'on s'attache à un état de choses qui, en principe, ne doit pas exister, - maintenant je la suivrais d'un bout à l'autre. Je verrais comment se fait la dernière traite, comment se tiennent les derniers marchés d'esclaves.*

*Il me faut, toutefois, avant d'aborder le récit de ces marches, contremarches, caravanes et aventures de mer, expliquer comment naquit l'idée de cette enquête et par quels moyens il me fut donné de la mener à bien dans un temps limité, car il n'est pas de résolution, de courage ni d'argent capables d'assurer le succès d'une pareille inquisition si le hasard secourable ne s'en mêle point.[...]*

*Je parlai de mon projet au **Matin**. Ce grand journal accepta tout de suite. Il me fournit l'appui financier et moral nécessaire. [...]*

*Cependant quels que fussent les mérites respectifs de mes compagnons, quelle que fût l'importance d'une aide comme celle du **Matin**, la partie était partie gagnée. Nous allions nous enfoncer dans des contrées sauvages peuplées de gens méfiants, et nous voulions approcher un commerce que tous voulaient cacher : ceux qui le poursuivent – pour ne pas en laisser soupçonner l'ampleur, - et ceux qui en vivent – puisqu'il est interdit.*

*Ce fut là qu'intervint la chance qui mit sur notre chemin un personnage magnifique : Monfreid l'aventureux.<sup>13</sup>*

C'est un voyage risqué car l'auteur-reporter va dévoiler « un commerce que tous voulaient cacher ». Ce n'est déjà plus le ton volontairement sec et objectif de la relation de voyage classique. Le récit de voyage sert aussi à

---

<sup>13</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 36 et p. 40.

transmettre le sens du vécu, à trahir la sensibilité d'un moi qui s'adresse à un lecteur sensible, lui aussi.

Ainsi le voyage, dans ce cadre là, assume le caractère d'un grand récit mythique en quête des origines, dans le double sens d'une investigation sur les problèmes des sources et des origines de la civilisation.

Pour d'autres voyageurs, le voyage lui-même est conçu comme l'équivalent d'un tournant de la vie, d'une sorte de rédemption et de seconde naissance qui a annulé la vie précédente en révélant au moi sa véritable destination. Ce fut le cas de Nizan et c'est ainsi que Sartre en parle dans la préface du livre en mars 1960.

*A l'Ecole Normale où nous partagions la même thurne, il restait des jours sans me parler ; en seconde année, il s'assombrit encore, il traversait une crise dont il ne prévoyait pas l'issue ; il disparaissait, on le retrouvait trois jours plus tard, ivre avec des inconnus. Et, quand mes camarades m'interrogeaient sur « ses frasques », je ne trouvais rien à répondre sinon qu'il était « d'une humeur de chien ». Il m'avait dit pourtant qu'il avait peur de mourir, mais étant assez fou pour me croire immortel, j'e le blâmais, je lui donnais tort : la mort ne valait pas une pensée ; les affres de Nizan ressemblaient à sa jalousie rétrospective : c'étaient des originalités qu'une saine morale devait combattre. N'y tenant plus, il partit : il devint précepteur dans une famille anglaise, à Aden. Nous autres, les enracinés de l'Ecole, ce départ nous scandalisa, mais comme Nizan nous intimidait, nous trouvâmes une explication bénigne : l'amour des voyages.<sup>14</sup>*

Ou encore de Michel Leiris, mais laissons-lui la parole rapportée dans son préambule :

***L'Afrique fantôme** me parut s'imposer, allusion certes aux réponses apportées à mon goût du merveilleux par tels spectacles qui avaient capté mon regard ou telles institutions que j'avais étudiées, mais expression surtout de ma déception d'Occidental mal dans sa peau qui avait follement espéré que ce long voyage dans des contrées alors plus ou moins retirées et, à travers l'observation scientifique, un contact vrai avec leurs habitants ferait de lui un autre homme, plus ouvert et guéri de ses obsessions. Déception qui, en quelque sorte, amenait l'égoïste que je n'avais cessé d'être à refuser, par le truchement*

---

<sup>14</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, p. 22-23.

*d'un titre, la plénitude d'existence à cette Afrique en laquelle j'avais trouvé beaucoup mais non la délivrance.*<sup>15</sup>

Dans ce déplacement qui était officiel, l'auteur se cherche et trouve en ces contrées lointaines une occasion de guérir « d'un mal dans sa peau » et une « délivrance »,

Le déplacement devient donc l'occasion pour les voyageurs-écrivains de tenter de révéler un mystère, une vérité ou de se révéler.

Ceci étant, un autre aspect du voyage peut également apparaître, c'est celui du voyage excursion.

### **3. le déplacement excursion ou la satisfaction d'un désir.**

L'Altérité est le premier élément qui justifie le déplacement mais si l'Autre se déplace c'est parce qu'il est animé d'un certain désir et cherche à satisfaire un désir. C'est alors que le déplacement devient un moment agréable quoique risqué. C'est d'ailleurs la présence du risque qui donnerait un sens même au déplacement. Ce sont les risques, en effet, qui entretiendraient les suspenses et donneraient du piquant à l'aventure.

Les propos d'Albert Londres, ci-dessous, en témoignent :

*Le métier de pêcheurs de perles est aussi vieux que le vieux monde. Il m'a plu, par un soir d'étrange inspiration, de me reporter plusieurs siècles en arrière. Me considérant dans la glace de l'armoire de ma chambre d'hôtel, j'ai cru voir soudain surgir à ma place un très ancien et très vermoulu conquistador. Et parlant à mon double, je lui dis : « Tu vas t'en aller, vieille carcasse, par petites étapes, à travers la mer Rouge où l'on pêche aussi. Te voilà à Suez, déjà. Tu louvoieras le long de la côte du Hedjaz, tu jetteras un œil sur les îles Farsans. De là, tu gagneras l'Erythrée où les plongeurs de Massaouah sont, prétend-on, fameux encore. De Massaouah, d'une voile assurée, tu tomberas sur Djibouti. Là, tu verras ce que l'initiative des gouverneurs a fait d'un marché que l'on disait prospère. D'un saut, tu seras en Somalie anglaise, c'est-à-dire aux pêcheries de Zeïla ! Ensuite tu feras une grande enjambée, d'Afrique en Asie ; Aden te recevra. Et la grande fête*

---

<sup>15</sup> Leiris (Michel.) – *l'Afrique fantôme*- Paris : Gallimard; 1934, p. 7.

*commencera. Tu t'en iras à travers les petits sultanats de la côte arabe. Du cheikh de Haora, tu passeras chez le sultan de Makalla. Peu après, sur la rive d'Oman, le sultan de Mascate te recevra, et, un jour, sur je ne sais quel bateau, tu te présenteras à la porte du golfe Persique. Ce sera un beau jour ! Toutes les fées de Perse et d'Arabie t'ouvriront leur royaume. Elles te conduiront elles-mêmes sur les bancs de Linga où si blanches sont les perles, puis à Doubaï, sur la côte des Pirates, où les perles sont si chaudes. Enfin, porté par une galère capitaine, voiles rouges gonflées et galériens aux rames par une aurore aux doigts de rose, à Bahrein, tu aborderas ! »*

*Voilà le projet insensé que j'avais formé.<sup>16</sup>*

Le voyage en Arabie pour Albert Londres est un retour en arrière, « plusieurs siècles en arrière », à la visite d'un paradis caractérisé par le manque de tout ce qui fait la modernité des nations dites policées. Il y a un désir profond, « une étrange inspiration » qui va animer le voyageur et le pousser à partir et surtout à réaliser un « projet insensé ».

Le voyage de Albert Londres devient une espèce de rite d'initiation. Ceci se justifie dans la mesure où il obéit à une tradition. C'est une initiation à la quête de l'Autre et de soi, à franchir les obstacles du parcours et à la relation du déplacement. Le côté excursion de ce voyage se justifie par la présence des noms portuaires mythiques : « Massaouah », « Zéïla », « Makalla » ou « Bahrein ».

Le voyage est aussi initiatique pour Armandy dont voici l'illustration.

*Le Français a pour habitude de se forger d'un pays qu'il ignore une idée-type dont il consent rarement à démordre. Pour beaucoup de Français – pour moi il y a quelques mois – le mot « Abyssinie » n'éveillait d'autre image que celle d'une sorte de roi-mage à pèlerine frangée de cannetille d'or, au front ceint d'un bandeau, surmonté d'un large chapeau, cheminant à l'abri d'un parasol brodé porté par des nègres en blanc, et caressant d'une main négligente le mufle léonien d'un fauve familier. Accessoirement, je m'imaginai le pays comme une manière de vaste jardin zoologique où la faune africaine se promenait en liberté, et j'en concevais la visite comme impliquant protocolairement le don d'un lion par le négus, et la coûteuse obligation, pour éviter de désobliger ce monarque, de nourrir l'animal pendant la traversée, quitte à la transformer ensuite en descente de lit. [...]*

<sup>16</sup> Londres (Albert). - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p.11-12.

*Il va sans dire qu'avant de m'embarquer pour ce voyage d'importance, je tins à me documenter de façon moins simpliste sur les ressources du pays. Sur la foi des indications, j'achetai quelques ouvrages qui, me dit-on, faisaient autorité : l'un, notamment, historique, économique, politique et social, mi-officieux, mi-officiel, signé d'un spécialiste des questions orientales, qui, pour en mieux consacrer la valeur, avait placé son œuvre sous l'égide d'un sénateur, ancien ministre, délégué de la France à la Société des nations. A la lecture, cet ouvrage m'apparut comme étant des mieux informés.<sup>17</sup>*

D'autres auteurs comme Armandy éprouvent le besoin de corriger les vices d'une éducation purement livresque, comme par exemple abolir « une idée-type » en entreprenant eux-même le voyage. C'est alors la perspective d'un moi-témoin historien, économiste et politique qui nous fait part d'une excursion chez le « roi-mage à pèlerine frangée de cannetille d'or », en Abyssinie. L'excursion d'Armandy est un récit qui transportera son lecteur dans la brousse profonde ou dans les hauts plateaux et lui fera côtoyer les hyènes et sentir les odeurs inaltérables d'un monde inexploré. Une excursion à risque, bien sûr, mais enrichissante et instructive.

C'est une excursion en pleine mer que nous propose Ida Treat, la romancière américaine, où le lecteur se laissera bercer par la houle des descriptions.

*Je tiens, au seuil de cet ouvrage, à témoigner toute ma reconnaissance à celui qui m'a rendu possible le merveilleux voyage dont la **Croisière Secrète** n'est qu'un épisode, au Français Henri de Monfreid, à Abd el Haï.*

*J'ai pu, au cours d'une collaboration de trois mois en vue d'une publication en langue anglaise qui dira la vie d'Abd el Haï d'après ses journaux de bord, apprécier à la fois son intrépidité, sa modestie et la qualité des services qu'il a rendus à son pays. L'histoire de son matelot Kasseem est celle d'un de ces noirs de la Côte des Somalis dont seul Abd el Haï pouvait me faire découvrir la véritable figure, parce qu'il est un des rares Européens qui ait su les comprendre, être compris d'eux, et les aimer<sup>18</sup>.*

---

<sup>17</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p. 2-3.

<sup>18</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, préface.

L'exception de cette excursion, c'est qu'elle soit menée par une femme. Une femme qui n'hésitera pas à vivre dans un univers masculin et à partager le quotidien des marins de la Mer Rouge. C'est un « merveilleux voyage » ou « une collaboration » qui mêle défi, duel et intrigue amoureuse. C'est Monfreid présenté par Theilhard de Chardin qui permet à Ida Treat cette « croisière secrète ». Monfreid toucha tant le cœur et l'esprit des voyageurs qu'Ida Treat et même Joesph Kessel étaient émerveillés de le voir.

Dans ce type de déplacement, les voyageurs rapportent ce qu'ils voient et ne disent pas plus que ce qu'ils n'ont vu. L'Ailleurs est un monde si différent qu'il devient objet de connaissance. Le voyageur se voit charger de deux missions à travers son récit : essayer de faire un récit objectif et utile. Mais cette expérience permet aussi à l'auteur de se connaître. Il écrit pour les autres certes, pour leur transmettre un témoignage sur le monde mais en même temps il se dévoile par sa surprise, sa joie, son étonnement, sa déception, sa révolte ou sa résignation en fonction des circonstances qui se présentent. Kessel aurait séjourné encore plus longtemps, son déplacement aurait été protéiforme.

#### **4. Le déplacement protéiforme ou l'ambiguïté d'un homme**

Il est vrai que l'Afrique est déjà connue, qu'il y a des voyageurs écrivains comme Loti, Rimbaud qui sont passés par là mais l'homme ne peut tout voir et tout dire. Les choses évoluent et chaque voyageur peut apporter de nouvelles remarques, de nouveaux traits singuliers, des correctifs à ce qu'on a déjà écrit sur le même pays. Tout voyageur met à jour, ne s'arrête pas au déjà dit, s'approche toujours plus près du vrai et du réel de ce jour. Seulement ce type de voyageurs doit être capable de faire preuve d'un savoir dans plusieurs domaines différents en nous donnant par exemple des références précises sur la géographie, l'histoire, l'économie ou la politique par exemple. Et ce sont souvent des voyageurs difficiles à caractériser car ils sont à la fois explorateurs, négociants, touristes, journaliste ou espion.

C'est pourquoi leur déplacement devient protéiforme. Monfreid est un de ces voyageurs dont le déplacement est protéiforme.

Monfreid est d'abord un homme d'aventure qui rêve « de la menace du danger ». Il sent à tout âge les atteintes de sa passion pour la mer, l'attrait de l'Ailleurs et de l'Autre. Pour lui, partir c'est d'abord chercher l'aventure. Il résume bien notre propos dans les lignes suivantes...

*Dans ce bleu profond voisin du zénith, je regarde apparaître et monter les nuages blancs derrière le Canigou. Ils arrivent de la mer, là-bas, au bout des plaines du Roussillon où s'étalent les plages dorées ; ils courent dans l'espace libre, laissant traîner une ombre indifférente sur les villes et les foules...*

*Pourquoi demeurer encore stupidement dans cette servitude à laquelle jamais je ne m'habituerai ?*

*Si je recouvre un jour l'usage de mes jambes, je veux partir à l'aventure, aller droit devant moi, comme ce trimardeur, comme ces nuages...*

*Et pendant ces longs mois de réclusion et de souffrance, j'ai rêvé de la menace du danger, avec le droit de me défendre et de lutter à ma guise ; j'ai rêvé des solitudes marines, des plages désertes, du soleil et du vent...<sup>19</sup>*

Le lexique de la passion et du danger qui domine ces propos donne une idée du voyage : « zénith, aventure, trimardeur, nuages, menace du danger, solitudes marines, plages désertes, soleil, vent ».

L'autre motif du déplacement de Monfreid fut le journalisme pour le journal « l'Intransigeant<sup>20</sup> » mais ce n'était pas sa vocation.

*Parti en Arabie pour donner à « l'Intran » un vrai reportage, uniquement objectif, je n'ai vu qu'une manière de « coucher de soleil » devant l'émouvante agonie de cette Arabie heureuse, brusquement éveillée de son rêve par les avions, les autos, la T.S.F. et les utopies philanthropiques et sociales...*

*J'ai donc dit tant pis pour le journalisme et j'ai écrit pour moi, c'est-à-dire pour toi, mon cher lecteur, ami toujours présent, qui, en tous lieux, m'a aidé à mieux voir, à mieux sentir... à comprendre.*

*Dans ce livre il y a peu de politique, juste assez pour situer dans le présent la vivante antiquité de ce Yémen où le Prophète pourrait*

<sup>19</sup> Monfreid (Henry de). - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 9.

<sup>20</sup> Le journal *l'Intransigeant* (pour lequel écrivait Malraux) en 1934.

*renaître sans surprise, comme le berger s'éveille à l'ombre du figuier au milieu de son troupeau.*

*Les plus vieilles légendes léguées par la tradition sont tellement pareilles à ce qui s'est passé sous mes yeux que la notion du Temps est toute bouleversée.*

*Cette miraculeuse survivance, ce « témoin » laissé par les temps fabuleux, va disparaître comme tombent en poussière certaines choses précieuses imprudemment mises au jour.<sup>21</sup>*

C'est l'Arabie qui l'attirait et il a voulu partager avec son « cher lecteur » les multiples péripéties pour rapporter les faits sans une quelconque contrainte. Il est, alors, bien conscient que son récit de voyage doit d'abord être un discours utile en même temps qu'un discours qui se prétend objectif et un rapport mis à jour. C'est donc un discours utile car il donne des indications sur la navigation, les vents qui soufflent selon les saisons, des abris, de la longueur des étapes, des points d'eau, des passages dangereux et même des prix de location de montures par exemple. Le lecteur vit au rythme continu d'un journal de voyage qui lui communique le sens du mouvement, de la nouveauté et du changement continu.

Il nous décrit la vie à bord d'un navire en insistant sur la condition misérable des matelots, les punitions cruelles, les injustices outrageantes, la psychologie du « nakouda », le pilote du bateau. Et le déplacement prend la forme de l'aventure dans le vrai sens du terme. L'aventure, c'est la contrée partiellement connue du fait de la présence des cartes et c'est l'Autre vraiment ignoré car la carte comme nous l'avions dit ne donne aucune idée sur l'aspect physique de l'Autre. C'est donc dans le second point que réside le sens même du déplacement. L'autre va à la rencontre de l'Autre sans vraiment être sûr de le connaître à cause de l'aspect aléatoire des représentations cartographiques. L'essentiel pour Monfreid est de partir :

*Quand je décidais, avec ma jeune innocence, de faire moi aussi, le trafic des armes dans la Mer Rouge, sans payer le tribut à Ato Joseph je me heurtai à de terribles difficultés.*

*Je me mettais à dos, d'un seul coup, l'administration française de la Côte des Somalis, et Ato Joseph, dont la puissance toute occulte, n'était pas la moins dangereuse.*

---

<sup>21</sup> Monfreid (Henry de). - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 7-8.

*L'administration française disposait d'une canonnière et des ressources infinies de sa paperasserie. Ato Joseph, avait une véritable flotte et d'innombrables espions.*

*Moi j'avais « un boutre », sorte de petit voilier, comme en ont les pêcheurs de perle de la mer Rouge. Mais, j'étais jeune et plein d'illusions.*

*Toutes mes économies avaient été absorbées par l'achat de ce navire à un patron indigène. Ma première jeunesse passée à l'ombre du cap Leucate et, plus tard, la navigation sur le voilier de mon père, m'avaient mis au cœur la nostalgie de la mer, au point de me faire sacrifier les situations les plus enviabiles. L'appel du large qui devait me jeter définitivement dans l'aventure.<sup>22</sup>*

Prendre le « large » est vital pour Monfreid. La nature de son voyage paraît commercial : un commerce interdit puisqu'il s'agit de « trafic des armes » et plus tard de trafic d'esclaves. Et le plus intéressant, c'est que dans son livre, l'auteur crée l'univers du commerce : les indications sur la production et le prix de la marchandise, les chemins et routes de commerce côtoient les anecdotes et les traits curieux observés dans les pays parcourus. Ici et là, il nous fournit des détails sur la mer, le cours des négoce ou encore la réalisation d'un rêve d'enfance qui a « mis au cœur la nostalgie de la mer ». L'auteur nous fait comprendre que l'aventure commerciale est l'emblème de l'aventure de la vie et que le voyage n'est que le signe d'une lutte pour la vie.

*J'ai entrepris les choses les plus invraisemblables, les plus impossibles, croyant chaque fois n'être guidé que par le désir du chemin le plus court vers la fortune. Quand je dis fortune, je fausse peut-être le sens vulgaire donné généralement à ce moi ; il ne s'agissait point pour moi d'accumuler de l'or, ou de réaliser des rêves fastueux, mais simplement de posséder cette force latente sans laquelle l'homme est incapable de se mouvoir par lui-même au sein des sociétés. L'argent n'a à mon sens de valeur qu'autant qu'il permet de s'affranchir. La difficulté est de savoir rester toujours maître de cette force sans en devenir l'esclave ou la victime.<sup>23</sup>*

---

<sup>22</sup> Monfreid (Henry de). – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 10.

<sup>23</sup> Idem - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 9.

Le voyage c'est ainsi à la fois le désir du gain, de « la fortune » et le désir de connaître. Le négoce a permis à Monfreid d'évaluer et de s'évaluer surtout après un échec.

*Malgré tout, cette affaire me laisse écœuré, dégoûté à jamais de tous ces négociants et de leurs négoce, ces jeux impitoyables où ceux qui savent observer les règles peuvent ruiner sans péril les pauvres naïfs qui croient à la valeur de l'équité, à l'honneur, à la probité, à la conscience...*

*Cette leçon est bonne, elle sera la dernière. Désormais je ferai seul mes affaires hors des chemins obligatoires où les gens patentés dressent leurs embûches.*

*Je crois certainement que dans le négoce il peut y avoir de braves gens, mais comme rien ne cherche à ressembler davantage à un honnête homme qu'une canaille, j'ai peur de me tromper. Alors, je préfère laisser tout là, comme un panier de champignons dont je ne serais pas sûr<sup>24</sup>.*

Monfreid tire « une leçon » de son échec « dans le négoce.

Et ici la nature de son déplacement prend une autre forme. Il veut casser les préjugés. Suite à son expulsion de l'Ethiopie, il n'hésite pas à écrire :

*« On nous communique une dépêche aux termes de laquelle M.H. de Monfreid, l'écrivain connu dont nous publions depuis quelque temps une série d'articles, aurait été expulsé d'Ethiopie. Nous ne tarderons probablement pas à être fixés – et peut-être bien par l'intéressé lui-même – sur la réalité de cette mesure et sur les raisons qu'on allègue pour la justifier. C'est au moment même où nous arrivions à la partie culminante de son enquête que notre collaborateur aurait encouru les sévérités des autorités abyssines.*

*Quand nos lecteurs auront pris connaissance de la suite de son récit, et notamment de l'interview que lui a accordée le négus, elles leur paraîtront, comme à nous, imméritées. Parfait connaisseur des choses éthiopiennes et manifestement sympathique, dans l'ensemble, à son peuple et à ses institutions, M. H. de Monfreid n'a peut-être eu que le tort d'avoir été trop véridique. »*

*Rentré en France je répondais dans le même journal le 19 mai 1933 :*

*[...] J'ai dit en effet, dans mon reportage, que ce peuple était arrivé, après des millénaires d'évolution, à un état social définitif en harmonie parfaite avec le sol, le climat et surtout l'ambiance de la race noire, l'âme africaine, si je puis dire, au milieu de laquelle la civilisation*

---

<sup>24</sup> Idem - *La croisière du haschich*- Paris : Grasset ; 1933, p. 35.

*éthiopienne, isolée du monde dans la citadelle du Choa, s'est adaptée, épanouie et fixée.*

*[...] Je savais d'avance à quoi j'allais m'exposer en rompant pour la première fois avec cette tradition de grossières et plates flatteries ; je savais combien la lumière de la vérité allait déchaîner contre moi ceux pour qui l'ombre est nécessaire.*

*Par leurs soins, le sens de mes articles a été dénaturé dans une perfide traduction et interprété comme une critique malveillante, une odieuse ingratitude envers un pays où, depuis vingt-cinq ans, j'étais accueilli en ami.*

*J'ai le ferme espoir que la mesure qui me frappe sera bientôt rapportée, car l'empereur ne tardera pas à entendre la vérité malgré la nuée malveillante qui, sans cesse, tournoie autour de ma tête comme les corbeaux autour du clocher. Il est au monde d'autres voix que la leur, et ces voix sans haine parleront longtemps encore quand la mienne se sera tue.<sup>25</sup>*

Il n'hésite pas à la manière de Rousseau de se confesser et de prendre le lecteur en témoin, en juge : il compte faire « entendre la vérité malgré la nuée malveillante ». Dans ce livre Monfreid fait preuve de connaissances précises quant au fonctionnement du pouvoir et surtout une expérience directe et personnelle des mécanismes de la cour du Négus. D'ailleurs « L'Intran » le présente comme un « Parfait connaisseur des choses éthiopiennes et manifestement sympathique, dans l'ensemble, à son peuple et à ses institutions ». Monfreid nous décrit, dans son livre, longuement des scènes de la cour, des audiences que lui accorde le monarque et des conversations qu'il a l'honneur d'avoir eu avec ce dernier, non sans afficher la vanité légitime de celui qui se sait bien en cour et qui n'hésite pas à attribuer ces succès à ses propres compétences et subtilité. Au lieu de se faire le messager du merveilleux lointain, l'auteur se considère lui-même comme le messager du merveilleux de sa patrie auprès des peuples étrangers. Et de même que le profit individuel est réputé profiter aussi au roi et au pays, le récit de voyage contribue ainsi à glorifier avec le roi, la personne même de l'auteur, hélas, cela ne fut pas le cas.

Ainsi Monfreid est un voyageur un peu spécial car il y a dans son déplacement une multitude de caractéristiques.

---

<sup>25</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. II-III-IV.

Enfin, l'occasion de chaque déplacement est également une occasion de plus d'illustrations pour les stéréotypes. En effet, la tradition du voyage contribue à l'émergence de l'image. C'est cette image de l'Autre qui fera l'objet de notre étude : et l'Autre sera l'Africain ou l'Arabe.

Et ce sont tous ces types de déplacement qui vont favoriser l'émergence de l'image. Le voyageur part de son port d'attache en ayant une image de l'endroit où il va se rendre et une image sur l'être qui y habite mais une image cultivée par des écrits de voyageurs de tous les siècles comme il a été dit dans nos premiers constats. Alors ce dernier devra soit se conformer aux idées rapportées (les stéréotypes) soit personnaliser son point de vue et établir une image qui correspondrait à ses profonds sentiments au moment de la rencontre avec l'Autre. Mais avant tout déplacement vers l'Autre, le voyageur doit d'abord étudier l'itinéraire à l'aide d'une carte.

## **B- La carte**

La carte joue un rôle important et donne un sens au départ. C'est déjà la représentation de l'Ailleurs, du lointain. Elle reste aléatoire puisque les détails scientifiques qui la caractérisent ne sont pas toujours efficaces. Néanmoins, la carte reste l'accessoire incontournable du parcours et de la rencontre. Pour certains écrivains-voyageurs, elle est le prétexte du départ. Pour d'autres, c'est la représentation de l'itinéraire qui mène vers l'Autre. La carte permet enfin de retrouver l'Ailleurs, l'Autre et donne l'impression au voyageur d'avoir retrouvé quelque chose qui lui manquait.

### **1. La carte : un préalable inévitable du parcours et de la rencontre**

La carte est avant tout un point de repère dans lequel peuvent se situer l'Individualité et l'Altérité. Elle est le reflet de l'Altérité quoique l'Individualité n'y trouve pas les éléments les plus importants comme les mœurs et usages de l'Autre. En effet une carte offre juste un avant-goût de l'Altérité mais reste silencieuse sur ses constituants physiques et moraux. Et c'est ce non-dit qui va intriguer l'Individualité tout en développant en même temps sa curiosité et l'inciter à partir. La carte comme facteur d'incitation au départ nous est clairement révélé par André Armandy :

*Mes lecteurs ont eu la complaisance de suivre chaque année mes héros de roman dans un lieu différent du monde. J'étais en quête du sujet de l'année et de l'endroit où le situer. Or il y a sur la carte d'Abyssinie un certain lac Tsana, lequel pour des raisons que je dirai plus tard, m'intéressait au plus haut point. D'où ma décision de partir sans tarder pour l'Abyssinie.<sup>26</sup>*

La carte est aussi le reflet de l'Individualité. Ce dernier devant le mutisme de la carte ne peut satisfaire à son désir passionné de se compléter par l'autre. La carte lui a permis de lever le doute sur l'existence de l'Altérité mais

---

<sup>26</sup> Armandy (A.).- *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.3.

en même temps elle le laisse insatisfait. Ce manque suscite alors chez lui une impatience et une excitation devant la carte.

Cette excitation et cette impatience viennent du fait que la carte laisse présager la rencontre entre l'Individualité et l'Altérité. Mais avant le déplacement elle n'est que le modèle réduit de l'Altérité et ne la traduit que vaguement. La carte va alors contribuer à développer le sens imaginaire de l'Individualité qui va se référer aux témoignages des époques précédentes à propos de l'Altérité. Cela lui permet de s'assurer de l'existence de l'Altérité.

Les attentes de l'Individualité sur l'Altérité seront conditionnées par les images de jadis. Henry de Monfreid considère les cartes de jadis comme dénuées de toute authenticité :

*C'est tout à fait l'esprit des géographes de l'Antiquité dont les cartes représentaient une série de petits paysages, des villes, des bêtes, et des gens sans aucun souci de distances ou de position relative<sup>27</sup>.*

Et lorsque la rencontre a lieu, diverses réactions peuvent se constater. Si la découverte de l'Altérité correspond aux attentes de l'Individualité, alors c'est la satisfaction. Si le cas contraire se présente, l'Individualité attribue, alors, à l'Altérité des stéréotypes déjà connus ou tout simplement issus de sa déception. De cette déception un troisième cas peut également se présenter, c'est celui de l'indifférence de l'Individualité. L'altérité devient alors une partie intégrante du décor et ne sollicite aucun regard de l'aventurier.

Et pourtant, avant le départ, le voyageur procède à une recherche minutieuse et longue de cartes fiables. La fiabilité d'une carte est la garantie, même si cela n'est toujours pas le cas, d'arriver à bon port. L'acquisition d'une carte est aussi synonyme de rencontre avec l'Autre. Le voyageur se représente l'Altérité en fonction des énigmes suscitées par la lecture de la carte. La carte conditionne donc non seulement l'Altérité mais aussi l'Individualité, le parcours et la rencontre. L'impact de la carte sur l'Individualité est qu'elle crée en lui un enthousiasme, une excitation et une

---

<sup>27</sup> Monfreid (Henry de). - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 235.

curiosité liés à un manque d'information que peut donner une carte sur l'Altérité. Chez Malraux cet enthousiasme est suivi d'un étonnement :

*Début de voyage : l'étude des cartes me plonge dans une grande joie d'abord, puis dans un certain étonnement ; les points de repères importants indiqués sur chacune des cartes différentes de l'Arabie ne coïncident ni de près ni de loir<sup>28</sup>.*

En même temps la carte prépare l'Altérité comme élément à découvrir en le rendant insaisissable. Les Sabéens rencontrés au moins une fois aurait fait le bonheur de Malraux. Seulement l'accès au royaume de la Reine de Saba relève du miracle et c'est ce défi que Malraux aurait voulu gagner. Mais l'inaccessibilité augmente son désir et sa joie d'aventurier ; c'est la réalité du terrain qui marque son étonnement.

Ainsi la carte devient un préalable incontournable du parcours et de la rencontre. Elle déclenche un magnétisme qui va conduire l'Individualité à rencontrer l'Altérité car cette dernière devient en quelque sorte une partie manquante de la première. Henry de Monfreid est l'homme dont la carte fut un élément indispensable lors de ces déplacements :

*Je commence à me demander si jamais je réussirai à entrer dans ce golfe de Suez par ce détroit de Jubal aussi désespérant que le Bab el Mandeb. Mais je vois sur la carte les grands archipels et des dédales de récifs de la vaste haie de Gimsa, à l'ouest du détroit<sup>29</sup>.*

La carte prépare donc la rencontre en mettant en place le décor de l'itinéraire et libre au voyageur de se représenter l'Altérité selon les idées reçues ou selon ses convictions ou tout simplement selon son désir. L'Individualité s'aventure dans des contrées souvent mal connues ou partiellement évoquées dans des écrits qui ont sûrement contribué à la décision du départ. En parlant d'un jeune voyageur qui n'arrêtait pas de l'interroger sur la mer, Henry de Monfreid s'exprime de la sorte :

---

<sup>28</sup> Malraux (André). - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p. 29.

<sup>29</sup> Monfreid (Henry de). - *La croisière du haschich*- Paris : Grasset ; 1933, p. 127.

*[...] Il (le jeune homme) a beaucoup lu pour préparer son voyage, espérant ainsi mieux voir<sup>30</sup>.*

La lecture crée donc dans la conscience du lecteur un désir d'aller chercher l'Autre et c'est ainsi que l'Individualité se transforme en aventurier obsédé par la satisfaction de ce désir. Et la carte devient un facteur de la satisfaction de ce désir.

## **2. La carte : la réalisation d'un rêve d'enfance**

La plupart de nos productions écrites souligneront même d'une manière allusive la mention de la carte. Cela veut dire que celle-ci occupe une place dans l'ensemble des prémisses à l'appréhension et à la représentation de l'Altérité. Mais le caractère lacunaire de la carte nous pousse à penser qu'elle n'est pas vraiment à l'origine du déplacement, du départ. Dans tous les cas ce n'est pas la carte topographique qui incite le voyage vers l'Ailleurs mais un désir d'enfance de l'Individualité. A l'âge d'or, celui-ci se fascine pour les endroits et les espaces non explorés. Alors il se fixe comme objectif d'aller à leur découverte dans l'avenir. Et c'est lorsqu'il devient adulte qu'il met à exécution sa promesse. Ce fut le cas d'Henry de Monfreid.

*C'est bien ainsi que j'imaginai la Mer Rouge, un étroit couloir aux côtes arides et tous ceux qui ne l'ont jamais vue, je crois, ont une semblable illusion. Les légendes bibliques ont peut-être mis dans nos esprits d'enfants cette idée fabuleuse d'une mer de contes de fées<sup>31</sup>.*

Mais tout ceci reste le fruit d'une curiosité suscitée par un point précis de l'Ailleurs déjà topographié. Cela veut dire que l'Ailleurs était déjà connu par des lectures précédentes depuis l'âge tendre de l'enfance de l'Individualité. Et lorsque le déplacement devient possible, tout devient accessoire ou prend l'allure de simples repères pour accéder à l'Ailleurs qui se trouve à l'origine

<sup>30</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 39.

<sup>31</sup> Idem - *Le lépreux* - Paris : Grasset ; 1935, p. 16.

de la fascination cultivée depuis l'enfance. Ainsi l'Individualité trouve la satisfaction d'un désir dans la carte car celle-ci symbolise tout simplement la fascination de la carte des années d'enfance de l'Individualité. Pour Monfreid, par exemple, la Mer Rouge suffit à elle seule à remplir l'espace topographique et à justifier par là le déplacement. La carte est donc avant tout la satisfaction d'un désir avant d'être une représentation des localités et des itinéraires. Armandy le clame haut et fort :

*[...] ce qui m'intéresse, ce n'est pas le site lui-même. Laissez là vos photos et regardez la carte<sup>32</sup>.*

Malraux a recours à un dicton oriental :

*« Si l'on veut empêcher un homme de quitter un lieu, il faut lui faire chercher un trésor<sup>33</sup>. »*

Pourtant l'aventurier en compagnie du pilote capitaine réserviste Corniglion-Molinier reconnaît :

*Soudain, nous comprenons ce qu'il nous est arrivé. L'importance que les cartes prêtent aux routes ne signifient rien puisque ces routes en changent sans cesse, passent en un kilomètre à la chaussée ; ce n'est pas la grand-route, c'est la petite route du sud<sup>34</sup>.*

La satisfaction du désir qui se trouve enfoui au fond de soi-même traduit la détermination de certains aventuriers et la carte devient juste un prétexte au départ alors que pour d'autres elle symbolise avant tout les lieux et les parcours à effectuer.

---

<sup>32</sup> Armandy (A.).- *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 129.

<sup>33</sup> Malraux (André). - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p. 65.

<sup>34</sup> Idem, p.66.

### 3. La carte : représentation des localités et des itinéraires

Certaines productions écrites qui font l'objet de notre étude ne mentionnent pas de cartes et pourtant leurs récits trahissent l'usage d'une carte, ne serait-ce pour leur orientation dans les contrées explorées, tandis que d'autres récits joignent des cartes au fil des pages. Cette carte permet au lecteur de mieux suivre l'itinéraire entrepris par les aventuriers. La carte est aussi un gage d'authenticité et donne au récit une valeur de vraisemblable. Ainsi on dénombre trois écrits où des cartes figurent explicitement. Il s'agit dans l'ordre chronologique de leur parution les livres de René Hachette associé à Jo. Ginestou<sup>35</sup>, d'André Malraux<sup>36</sup> et de Henry de Monfreid<sup>37/38</sup>.

Le livre de René Hachette et Jo. Ginestou présente une vue générale de Djibouti ainsi que des côtes de l'Arabie. C'est une carte où est privilégié en guise de déictique, le découpage géopolitique des espaces avec une dénomination pour chaque espace en ce qui concerne essentiellement Djibouti et sa limite en tant que colonie. On y lit aussi l'itinéraire de la voie ferrée reliant la colonie à l'Éthiopie. C'est donc une carte qui met l'accent surtout sur les principales localités comme Obock, Tadjoura et Djibouti ainsi que Gobad. Cette carte souligne aussi la position stratégique de Djibouti au niveau de la Mer Rouge. Et en plus du découpage géopolitique nous avons l'échelle des grandeurs.

André Malraux nous présente une carte dans laquelle figurent ses parcours aller et retour Yémen-Djibouti. Au départ, il longe les côtes de la Mer Rouge de Djibouti à Marib après avoir survolé Moka, Hodeidah, Sanaa et Marib, la capitale supposée de la Reine de Saba. Le retour, par contre, s'effectue par les voies escarpées et montagneuses de l'intérieur du pays de Marib à Obock via Moka. Cette carte est également enrichie de considérations relatives aux localités les plus connues du Yémen et surtout

---

<sup>35</sup> Hachette (René) et Ginestou (Jo). – *Djibouti, au seuil de l'orient*- Paris : Ed. Revue Française ; 1932, p. 7.

<sup>36</sup> Malraux (André). - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p. 40.

<sup>37</sup> Monfreid (Henry de). - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 16 -17.

<sup>38</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 252.

aux précisions des altitudes, données précieuses pour un pilote. Là encore une telle carte permet au lecteur de suivre l'itinéraire de l'aventurier à travers les différentes localités et incitera peut-être d'autres à suivre le même itinéraire à la recherche de la mythique Reine de Saba.

Henry de Monfreid est celui qui va le mieux représenter une carte où figurent en même temps l'itinéraire et les localités. Ainsi dans son livre intitulé *La poursuite du Kaïpan* il nous livre deux cartes riches par leur diversité. L'aventurier trace dans la première carte l'itinéraire qu'il a suivi tout au long des îles Hanich respectivement revendiquées aujourd'hui par le Yémen et l'Erythrée. Mais à cette époque ces deux îles ne présentaient aucun enjeu. En plus des noms des localités et d'une échelle de grandeur, Monfreid précise l'emplacement de son bateau *Altaïr* (qui veut dire en arabe l'oiseau) et sa vitesse de croisière. De plus il balise la mer à la manière d'une auto-école de sorte que le lecteur se voit invité à observer cette carte qui ressemble à une prise par satellite.

La deuxième carte quant à elle est plus détaillée et invite à une vue d'ensemble sur l'itinéraire de la « poursuite » qui a conduit l'aventurier à Djibouti, en Egypte, en Inde et aux Seychelles. Les localités les plus mentionnées sont celles de Djibouti et surtout celles des côtes yéménites. Là aussi l'itinéraire du bateau est notifié par des flèches. L'échelle de grandeur couronne toutes les informations pour l'orientation du lecteur.

Monfreid est l'auteur qui explorera le mieux le Yémen car la carte présente dans *Les derniers jours de l'Arabie heureuse* révèle des zones jamais visitées par un Européen. De plus, la particularité de cette carte est qu'elle suggère l'histoire. En insistant sur l'ancienne frontière du Yémen et la nouvelle frontière depuis la domination d'Ibn Saoud, l'auteur suggère les différends politiques entre le Yémen et l'Arabie Saoudite. Le gros plan est mis sur la péninsule arabique avec ses localités côtières définissant, cette fois-ci, un parcours maritime. De l'autre côté du continent, en Afrique, seules les données géopolitiques de l'Erythrée et de la Somalie sont mentionnées avec une insistance sur leur appartenance coloniale

En définitive, comme représentation de l'Ailleurs, les cartes de René Hachette, d'André Malraux et de Henry de Monfreid sont relativement

pleines, si l'on considère que leurs déictiques servent de repères de l'Ailleurs ou de balises de l'itinéraire vers le même. Ce qui fait défaut à toutes ces cartes, c'est l'Altérité vivante qu'on ne peut malheureusement pas transcrire sur du papier. Cela veut dire que leurs cartes servent plus d'itinéraire menant à l'Altérité que de représentation même de cette dernière. De ce fait, sa lecture se veut plus une simulation du déplacement qu'une simulation de la rencontre de l'Altérité. Nous n'avons pas affaire au couple regardant/regardé mais au dédoublement voyageur/itinéraire.

#### 4. La carte comme une activité d'éveil : la reconstitution

| Auteurs ⇨                    | <b>R. Hachette</b>                    | <b>A. Malraux</b>       | <b>H. Monfreid</b>            | <b>H. Monfreid</b>                             |
|------------------------------|---------------------------------------|-------------------------|-------------------------------|--|
| Données                      | <i>Djibouti, au seuil de l'Orient</i> | <i>La Reine de Saba</i> | <i>La poursuite du Kaïpan</i> | <i>Les derniers jours de l'Arabie heureuse</i> |
| L'échelle des grandeurs      | Oui                                   | Non                     | Oui                           | Non  |
| Les cours d'eau              | Oui                                   | Oui                     | Oui                           | Oui  |
| Les itinéraires suivis       | Non                                   | Oui                     | Oui                           | Oui  |
| Les localités traversées     | Non                                   | Oui                     | Oui                           | Oui  |
| Les localités non traversées | Oui                                   | Oui                     | Oui                           | Oui  |
| Légende                      | Oui                                   | Oui                     | Oui                           | Non  |
| Considérations particulières | Oui                                   | Oui                     | Oui                           | Oui  |

La carte est un indice utile dans un récit car elle permet d'établir un lien direct entre l'auteur et le lecteur. Elle fournit juste les informations qu'il faut pour alimenter l'imagination du lecteur resté en métropole. Mais c'est en même temps un facteur stimulateur pour un départ vers l'Ailleurs. Et son incomplétude contribue, du fait que l'Altérité ne soit pas directement représentée, à la rencontre. La carte reste donc malgré tout incomplète et l'Individualité va chercher à la compléter en parcourant l'Ailleurs. Mais c'est en même temps pour lui une tentative de se compléter par cet Ailleurs et reconstituer en quelque sorte un paradis originel. L'Ailleurs est alors le fragment manquant que l'Individualité cherche à reconstituer.

De plus les informations apportées par les cartes donnent juste une idée de l'Ailleurs et jouent d'abord un rôle d'exotisme car les déictiques comme les noms des localités le long des côtes sont inconnues des habitants de la métropole. Et à la place du grand espace laissé sans indication sur la carte, l'Individualité imagine selon l'image formée par ses

lectures précédentes soit la mention de « sauvage », « primitif », « merveilleux », « cannibale », « désert », « brouse », « côte » ou « mer ». Ce sont les espaces physiques qui vont établir un contact réel entre l'Altérité et l'Individualité. Le processus du rapprochement est déclenché. Il ne reste plus qu'à explorer qu'à découvrir la nature qui, selon Henriette Celarie, *impitoyablement, a façonné la race.*<sup>39</sup>

---

<sup>39</sup> Celarie (Henriette) – *Ethiopie du XX ème siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p. 226.

René Hachette et Jo Ginestou – *Djbouti, au seuil de l'Orient*- Paris : La revue française ; 1932, p. 7.

André Malraux - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p. 40.

Henry de Monfreid - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p.16 /17.

Henry de Monfreid - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 252.

La carte peut donc être un complément au récit du voyageur. Elle peut illustrer le récit et donner à voir là où le récit laisse imaginer. Elle permet à l'écrivain de marquer une pause dans son récit. Elle peut donc avoir un rôle divertissant et instructif à la fois. De plus, elle peut donner un aspect authentique au récit car elle ponctue et actualise l'itinéraire. Par ailleurs, la carte est la première image de l'Ailleurs. Elle joue donc un rôle important dans l'étude imagologique. La carte est le premier contact avec les espaces physiques de l'Autre. Et comme disait Bertrand Westphal, *immanquablement, l'espace devient l'un des critères qui favorisent le rapprochement*<sup>40</sup>. C'est ce « rapprochement » que nous allons étudier.

---

<sup>40</sup> Vion-Dury (J.), Grassin (J.M.), Westphal (B.). – *Littérature et espace*- in - "Avant-propos"- Limoges : Actes du XXX<sup>e</sup> Congrès de la Société Française de Littérature générale et Comparée ; SFLGC, 20-22 septembre 2001.

## C. Les espaces physiques.

Il existe divers moyens de transport mais c'est le bateau qui a le plus représenté le voyage. Le voyage par mer paraît même l'un des mieux décrits et surtout le plus utilisé jusqu'à l'apparition de l'avion. Le bateau est le symbole de départ, de découverte, d'évasion et de liberté. Le bateau est un espace fermé, un lieu de refuge mais aussi de danger. La mer devient un pont liquide, parfois très mouvementé, qui relie l'endroit quitté et celui qui va être découvert. L'excursion en mer se termine lorsque le bateau touche les côtes du pays qu'il va visiter et observer. La curiosité le conduira à s'aventurer à l'intérieur du pays : le désert et la brousse.

### 1. La mer : un espace de toutes les tendances

La mer est le premier constituant de l'Altérité. En prenant la mer, le voyageur entreprend une aventure, fait naître l'aventure. Dans notre corpus, la mer est l'élément naturel qui mène l'Individualité vers l'Altérité. Mais l'Altérité, c'est d'abord la mer elle-même. Le mot « mer » a une telle importance dans la mesure où il constitue la scène d'action du tiers des œuvres qui composent notre corpus mais aussi parce qu'il figure dans les titres. Et si ce n'est pas le mot en tant que tel qui apparaît, c'est un terme qui fait partie de son champ lexical. La liste chronologique suivante est éloquente :

1. Ida Treat - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930
2. Albert Londres - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994
3. Henry de Monfreid – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932
4. Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ;

5. Idem - *La croisière du haschich*- Paris : Grasset ; 1933
6. Paul Nizan - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960

La mer a toujours été dans l'histoire de l'humanité, plus qu'un élément naturel. Dans tous les mythes et histoires de la création, on évoque la mer, les flots, le déluge. Monfreid rappelle le rôle de la mer dans sa culture française :

*Le lendemain matin, quand je me trouvais au milieu d'une mer sans borne, aussi bleue que notre méditerranée dans ses beaux jours, je sentis une grande joie, un profond soulagement, comme on peut en éprouver au réveil d'un rêve fantastique. On retrouve alors tout ce qui nous est familier paré d'un sourire ami, comme je retrouve ce matin la Mer, celle qui partout, sous mille visages, parle au marin avec la même voix.<sup>41</sup>*

Dans l'imaginaire religieux, « les légendes bibliques », tout comme dans l'imaginaire populaire, « les contes de fées », l'eau et les êtres qui peuvent la peupler sont donc étroitement liés : dieux des mers et des fleuves, démons et monstres marins, tous symboles de la puissance et de la force de l'eau.

Et les mondes sous-marins restent un domaine mystérieux. Les baleines, les requins, les dauphins, les perles ont ce charme qui attire vers les profondeurs, vers l'abîme et souvent vers la mort.

Paul Nizan s'exprime de la sorte :

*La mer est bombée comme une tortue, ses volutes se défont et respirent avec un bruit de vapeur évadée. La mer a des mouvements d'animaux en gelée, elle gonfle, étire, rétracte, souffle un protoplasme vitrifié. Elle ne ressemble pas à une femme capricieuse, mais à la plus primitive des bêtes.<sup>42</sup>*

---

<sup>41</sup> Monfreid (Henry de). - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 16.

<sup>42</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, p. 90.

Paul Nizan associe la mer à une bête « primitive. Or c'est la présence de la mort qui alimente le goût de l'aventure : le voyageur prend du risque car la mer est un espace cruel et vide où la nature est toute puissante. Tout y est hors de proportion et écrasant pour l'être humain. Le navigateur y chemine sans véritable destination, sans but, soumis aux aléas des intempéries et du sort parfois, qui peut le conduire à la mort.

Ce fut aussi le cas pour Ahmed, un matelot de Monfreid :

*Brusquement, le navire pivote, emporté par la force sous-marine. Ahmed se précipite sur l'armure pour éviter à la voile d'empanner, ce qui nous ferait instantanément chavirer. Tandis que lui et Abdi se raidissent sur le cordage, le bateau est jeté dans le tourbillon et une lame croulant sur notre arrière, balaie tout sur la barque, emportant la voile qui fouette dans le vent. Un cri perce ce tumulte et une forme noire passe dans l'écume, le long du bord. C'est Ahmed ; le coup de mer l'a emporté. Je jette un paquet d'amarres, qui filera à la traîne et je ne pense plus qu'à gouverner pour garder en poupe ces vagues terribles, qui courent maintenant plus vite que nous. La grand-voile, heureusement, a été arrachée. Abdi parvient à hisser un bout de toile à voile en guise de tourmentin. Cela nous permet de gouverner et de gagner sur le courant contraire. Mais nous sommes prêts à couler, le navire étant à demi rempli d'eau. Un paquet de mer de plus et nous allons par le fond !...<sup>43</sup>*

Mais ces espaces sans limite sont aussi l'image de la liberté totale de la plénitude de soi dans l'acceptation de sa condition d'être mortel : « un paquet de mer de plus et nous allons par le fond ! » nous souffle Monfreid. C'est d'ailleurs ce genre de circonstances qui ont favorisé sa, soi-disant, conversion à l'Islam. Il l'avoue lui-même :

*La mer redevient normale. Nous sommes sauvés...  
J'ai senti alors ce besoin de remercier la puissance occulte qui a bien voulu ne pas m'anéantir. C'est l'action de grâces qui remonte des croyances religieuses du jeune âge, ou peut-être, l'atavisme du fétichiste qui semble être né avec la première ébauche de l'être humain. Nos marins chrétiens ont des madones cachées dans leur sac et les plus endurcis font, aux heures de péril, des vœux et des prières.*

---

<sup>43</sup> Monfreid (Henry de). – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 30.

*Les musulmans, eux, se résignent, sachant Allah tout-puissant et assez grand pour ne pas changer d'avis. Ce qui doit arriver est écrit et, s'il sauve ses créatures, c'est que cela lui a plu. Il n'y a donc pas à le remercier. Cependant, pour gagner un adepte à sa cause, il peut aussi, faire des miracles. Je profite donc de ce petit incident et de la peur que nous éprouvons après-coup, pour annoncer à mes hommes qu'au moment où le navire allait chavirer, j'ai promis de me faire musulman si je survivais. Aussitôt, une force mystérieuse nous a jetés hors du tourbillon. C'était le miracle.*

*C'est donc par de miraculeuses conjonctures que j'ai adopté la religion musulmane et pris le nom d'Abd el Haï.<sup>44</sup>*

Monfreid prouve sa reconnaissance envers Dieu, le Tout puissant, « la puissance occulte » qui maîtrise les forces de la nature, en se faisant « musulman » et accepte sa condition de « créature » faible.

L'image de la mer devient alors le miroir interne de l'homme tel qu'il est lorsqu'il est délivré des passions humaines, vide et solitaire mais souriant en attendant sa mort car « ce qui doit arriver est écrit ». D'où cette figure de l'homme détaché de tout et s'en remettant à son destin.

La mer est ainsi le creuset où s'alimentent les peurs, les cauchemars mais aussi les joies et les espérances.

*La mer moutonne sous la brise fraîche ; elle a mis sa robe bleue foncée des jours de vent, ce bon vent fait à souhait qui permet au voilier de porter toute sa voile, et l'emporte, rapide et léger, dans les gerbes d'écume jouant avec la mer comme un dauphin joyeux.<sup>45</sup>*

L'auteur, alors, la personnifie ou la compare au « dauphin » le plus « joyeux » des poissons.

La mer peut être aussi une présence rassurante ou une barrière de protection.

---

<sup>44</sup> Idem

<sup>45</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 36.

*Pour nous laisser passer, la Méditerranée se fit accueillante et câline. Sa traversée eut la douceur d'un glissement.*<sup>46</sup>

La mer peut donc être une « mère » chaleureuse, « accueillante et câline ».

Il en est de même pour l'île :

*Il fait calme, nous sortons de la passe à la gaffe. Dehors, la mer est comme un miroir. Les innombrables îles, au loin, y semblent posées comme des mouches, et pas une voile n'est visible.*<sup>47</sup>

Une île témoigne de la permanence de la vie car toute île est symbole d'espoir pour un navigateur. Une île nourrit sinon elle abrite. Elle est, en outre, le lieu d'une lente maturation où l'imaginaire joue à cache-cache avec lui-même. Le navigateur doit s'attendre à rencontrer des sirènes ou un « bateau fantôme ». Et quand un tel événement se produit, l'auteur n'hésite pas à en faire part à son lecteur :

*Savez-vous que je crois avoir rencontré le bateau fantôme ?*

*Le bateau fantôme voyage dans le golfe persique, jamais ailleurs, tout le monde le sait. Il navigue à rebours du vent, par les nuits de brume et d'effroi, voile noire déchirée, ses marins morts, sa cloche sonnante le glas, filant à toute vitesse. Il va du golfe d'Oman à Bassorah. On ne le voit jamais redescendre, mais toujours remonter. Les pêcheurs pourraient vous raconter de longues histoires sur son compte. Il est bien connu dans ces parages. La pêche est mauvaise là où il est passé. On ne ramène que des perles noires, le lendemain. C'est alors qu'il faut craindre le requin.*

*La nuit était comme elle doit être quand le bateau fantôme fendit la mer devant nous. Les Arabes du bord eurent à peine le temps de le montrer du doigt. Je n'ai pas entendu la cloche. C'était rudement impressionnant.*<sup>48</sup>

---

<sup>46</sup> Armandy (A.).- *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 129.

<sup>47</sup> Monfreid (Henry de). – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 23.

<sup>48</sup> Londres (Albert). - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 152.

La mer rythme enfin le regard, fait voyager et surtout fait écrire. C'est pourquoi Ida Treat a entrepris « une croisière ».

*Nous descendons vers l'eau... Mais je ne sais plus où est la mer. Est-ce là bas cette pâle bande phosphorescente qui rampe de gauche à droite comme un annelé ? N'est-ce pas plutôt ici, où mes pieds sont enveloppés d'une vase tiède parmi les algues chaudes, caoutchoutées et douces.*

*Je suis au sein d'un monde grouillant qui bruit imperceptiblement et dont le murmure pourtant suffit à emplir l'ombre : affaissement de goëmons, respiration de crabes, bâillement de coquillages, souffles de néréides, déglutition de bernard-l'ermite, et au-delà encore toute une poussière de vies infinitésimales dans la profondeur des sables et des boues.*

*Mes pas sont englués de tressaillements et de caresses. Bouillon de culture de l'eau tropicale et de la nuit. Toute l'existence profonde de l'Océan Indien m'aspire.*

*Au moment où je suis prête à me confier à lui sur le bateau d'Abd el Haï, on dirait qu'il a tenu à m'ouvrir sa brousse marine comme une promesse et une menace. Il me comble des saveurs chimiques de ses sels.*

*Pourquoi m'a-t-il laissé violer son intimité de bête énorme en me plongeant au plus secret de ses milliards de cellules vivantes et de ses milliards de cellules mortes qui fermentent ?*

*Une espèce de terreur superstitieuse m'empoigne. Je ne sais plus où est Abd el Haï. Il n'y a plus que la mer avec moi qui me fascine et qui m'appelle.<sup>49</sup>*

Et écrire le voyage c'est finalement écrire la mer car la mer non seulement « fascine » l'aventurier mais lui parle, l'« appelle ». Ida Treat nous tient en haleine et fait frémir le lecteur en le faisant errer dans « un monde grouillant » où tout est « affaissement », « respiration », « bâillement », « souffles » ou « déglutition ». On craint le pire pour la voyageuse mais c'est une jouissance profonde qui s'empare d'elle. Le lexique érotique illustre bien ce moment sensuel avec « tressaillement », « caresses », « saveurs » et « violer ». Ce rapport charnel et cette union se confirment dans l'expression « il n'y a plus que la mer avec moi ». La femme et la nature fusionnent pour donner naissance à un récit de voyage.

<sup>49</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 63-64.

Une fois en pleine mer, l'homme se sent isolé, seul et doit affronter les forces de l'océan pour survivre. C'est là que l'aventurier voit l'étendue de son esprit et entre lui et la mer s'établit une relation bien particulière.

La mer devient alors le lieu d'une épreuve initiatique qui conduit l'aventurier à prouver sa capacité d'adaptation. Kessel fait l'éloge de ce genre d'expérience.

*J'avais fait le tour du monde, j'avais traversé les trois océans, je ne connaissais pas la mer. Pour la comprendre, pour la sentir dans sa chair, il faut se balancer à un mètre d'elle, sur des planches imprégnées de son odeur, il faut le bruissement du vent dans la voile, de l'étrave dans l'eau, et se voir enfermé par les vagues de toutes parts sur un espace si restreint qu'il ne compte plus. Le « Mousterieh » m'offrit cette grande leçon et me fit connaître aussi le peu de place qui suffit pour être animaleusement heureux.<sup>50</sup>*

La mer devient une figure hyperbolique de la terreur, de la furie et de la mort. Quand le voyageur se trouve « enfermé par les vagues de toutes parts » et qu'il y résiste, il devient alors un héros. Cette difficulté donne un sens au voyage et au voyageur car c'est là que peut avoir lieu la vraie quête de l'alter. En se surpassant et en résistant, le voyageur devient un homme hors du commun. Il connaît une déterritorialisation au contact de la mer. Le bruit des vagues ne dépayse pas les voyageurs car il est habitué aux bruits des voitures en Occident et cela avant qu'il accomplisse son périple. C'est vivre dans « un espace si restreint » et découvrir le vrai bonheur.

Dans la traversée, l'auteur voyageur n'oublie pas sa qualité d'écrivain et c'est pourquoi il fait voir à son lecteur le langage, les habitudes et les comportements des membres de son équipage.

*Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes ; voilà même une petite brise suffisante pour remplacer la machine. Mais l'optimisme est toujours malvenu à la mer et de courte durée. Aussitôt stoppé, dans le silence succédant au bruit du moteur, j'entends un grondement profond, une voix immense comme un écho très lointain,*

---

<sup>50</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves- Paris : Série « Grands Reporters »* ; 1933, p. 114.

*un écho qui parlerait tout seul. Tous, nous prêtons l'oreille : ce sont bien, cette fois, les brisants. Aucun doute possible ; ils sont sur notre avant et nous allions droit dessus, sans nous douter, à cause du vacarme de la machine qui nous empêchait de les entendre.*

*Mais alors, où suis-je ? Ce n'était donc pas le cap Merbat que nous avons doublé tout à l'heure ? Je n'ai d'ailleurs pas le temps de réfléchir : tout à coup, à vingt mètres à peine sur tribord, un énorme remous suivi d'une vague déferle et met fin à mes conjectures : c'est le récif côtier. Par bonheur la brise nous mène très largue et me permet en lofant de mettre le cap au large.*

*Voilà comment les sinistres arrivent ; toujours au moment où l'on croit être le plus tranquille. Si cette providentielle brise ne m'avait pas permis de stopper la machine, nous allions nous jeter sur le récif avant d'avoir rien vu ni entendu.<sup>51</sup>*

Il va décrire non seulement les faits mais aussi les émotions suscitées par les faits. Et en écrivant, l'auteur rend la sensation immédiate et fait part de ses états d'âmes : charme de l'espace, beauté des paysages, bonheur de vivre et l'envie d'écrire. Les deux points, les virgules et les points d'interrogation créent un effet d'accélération ; l'auteur est tout simplement en train d'accoutumer le lecteur à l'action. C'est une confrontation du réel et de l'imaginaire. Un réel que le voyageur est en train de vivre et qu'il fait vivre en direct et un imaginaire né sûrement des lectures précédentes. L'expression « voilà comment les sinistres arrivent » ne peut que rapprocher encore plus l'auteur de son lecteur, avec qui Monfreid dialogue directement.

C'est ainsi que l'homme, en entreprenant un voyage, doit désormais tenir compte de la mer mais aussi du bateau

*La volupté des premiers pas sur le pont, la profondeur de la cale vide où rien n'est encore aménagé, tout cela me grise, mon navire me paraît énorme, invincible, je l'aime comme une partie de moi-même, comme la mère aime son enfant ; fût-il difforme et laid, elle le trouve entre tous le plus beau.*

*Mais mon navire n'est pas difforme, et j'en fus très fier quand la mer l'enleva après son lancement. Et vraiment, le lancement d'une coque tel qu'il se pratique ici est une véritable naissance ; c'est l'être inerte trouvant la vie au contact de son élément, comme la première aspiration d'air consacre le nouveau-né à la vie terrestre : une puissance mystérieuse semble l'avoir saisi et à jamais séparé de la*

---

<sup>51</sup> Monfreid (Henry de). - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 34.

*mère quand il pousse son premier cri d'inconsciente angoisse. C'est l'être nouveau lancé vers l'avenir, vers les horizons inconnus, vers son destin.*

*[...] J'ai appelé ce bateau l'Altaïr. Pour nous, c'est le nom d'une étoile ; pour les Arabes, c'est « l'oiseau », al Teïr.<sup>52</sup>*

. Entre l'homme, le bateau et la mer s'établit ainsi une série d'identités. Ici Monfreid en fait une partie de lui-même. C'est son bateau, c'est lui qui l'a fabriqué, il en est le créateur. Il y a mis son génie européen mais lui a donné la forme indigène. Le nom qu'il donne à son bateau (Altaïr\*) est à la fois local et français. Le mot désigne l'oiseau en arabe mais sa transcription est conforme à la prononciation européenne. C'est comme si le concepteur a voulu lui donner un caractère universel où tout le monde se retrouve sans être déçu. Lui-même est universel et tout ce qu'il touche, tout ce qu'il produit doit être le reflet de ses profondes convictions. Les rapports de l'homme avec le bateau se caractérisent de la manière suivante : l'homme commande le bateau mais en même temps il se confond avec lui, au point d'en paraître le reflet. L'homme aime le bateau « comme la mère aime son enfant ». Ainsi le bateau s'est lié à l'homme par tous les liens de la similarité et de la contiguïté.

Monfreid fait exactement comme les Arabes de la côte yéménite : les « Zaranigs ».

*On sent ces élégantes barques entretenues avec amour, car le Zaranig aime son zaroug et vit avec lui, comme l'Arabe du Nord avec son cheval. Les formes en sont si parfaites, elles réalisent si exactement l'adaptation à la mer, son aspect exprime si bien le mouvement, l'élan, l'essor, que le navire semble avoir une vie, receler une force. Ces zarougs sont réputés les plus rapides et peuvent, par brise fraîche, atteindre des vitesses voisines de douze nœuds. Ils ne mesurent, cependant, que neuf à dix mètres de long et à peine deux mètres de large au maître-bau. Très légers et navigant sans lest, ils volent pour ainsi dire sur les vagues. Leurs voiles prennent la forme de cornets quand, par vent violent, l'antenne est à peine hissée au tiers de la hauteur du mât ; elle tend ainsi à soulever et allèger encore, tandis que l'équipage fait balancier sur le bord du vent.<sup>53</sup>*

<sup>52</sup> Idem, p. 10-11.

<sup>53</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 181.

Ainsi l'homme et le bateau sont définitivement complémentaires : il ne peut exister sans lui. Le bateau constituera le logis du voyageur au cœur d'un élément sauvage. Et c'est la confrontation entre un univers dangereux, hostile qui peut manifester sa colère à tout instant contre le bateau qui marque l'aventure. Sur la mer tous les dangers, toutes les aventures demeurent en attente. Et en prenant la mer, on libère ces différentes aventures. Le voyageur apprend alors à vivre et à habiter autrement. La distinction raciale est abolie. Dans la mer, la solidarité, la fraternité et la complicité sont les meilleurs alliés du voyageur et cela face au calme trompeur de la mer. Il est alors contraint de se constituer un nouveau rapport avec la réalité. Le bruit de la mer peut se transformer en coup de tonnerre sans que le ciel s'assombrisse. Et cela perturbe violemment la logique du voyageur.

Le lieu devient alors accablant pour l'être humain et en même temps cet univers crée des sensations inédites. Cette perturbation est tout simplement synonyme de déterritorialisation. Au contact de la mer, des motivations antithétiques s'emparent de l'homme : la peur face à la suprématie de la nature. C'est alors que la mer devient un espace physique à découvrir. Et l'auteur y exalte la joie de voyager où le décor de l'élément naturel lui offre un spectacle inouï ou l'occasion de se faire valoir. Monfreid prend du plaisir à expliquer d'une manière scientifique la couleur rouge de la Mer Rouge.

*Vous voyez là le phénomène qui valut à la mer où nous sommes le nom de Mer Rouge. Tenez, nous arrivons dessus, on dirait du sang. Ce sont des algues microscopiques flottant en surface, accumulées par les courants dans les zones de calme. Au large, le phénomène est assez rare, mais au voisinage des côtes, à l'abri des récifs, il est beaucoup plus fréquent.*

*Les premiers navigateurs, pour remonter cette mer balayée de vents violents, soufflant toujours suivant son grand axe, étaient obligés, comme le sont encore aujourd'hui les caboteurs indigènes, de louvoyer dans les chenaux intérieurs. C'est là que ce phénomène, est le plus fréquent, il les frappa et ils nommèrent cette mer « el bahar el ahmar » qui veut dire Mer Rouge<sup>54</sup>.*

---

<sup>54</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 38-39.

Ainsi ce voyage permet à l'auteur de se révéler car le décor lui est à la fois familier et étranger. Le voyageur devient indigène, Autre. Il s'agit donc d'une révélation du moi par le truchement d'un espace dont le voyageur a conscience de l'étrangeté et de la familiarité mythique.

La mer a également cette vertu de pouvoir purifier, d'aseptiser et de faire guérir. Alors le voyageur entreprend une aventure en mer pour guérir et connaître un dépaysement psychologique. C'est pourquoi la violence de la mer ne suscite chez lui qu'émerveillement, jubilation et liberté profonde favorisant la connaissance de soi. Le dépaysement commence aussi l'espace lorsque l'espace marin se rompt et surgit l'espace côtier.

## **2. L'espace côtier : lieu de toutes les illusions**

L'espace côtier n'est pas un lieu mais une rupture de l'espace marin. C'est l'Ailleurs qui surgit de l'infini. Alors la côte devient comme le symbole d'une communication. Le voyageur va enfin pouvoir réaliser une étape importante de sa découverte. L'idéal qu'il cherche va peut-être se réaliser. Dans tous les cas l'espace côtier est la confirmation qu'il n'est plus en Europe mais en Afrique ou en Arabie. La côte est la matérialisation de l'Ailleurs comme espace étranger. La distance géographique est abolie. C'est l'aboutissement de l'écart entre le lieu d'origine et l'espace du voyage. Alors il ne reste plus au voyageur que de décrire minutieusement les lieux, les faits, les gens, les traditions des indigènes mais aussi les colons. Dans tous les cas, le projet du voyageur en contact de l'Ailleurs est d'abord d'observer puis de tout rapporter par écrit. Le petit point qu'il avait aperçu de son bateau s'est élargi. Alors le voyageur peut être sous l'effet de l'étonnement car il est dépaycé par cet Ailleurs complètement différent de l'univers européen. Et ce sont les choses à première vue insolites qui vont attirer son attention. L'effet de l'étonnement dépassé, le voyageur va chercher des références et des comparaisons qui lui permettraient de s'approprier cette nouvelle réalité. Une réalité qui intrigue par sa nouveauté mais aussi par son étrangeté. Mais en

même temps le voyageur se sent investi par un air de liberté. Son séjour dans la mer est terminé et sur terre il se sent comme libre de l'emprise de l'océan infini.

Et son premier objet d'investigation devient la ville côtière dans laquelle il se trouve et pour mieux connaître cet objet, il faut faire un mouvement vers l'intérieur. Alors comment la ville se présente-t-elle à lui ? Cette ville est donc le début de la découverte de la description. Voici avec Monfreid le rideau qui s'ouvre pour laisser apparaître une scène :

*Aujourd'hui, Djibouti apparaît là comme une ville toute blanche aux toits plats. Elle semble flotter sur la mer, quand on la voit émerger de l'horizon, à l'approche du paquebot, puis, peu à peu, se précisent des réservoirs métalliques, des bras de grues, des morceaux de charbon, enfin toutes les laideurs que la civilisation d'Occident est condamnée à porter partout avec elle.<sup>55</sup>*

. C'est ce verbe « apparaître » qui dominera les premières évocations des côtes africaines ou arabes. Monfreid insiste sur le caractère de l'apparition avec les verbes « apparaît », émerger » ou « se précisent » quand il parle de Djibouti ou encore de Doubaba :

*Vers dix heures, la colline de Doubaba sort de la mer. Elle monte très vite ; j'aperçois la redoute turque piquée sur son sommet comme une mouche sur un nez (en arabe mouche se dit Doubaba).<sup>56</sup>*

Et il emploie « sortir » et « monter » quand il distingue les côtes yéménites. Là encore, c'est l'idée d'apparition et d'émergence qui est mise en évidence. Ceci est valable aussi pour Moka.

*La ville bientôt sort de la mer, avec ses minarets élancés et ses palais aux façades blanches. Elle a grand air et sans doute devait-elle*

---

<sup>55</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 8.

<sup>56</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 66.

*apparaître aux frégates quand jadis, elles venaient par le Cap chercher le café fameux.<sup>57</sup>*

C'est donc comme une apparition. Alors la ville peut paraître comme un espace d'apparence trompeuse. On a l'impression que le décor de l'Ailleurs dans lequel évolue le voyageur est un prisme où ne cesse de changer ce qui est reflété. Et ce sont les verbes modaux comme « sembler » qui pourraient mettre en évidence ce caractère trompeur. Par exemple, La ville « semble flotter » écrivait un peu plus haut Monfreid.

Toutefois cette description confère un caractère réaliste et nous propose une vision panoramique. C'est ainsi que s'exclame Kessel en évoquant les côtes de l'Arabie :

*Tout port d'Orient a une beauté singulière lorsqu'on le découvre de la mer. Elle tient à la blancheur des maisons que le soleil rend éclatante, à la fantaisie des rues et des toits, au grouillement des embarcations, à la vigueur du ciel et des costumes, au jet des minarets.*

*Sur les côtes arabes, les villes semblent plus attirantes encore et plus mystérieuses, car le désert commence à leurs dernières demeures. Il en était ainsi pour Hodeïdah.*

*Sans doute, dès que nous eûmes débarqué, sa blancheur s'atténua. Les murs étaient crevassés, les rues sales. Une odeur douteuse montait de la plage. Là aussi se montrait l'Orient.<sup>58</sup>*

Kessel crée un effet d'attente en insistant d'abord sur une vue d'ensemble puis précise vers la fin qu'il s'agit de Hodeïdah (une ville importante du Yémen). L'auteur nous dévoile donc peu à peu cet Ailleurs tant voilé par l'étendue de la mer.

La ville se découvre petit à petit et deux images contradictoires de la ville côtière peuvent surgir dans le compte-rendu des voyageurs.

*La Côte dankali déroule ses longues étendues de sable, ses touffes de dattiers, ses pentes de mimosas sur lesquelles on distingue de*

---

<sup>57</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 27.

<sup>58</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 131.

*temps en temps des points de jais luisants : des bergers noirs. Un pays vivant, après l'hostilité catastrophique du ghubbet*<sup>59</sup>

La ville côtière devient un espace ambigu où cohabitent des aspects antithétiques comme la vie et la mort.

*Cependant, la montagne Hanish grandit toujours ; celle-là a bien vaincu la mer. Avant d'y parvenir, une arête volcanique s'étend comme une muraille. Ce sont des scories noires avec des cônes rougeâtres creusés en cratères. J'ai l'impression d'être sur une planète en formation à un âge où la vie n'était pas encore organisée. Sur la mer, pas une voile et sur la grande île de fer et de lave, rien qui révèle la présence d'un être vivant.*<sup>60</sup>

Mais c'est aussi un espace qui symbolise le chaos de la nature.

*Nous jetons l'ancre devant un amas de ruines lamentables. C'est comme une ville fantôme, et, j'attends l'apparition d'êtres fantastiques, de spectres d'un autre âge.*

*Mais, au contraire, de ces décombres, toute une foule d'Arabes bien vivant sort comme par magie, très à son aise au milieu des ruines.*<sup>61</sup>

Et pourtant dans cet espace hostile et stérile, l'homme vit. Cette présence humaine crée le mouvement dans cette paralysie. Le voyageur est surpris par cette présence humaine qui « sort comme par magie » de ces « ruines ».

L'espace côtier devient donc à la fois un univers sombre, répulsant et étincelant, fascinant le voyageur.

Décrire l'espace côtier, c'est dresser un tableau dynamique et coloré où tous les sens doivent être sollicités. C'est le cas avec la description de Djibouti dont la vue provoque une douce rêverie.

*Car Djibouti bénéficie de la brise de mer. Elle possède une atmosphère d'une incomparable limpidité ; une lumière aussi divine que celle de Kairouane ou de la Mer Egée. Tout s'y transfigure, y prend un air de fête. Et ce palais, comme une broderie blanche dans l'azur, au-*

<sup>59</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 160.

<sup>60</sup> Monfreid (Henry de). - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 56.

<sup>61</sup> Idem, p. 27.

*dessus de l'épaisse frondaison, fait penser à quelque château des Mille et une nuits.*<sup>62</sup>

L'adjectif « incomparable » et les comparaisons illustrent bien nos propos. Le lecteur devient le témoin de la joie et de l'enthousiasme du voyageur.

D'autres auteurs vont dévoiler une nature hostile et « tragique » lorsqu'ils accostent une côte et ils ne peuvent fermer les yeux sur une réalité qui s'offre à eux. C'est ainsi que Kessel s'exprime lorsqu'il s'approche d'une île sauvage.

*Elle n'apparut qu'à la fin de la journée. Je ne la nommerai point, pour les raisons que j'ai déjà dites ici et qui m'interdisent de livrer un secret amicalement confié. Elle était petite, déchiquetée, absolument nue. Des cônes volcaniques la hérissaient de toutes parts, et nous retrouvâmes en elle cette couleur sombre, tragique, cette couleur d'éternité maudite qui nous avait hantés durant toute notre caravane. Je n'ai jamais rien vu d'aussi farouche, d'aussi désespéré.*

*Nous contournâmes longuement cette forme barbare malgré le danger que présentait la manœuvre dans la tempête, essayant d'apercevoir une fumée, un indice de vie. Mais tout y était mort, désert. Résignés à ne pas trouver les esclaves, qui pouvaient aussi bien être encore sur la côte d'Erythrée...*<sup>63</sup>

Alors l'omniprésence de la nature primitive et pittoresque d'un pays, sa flore et sa faune se dévoilent dans un registre descriptif.

*L'archipel des Sonaba, désertique, est recouvert d'une végétation d'oiseaux. En longeant la grande Sonaba, nous sommes brusquement drossés par un courant nord-est qui galope à la rencontre du vent en brassant des lames courtes. Elles nous soulève et nous laisse retomber brutalement avec un choc sourd et des grincements de bois...*<sup>64</sup>

Des oiseaux de cette île deviennent des symboles métonymiques de la beauté de la nature. Ce genre de découverte devient l'objet d'attraction des voyageurs.

<sup>62</sup> Delvert (Charles). - *Djibouti*- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, p. 671.

<sup>63</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 120.

<sup>64</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 172.

Cette attraction engendre une fascination du voyageur qui prend conscience en même temps de la vraie notion de liberté. Kessel a l'impression de se trouver dans un paradis et se met ainsi à exalter la joie de voyager, la joie d'être en contact avec une nature qui lui offre un spectacle nouveau et merveilleux.

*Et que cette terre mystérieuse était belle ! Chaque instant en faisait mieux deviner le charme. On voyait au bord même de l'eau une frange épaisse de palmiers. Entre leurs cimes brillait la blancheur d'un château ou d'une forteresse. Plus loin se dessinait le profil pur et ferme d'une chaîne montagneuse.*

*Le Yémen... l'Arabie heureuse...*

*Comme nous comprîmes alors le sens de ces mots, avec quelle vérité nous sentîmes leur poids réel, authentique. Jamais la paix d'un crépuscule et d'un paysage ne s'accorda mieux avec la paix des cœurs.<sup>65</sup>*

Cela justifie même l'acte d'écrire afin que ces moments, que cette nature s'immortalisent. Et en tant qu'écrivain, il doit rendre à son lecteur la sensation immédiate et « authentique » et cela grâce au présent extatique. Sa description doit refléter ses états d'âme : exaltation, enthousiasme, fascination, bonheur mais aussi inquiétude, peur et souffrance. L'intérieur du voyageur vibre en osmose avec le spectacle montré. A travers l'écriture et les mots, le voyageur nous transmet le ravissement de son moi. Cette élévation de l'âme s'accompagne d'une curiosité.

Chez Nizan les rochers deviennent l'occasion d'une union à la fois esthétique et religieuse avec l'élément naturel : le moi se libère et poétise.

*Aden est un grand volcan lunaire dont un pan a sauté avant que les hommes fussent là pour inventer des légendes sur l'explosion de cette poudrière. Ils ont fait la légende après : le réveil d'Aden qui conduit à l'enfer annoncera à la fin du monde.*

*Un tronc de pyramide recuit et violacé dans un monde bleu, couronné de forts turcs en ruines, une pierre entourée de vagues concentriques lachée par l'oiseau Roc au bord de l'Océan Indien, un*

---

<sup>65</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 127.

*terrain d'aventures pour Sindbad le Marin, lié à la grande péninsule arabique par un cordon ombilical de salines et de sables, sous un atroce soleil que les hommes ne sont pas arrivés à prier.*<sup>66</sup>

Il y a comme une prise de conscience de sa propre existence face à la suprématie divine justifiée par la nature qui s'offre aux yeux de l'observateur écrivain voyageur. C'est aussi la suprématie de la nature sur tout ce que le voyageur a pu voir ou connaître jusqu'ici.

L'espace côtier c'est donc surtout la présence d'une ville qui attire le voyageur. C'est la présence d'une vie humaine, d'une organisation sociale qui est trouvée. Mais tout dépend du statut de la ville côtière. Prenons d'abord le cas d'une ville côtière colonisée. Elle se caractérise par deux espaces séparés, l'un est le centre, l'autre est la périphérie. Les deux espaces développent l'exclusion. Les frères Tharaud décrivent les deux espaces de la sorte.

*Nous arrivions à Djibouti. Mais sur ce grand navire en route pour les Indes et la Chine, Djibouti n'intéresse que quelques journalistes qui viennent comme moi, en Ethiopie. Qui, en effet, aurait jamais l'idée de s'arrêter ici par plaisir ! En moins d'une heure, on a tout vu : la digue inachevée ; la carcasse d'un bateau naufragé il y a quelques années, et que la mer détruit peu à peu ; la place avec ses deux cafés ; le jardin poussiéreux, dont les légumes sont aussi immobiles que le drapeau qui pend sur le palais du Gouverneur ; les rues toutes droites, qui vont se perdre dans un quartier pouilleux de masures, de paillotes, de toits de zinc et de palissades faites de mille choses hétéroclites ; bref, un de ces endroits qui n'ont rien pour séduire, mais où je trouve cette poésie, tout abstraite il est vrai, des choses que la volonté d'un homme a fait sortir du néant.*<sup>67</sup>

Nizan, quant à lui et encore une fois, nous décrit ainsi le village « indigène » :

*Dans le village indigène d'où les Somalis ont défense de sortir après dix heures du soir, à moins qu'ils ne possèdent un laissez-passer, s'ouvrent des rues pareilles aux autres, avec les pauvres huttes de*

<sup>66</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, p. 106.

<sup>67</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 61-62.

*roseaux qu'emporte la moindre crue de la rivière, les tas d'arêtes de poissons. Elles débordent de l'odeur de la graisse rance de mouton mêlée à des parfums.*<sup>68</sup>

L'espace du colon ou la cité des Européens n'accepte les indigènes qu'aux heures du travail.

L'espace du colonisé ou la cité indigène accueille les Européens que lorsque ces derniers vont s'approvisionner dans les souks. Et le voyageur, parce qu'il est Européen, ne fait que circuler autour de la périphérie tentant ainsi de dévoiler la vie privée des indigènes, une vie voilée aux étrangers. En fait le seul parcours qui lui soit accessible est celui du consommateur qui ne peut aller que dans la rue commerçante. Jean d'Esme illustre bien nos propos.

*Dans les ruelles difficiles et tortueuses, une vie tourbillonnante grouillait, sans cesse, somalis hautains et fiers, le poignard courbe passé dans la ceinture en travers du ventre et badine à la main, portefaix en longue file transportant des colis, des caisses et des ballots, chariots grinçants que tirait un groupe de huit indigènes attelés au timon et à des cordes ; bousculade d'enfants à demi nus se pourchassant, se battant, braillant et pleurant ; chiens faméliques errant autour des tables et s'enfuyant en hurlant après quelque coup de gourdin ; file de chameaux à vide regagnant le quartier indigène ; mendiants psalmodiant l'aumône.*

*Au dessus de tout cela, un monde d'odeurs, toute la gamme des parfums terrestres - depuis celui du benjoin brûlé sur un réchaud jusqu'à celui d'un cadavre de chèvre pourrissant dans un coin - flottait et dérivait par brusques bouffées. Une rumeur assourdissante composée de tous les hurlements des bêtes, s'enflait, déferlait, ricochait aux murs des demeures, s'épandait sous le grand ciel d'acier luisant.*<sup>69</sup>

Le souk est un passage obligatoire pour tout voyageur et en se rendant dans ce lieu mythique, c'est la notion même du centre qui disparaît. Le souk est constitué de « ruelles difficiles et tortueuses » qui se croisent et

<sup>68</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, p. 144.

<sup>69</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 63-64.

s'entrecroisent et le voyageur éprouve la sensation qu'il n'y a aucune organisation urbaine. Les découpes du lieu restent incompréhensibles à l'Européen.

De plus, la ville côtière offre la particularité d'assembler sans aucune distinction l'homme et l'animal. C'est l'impression que l'animal est placé sur le même plan que l'indigène. Ainsi les chameaux et les chiens côtoient les indigènes dans leur vie quotidienne.

L'espace côtier devient aussi un lieu unique d'expérience pour l'Individualité mais aussi pour l'Altérité.

*Djibouti est un paradis.*

*Cette opinion mettra hors d'eux-mêmes tous ceux qui, depuis quarante ans, proclament que Djibouti est une chaudière.*

*La chose, cependant, est affaire de comparaison. L'étourdi garçon qui laisse Paris au printemps pour venir vivre à Djibouti a le droit de penser à sa façon. Il n'en pensera jamais trop. A lui les invectives ! Mais l'homme égaré qui, de bateau de pèlerins en sambouk, de sambouk en vieux tombereau de mer, arrive de Djeddah, d'Hodeihah, des Farsans, des Dahlak et de Massouah, cet homme a le devoir de crier : « Djibouti, quelle oasis ! »*

*Voyageurs en escale, ne blasphémez plus. Rien ne vaut un séjour à Djibouti. On y compte, dites-vous, quarante degrés à l'ombre ? Qu'est-ce que cela peut vous faire puisqu'il n'y a pas d'ombre ? Regardez : des hôtels, des ventilateurs au plafond, une salle de douche, de la limonade glacée. Ah ! vivre là !<sup>70</sup>*

La ville côtière crée un déracinement du voyageur quand ce dernier se retrouve dans le souk ou dans le quartier indigène. Toutefois ce déracinement ne dure qu'un laps de temps : la durée d'une promenade. C'est en effet, une sensation d'enracinement que le voyageur connaît lorsqu'il sillonne la cité du colon où toutes les particularités de l'Europe y sont représentées.

L'espace côtier qui appartient à la France est Djibouti.

*Ce point fut acheté par la France au sultan de Tadjourah.<sup>71</sup>*

<sup>70</sup> Londres (Albert). - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1944, p. 115.

<sup>71</sup> Idem

C'est ainsi que le voyageur découvre à la fois l'éloignement et le rapprochement : la France africaine. Et dans ce nouveau monde, la cité indigène est un espace nouveau alors que la cité du colon est un espace connu.

Charme de l'environnement, beauté des paysages, bonheur de vivre, envie d'écrire ou hostilité du climat, stérilité du paysage, déception, étonnement, effarement, désir de dénoncer une injustice naturelle, telles sont les caractéristiques de l'espace côtier. Le narrateur est dans tous les cas un étranger qui décrit les choses ou les scènes qu'il découvre comme des éléments insolites. Ainsi par exemple de l'émerveillement que suscite chez lui la découverte des paysages. Le réel est décrit à la manière des voyageurs qui découvraient le Nouveau Monde et le comparaient avec l'Ancien. Le nouvel observateur va beaucoup emprunter des lectures précédentes et l'envie d'étudier le paysage de l'Ailleurs par rapport à celui laissé en Europe dont les caractéristiques s'opposent en tous points au nouvel espace.

Certains voyageurs vont même décrire les infimes détails de la vie quotidienne pour montrer combien les modes d'existence dans cet Ailleurs relève de la barbarie. La description de l'espace côtier que nous propose Monfreid est éloquente.

*Il y a quarante ans, Djibouti était une presqu'île de sable, terminée par un îlot de madrépores morts ou de rares pêcheurs venaient s'abriter, les jours de grand vent. Le récif côtier est couvert par une large passe, qui donne accès à un vaste bassin naturel. A 6 kilomètres dans les terres, un oasis indique la présence de couches d'eau souterraines.*

*Aujourd'hui, Djibouti apparaît là comme une ville toute blanche aux toits plats. Elle semble flotter sur la mer, quand on la voit émerger de l'horizon, à l'approche du paquebot, puis, peu à peu, se précisent des réservoirs métalliques, des bras de grues, des morceaux de charbon, enfin toutes les laideurs que la civilisation d'Occident est condamnée à porter partout avec elle.*

*A droite, de grandes montagnes sombres se dressent comme une gigantesque muraille de l'autre côté du golfe de Tadjoura. Leurs hautes falaises de basalte défendent ce mystérieux pays dankali, inexploré et peuplé de tribus rebelles.*

*En arrière de la ville, un désert de lave noir, couvert de buissons épineux, étend sur 300 kilomètres une inexorable solitude jusqu'aux plateaux du Harrar. La civilisation s'arrête devant cette nature farouche,*

*qui ne donne rien pour la vie de ses créatures. Seuls les Issas, sauvages et cruels y vivent en nomade, la lance et le poignard toujours prêts pour achever le voyageur blanc que le soleil n'aurait pas tué<sup>72</sup>*

La description de l'espace côtier est fondé sur une inversion rigoureuse des images de l'Ailleurs du voyageur. Ce dernier ne voit de l'Afrique qu'un continent noir aux vastes étendues inhabitées. Aux pays froids, le voyageur oppose le chaud pays, aux bruits des villes européennes, la tranquillité, le calme et la sérénité africaine, à l'individualisme des cités européennes, la fraternité et la chaleur des villes africaines. A la terre qui permet aux habitants de sentir la nature en Afrique s'opposent les routes goudronnées qui empêchent les hommes de sentir la fraîcheur de la nature en Europe. Tout se présente ici comme si l'écrivain voyageur ne devait exprimer la réalité africaine qu'en l'opposant à la réalité européenne.

Pour d'autres voyageurs, l'espace joue un grand rôle dans la mesure où il lui permet de se révéler à lui-même.

*Mais aujourd'hui tout cela n'est qu'illusion ; en approchant on se rend compte d'une lamentable réalité. Comme des squelettes, ces hautes maisons montrent leurs yeux vides et les grandes baies autrefois ornées de moucharabiehs ouvragés s'ouvrent béantes sur le ciel. Des somptueuses demeures, il ne reste que les façades...*

*On dirait qu'une force mystérieuse s'obstine à tenir encore debout tout ce qui peut donner de loin l'illusion d'une ville. Il semble qu'il y ait dans ces ruines quelque chose qui ne veut pas mourir.*

*C'est que Moka n'est pas morte de vieillesse. Elle a été tuée par le canon italien à l'époque de la guerre avec les turcs, vers 1911.<sup>73</sup>*

L'observation de la vie quotidienne est aussi une réflexion sur le moi. Le voyageur fait une description de l'espace physique de l'endroit où il se trouve et fait allusion à un épisode de l'histoire qu'il a bien connu. Cette image déclenche alors chez lui un sentiment de malaise. Ainsi l'Ailleurs n'apporte au voyageur aucune satisfaction et la connaissance du moi ne trouve aucune réponse aux questions posées. Toutefois l'espace africain, à la fois étranger

---

<sup>72</sup> Monfreid (Henry de). – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 8.

<sup>73</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 103-104.

et familier, oblige le voyageur à une introspection, à une connaissance de lui-même et à dégager l'essence de son être. Cela lui permet de se défaire petit à petit de l'imaginaire européen qui pèse encore sur son inconscient.

D'autres voyageurs ne retiennent de l'espace africain que ses aspects positifs et non la sauvagerie des pays non civilisés. Dès lors à la différence des autres voyageurs, il n'y a aucune raillerie dans le ton. En fait l'espace révèle le voyageur qui se met à méditer et à philosopher.

*Djibouti est le miracle de l'énergie française. Quelques maisonnettes poussées vaille qui vaille « sur une terre chauve comme au lendemain d'un incendie. » Pas d'hôpital : pas même une infirmerie et la population comptait, déjà, un millier d'Européens. Pas d'eau potable, sauf celle d'Amboul, qu'on amenait des voyageurs-citernes et à laquelle les fonctionnaires seuls avaient le droit. Pas de glace, dans ce point qui est un des plus brûlants du globe. Comme végétation un unique palmier en zinc.*<sup>74</sup>

L'espace devient sujet d'écriture et ainsi objet du regard du lecteur. Cet espace de l'Ailleurs permet au voyageur de se connaître et joue ainsi le rôle d'un miroir. En s'interrogeant, le voyageur se découvre et se corrige d'où le rôle thérapeutique de l'Ailleurs. L'espace qu'il découvre symbolise la liberté absolue. Or comme le décor dans lequel il évolue lui apporte satisfaction, il est logique que son habitant ne pourrait le répulser. L'espace découvert est si différent de l'espace d'origine. L'espace côtier lui a permis de se connaître et c'est un devoir que de s'opposer au discours imprégné de vanité et d'incongruité des autres voyageurs sur les espaces autrefois découverts. Ceci l'encourage à pénétrer encore un plus à l'intérieur du pays : la brousse, l'espace de l'Autre.

---

<sup>74</sup> Celarie (Henriette) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p. 216.

### 3. La brousse : un espace pas tout à fait Autre

L'espace étranger qui est devenu l'objet même de la recherche est aussi la brousse. Mais il ne faut pas confondre la forêt et la brousse. La forêt est le lieu où habite l'homme mais aussi une végétation anarchique, immense, touffue camouflant divers pièges. Les animaux y sont variés : éléphants, rhinocéros, hippopotames, lions, tigres, gorilles, serpents, panthère, crocodile. La pluie y est abondante et la couleur dominante est le vert. Mais toute cette faune reste différente de la brousse.

La brousse a une végétation clairsemée, un climat sec et chaud. C'est un espace qui a une dimension mythique : un espace où règnent le flou, le mystère et la peur. Les principales caractéristiques de la brousse sont la chaleur, des formes fantastiques, des cris bizarres, des chuchotements mais aussi le silence. C'est un monde où l'invisible peut être redoutable. L'eau y est rare et la couleur dominante est le jaune. C'est donc un espace inquiétant, habitée par des hommes mais aussi par des animaux : un espace lugubre où la mort guette à tout instant. Les auteurs de nos différentes productions écrites ont, chacun à sa manière, évoqué les animaux rencontrés sur le parcours. Certains animaux reviennent comme l'hyène, le chacal ou les vautours dans la plupart des productions mais le nom d'autres animaux ne parvient au lecteur que par l'intermédiaire d'auteurs différents. Ainsi, en visitant l'intérieur du pays, Henri Huchon s'exclame de la sorte et met l'accent sur le nom de certains animaux dont la singularité réside d'abord dans sonorité de leurs noms :

*Parmi ces rares arbustes, dans les ravins et le chaos des éboulis, vit une faune plus abondante qu'on pourrait le croire : singes qui vont en troupes savamment ordonnées, les femelles et les petits au centre ; gazelles ; antilopes « arkmonda » ; grands koudous « sara » dont les mâles portent des cornes droites comme des banderilles, phacochères, digs-digs, chacals, hyènes et même des guépards que craignent fort les indigènes.*

*Parmi les peuples des oiseaux, petits aigles à plumes fauves, vautours à tête rousse, corbeaux, francolins, toucans, merles, pigeons bleus et tourterelles<sup>75</sup>.*

Henry de Monfreid nous fait voir « des bandes de gazelles au ventre blanc » et de « taureaux à demi sauvages ». Là encore, l'auteur cherche à se distinguer en insistant sur son courage à s'aventurer dans des lieux primitifs. L'auteur cherche à faire valider son exploit et en même temps susciter l'admiration du lecteur.

*Encore des steppes d'herbe jaune, des bandes de gazelles au ventre blanc, de rares bergers carailoux\* à cheval, la lance au poing, poussant devant eux les troupeaux de taureaux à demi-sauvages, aux longues cornes acérées.<sup>76</sup>*

Ida Treat insiste sur la présence d'un monde invisible mais menaçant et où le danger n'est pas l'animal mais l'homme.

*La brousse est grouillante, dès le crépuscule, d'yeux luisants, mais, parmi eux, il y a les yeux des feux qui disent les campements et les cases. Les yeux des bêtes et les feux des hommes sont des dangers... il faut toujours être le plus fort, c'est-à-dire le plus rusé, avec les bêtes comme avec les hommes. Mais défie-toi davantage des hommes que des bêtes, parce qu'ils parlent.<sup>77</sup>*

Et par son étrangeté, la brousse devient une altérité exotique. Les aspects curieux étranges et piquants sont recherchés et mis en scène par l'écrivain créant ainsi un monde extraordinaire.

La présence des animaux, des noms locaux,... peut servir comme une documentation exacte et véridique de la description.

---

<sup>75</sup> Huchon (Dr Henry.). – *Mission dans les Monts Gouda*- Paris : Revue des Troupes col ; n°225, 1934, p. 13.

<sup>76</sup> Monfreid (Henry de). - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 251.

<sup>77</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 10.

*Abaitou, Galamo, Saggadera, Nehellé, voilà les noms de nos premières étapes, où bien peu de blancs ont passé.*<sup>78</sup>

L'auteur a le souci de communiquer les noms d'objets et des lieux qu'il décrit, aussi étranges soient ces sonorités pour le lecteur occidental afin d'amener le lecteur dans la réalité qui est décrite. Chez l'auteur, la couleur locale se définit comme la reproduction exacte et vive des caractères d'un espace et d'une époque. Le lecteur découvre sa propre civilisation en même temps qu'une autre par le biais des récits de voyage, crée une situation de mi-chemin entre deux mondes différents. Ce qui procure une source d'enrichissement inéluctable. On apprend donc à accepter et même à rechercher toutes les références qui viennent de l'étranger, une conscience apte à la nouveauté, à l'ouverture d'esprit.

Armandy observe la brousse éthiopienne et s'extasie devant la singularité d'une plante qui présente toutes les particularités et toutes les caractéristiques de l'étrange. Cela confère une dimension fantastique au lieu dans lequel évolue le voyageur.

*Parmi la flore de la brousse abyssine, il est une plante bizarre : une sorte de liane qui multiplie ses lacs sur les arbustes qu'elle étouffe. Nulle bête du désert, si dépourvue qu'elle soit, n'ose porter la dent sur elle. Elle et l'euphorbe sont les seules qui jouissent de cette immunité. Elle n'en prolifère que mieux.*

*Elle émet au printemps une modeste fleur qui n'est pas sans analogie avec la clématite vierge. Elle gonfle en automne un fruit âpre et sans pulpe qui, lorsqu'il s'ouvre, répand une poussière brune semblable aux sporidies de la vesse-de-loup.*

*Si l'on recueille cette poudre et qu'on la mélange au café, elle n'ajoute rien à sa saveur, mais ne l'altère en aucune façon ; elle se confond avec la boue bistrée qui demeure au fond de la tasse .*

*Ceux à qui l'on sert ce café meurent dans les trois semaines après en avoir bu. Une tasse suffit. Il ne laisse dans l'organisme aucune trace de toxique : les intestins sont brûlés, voilà tout. On le désigne sous le nom de « mauvaise bouna ».*<sup>79</sup>

<sup>78</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 102.

<sup>79</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p. 170.

Le lecteur découvre l'existence d'une plante qui suscite à la fois son admiration et son inquiétude. Toutefois l'auteur essaye de ne pas trop dépayser son lecteur en évoquant deux réalités inexistantes dans le lieu décrit : le « printemps » et « l'automne ». Cela permet de ne pas trop déstabiliser le lectorat. Au fur et à mesure que nous progressons dans la description, la plante prend une dimension tragique car elle est non seulement redoutable pour les arbustes qui se trouvent sur son chemin mais elle peut aussi servir de poison pour l'homme. Et l'auteur termine sa description par un mot exotique la « bouna » qui signifie le café dans la langue éthiopienne. La séance de « la bouna » est accompagnée d'un rituel dans la tradition éthiopienne. On offre la « bouna » pour honorer, sauf lorsqu'il s'agit de la « mauvaise bouna ».

Mais cela permet, en outre, une découverte de l'existence de l'Ailleurs. L'auteur fait, d'une part, prendre conscience au lecteur de l'existence d'un Ailleurs. Et d'autre part, c'est l'occasion de procéder à une ouverture par la découverte d'autres civilisations. Mais c'est aussi la découverte de l'existence de la différence entre les êtres, les cultures, les religions, les modes de vie. Cela pourrait donc constituer l'amorce d'une réflexion sur la différence et sur l'Altérité, sur l'enrichissement personnel qui découle du contact avec l'étranger et l'univers dans lequel il vit.

Cet Ailleurs ne prend donc sens que par rapport à un Ici et par rapport au sujet. Le paysage africain a depuis longtemps constitué l'Ailleurs par excellence et cela dans une longue tradition littéraire européenne. Cependant ce paysage est bien plus qu'un simple décor naturel différent du paysage européen. Ce décor permet à l'auteur de se découvrir et de découvrir ce qui l'entoure. C'est ainsi que l'Altérité géographique devient une composante essentielle de la construction identitaire. L'Ailleurs renvoie à un lieu lointain et extérieur pour devenir le vecteur d'une construction identitaire essentiellement collective.

Delvert ne manque pas de souligner que l'expérience qu'il vit est un exploit car seul l'Européen courageux, endurant et intrépide est en mesure de le réaliser.

*La brousse est un espace où les difficultés physiques et matérielles des déplacements rebutaient maints Européens.*

*Le paysage au sortir de Djibouti est effroyable. Un désert de roches basaltiques, noires et roussies de soleil, sans la plus humble trace de végétation à perte de vue. La mort sous l'azur immuable. De loin en loin, une sorte de cahute basse, aux murs faits de ces pierres sombres empilées les unes sur les autres<sup>80</sup>.*

Le voyageur ose s'aventurer dans des contrées qui « rebutaient maints Européens ». Le caractère chaotique de l'univers traversé illustre le fait que l'auteur se découvre tout en découvrant et en faisant découvrir tout ce qui est autour de lui. L'univers tout entier rappelle la mort et s'y promener relève de l'exploit. Ici l'auteur réalise un désir profond qui vient du fond de lui même. L'auteur se retrouve en faisant voir un tel décor mais en même temps il permet au lecteur occidental de voir l'Ailleurs et ceux qui y habitent.

Mais ceux qui habitent la brousse sont des gens épris de liberté, méprisant la pesante étiquette sociale des villes, comptant sur la solidarité de compagnons de voyage afin de traverser un environnement hostile, méprisant les règlements imposés par une administration de parvenus avilis par le contact avec les citadins corrompus. La ville restée l'espace confisqué par le colonisateur. En évoquant la vie pastorale, Henriette Celarie décrit ainsi la brousse et ceux qui y habitent :

*Ceux-ci sont des nomades, des pasteurs. Depuis des siècles, ils vont à travers l'espace, chercher un peu d'herbe pour leurs chèvres. Quand le soleil est trop dur ou que, par hasard, il pleut, on les voit jeter quelques peaux de bœuf sur des cerceaux de bois ; mais, bientôt, ils se lassent d'un abri. Ce qu'ils aiment, c'est l'air libre. Marcheurs que rien ne lasse, ils repartent... les tremblements de terre ont achevé de meurtrir ce pays. En maints endroits, le sol a craqué. Ce qui était dessus est tombé dans des fissures, des trous, a été englouti. Les montagnes de l'intérieur présentent des lacs sans écoulement et qui sont les derniers vestiges des rivières. La nature, impitoyablement, a façonné la race. Qui dira les vies sacrifiées ?<sup>81</sup>*

<sup>80</sup> Delvert (Charles). - *Djibouti*- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, p. 677.

<sup>81</sup> Celarie (Henriette) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p. 226.

De tels décors ne peuvent que susciter l'émerveillement de certains voyageurs. Ils y retrouvent une paix et une quiétude et parfois même l'instinct sauvage, « barbare » qui sommeille en chacun de nous. Ce fut le cas pour Armandy qui nous fait connaître l'instant de bonheur en contemplant l'aurore africaine.

*Lorsque je m'éveillai, une aurore d'or pâle escaladait l'épaule d'un mamelon. Symptomatique de la brousse africaine, une lande au sol rougeâtre, sec et comme recuit, s'étendait à perte de vue de chaque côté de la voie, peuplée d'arbustes grêles, clairsemés, sans feuilles, épanouis en ombelles plates, comme pour faire un toit contre les ardeurs du soleil aux racines qui les nourrissaient. Des cactus, des gommiers, des mimosas, drapés de lianes, végétation hargneuse et rabougrie de sécheresse, défendant sa vie de toutes ses épines contre la gent brouteuse des fauves herbivores qui, eux, l'attaquent pour la leur. De-ci de-là, semblables à d'énormes tas de cacao en poudre, des termitières dressaient l'étrange architecture de ces phalanstériens aveugles. Et dans le clair matin tout fumant de rosée, un éclair ocellé poursuivait de ses bonds de fines bêtes, couleur de miel : léopard chassant des gazelles.*

*Mon âme secrète, mon âme de chasseur, mon âme de proie s'éveilla, frémissante de joie barbare...<sup>82</sup>*

C'est un moment de joie intérieure qui tend à l'osmose. L'auteur finit par se fondre dans le décor. L'appel de la brousse est si intense que même le voyageur étranger s'y retrouve. La description permet donc à un auteur de transmettre ses profondes sensations devant un décor. Dans d'autres livres, cette description des lieux crée une illusion de visite guidée. L'auteur s'y fait guide du lecteur, en présentant point par point, les lieux choisis de la brousse. Le lecteur a l'impression d'être conduit par la main au cours de ces promenades.

C'est ce qu'a fait Henry de Monfreid en faisant voir au lecteur un lieu dans l'obscurité de la nuit d'abord puis dans la clarté du jour ensuite

---

<sup>82</sup> Armandy (A.).- *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 55.

*Il fait encore nuit, la lune haute éclaire bien. Nous suivons la piste des caravanes, déserte à cette heure, dans le grand silence de la brousse immobile.*

*Le sentier s'insinue entre des buissons de cactus, les grandes euphorbes candélabres dressent leurs rameaux nerveux dans la lumière imprécise de la lune qui fait les ombres noires et fantastiques. A droite et à gauche, des tâches blanches, éparses sur le sol, jalonnent le sentier. Ce sont des ossements, d'ânes et de chameaux.[...] L'odeur des fauves traîne dans l'air calme des chemins creux et alterne avec le parfum des mimosas en fleur.*

*Le jour vient, la brousse s'éveille, les perdreaux jettent leurs appels stridents et les digs-digs aux pattes grêles bondissent étonnés entre les buissons. Les lourdes tortues surprises rentrent leurs grosses pattes et s'affaissent, inertes, au milieu du sentier. Mon mulet fait d'incroyables écarts devant ces obstacles imprévus.*

*[...] L'étendue de la forêt épineuse s'agite au loin, déchirée de mirages ; l'horizon ondule et flotte comme une vapeur incandescente. Plus rien ne paraît vivre ; le silence pèse comme une chape de plomb. La nature entière se replie sur elle-même et subit l'assaut de l'implacable chaleur.*

*Dans le calme angoissé de cette lutte silencieuse, la trombe de poussière naît brusquement et monte très haut dans le ciel. Elle ouvre un sillage sur la cime de la forêt inerte et passe en sifflant une rage de reptile ; les arbres se tordent en convulsions désordonnées, les hautes branches arrachées en tourbillons de brindilles et de feuilles, puis ils reprennent leur immobilité de chrysalide ; le silence se referme derrière le météore fuyant vers on ne sait où, dans le crépitement des arbres fracassés.*

*[...] C'est alors que le voyageur se sent perdu au milieu d'une nature hostile, où rien n'est fait pour sa vie.<sup>83</sup>*

. Le lecteur voit le décor apparaître petit à petit des ténèbres et ce sont trois sens de l'homme qui sont sollicités : la vue, l'ouïe et l'odorat. C'est une manière pour l'auteur de rendre à son tableau une espèce de sonorité exotique. Cela peut également servir à intriguer le lecteur. Mais l'impression d'étrangeté s'accroît surtout du fait que la brousse devient un espace de négation de la vie.

Le paysage de la brousse est imprégné d'un substrat, qui renvoie à l'infini, à l'inconnu et au général. La dernière phrase de la citation en est la preuve. Il est sans cesse question de « silence », d'« immobilité », et de dialectique vie et mort. Dans la brousse, tout y est flou, soluble dans l'infini et dans l'indéfinissable de la matière dépourvue de forme et de limites.

<sup>83</sup> Monfreid (Henry de). - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 35-36.

La description suppose donc toujours un œil qui observe, une intention qui choisit, un désir qui investit. Et certains auteurs s'attachent à dépeindre des contrées lointaines, sous une lumière dorée. La beauté et le bonheur qui caractérisent cet espace primitif est un poncif de l'exotisme. Une nature sauvage, fraîche et lumineuse protège des existences simples et heureuses. La nature, omniprésente, peut être accueillante tout en restant dangereuse. Ceci est bien illustré par Kessel.

*Défilés arides et magnifiques, rocs de cuivre, champ de laves et de pierres noires, palmiers au lait qui enivre, hérissés de poignards danakil pour que l'étranger sache qu'en y touchant il mérite la mort, déserts noirs avec ses pistes de galets funèbres, ses lits de torrents desséchés, ses déchirures tragiques, ses points d'eau au creux des pierres, mais désert absolu, voilà quel fut l'horizon, changeant par ses lignes, mais immuable par le soleil dur, l'air bleu et la terre sombre, de notre caravane.<sup>84</sup>*

La nature y est montrée à double tranchant : à la fois belle et accueillante mais aussi source de terreur pour les hommes, un lieu où l'événement se produit comme le brouillage des références temporelles. L'antithèse « arides et magnifiques » et le champ lexical de la mort en sont la preuve. Henry de Monfreid insiste, quant à lui, sur le caractère hostile de l'environnement mais mentionne comme dans la citation précédente de Kessel, la difficulté à cerner un réel puisque tout est dans la brousse « imprécis » et « irréel ».

Les auteurs essaient de lire le visible ou faire lire au lecteur ce visible pas vraiment visible. Mais c'est là une de premières fonctions de la description.

*Pays désolés où le soleil stérilise la terre, collines dénudées de riolithe, d'oxydes métalliques aux couleurs étranges, rouges ou jaunes avec des tâches de terrains verts, comme du vert-de-gris. Puis, à perte de vue, d'immenses steppes d'herbes sèche, couvertes de termitières en tas de foin, qui vont se perdre dans un horizon imprécis où miroitent les grands lacs irréels des mirages.<sup>85</sup>*

<sup>84</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 102.

<sup>85</sup> Monfreid (Henry de). – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 184.

La description dans les récits de voyage est donc la conversion d'une visibilité en lisibilité. Recherche du pittoresque. La description permet de montrer les lieux, les objets, les personnes et les actes qui caractérisent les univers lointains : l'écrivain rejoint le peintre en transformant le visible en lisible.

*J'évoque malgré moi, au milieu de cette nature luxuriante, la brousse épineuse écrasée sous le silence de midi, et une nostalgie intense me vient au cœur...*

*Pourquoi cette nature riante et fraîche, aimable et jolie, me donne-t-elle le regret du désert, des sables arides, des plages balayées par le vent ? c'est probablement parce que ces immuables solitudes nous représentent mieux la pérennité de l'univers et nous dominant de la majesté de tout ce qui demeure, de tout ce qui nous regarde mourir.<sup>86</sup>*

La couleur jaunâtre, brunâtre... impressionne fortement les Européens, habitués à la distinction nette entre les saisons, en leur rappelant le rêve paradisiaque d'un éternel été. Les images du paradis africain sont construites à partir de l'idée d'abondance : abondance de lumière, d'eau, de terres fertiles et d'une végétation exubérante : oiseaux, bêtes, plantes, hommes, tout fait partie d'un espace magique imprégné d'innocence. Chez les frères Tharaud, ces images célèbrent la réconciliation de la terre et du ciel, de l'homme avec lui-même, bien que l'esprit se sente écrasé par la majesté de la nature.

*Après quatre ou cinq heures, tout devient plus affreux, si c'est possible. Le chacal lui-même, dit un proverbe somali, ne se hasarde pas dans cette contrée infernale, toute soumise aux dieux souterrains. C'est un chaos de roches noirs, de toutes formes, de toutes grandeurs, que bordent, à l'horizon, les hauts cratères éteints d'où toute cette lave est sortie. Puis le cauchemar cesse, les volcans s'éloignent et disparaissent. Une savane d'herbes roussies, parsemée d'arbres sans feuilles, secs comme des ossements et hérissés d'épines, succède aux funèbres pierres noires ; et presque à chaque branche, on voit un nid suspendu. On est au pays des oiseaux merveilleux, aigrettes,*

---

<sup>86</sup> Idem - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 102-103.

*marabouts, toucans, merles violets, merles blancs, merles tricolores, cent autres espèces dont j'ai vu l'étonnant plumage et dont je ne saurai jamais les noms. Rien de plus beau que ces ailes diaprées glissant vivement sous les branches, et leurs éclairs fulgurants qui jettent l'éclat du paradis dans cet enfer d'ennui. Hier encore, on faisait grande chasse à cette gent ailée, qui fournissait de plumes toutes les modistes du monde. Mais la mode a changé. Les femmes n'aiment plus, paraît-il, ressembler à des oiseaux. Et les nids du moins sont tranquilles.*<sup>87</sup>

Ici nous sommes en plein exotisme. Or, le phénomène de l'exotisme est l'émotion provoquée par la perception d'une différence chez autrui. C'est la fascination que provoque le contact avec un élément divers. L'exotisme est aussi une réaction sentimentale devant la nouveauté, une attirance vers les apparences qui donnent l'impression d'étrangeté. L'exotisme éveille une nostalgie de la naïveté, de la pureté d'autrefois. Or la jouissance, l'excitation qu'évoquent certains endroits, certains décors constitue comme le mentionne Francis Affergan<sup>88</sup> « un profond désir d'être soi-même troublé et de retrouver aussi ses origines. La durée exotique est la seule qui puisse se parcourir à l'envers ».

C'est d'ailleurs dans ce sens là qu'il faut lire Jean d'Esme lorsqu'il évoque la scène que ses personnages, Andrée et Louis observaient.

*Andrée et Louis s'attardèrent un moment à contempler cette scène pastorale, évocatrice du lointain passé de l'humanité et des âges primitifs de la pierre et du fer*<sup>89</sup>.

Le lecteur est mis en contact de l'exotisme pendant une courte durée. L'auteur satisfait donc un désir du lecteur en lui permettant cette démarche à rebours. Et la réversibilité est un marqueur symbolique important de la démarche exotique, parce qu'à travers l'exotisme, nous pouvons voir dans l'Autre ce que nous avons été. Il s'agit bien encore d'une quête intérieure, mais à rebours, soulignant les singularités du passé et le regret de sa perte.

---

<sup>87</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 72-73.

<sup>88</sup> Affergan (Francis.) – *Exotisme et altérité*- Paris ; PUF, 1987, p. 105.

<sup>89</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 175-176.

L'enchantement est ainsi associé à un sentiment de dépaysement et de malaise. Cette idée d'exotisme est la manifestation de la conception européenne par rapport à la marque de l'Altérité qui fait obstacle à l'expansion de l'Individualité.

Ici l'exotisme est le symbole de tout ce qui est mystérieux, attrayant et séducteur. La perception européenne s'extériorise face à l'étrange et au singulier.

*C'est là haut que commence la brousse : une étendue pâle de sable, coupée d'arbustes argentés aux feuilles en fer de lance. On dirait que la brousse descend de la montagne, d'une montagne qui marche à reculons.<sup>90</sup>*

La description permet ici de pousser l'Individualité vers l'Autre et fait voir avec authenticité une réalité différente en essayant d'abolir le décalage pour se retrouver soi-même dans l'Autre. « L'Altérité est exotique car elle met à nu un écartèlement temporel et soude ainsi une nouvelle durée d'approche dans les rapports avec les cultures et les peuples. Sortir de soi et faire autrui sortir de soi doivent s'équivaloir dans la démarche d'approche. C'est soi qui devient Autre après. Le retour à soi ne peut plus dès lors être un simple renfermement »<sup>91</sup>. Dans ce sens, ce n'est plus l'Autre qui est exotique mais aussi tout ce qui l'entoure : les côtes, la brousse et le désert.

#### **4. Le désert, une altérité à l'image de l'Altérité.**

Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, le mot « désert » désigne un lieu écarté, un grand espace faiblement peuplé, qui ne porte pas de trace de culture, qui est marqué par une forme de sauvagerie ou de désolation, et sur laquelle la civilisation urbaine n'a pas apposé sa marque. Henry de Monfreid, lors de ses randonnées, décrit un paysage éthiopien de la sorte :

---

<sup>90</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 199.

<sup>91</sup> Affergan (François.) – op, cit, p. 106

*Partout pays incultes, brousse sauvage, chaos de roches et soleil implacable.*<sup>92</sup>

Dans nos productions écrites le mot « désert » se définit ainsi sur le plan géographico-climatique et spirituel. Le désert correspond à un espace dont l'aridité est plus intense que celles rencontrées sur les rives occidentales de la méditerranée. Le désert a joué un grand rôle dans l'imagerie occidentale et il est même expliqué dans la Bible.

Dans la Bible quatre sens lui sont en effet conférés car « désert » correspond, selon Jean-Paul Dufour<sup>93</sup>, à quatre mots en hébreux :

- « tohu » veut dire chaos des origines (2<sup>ème</sup> version de la Genèse).
- « Deutéronome » (32,10) traduit un lieu, une grande étendue où il n'y a pas d'eau et où l'on y meurt de soif.
- « horbhab » signifie un espace qui fut peuplé mais qui est maintenant détruit et abandonné.
- « arabhab » correspond à un endroit stérile, inculte. Ce mot a donné « arabe ».

Et l'un des motifs qui fascine le plus les aventuriers lorsqu'ils se retrouvent dans le désert, c'est la dimension religieuse qui s'en dégage. Le désert est le lieu dans lequel se raconte l'histoire des trois religions qui dominent notre monde : le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam. Le désert est en quelque sorte l'espace même des Terres saintes. C'est dans tous les cas l'avis d'André Malraux qui confère au désert d'Arabie une dimension religieuse qui atteint son paroxysme.

---

<sup>92</sup> Monfreid (Henry de). - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 39.

<sup>93</sup> Dufour (Jean-Paul). - « *Etude lexicographique des paysages bibliques* », in *Lire le paysage, lire les paysages*, Actes du colloque des 24 et 25 novembre 1983, CIEREC, Université de Saint-Étienne.

*(...) C'est dans ces sables arabes que surgit pour la première fois la triade Dieu-Père, Dieu-Mère, Dieu-fils. Ici faillit naître la trinité<sup>94</sup>.*

Et les livres sacrés des trois religions monothéistes insistent plus sur le côté dramatique du désert lié à la ruine, la stérilité, la désolation, au désespoir et à l'aridité. Ce sont ces ruines que Malraux décrira lors de son survol du désert, les ruines du royaume de la Reine de Saba. Cette femme qui a marqué la Bible et le Coran, que les Yéménites appellent Balkis et les Ethiopiens Makéda.

*La reine de Saba est connue par deux sources : la bible et le Coran. En somme, les dieux seuls ont écrit sur elle<sup>95</sup>.*

La présence de cette femme rappelle un épisode biblique et confère, ainsi, en même temps à ce lieu qu'est le désert une valeur religieuse. Le désert devient donc une occasion d'une réminiscence religieuse et spirituelle. De plus la présence de ruines suggère au voyageur la présence d'une intention de la nature, de la divinité.

*Pour tous ceux qui sont venus comme pour nous qui survolons et ne pourrons rien toucher, cette vallée de Tantale demeure mystérieusement gardée, ne livre ni son esprit précis, inscriptions et documents, ni son cœur de rêves, la clef des légendes dont elle est gorgée comme elle le fut jadis de sang<sup>96</sup>.*

Cette inaccessibilité est donc un prétexte d'une force mystérieuse, surnaturelle pour réduire l'homme à un état d'infériorité et lui rappeler sa faiblesse et ses limites. La conception du lieu est aussi impressionnante car le désert est présenté comme une étendue à perte de vue, symbole de la vacuité, de l'infini et de la désolation mais aussi de la terreur.

---

<sup>94</sup> Malraux (André). - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p. 76.

<sup>95</sup> Idem, p. 93.

<sup>96</sup> Idem, p. 85.

Le désert est en effet le lieu d'événements paroxystique et cela en harmonie avec le décor paroxystique qui est celui du désert. Albert Londres évoque le désert de l'Arabie en ces termes.

*On y vit exactement comme au temps où Mahomet écrivait sous la dictée divine. Depuis cinq ans, des automobiles y firent leur apparition, elles ne marchent pas à l'essence mais sous le souffle qui sort des narines de Dieu. Devant Djeddah, la mer ; derrière, le désert ; à l'intérieur, les fléaux du ciel irrité. Il y fait si chaud que, lorsque, vaincu, on baisse les paupières, on a l'impression que le feu qui brûle vos yeux se met à flamber comme flambe le bois dans une cheminée dès que l'on rabat le tablier<sup>97</sup>.*

Le souffle de Dieu connaît ici une terrible intensification et le voyageur se voit confronté au risque qu'encourt tout homme qui veut contempler la face de Dieu.

Toutefois cette terreur va même jusqu'à s'incarner et se condenser dépassant ainsi les références des textes sacrés, dans une quasi tératologie désertique. Voici un exemple rapporté par Malraux.

*Pendant deux siècles les voyageurs arabes signalèrent, enfouie jusqu'à la poitrine dans le sable comme elle l'avait été dans la mer, une armée romaine de cuirasses et de squelettes dont les os des doigts crispés tendaient vers le soleil des offrandes de casques pleins de coquillages blanchis<sup>98</sup>.*

Ces propos laissent deviner la terreur des « voyageurs arabes » lorsqu'ils traversaient les lieux hantés par l'armée romaine d'Aelius Gallus partie à la conquête du royaume de Saba dans le désert. Devant son échec dû surtout à l'hostilité du climat, le général romain décida de rentrer à Rome chargé de coquillages inconnus. Seulement le désert en a décidé autrement et voilà ce qu'ils devinrent, lui et ses soldats :

---

<sup>97</sup> Londres (Albert). - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 29.

<sup>98</sup> Malraux (André). - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p. 53.

Le désert produit ainsi des formes fantomatiques et se donne une dimension fantastique. Cela s'accroît encore plus par les phénomènes de l'enlisement et de déformation des plans. Tout cela crée une image inquiétante car la staticité se convertit en mouvement, et c'est cette conversion qui condense l'incongruité terrifiante du désert.

Le désert est aussi le lieu d'une épreuve initiatique qui vaudra à l'aventurier d'affronter ses propres limites physiques dans la mesure où il s'agit pour lui non pas d'appriivoiser le lieu mais de s'y adapter. Albert Londres nous confie :

*Sois maudite, Hodeidah ! Nous y voici rejetés. Pourquoi tout à la fois : la mouche, le moustique, le vent de sable, le manteau de plomb, l'eau salée ? C'est inhumain. La chemise, sitôt sur le corps, semble sortir du lavoir et le pantalon est trempé de la douce rosée des tropiques. Sans le vent de sable, ce vent de la saison des dattes, tout irait bien. Mais le sable colle à nos pauvres vêtements. Et savez-vous à quoi nous ressemblons ? A de vieilles bouteilles revêtues, comme dirait Béraud, de l'humble bure des caves. Heureusement, dans ce pays on ne rencontre pas de miroirs ; nous ne verrons que plus tard ce qui restera de notre air avantageux<sup>99</sup>.*

Ce nouveau paysage est renversé dans ses formes, ses couleurs, ses mouvements et ses matières par rapport au paysage européen auquel l'œil du voyageur y est habitué. Le voyageur y voit la limite de l'humanité en dévoilant une figure hyperbolique de l'horreur. Delvert agonise de la sorte :

*Pas le moindre brin d'herbe, pas même de mousse. Et comment pourrait-il venir si peu que ce soit de verdure ? Sur la chaussée qui longe les quais du Crescent, il y a un essai de jardin, le plus misérable qui se puisse voir. Du sable et encore du sable. La souffrance pénible de pauvres ficus, de palmiers rabougris et malades, dont les feuilles sont déjà mortes, alors qu'elles ont à peine commencé à pousser et qui essaient de lever la tête jusqu'à peu près un mètre sans y parvenir<sup>100</sup>.*

---

<sup>99</sup> Londres (Albert). - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 89.

<sup>100</sup> Delvert (Charles). - *Djibouti*- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, p. 670.

Le voyageur européen qui y résiste devient en quelque sorte un surhomme tant le paysage heurte et démotive.

Même les animaux dont la capacité de résistance est adaptée au milieu dans lequel ils vivent ne résistent pas. C'est donc un enfer pour certains ou une illustration de l'existence d'une force mystérieuse qui régit l'équilibre naturel pour d'autres, comme nous l'avions démontré peu avant. Cette inaccessibilité rend le paysage illisible par l'Individualité car rien dans cet Ailleurs ne correspond aux normes paysagers de l'Occident. Mais c'est en même temps là où peut réellement avoir lieu la vraie quête de l'alter, là où le voyageur doit se surpasser car vivre dans le désert suppose une résistance physique hors du commun. Henry de Monfreid rappelle un de ces moments douloureux endurés par les animaux :

*Les bêtes du désert sont venues là chercher l'élément vital; elles l'ont lapé jusqu'à la dernière goutte, puis le soleil a durci cette vase jusqu'à la dernière trace d'humidité Des ossements épars disent l'agonie de l'animal venu trop tard ; exténué par le suprême effort, il est mort au bord de ce cloaque où il avait espéré trouver la vie<sup>101</sup>.*

En fait le voyageur découvre une forme de déterritorialisation née de la rencontre avec le désert. Il découvre une manière Autre de vivre et d'habiter le Monde. Dans le désert le silence, la solitude domine. C'est encore ainsi que Monfreid décrit Aden :

*C'est le désert, l'âpre solitude qui surplombe et encercle cette petite colonie humaine vivant là comme par miracle, avec des conserves et de l'eau distillée<sup>102</sup>.*

Mais c'est un silence qui n'est pas ordinaire car il introduit à une autre dimension du réel. Le voyageur se voit confronté à un nouveau rapport à la réalité. Il est obligé de repenser l'espace car le silence du désert se manifeste Autre et doit être repensé perturbant ainsi la logique essentielle

---

<sup>101</sup> Monfreid (Henry de). - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 37.

<sup>102</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 163.

dans la culture occidentale : la binarité avec le silence et la contradiction avec le bruit. Il y a une espèce de dérèglement qui naît de la rencontre avec le désert. Jean d'Esme souligne en parlant de son personnage Andrée, la femme de Louis Saulieu le personnage principal du roman :

*Et pourtant Andrée éprouvait pour cette terre désolée, pour ce pays aride et sans grâce, une étrange tendresse. De l'immense désert grésillant et torride, de ces espaces illimités que le soleil calcinait, se dégageait je ne sais quel charme mélancolique, je ne sais quelle grandeur brutale et farouche dont la jeune femme subissait inconsciemment l'emprise<sup>103</sup>.*

Le désert prend alors la forme d'Altérité. Lorsqu'un auteur évoque une journée solaire dans le désert ou bien l'écrasement qui y résulte. Cet espace devient alors le lieu des phénomènes sans nuances qui accablent l'être humain. Mais la déterritorialisation se manifeste ici par une logique d'inversion paradoxale car le vide symbolisé par le désert devient un réservoir inépuisable de sensations inédites. Cette déterritorialisation déconstruit le rapport au monde par le dérèglement qu'elle suscite. Joseph Kessel éprouve devant le paysage Danakil :

*Défilés arides et magnifiques, rocs de cuivre, champ de laves et de pierres noires [...] déserts noirs avec ses pistes de galets funèbres, ses lits de torrents desséchés, ses déchirures tragiques, ses points d'eau au creux des pierres, mais désert absolu [...] je pourrais décrire une à une les terribles splendeurs de cette découverte perpétuelle [...] cette révélation de la solitude, de la beauté et de la mort<sup>104</sup>.*

Extase, terreur, méditation spirituelle sont suscitées par la découverte du désert qui devient à part entier une Altérité, un espace physique à découvrir et à explorer tant ses dimensions sont déroutantes et fantasmagoriques.

Ce sont donc ces espaces qui vont caractériser en premier l'Ailleurs. La rencontre de l'indigène, la rencontre avec l'Autre peut avoir lieu maintenant.

---

<sup>103</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle revue critique ; 1930.

<sup>104</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.102.

## Deuxième Partie

## La physionomie de L'Autre

L'étude qui va suivre mettra l'accent sur la nature de la rencontre avec l'Autre. Nous insisterons, également, sur la manière dont le voyageur écrivain a perçu le regardé et sur la manière dont il a analysé les civilisations des régions colonisées. Cela permettra de savoir si l'image de l'Autre, Africain ou Arabe habitant la Corne de l'Afrique, se conforme, se nuance ou se différencie totalement de l'imagerie traditionnelle occidentale sur l'Afrique et l'Arabie. Plusieurs situations vont se présenter : le voyageur se convertit à l'Autre ou vice versa, le voyageur ne fait que croiser l'Autre, puis enfin le voyageur et l'Auteur s'affrontent.

## **A- Le regard**

### **1. Le voyageur se convertit à l'Autre : une apparente communion**

La première impression recherchée dans un voyage a toujours été l'émerveillement. L'émerveillement du voyageur porte sur la quantité, la diversité, le charme et l'étrangeté des réalités observées ; sur la beauté des couleurs et des sons, la douceur exotique des odeurs, la pureté de la nature en général. Cet émerveillement, qui reste inébranlable et confine à la stupéfaction et à la paralysie, ne peut se traduire que par des exclamations et par l'utilisation d'adjectifs d'une grande généralité pour qualifier les choses vues, senties et entendues. L'Ailleurs est alors souvent considéré comme un paradis.

La rencontre a lieu dans une apparente ambiance de communion et d'harmonie. Le voyageur comme le rencontré se découvrent des affinités qui vont d'abord les étonner certes, mais d'autres états d'âme vont se manifester comme par exemple l'émerveillement, la sympathie ou encore la cordialité et les deux sujets vont aller l'un vers l'autre. Chez l'un comme chez l'autre cette rencontre se classe dans une relation harmonieuse et positive et cela contrairement à ce qui était prévu. Voilà comment les frères Tharaud parlent de Lagarde :

*Il (Lagarde) appartient en effet à cette race de diplomates et d'administrateurs qui se prennent d'affection pour les gens au milieu desquels ils vivent, savent s'en faire aimer et ne comptent que sur cette amitié pour exercer au mieux leur emploi<sup>1</sup>*

Lagarde un voyageur « diplomate » et un stratège hors du commun si on tient compte du fruit de son entreprise. Il a su plaire et gagner la confiance du rencontré pour en faire un ami d'abord et un complice un peu plus tard. C'est donc une relation qui dépasse les attentes. De cette rencontre, le voyageur doit se convertir au rencontré, à l'Autre pour en tirer « au mieux » un profit.

D'autres ont compris les enjeux de cette apparente harmonie avec « le visité » et en ont usé marquant ainsi à leur manière l'histoire. Monfreid est un exemple.

*Dès l'aube, nous appareillons pour entrer dans la crique au fond de laquelle se trouve le village de Séguid. On y accède par un chenal profond, mais extrêmement tortueux, où il faut diriger le bateau avec de longues perches. La crique est ovale, large d'une encâblure et longue de trois environ. Un grand bosquet de dattiers en occupe tout le fond, le reste des terres n'est qu'un moutonnement de petites dunes de sable très blanc, couvertes d'une herbe dure et de quelques buissons, d'un arbuste au feuillage argenté très commun dans ces régions.*

*Je m'habille du costume ordinaire des habitants de la côte et je débarque avec deux de mes hommes, dont l'un, Salah, a habité Farzan plusieurs années. Il en connaît tous les habitants et en particulier le sheik de Séguid, Ibrahim Métafer.<sup>2</sup>*

Henry de Monfreid qui n'hésitait pas à s'habiller « du costume ordinaire des habitants de la côte » et justifie ainsi la notion de l'apparente communion.

Et quand il s'agit de se mettre à l'œuvre, la différence est abolie et la « fusion » devient absolue, totale. Monfreid et les indigènes ont le même destin au bord de leur navire.

<sup>1</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 64.

<sup>2</sup> Monfreid (Henry de.) – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.15.

*La nuit vient. La vie du bord s'organise, on oublie la terre, on change de mentalité, on appartient à la mer.<sup>3</sup>*

L'indice personnel « on » crée un phénomène de globalisation et d'unification. Et l'assimilation, même implicite, de l'Ailleurs à un paradis implique la conversion de l'ego à cet Ailleurs. Monfreid est peut-être l'homme le plus représentatif à pouvoir illustrer ces propos. Lui, qui a côtoyé les Ethiopiens, les Somalis, les Afars et les Arabes de la Corne d'Afrique. Les Abyssins l'ont beaucoup marqué. Voici un exemple.

*Les Abyssins sont un peuple des temps bibliques, leur civilisation s'est arrêtée là et, aujourd'hui, se retrouve encore telle. C'est ce qui fait le charme immense de ce pays où le temps semble s'être arrêté.*

*Cette civilisation est très différente de la nôtre, qui elle, n'est dirigée que vers le progrès mécanique. En Ethiopie, l'industrie est nulle, car l'Ethiopien n'a pas d'esprit scientifique et ne veut pas en avoir. Se rendent-ils compte de la grande sagesse de cette abstention qui, jusqu'ici, les a préservés du progrès mécanique ? Savent-ils que les machines tueront un jour l'humanité par la désadaptation à la nature ? Je ne le crois pas. Leur race a simplement en elle un élément de stabilité, un instinct d'équilibre qui lui a permis de rester sans effort dans une forme sociale définitive, en parfaite harmonie avec le sol, le climat, la nature, où chaque classe a une place bien définie, une ambiance toujours pareille où il a pu s'adapter au maximum.*

*Un homme pourrait ressusciter en Ethiopie, à mille ans d'intervalle, il croirait s'éveiller du sommeil d'une nuit. Pays heureux, où l'homme, chargé d'ans, ignore ce que chez nous, les jeunes gens appellent ne plus être « à la page ». Hélas, les pages de ce livre du destin se tournent de plus en plus vite, comme si l'humanité avait hâte d'en connaître la fin.<sup>4</sup>*

Il y a donc un désir du voyageur à tendre vers une conversion à l'Altérité. Sinon on ne parlerait pas de désir. Ce désir de conversion est favorisé par « le charme immense du pays » où tout est « en parfaite harmonie ». C'est pourquoi le voyageur devient fasciné dans ce « pays où le temps semble s'être arrêté » ?

<sup>3</sup> Idem - *La poursuite du Kaïpan* - Paris : Grasset ; 1934, p.14.

<sup>4</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.4.

*Cependant, cette vie indigène, Somalie ou Dankali, à peine entrevue, le mystère de ces mœurs ignorées des Européens, cette mer où s'en allaient des changements d'armes et même, disait-on, d'esclaves, ce désert meurtrier où l'air brûlant fait danser des mirages, tout cela m'avait trop profondément empoigné pour que jamais je puisse l'oublier et je quittai la côte avec le secret espoir d'y revenir un jour.<sup>5</sup>*

Ce désir se manifeste dans le regret du voyageur de ne pas pouvoir s'attarder dans un tel endroit, donc rester, au paradis, au « pays heureux » ou tout simplement d'y revenir un peu plus tard, « un jour ». Ce désir du retour est accentué par la succession d'adverbes et d'adjectifs de haute intensité comme « profondément » et « jamais » puis « empoigné » et « secret ».

De toute évidence, l'Ailleurs et plus particulièrement l'Autre apparaît comme une Altérité vers laquelle on est tendu en vue de s'y convertir. C'est le cas avec l'Afar chez Monfreid.

*Ces gens sont sublimes, mais ils ne le savent pas et nous sommes incapables de les comprendre...*

*J'ai la joie de retrouver au fond de ces êtres simples, tout ce qui m'a jadis attaché à eux et je les retrouve inchangés, comme la mer ou le désert.*

*Devant ces âmes on n'a pas l'appréhension des profondeurs obscures, l'horreur des sols mouvants, ou des eaux souterraines comme en les nôtres car tout y semble être en surface comme l'étendue des plaines arides. Il y a parfois des horizons mystérieuses où vibre l'inquiétude d'un mirage, il s'y cache de perfides dangers, mais tout est dans la lumière, ciselé en formes immuables.*

*En retrouvant ici dans ces hommes nouveaux la mentalité toute pareille à celle des disparus, j'ai l'impression de ne pas avoir vieilli.*

*Quelle douceur d'oublier l'humanité turbulente et sa course à l'abîme, en ce coin délaissé où vivent encore des hommes qui n'ont pas goûté au fruit maudit de l'arbre de la science.*

*On pourrait vivre là mille ans sans l'ombre d'un regret, tandis qu'à 50 ans, parmi notre monde civilisé, toujours en marche, on se sent déjà isolé, incompris, abandonné... On n'est plus à la page... Alors on se sent vieilli, on pressent la mort et on l'accepte comme un terme à une vie désormais impossible, tant on est étranger au milieu nouveau.*

*Cette stabilité des races parvenues à leur terme d'évolution, dites à tort primitives, exerce sur nous et malgré nous, un charme puissant et invincible.*

<sup>5</sup> Idem - *Le lépreux* - Paris : Grasset ; 1935, p.4.

*Mais, hélas, ces hommes qui vivent sans souci du temps dans ce bel équilibre, bientôt seront tous emportés par la course folle de la race insatiable et malheur à celui qui voudra dire à ces peuples qu'ils doivent rester ce qu'il sont ou disparaître.<sup>6</sup>*

C'est un être « sublime », « simple » et « nouveau » dit « à tort » primitif. Monfreid s'est détaché de ses semblables européens, les « nôtres », pour s' « attacher » aux Autres qu'il a rencontré dans l'Ailleurs : les Afars. Cet attachement, ou plus encore, cette prétendue conversion est non seulement revendiquée mais aussi conseillée car l'auteur passe d'une individualisation (« je ») à une généralisation (« nous »). Et c'est l'écho suscité par le double emploi de la première personne du pluriel dans « sur nous et malgré nous » que la conversion se dévoile sous le « charme puissant et invincible » de l'Autre. Le désir atteint ici son paroxysme.

L'apparente communion se caractérise par la convivialité entre le regardant et le regardé et par l'admiration chez le regardant. Ce dernier est fasciné par le paysage de l'Ailleurs, certes, mais surtout par sa culture.

Pour mieux comprendre l'Autre, il faut d'abord l'approcher et le valoriser. Edouard Duchenet est l'un des rares européens qui a appris la langue de la colonie.

*Très intéressé dès le début de mon séjour à la Côte française des Somalis par les productions du folklore local, j'ai attendu que ma connaissance de la langue somalie me permette une traduction plus voisine de la vérité. Pour plus de sûreté, je me suis fait aider par un excellent interprète. Ce somali Issa, Ahmed Farah, moniteur à l'école publique de Djibouti, m'a apporté une collaboration intelligente et désintéressée à laquelle je dois d'abord rendre hommage.<sup>7</sup>*

Duchenet a acquis « une connaissance de la langue somalie » pour ensuite traduire en français « les productions du folklore local ». De plus, cette action permet de légitimer la culture de l'Autre.

<sup>6</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.14.

<sup>7</sup> Duchenet (Edouard.) – *Histoires somalies*- Paris : Larose ; 1936.

La première sensation du regardant lors de la rencontre peut ressembler à une manifestation de joie déguisée que le voyageur Michel Leiris laisse exprimer « tout compte fait » face à l'inattendu.

*Djibouti. Ville délabrée, mais tout compte fait moins laide que je n'aurais cru. Quelques palmiers. Classiques coloniaux français. Bistrots pas gais.*

*Il fait humide et frais. Il a plu. Installation dans la maison mise à notre disposition, très spacieuse. Visites diverses de Griaule, dont celle, de rigueur, au gouverneur. Belles femmes arabes et somali, en général assez haute.<sup>8</sup>*

Le voyageur est heureux car il vient de réaliser son désir mais il est surtout content car ses attentes sont en accord avec la réalité qu'il découvre dans l'Ailleurs. Cette exclamation est peut-être, comme il l'affirme dans son préambule, pour lui une occasion pour « *apporter un concours indirect mais positif à ceux qui, ressortissants de ce monde noir, luttaient contre l'oppression et affirmaient sur plus d'un point du globe leur particularisme culturel* »<sup>9</sup>. Il est en extase à la vue des « belles femmes arabes et somalis, en général assez haute ».

Chez d'autres, cette joie et cette extase vont perdurer et se consolider en fonction du contact du voyageur avec les différentes réalités de l'Ailleurs. C'est le cas de Jean d'Esme :

*Seules, les arcades traçaient tout autour de la place un couloir frais et sombre. Derrière les pilastres et leurs baies en ogive, l'ombre stagnait. Une ombre claire, immobile et lourde, toute gonflée de chaleur dans laquelle paressaient, ça et là, quelques Somalis nonchalants. Adossés aux murs, accroupis et la badine entre les jambes, ils mâchonnaient l'éternelle branchette leur tenant lieu de brosse à dents.*

*Assises sur une natte devant de grands paniers pleins de grains, des femmes guettaient sans impatience la venue de problématiques clients. Elles étaient cinq ou six échelonnées de loin en loin sous les arcades*

<sup>8</sup> Leiris (Michel.) - *L'Afrique fantôme*- Paris : NRF Gallimard ; 1934, p. 627.

<sup>9</sup> Idem, p. 8.

*ombreuses et d'un même geste mécanique elles chassaient les mouches qui les assaillaient après avoir erré sur leurs marchandises.*<sup>10</sup>

L'émerveillement du voyageur Jean d'Esme va se focaliser sur le charme, la variété et surtout l'étrangeté des réalités observées comme « l'éternelle branchette » qui tient lieu de « brosse à dent » au regardé. Certains auteurs de nos récits mentionneront même le nom de cette « brosse à dent » : « aday ». Il va insister sur la couleur locale, les bruits, les odeurs, la beauté primitive de la nature et enfin manifester les attitudes positives de l'Altérité.

D'autres voyageurs comme Henriette Celarie auront la même attitude.

*Autour de nous les enfants grouillent. Chaque porte en secrète une demi douzaine. Jamais ils ne sauront la tendresse admirative qu'ils m'inspirent, le désir absurde d'emporter le plus beau, un petit tout nu en réglisse bien luisante avec un collier d'un bleu vif.*<sup>11</sup>

Henriette Celarie est même tentée d'enlever un enfant indigène : « un petit tout nu en réglisse bien luisante ». Le voyageur est donc admiratif, stupéfait.

Alors le récit devient une occasion pour l'auteur de célébrer tous nos sens par des exclamations, des adjectifs et des comparaisons et tout se charge d'une signification bien particulière quand c'est un personnage antipathique qui les prononce. Monfreid se fait réprimander par le gouverneur de l'époque Chapon Baïssac :

- *Non, Monsieur, vous n'irez pas à Tadjoura !*
- *Cependant, Monsieur le Gouverneur, tous les commerçants arabes peuvent...*
- *Je ne veux pas discuter, entendez-vous. Vous n'êtes pas arabe, vous êtes français. Il y a peine six mois que vous êtes à Djibouti, et vous ne voulez en faire qu'à votre tête. Les conseils de vos aînés devraient vous servir au moins à quelque chose, croyez-moi. Mais non, vous ne voulez écouter personne. C'est très gentil de faire le fou, en plein soleil, sans casque et de fréquenter les cafés somalis. Vous*

<sup>10</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p.8.

<sup>11</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.229.

*n'avez pas honte de vous faire donner un nom indigène par les coolies de la plus basse condition ?<sup>12</sup>*

Le gouverneur s'indigne des faits dont Monfreid est l'auteur. Les deux hommes ont deux conceptions différentes de l'Autre. L'un (Monfreid) s'est converti à l'Autre, l'autre veut convertir l'Autre.

La conversion du regardant au regardé atteint son apogée quand la relation prend la tournure d'une intrigue amoureuse. Mais laissons Ida Treat nous raconter elle-même la scène :

*Je n'ai pas d'arme. Je sais que si je cours, l'hyène courra aussi. Et si je tombe, en deux bonds elle sera sur moi. En approchant des maisons, sans doute, elle disparaîtra. Mais les cris des noirs ne semblent pas lui faire peur. Je lui jette mon bouquet d'herbes. Elle s'arrête. Je repars. Elle repart. Je crie. Elle n'entend pas...*

*En me retournant, mon pied nu s'est pris dans une racine. Je glisse sur le côté. Ça y est, je suis perdue. Pas une pierre sous ma main. Panique. Paralysie de cauchemar.*

*Un sifflement aigu au-dessus de ma tête. Un gémissement rauque derrière moi. Un rire devant. Je suis debout. L'hyène a disparu.*

*Kassem est là debout, riant aux éclats et balançant derrière son dos, dans sa main droite, la fronde des veilleurs de **dourah**.<sup>13</sup>*

Le voyageur retrouve un paradis imaginé seulement dans ses rêves et nourri par des lectures publiées par ses prédécesseurs. Il vient de satisfaire un désir. Une femme blanche se retrouve dans un pays sauvage où le danger règne à chaque coin. Elle est face à face avec un animal sauvage. Elle est perdue et au moment où l'attaque s'amorce, un homme vient la sauver : cet homme, ce héros, et contre toute attente réelle mais dans le sens du rêve, est un indigène. Dans le cas d'Ida Treat, c'est Kassem. Et l'histoire prend l'allure d'un conte avec une situation initiale, un élément perturbateur, une transformation, une résolution et un dénouement. Un rêve vient de se réaliser : une femme en détresse est sauvée par un homme beau et fort. N'est-ce pas là le rêve de toute femme ? C'est alors que le goût de

<sup>12</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.7.

<sup>13</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.4.

l'Ailleurs prend une saveur particulière. Les interdits se brisent au profit de l'assimilation.

Et c'est cette assimilation de l'Ailleurs à un paradis qui caractérise la conversion de l'ego à cet Ailleurs. Voici un exemple avec Delvert.

*L'eau d'Ambouli nous a permis de créer à côté de ce désert une oasis. Dans cette oasis, nous avons installé tous les aménagements nécessaires à la vie matérielle, mais les besoins de l'intelligence n'ont pas été oubliés. Deux écoles y pourvoient, l'une au Plateau du Sergent, où l'on trouve mêlés à quelques indigènes les fils et les filles des Français et autres Européens ; l'autre en contact avec le village indigène, où des enfants de toutes les races sont assis côte à côte.*

*L'instituteur, dans cette dernière, était, lorsque j'allai lui rendre visite, un homme de haute stature, de trente-cinq à trente huit ans. Il me dit être de la Meuse et demeurer ici depuis dix ans. Il parlait parfaitement l'arabe, - qui est la langue commune pour les indigènes, dont il avait, me dit-on, la confiance.*

*Il était sur le point de rentrer en France. Il n'en concevait aucune joie.<sup>14</sup>*

Le rencontré devient, dès lors, une entité à laquelle tend le voyageur pour s'y « mêler ». Le regardé adopte le regardant en y allant dans son école et le regardant adopte le regardé en apprenant sa langue. La conversion est donc consommée et les deux parties vivent en symbiose. Mais hélas, cela ne peut se généraliser.

## **2. L'Autre se convertit au voyageur : le transfert invraisemblable**

Dans ce cas de figure, le voyageur établit une relation de force avec le rencontré dès le départ. Ce n'est plus l'émerveillement et la cordialité signalés auparavant qui vont déterminer la rencontre mais les sentiments négatifs comme la méfiance, la peur et ainsi l'antipathie induisant l'agression. L'exemple nous est donné par Monfreid dans le portrait qu'il fait de ses quatre compagnons de voyage.

---

<sup>14</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti* - Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 196, pp 677.

*Un vieux Somali et trois Arabes, passagers sans doute, ont accompagné les deux malades. Ils se tiennent dans un coin, immobiles et silencieux. Je lis sur leurs faces sombres et dans leurs yeux noirs, le dégoût et le mépris pour ces Européens qu'ils doivent subir.<sup>15</sup>*

Les passagers indigènes éprouvent du « dégoût et le mépris » pour les Européens. Alors, inévitablement le voyageur va baser sa relation avec le rencontré sur une certaine distanciation. Chez l'un comme chez l'autre, cette rencontre se classe dans une relation négative et décevante. L'Autre suscite la peur, « de froides sueurs » chez Londres.

*Quant aux bédouins, le ciel me préserve de les revoir en rêve, le souvenir que je garde d'eux me donne de froides sueurs. A chacune de leurs rencontres, j'avais l'impression qu'ils cherchaient deux planches pour me mettre au milieu et scier ensuite tout ensemble.<sup>16</sup>*

En revanche, contrairement au premier cas de figure, pour Malraux, la nature de la rencontre était plus ou moins prévisible car il savait qu'il survolerait des contrées hostiles où l'on ne désire pas l'Européen.

*Nous revînmes vers le massif principal : tour ovale, des enceintes encore, des bâtiments cubiques. Sur les tâches sombres des tentes de nomades éparses hors des ruines, crépitèrent de petites flammes. On tirait sans doute sur nous. Au-delà des murailles se précisaient des vestiges pleins de mystère des choses dont nous ignorons la destination : cet H à plat sur la tour qui dominait les ruines, que signifiait-t-il ? Élément d'observatoire ? Terrasse de jardin suspendu ?<sup>17</sup>*

Le Yémen était un pays très fermé et les étrangers qui tentaient de s'aventurer à l'intérieur du pays étaient souvent accueillis par des tirs de fusils. Les nomades ont donc tiré sur l'avion de Malraux. Donc, au Yémen, l'Autre est difficile à convertir.

---

<sup>15</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 19, p.5.

<sup>16</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p.20.

<sup>17</sup> Malraux (André.) - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p.115.

Alors l'Européen va chercher une compensation au désir non assouvi de son ego en engageant la conversion de l'Altérité. Dans cette conversion, l'ego transfère ses attributs vers l'Altérité. L'Autre se verra au service du drapeau tricolore par exemple.

*Les bergers (Afars) fiers et indépendants sont trop habitués à leur vie rude et sommaire pour trouver à première vue un intérêt au fait d'être nourri, logé et éventuellement retraité, sous la condition d'une contrainte quelqu'elle soit ; et la solde minime au tirailleur n'est pas un appât suffisant.*<sup>18</sup>

Mais la conversion ne se fait pas tout le temps dans la douceur et la brutalité est le dernier recours pour ceux qui résistent. Seulement la transformation radicale de l'Altérité est impossible et c'est seulement au niveau de la gestuelle que la conversion de l'Autre se voit effective. Physiquement, le transfert reste invraisemblable aujourd'hui même et cela malgré les progrès techniques.

Dans tous les cas, l'ego se pose, dans cette conversion, comme norme. Et l'Altérité qui ne s'y conforme pas se trouve, alors, déshumanisée et rétrogradée à un rang inférieur dans la chaîne classificatrice établie par l'ego. C'est ainsi qu'Armandy considère les mendiants à Djibouti et à Addis-Abeba.

*Ah ! Les mendiants de Djibouti ! J'ai vu, à Addis-Abéba, lâchée en liberté, l'horrible et vénéneuse théorie des lépreux guetter la sortie des églises, et ce n'était presque pas plus affreux, abstraction faite du danger du contact, que les misères physiologiques qui, dans les rues de Djibouti, rampent vers l'étranger et se collent à lui.*<sup>19</sup>

Les mendiants ne marchent pas mais « rampent » et « collent » à la manière des sangs sus mais pendant que l'un fascine, l'autre répulse.

Le voyageur fascine et le sait car il va se constituer un modèle à suivre.

<sup>18</sup> Huchon (Dr Henry.) – *Mission dans les Monts Gouda*- Paris : Revue Troupes col ; n°5, 1934, p.26.

<sup>19</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.31.

*Mais c'est surtout ceux de la toute jeune génération qui tiennent à me toucher la main pour se convaincre de la réalité des légendes qu'ils ont entendues et qu'à leur tour, plus tard, ils répéteront un peu arrangées, beaucoup même, pour donner plus de prix au mérite de m'avoir connu et de m'avoir parlé.*

*Des bambins, hauts comme une botte, peut-être 5 ans, viennent me faire un salam tout à fait sérieux et s'enfuient aussitôt en gambadant comme s'ils emportaient quelque chose.*

*Ils emportent en effet un peu de mon souvenir. Un reflet de moi-même survivra à ma carcasse dans la mémoire de ces hommes simples et cela me donne le sentiment que je m'en irai pas tout à fait.<sup>20</sup>*

Alors l'Européen devient ainsi surhomme et référence à assimiler par auto conversion à celle-ci. Monfreid est une légende et se voit comme tel.

Toutefois, la conversion reste aléatoire et le voyageur doit connaître l'Autre pour que cette conversion ait un sens. En outre, le rapprochement a également ses inconvénients.

### **3. Le voyageur et l'Autre se connaissent : absence du choc émotif**

Ce nouvel aspect de la rencontre se traduit par le fait que le voyageur donne l'impression qu'il retrouve un univers qu'il connaît déjà. Il n'y a donc plus la sensation de la découverte. Le nouvel univers dans lequel il évolue ne semble pas l'émouvoir. Monfreid rencontre Ternel :

*Ternel a raison, j'ai eu de la chance en le rencontrant. Le mot charas\* qu'il vient de prononcer décide de mon avenir. Le vague projet d'un voyage aux Indes, conçu après ma dernière conversation avec Stavro, devient maintenant une résolution inébranlable.*

*Ternel repart le soir même avec le somptueux paquebot. Il a joué le rôle pour lequel le destin l'avait envoyé en m'engageant sur une route qui devait me conduire à la plus extraordinaire aventure de toute ma vie.<sup>21</sup>*

<sup>20</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 40.

<sup>21</sup> Idem - *La croisière du hachisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 272.

Et le lecteur a l'impression que les attentes du voyageur se trouvent déçues car ce dernier était parti pour faire fortune ; « un projet » minutieusement « conçu » au départ.

Mais ce projet prendra la forme d'un borbier. Désormais le destin fait que l'Ailleurs et le voyageur se lient pour ne plus jamais se séparer. L'Ailleurs deviendra même une caractéristique identitaire du voyageur qui n'en est plus un. C'est le cas de Monfreid.

*Il y a des êtres dans notre vie qui semblent spécialement marqués pour servir d'instrument au Destin.*

*Mon vieil ami Korn fut un de ceux-là. On reste confondu devant les formidables conséquences d'un événement insignifiant et on se dispense d'y réfléchir en mettant tout sur le compte du Hasard.*

*L'achat d'un camion Latil, pendant que j'étais ingénieur chimiste chez Maggi, me fit connaître Korn. Toute ma vie allait être influencée par l'amitié qui nous lia dès cet instant.*

*C'est lui qui me fit acheter en 1909 cette laiterie Mollereau Frères de Melun où je me ruinaï. Puis il fut cause de mon départ en Afrique en me mettant en rapport avec un certain M. Guignony, gros commerçant en Ethiopie. Enfin (je cite ce dernier fait, bien qu'il n'ait rien à faire dans l'histoire, pour clore le cycle de cette influence), par son fils Marcel, ce jeune homme dont j'ai parlé affectueusement dans mon livre **Terres Hostiles de l'Ethiopie**, il fut en 1933 la cause indirecte de ma ruine, cette fois définitive car je suis au seuil de la vieillesse.<sup>22</sup>*

Mais c'est l'échec, la trahison, la fourberie et la suspicion qui vont déterminer son séjour. Monfreid en parle en connaissance de cause. Et souvent le séjour se transforme en un cauchemar.

Parmi les voyageurs qui ont retrouvé des situations qu'ils connaissent ou qu'ils ont connues en métropole, il faut citer Albert Londres. L'Ailleurs lui donne l'impression de son pays natal, « je suis chez moi » ironise-t-il, c'est pourquoi l'on parle de retrouvaille. D'ailleurs cette expression « chez moi » est répétée cinq fois et traduisent l'ironie de l'auteur. Il se moque des français qui ont fait en sorte que la vie dans la colonie soit identique à celle de la France.

---

<sup>22</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 195, p.10.

*Je suis chez moi, en voyant à la porte du commissariat de police le commissaire insulter un indigène de sa voix d'ancien adjudant de coloniale. Chez moi au tennis, en parlant au président du Tribunal qui porte une barbe radicale-socialiste, un ventre du Sud de la Garonne, à sa femme taillée sur le modèle dont sont faites dans la métropole, les femmes de colonels et les matrones de la rue Paradis. Chez moi devant la poste, me demandant comment le directeur a si vite acheté une auto. Chez moi, sur la plateau du Serpent, en voyant les jeunes filles se promener avec un bandeau autour des cheveux comme à Quiberon, en apprenant de qui la femme du directeur des chemins de fer est la maîtresse. Chez moi enfin, en découvrant dans la boutique d'un épicier grec, sous des piles de boîtes de thon de chez Amieux, le texte grec de Prométhée enchaîné, d'Œdipe à Colone.<sup>23</sup>*

La différence entre l'Ailleurs et l'Europe est ainsi abolie puisque le voyageur ne retrouve pas le bouleversement de son âme au contact du nouveau paysage.

Mais dans ce genre de récit, l'importance n'est pas donnée au paysage mais à l'analyse psychologique et le voyageur manifeste souvent une pensée philosophique sur la condition humaine. C'est alors qu'un malaise émerge des propos. Ceci est valable pour Albert Londres mais aussi pour Kessel.

*Sans doute toutes les races sont noires sur le côté africain de la mer Rouge, mais ni les Ethiopiens aux traits fermes, ni les Somalis pleins de grâce et de souplesse, ni les Danakil farouches, ni même les paisibles Gallas ne peuvent se confondre avec les misérables au nez camus, aux lèvres énormes, nus où loqueteux, qui emplissent Harrar et ses alentours.*

*Plus encore que les lignes de leurs visages, des stigmates moraux dénoncent leur état ; ils ne vont qu'à pas craintifs, sournois. Ils cèdent toujours la place dans les rues, et leur regard épie par-dessous le passant, et leurs bras, d'instinct, ébauchent une humble parade contre le coup qui les peut frapper. On sent qu'aucune loi ne les protège. Leur bouche entrouverte révèle une éternelle faim, leur regard une éternelle peur.*

*Dans la ville soumise, ils forment le peuple désespéré, résigné, de la servitude.*

*Comment pénétrer dans leur vie grossière, dans leur âme animale ? Monfreid nous le permet...<sup>24</sup>*

<sup>23</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p.143.

<sup>24</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.59-60.

Cette rencontre est donc particulière dans la mesure où elle ne fait ni l'objet d'une communion, ni celui d'une confrontation. De plus l'Ailleurs n'est perçu ni comme Altérité, ni comme différence. Il n'y a pas de confrontation entre le voyageur et l'Altérité même si un malaise se manifeste en lui dans la mesure où cet Ailleurs et le sol quitté ne sont pas différents. Nous avons une constante référence au passé lointain, si ce n'est aux origines. Et les rites de l'Ailleurs font penser aux rites de l'Occident. L'esclavage n'était-il pas pratiqué jadis en Occident ?

Armandy illustre un exemple d'une rencontre dans l'indifférence.

- *On te demande en bas, ghéta.*  
*Carlier s'en voulut de pâlir.*
- *Qui me demande*
- *Une négresse.*
- *Fais-la monter.*<sup>25</sup>

Cette femme qui vient voir Carlier n'a pas de nom, c'est seulement « une négresse ». Ce sont des retrouvailles entre un voyageur et un Ailleurs dans lequel il ne se sent pas étranger : il en est le maître, le seigneur, le « ghéta ». (Ghéta veut dire seigneur en Ethiopien).

Ainsi la nature de la rencontre varie en fonction du récit. Certains voyageurs jubilent, d'autres s'indignent et une autre catégorie se désespère. Et pour que tout se constate d'un seul coup d'œil, il suffit de consulter la grille suivante qui établit une vue panoramique sur les différents aspects de la rencontre dans les différents récits classés par ordre de publication.

---

<sup>25</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque* - Paris : Lemerre ; 1931, p.125.

#### 4. Grille évaluative : un résultat contrasté

Le cas 1 du tableau montre les ouvrages dans lesquels le voyageur se convertit à l'Autre, l'inverse est traduit dans le cas 2. Le cas 3 correspond à des retrouvailles dans l'indifférence.

| Récits   | Cas 1     | Cas 2    | Cas 3    |
|--|-----------|----------|----------|
| 1 I. Treat, <i>La croisière secrète</i>                          | Oui       |          |          |
| 2 J. d'Esme, <i>L'homme des sables</i>                           | Oui       |          |          |
| 3 G. Angoulvant, <i>Etapes Asiatiques</i>                        | Oui       |          |          |
| 4 La Comtesse de Jumilhac, <i>Ethiopie moderne</i>               | Oui       |          |          |
| 5 A. Armandy, <i>La désagréable partie de campagne</i>           |           | Oui      |          |
| 6 A. Londres, <i>Pêcheurs de perles</i>                          |           |          | Oui      |
| 7 A. Armandy, <i>La voie sans disque</i>                         |           |          | Oui      |
| 8 P. Nizan, <i>Aden Arabie</i>                                   |           |          | Oui      |
| 9 H. de Monfreid, <i>Aventures de mer</i>                        | Oui       |          |          |
| 10 R. Hachette & Ginestou, <i>Djibouti, au seuil de l'orient</i> |           |          |          |
| 11 H. de Monfreid, <i>Les secrets de la Mer Rouge</i>            | Oui       |          |          |
| 12 H. de Monfreid, <i>Vers les terres hostiles de l'Ethiopie</i> |           | Oui      |          |
| 13 J. Kessel, <i>Marchés d'esclaves</i>                          |           |          | Oui      |
| 14 H. de Monfreid, <i>la croisière du haschich</i>               |           |          | Oui      |
| 15 A. Malraux, <i>La Reine de Saba</i>                           |           | Oui      |          |
| 16 H. de Monfreid, <i>La poursuite du Kaïpan</i>                 | Oui       |          |          |
| 17 M. Leiris, <i>L'Afrique fantôme</i>                           | Oui       |          |          |
| 18 H. Celarie, <i>Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle</i>          |           |          | Oui      |
| 19 H. Huchon, <i>Mission dans les Monts Gouda</i>                |           | Oui      |          |
| 20 H. de Monfreid, <i>Le lépreux</i>                             |           |          | Oui      |
| 21 H. Monfreid, <i>Les derniers jours de l'Arabie heureuse</i>   |           | Oui      |          |
| 22 J.J. Tharaud, <i>Le passant d'Ethiopie</i>                    | Oui       |          |          |
| C. Delvert, <i>Djibouti</i>                                      | Oui       |          |          |
| 23 E. Duchenet, <i>Histoires somaliées</i>                       | Oui       |          |          |
| <b>TOTAL</b>   | <b>11</b> | <b>5</b> | <b>7</b> |

Cette grille se base sur un échantillon d'exemples choisis. Mais le résultat peut être représentatif car le résultat serait le même avec une quantité d'échantillons plus nombreuse. Cette grille montre que la rencontre entre le voyageur et le visité est dominée par une apparente rencontre communion. En effet **onze** récits (par ordre chronologique de publication : Ida Treat, Jean

d'Esme, G. Angoulvant, La Comtesse de Jumilhac, Henry de Monfreid avec trois de ses récits, Michel Leiris, J.J. Tharaud, Delvert et Edouard Duchenet) illustrent la réussite de la rencontre. **Cinq** récits (par ordre chronologique de publication : André Armandy, Henry de Monfreid dans deux récits, André Malraux et le docteur Huchon) soulignent la caractère conflictuel lors de la rencontre. Et enfin **sept** autres livres (par ordre chronologique de publication : Albert Londres, André Armandy, Paul Nizan, Joseph Kessel, Henry de Monfreid dans deux de ses récits et Henriette Celarie) mettent l'accent sur une rencontre décevante.

Ainsi de tous ces auteurs Armandy et Monfreid restent les plus contrastés. Mais Monfreid reste le seul écrivain qui connaît ainsi tous les contours de la rencontre avec l'Ailleurs. Et ses œuvres reproduisent des joies, des conflits et des déceptions. C'est pourquoi dans notre corpus, il prend un statut particulier. Sa particularité se constate non seulement chez les indigènes chez qui il suscite une admiration mais aussi chez les Européens et des figures notoires comme Kessel ne cesseront de clamer son originalité.

Cette rencontre est une étape vers la constitution de l'imagerie. Il s'agit alors de montrer l'image de l'Autre. Cet Autre devient regardé et le voyageur se constitue regardant. C'est la raison pour laquelle nous allons analyser la conception du regardé chez le regardant.

C'est donc l'ensemble des aspects de l'Ailleurs et de celui qui y vit qui retient l'attention du voyageur. Sont ainsi rapportés non seulement les formes, les odeurs, les sons et les couleurs de la nature, mais aussi les traits physiques et moraux de l'Altérité.

## **B- L'AUTRE**

Les caractéristiques de l'émerveillement sont multiples et variées. L'étonnement en est une. Et la première chose qui étonne le voyageur qui découvre l'Ailleurs, c'est l'apparence physique des habitants qu'il y rencontre. C'est un phénomène classique, certes, mais c'est quand même le phénomène fondateur de toute discrimination raciale, le droit de l'Autre à la différence la plus immédiatement visible, la plus immédiatement perceptible. L'aspect moral ainsi que la mentalité, les mœurs et les coutumes de l'Autre ont également attiré l'attention du regardant.

### **1. L'aspect physique de l'altérité : Stéréotype ou authenticité.**

L'Altérité s'appréhende dans son être et son faire mais aussi dans ses rapports avec l'Européen. C'est pourquoi la représentation s'étend à ses réactions face à l'action de ce dernier. Sur le plan de l'être et du paraître, cette représentation insiste sur les traits physiques et les traits moraux ainsi que les mœurs de l'Altérité. Sur le plan des rapports, cette représentation fait ressortir les rapports interpersonnels : entre l'administration et les indigènes.

Les traits physiques se rapportent généralement à la morphologie, à l'état de santé et à l'habillement du regardé, et se prêtent à des jugements de valeur qui se ramènent très souvent à l'un des termes du couple dichotomique : beau/laid.

L'étonnement du voyageur devant la beauté de l'Autre est souligné avec force. Dans le texte suivant de Monfreid, la fascination se traduit dans les termes mélioratifs qui se succèdent et des fois mêmes se répètent.

*Il y a à bord environ quatre-vingts hommes splendides, presque tous esclaves d'origine soudanaise ; par le croisement avec la race arabe, leur type a perdu le prognatisme nègre, et ils sont devenus des hommes splendides, athlétiques, très foncés de peau, mais avec des magnifiques tons cuivrés. Leurs cheveux sont seulement bouclés et*

*non pas crépus, presque châains, tant ils sont décolorés par le soleil et l'eau salée.*<sup>26</sup>

L'adjectif « splendide » est employé deux fois pour désigner ces hommes, pourtant « tous esclaves ». Ils ont donc une belle allure et sont en plus « athlétiques », « magnifiques ». Une gradation qui place l'Autre favorable au regard. C'est parce qu'il « a perdu le prognatisme nègre » que l'Autre devient beau. L'énigmatique Monfreid se révèle ici redoutable car il a une façon d'être élogieux et de retirer l'ensemble des choses par cette manière de penser.

Mais la description ci-dessus concernait un type humain issu d'un mélange de race : la race arabe et la race noire. Celle d'un Arabe pur ne fait pas l'exception. Voici comment Joseph Kessel décrit un Arabe.

*Nous vîmes venir à nous un bel Arabe également à mulet. (..) Saïd nous regardait en souriant de toutes ses dents très blanches. Il portait une courte barbe qui lui donnait un air de mâle sans dureté. Il était vigoureux, bien pris dans une ceinture où brillait le manche d'un poignard. Sa mine était fière et intelligente.*<sup>27</sup>

L'adjectif « bel Arabe » valorise le regardé et l'allure générale demeure positive et sympathique car cet homme « était vigoureux » avec « une mine fière et intelligente ». Au Yémen, Kessel ne peut cacher son enthousiasme.

*Quant aux populations des montagnes, elles avaient le type sémitique le plus fin, le plus pur, et, regardant ces beaux visages, nous songions avec émotion que nos mulets foulaient une terre de très antique histoire et de race sans mélange.*<sup>28</sup>

Il parle alors des « beaux visages » des Arabes du Yémen à travers ce parallélisme hyperbolique et anaphorique, « le plus fin, le plus pur ». Quoique, « race sans mélange » exprime un critère dangereux de la race

<sup>26</sup> Monfreid (Henry de.) - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p.26.

<sup>27</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.78.

<sup>28</sup> Idem, p. 159

pure. Les nazis ont utilisé ce critère pour exterminer des milliers de juifs. Un peu plus loin, Kessel parlera encore de race « d'une pureté émouvante ».

La vision de l'Autre fascine tellement le voyageur que celui-ci ne peut contenir ses émotions. Kessel illustre nos propos.

*La race était d'une pureté émouvante. Les hommes avaient les traits fins, la peau d'une blancheur ambrée, la barbe soyeuse. Leurs yeux gris nuancés de vert nous regardaient en face avec fierté et douceur. De taille moyenne, bien pris dans leurs vêtements ondoyants et bigarrés, ils avaient dans leur démarche une cadence naturelle, pleine de mesure et de souplesse.<sup>29</sup>*

. L'Autre dégage tout ce qu'il y a de beau d'où le déchaînement des termes évaluatifs : « fins », « soyeuse », « fierté », « douceur », « naturelle », « mesure » et « souplesse ».

C'est au tour de Monfreid de s'extasier :

*Un jeune Arabe vient vers moi, c'est lui qui m'a fait des signaux ; il est éblouissant de beauté, avec son teint de cuivre poli, et son auréole de cheveux frisés. Son torse est nu sous le gilet de soie verte et sa poitrine apparaît comme un plastron de vieil or.<sup>30</sup>*

Devant une telle apparition, l'auteur exprime un ébahissement car l'Autre « est éblouissant de beauté ». Monfreid rajoute :

*A notre arrivée, ces hommes aux attitudes nobles de bêtes souples et puissantes, arrêtent leur travail et, après leur maître, nous saluent tour à tour. Puis en chantant reprennent la cadence de leur labeur et l'eau, un instant arrêtée, reprend elle aussi son murmure et sa course joyeuse dans l'argile humide.*

*Osman, par la seule manière de poser son regard dans vos yeux, impose le respect.<sup>31</sup>*

---

<sup>29</sup> Idem, p. 111.

<sup>30</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.133.

<sup>31</sup> Idem, p. 83.

Une beauté naturelle qui donne à ces Arabes, « les hakemis », habitant les côtes du Yémen, et qui constituent aujourd'hui la quasi totalité de la communauté arabe vivant à Djibouti, des « attitudes nobles ». Cette grâce « impose le respect ».

La grâce est, en outre, une autre caractéristique de l'indigène. Cette grâce apparaît dans la « démarche » nous dit ci-dessous Delvert.

*L'on y voyait, avant les hostilités, se presser commerçants et employés européens vêtus de blancs, le casque colonial en tête, et les indigènes au corps bronzé, à la démarche souple, ici couverts d'un simple pagne.<sup>32</sup>*

Monfreid montre lors d'une partie de pêche avec les pêcheurs arabes que la grâce de l'indigène se manifeste aussi dans le « geste ».

*Ils pêchent à l'épervier qu'ils lancent dans le vent d'un geste gracieux. Ils prennent une espèce de poisson « arabi ». D'un coup de dent, ils leur écrasent la tête, puis les enfilent par les yeux à l'aide d'une aiguille de bois, sur une ficelle qu'ils traînent derrière eux dans l'eau.<sup>33</sup>*

L'indigène fait aussi preuve de résistance. Monfreid insiste d'abord sur l'étanchéité de sa peau.

*Les indigènes, eux, ont une peau tellement imperméable qu'ils peuvent demeurer dans l'eau des journées entières sans ressentir le moindre malaise.<sup>34</sup>*

Dans un autre livre Monfreid en fait « des hommes splendides ». Ce sont des gens qui ont attiré en plus du respect, la sympathie.

<sup>32</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti*- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, p. 668.

<sup>33</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 23.

<sup>34</sup> Idem, p.154.

*Ces Arabes sont des hommes splendides aux traits parfaitement réguliers, portant la chevelure flottante jusqu'aux épaules. Le chef qu'ils accompagnent est le cheik Nasser Sehel, du village de Ketoub, au nord de Farzan Zékir. C'est aussi un fort bel homme, le teint à peine bronzé, le visage entouré d'une fine barbe noire. Le nez aquilin sépare deux beaux yeux noirs très ardents qui regardent en face et semblent pénétrer, enfin un air de franchise qui rend le personnage très sympathique dès le premier abord.*<sup>35</sup>

Ils forment les principaux interlocuteurs de Monfreid et ce dernier trouve son compte avec eux car ils ne dressent aucune barrière entre eux et lui, l'Européen. En plus de leur splendeur, ils manifestent une fierté et « regardent en face » quand ils parlent.

Et ce sont des éléments comme la fierté, la sympathie mais aussi « l'intelligence » dont font preuve les indigènes qui font qu'ils gagnent l'estime de Monfreid. Ceci est illustré dans la citation ci-dessous.

*Mais un regard intelligent reconforte toujours dans un adversaire, car on peut espérer les chances d'un débat.*<sup>36</sup>

Et le caractère « splendide » (cf. citation ci-dessous) de l'aspect physique de l'Arabe parcourt les différents écrits de Monfreid.

*Trois indigènes viennent vers nous. Ce sont des pêcheurs. Des types splendides d'Arabes zaranigs. Ils sont vêtus d'un pagne très court, le torse et les jambes nus, la peau d'une belle couleur de cuivre et de longs cheveux noirs et bouclés tombent sur leurs épaules. D'admirables traits fins et réguliers avec des yeux noirs largement fendus. Ils pêchent à l'épervier qu'ils lancent dans le vent d'un geste gracieux.*<sup>37</sup>

Quand ils ne sont pas « splendides », ils sont « très beaux » et « aux proportions admirables » (cf. citation ci-dessous).

---

<sup>35</sup> Monfreid (Henry de.) – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.20.

<sup>36</sup> Idem, p.30.

<sup>37</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 23.

*Comme tous les Arabes de ces régions, ce sont de très beaux hommes, aux proportions admirables, et portant les cheveux flottants. Le soleil levant, qui les éclaire en plein, met des éclats de cuivre poli sur leur peau mouillée.*<sup>38</sup>

La fascination atteint son apogée lorsque la beauté de l'indigène arabe est assimilée à celle d'un « dieu » (cf. citation ci-dessous).

*Un jeune garçon de quatorze ans, beau comme un dieu dans sa longue chemise bleu clair, nous verse à tour de rôle de l'eau sur les mains, puis il apporte la medaha d'Omar garnie de feuilles de tabac blond.*<sup>39</sup>

L'indigène de la Corne d'Afrique est aussi le Somali. C'est d'ailleurs lui que le voyageur cherche à rencontrer lorsqu'il débarque de l'autre côté du versant opposé à l'Arabie. C'est pourquoi, il serait judicieux d'analyser la manière dont a été décrit le Somali et de voir s'il ressemble à son semblable africain de la jungle et de la savane.

Des voyageurs comme Joseph Kessel insistent sur une allure agréable des Somalis « sveltes » (cf. citation ci-dessous).

*Des Somalis sveltes, à demi nus, circulent parmi les arbres.*<sup>40</sup>

Henriette Celarie insiste quant à elle sur « des jambes fuselées » dans sa description (cf. citation ci-dessous).

*Un Somali : il a des jambes fuselées, une mince figure aux traits fins, à la peau ambrée.*<sup>41</sup>

---

<sup>38</sup> Idem, p. 154.

<sup>39</sup> Idem, p. 150

<sup>40</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.62.

<sup>41</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 194, p.215.

Et plus loin, elle assimile le Somali à « un prince du feu » (cf. citation ci-dessous).

- *Moussa assure mon service. C'est un Somali. Quel âge ? 17 ans peut-être. Son pagne n'est qu'en coton, mais il a une veste, des souliers. Sa tignasse crépue partagée par une raie médiane et qui se hérisse en deux masses légères lui donne l'air d'un prince du feu.*<sup>42</sup>

Elle compare, dans une antithèse, un autre Somali à un « ange des ténèbres » (cf. citation ci-dessous).

*Figure mince, peau soyeuse et foncée, longs yeux étroits et aussi beau qu'un ange des ténèbres, un jeune camelot s'accroche à moi : « cartes-postales ; jolies ; tu veux ?...Sandales. En cuir, tu sais. Pas chères. Vingt francs... (...)»*<sup>43</sup>

Le troisième type d'indigène est l'Afar ou encore le Dankali. C'est Kessel qui décrit cette fois-ci.

*Nous fîmes appeler celui des trois guides qui nous paraissait le plus sûr et qui était beau comme un jeune roi mage.*<sup>44</sup>

Kessel compare la beauté de l'Afar à celle « d'un roi mage ».

Ida Treat, quant à elle, en fait un « prince des Mille et une Nuits » (cf. citation ci-dessous).

*Entre mes paupières qui se referment, la silhouette de Kassem se précise contre le ciel, svelte et élégante, lui-même pareil à un prince des Mille et une Nuits où à Sinbad le Marin, courbé sur la barre, immobile comme le bateau qui se balance sur la houle comme s'il était fixé au fond.*<sup>45</sup>

---

<sup>42</sup> Idem, p. 220.

<sup>43</sup> Idem, p. 222.

<sup>44</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.111.

<sup>45</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.113.

La narratrice a également remarqué la force de l'indigène Kassem qui a un statut particulier dans le roman.

*Kassem a saisi le dauphin, une bête de deux mètres, à bras-le-corps... Il lutte avec lui dans l'eau et le tient enfourché, malgré les coups de queue et les sursauts de la bête. Ils bondissent, disparaissent dans un remous, reparaissent. Lutte de rêve où l'on sent Kassem dans son élément autant que la bête. Il ne fait plus qu'un avec elle. Dieu marin.<sup>46</sup>*

Ici Kassem se mesure à un dauphin et nous plonge dans un décor féerique.

Et c'est cette force qui fait la fierté de l'indigène.

*Mais Kassem rêve toujours de trouver, lui, une perle. Comme il a horreur de voler, il voudrait se procurer cette perle par des moyens honorables... la conquérir dans une bataille ou l'acheter.<sup>47</sup>*

De plus, Ida Treat montre que l'indigène n'aime pas voler mais gagner sa vie honnêtement.

Monfreid montre que malgré cette force et cette fierté, les indigènes restent simples (cf. citation ci-dessous).

*Ce sont en général des Danakil de la côte, des hommes très simples, très primitifs, et capables de faire les travaux les plus répugnants sans le moindre dégoût.<sup>48</sup>*

Armandy, quant à lui, exprime une fois la situation du regardant regardé. Il traduit la pensée de l'indigène.

---

<sup>46</sup> Idem, p.114

<sup>47</sup> Idem, p.189.

<sup>48</sup> Monfreid (Henry de.) - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 21.

*Ils ne se montrent envers le farendgi (l'Européen), ni hostiles, ni harcelants, et ne manifestent à son endroit qu'une indifférence qui s'assaisonne d'une pointe de mépris lorsqu'ils le voient aller à pied, de goguenardise s'ils le voient se presser.<sup>49</sup>*

Les indigènes demeurent indifférents envers la supériorité de l'Européen, « le farendj » et vont même jusqu'à s'en moquer.

Armandy, insiste une autre fois, sur la musculature de l'Afar :

*C'était un gars bien découplé, le torse nu, les jambes nues, la tête nue sous le soleil, et qui, appuyé sur sa lance, nous regardait paisiblement.<sup>50</sup>*

Là encore Armandy traduit l'indifférence de l'indigène avec « paisiblement ».

Mais c'est Monfreid qui connaît mieux les Afars : il est de loin celui qui a le plus côtoyé les Afars car la quasi totalité de son équipage était Afar. De plus il a vécu à Obock, une ville côtière afar.

*C'est un Dankali : Mohamed Mola. Je l'ai pris tout enfant et maintenant il a dix huit ans. Il n'est pas marin de race, car sa tribu est des montagnes, mais il est né à Obock et, comme tous les gamins de la côte, il a grandi dans l'eau de mer.*

*De taille moyenne, il est musclé comme un hercule avec une perfection de formes, une pureté de ligne dont seuls les sculpteurs antiques ont su rendre l'élégance. Tous ses gestes, tous ses mouvements sont si harmonieux, chaque attitude de repos ou d'effort exprime un si parfait équilibre, qu'on le regarde toujours avec plaisir.<sup>51</sup>*

Et quand il évoque la constitution physique de l'Afar, il fait preuve d'admiration et d'un émerveillement tel qu'il « le regarde toujours avec plaisir ».

Le type Dankali garde un aspect positif chez Monfreid même si ce dernier ne fait pas partie de son équipage.

<sup>49</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 190, p.147.

<sup>50</sup> Idem, p.94.

<sup>51</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaipan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 14.

*Comme je me dispose à rentrer à bord un Dankali m'aborde et me salue en arabe. C'est un bel homme de quarante cinq ans, la barbe déjà teinte au henné. Il a ce type assez répandu du Dankali de noble race, que caractérisent le nez aquilin, la fente des yeux légèrement tombante, le visage long aux pommettes saillantes et une légère calvitie découvrant le front.<sup>52</sup>*

Pour lui, le Dankali appartient à la race « noble » et les traits caractéristiques de son visage ne lui font pas défaut.

Dans tous les cas, Dankali comme Somali, ces deux catégories d'indigènes ont suscité des cris d'admiration et les voyageurs comme Henriette Celarie ne peuvent que les valoriser en les associant dans un même éloge : c'est une « joie » que de pouvoir les regarder (cf. citation ci-dessous).

*Dankalis ou somalis, les hommes ont des corps effilés et souples, de longues jambes nerveuses, taillées pour la course. Debout, le mollet tendu, le menton en coupe vent, ils se dressent dans leur hardiesse indomptée ; ils sont le cri de défi de cette terre ardente. Les regards causent une joie aiguë.<sup>53</sup>*

Le quatrième type d'indigène qui caractérise la Corne de l'Afrique est l'Ethiopien. Voici la remarque de Kessel.

*Un jour, nous fûmes invités à dîner chez le fils d'un dedjaz qui guerroyait contre les rebelles du Tigré. Ce garçon, d'une noble prestance dans ses voiles blancs et au sourire loyal, avait été élevé par des prêtres français. Il connaissait fort bien notre langue et, visiblement, s'efforça de nous faire honneur. Ses vassaux nous attendaient sur le seuil, fusil au poing. C'était leur seul métier. De sang abyssin, ils ne pouvaient exercer, en pays de conquête, que celui de guerrier. Des esclaves empressés nous conduisirent auprès de leur maître. Le repas fut servi à l'europpéenne, c'est-à-dire dans des assiettes et avec des couverts pas trop dépareillés.<sup>54</sup>*

<sup>52</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 67.

<sup>53</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.224.

<sup>54</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.74.

Kessel constate une « noble prestance » de tous les hommes de « sang abyssin ».

Monfreid rencontre quant à lui le petit fils de Ménélik et nous en rend compte dans des termes où tout est réuni pour célébrer non seulement l'homme mais aussi la nature.

*C'est un garçon de dix huit ans environ, de taille moyenne, robuste comme un montagnard. Ses yeux, tout d'abord subjuguent l'attention ; ils ont un éclat extraordinaire, très grands et très beaux, comme ceux de la mère. Ils ont cette profondeur troublante de ceux des grands coureurs du désert, gazelles ou antilopes, ces grands yeux aux longs cils où demeure une éternelle mélancolie.*

*Par moment, il passe dans le regard si doux de cet enfant des lueurs dures comme une lame brille dans l'ombre ; il prend une expression hautaine, par un reflet de cruauté et de despotisme, mais il l'ignore, cela vient de son subconscient à travers sa timidité nonchalante de Bédouin.<sup>55</sup>*

Cet homme dégage une force qui ne réside que chez les grands hommes : une force qui vient « de son subconscient ».

Armandy montre que l'Abyssin est également un guerrier.

*Grand, vigoureux, plein de vitalité, d'un courage confinant à la témérité, il avait tout ce qu'il fallait pour régner sur ce peuple qui, tout en préférant la cautele à la force, ne respecte que celle-ci. Orgueilleux, sans scrupule et d'intelligence bornée, il avait en sa destinée une confiance aveugle et voyait son empire s'étendre, un jour sur l'Islam africain.<sup>56</sup>*

Il lui donne une dimension épique dans sa description en joignant la force physique, le « courage », la « témérité » et la détermination. C'est le cas de Lidj Yassou, le prétendant au trône de l'Ethiopie.

Et lorsque Monfreid évoque Lidj yassou, il va plus loin qu'Armandy.

<sup>55</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.239.

<sup>56</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.217.

*Au début il m'écoutait, impassible ; au nom de Taffari, son œil devient dur, le dankali a disparu. J'ai devant moi le guerrier éthiopien farouche, stoïque, terrible et implacable, car sans haine ni pitié.*

*Je sens sous ce front fuyant se former une volonté inconsciente, et dans cette âme se creuser l'abîme obscur où l'Abyssin enferme ses secrets.*

*Vraiment, pendant un instant, il fut très beau et je me sentis dominé par quelque chose de très grand, surnaturel comme une tierce présence brusquement disparue...*

*Un sourire vient tout effacer ; je n'ai plus devant moi qu'un adolescent un peu timide...<sup>57</sup>*

Il donne l'impression qu'un mortel vient de rencontrer un demi-dieu même si cela ne dure qu'un laps de temps.

L'Ethiopien, c'est l'Abyssin mais c'est aussi le Galla, un autre type d'indigène vivant en Ethiopie. Les Carayous\*, suscitent la fascination de Monfreid.

*Ce sont des Carailous, des hommes admirables dont les corps musclés et élégants sont à peine voilés par des haillons imprégnés de beurre.*

*Leurs cheveux enduits de suif, coupés à la hauteur des oreilles, les coiffent comme un casque. Tous ont la lance et le bouclier d'hippopotame avec la « djembia », ce terrible coutelas à deux tranchants, plaquée sur le ventre.<sup>58</sup>*

Ce sont des hommes « admirables » mais aussi des guerriers.

Mais ce qui fait l'intérêt et l'utilité de nos récits, c'est qu'ils vont nous faire part de l'autre face de l'indigène. Il est vrai que jusqu'ici l'indigène apparut comme quelqu'un de beau et sa beauté recueillait toutes les louanges mais certains voyageurs mettront l'accent sur leur laideur.

<sup>57</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 240.

<sup>58</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 209.

*Sans doute toutes les races sont noires sur le côté africain de la mer Rouge, mais ni les Ethiopiens aux traits fermes, ni les Somalis pleins de grâce et de souplesse, ni les Danakils farouches, ni même les paisibles Gallas ne peuvent se confondre avec les misérables au nez camus, aux lèvres énormes, nus ou loqueteux, qui emplissent Harrar et ses alentours. [...]*

*Dans la ville soumise, ils forment le peuple désespéré, résigné, de la servitude.<sup>59</sup>*

Kessel est interloqué devant la laideur d'une catégorie d'indigènes qui ne sont « ni les Ethiopiens », « ni les Somalis », « ni les Danakils », « ni les Gallas ». Cette nouvelle catégorie d'indigènes est destinée à « la servitude » confirme-t-il.

*Leurs lèvres, leur nez, leur front bas, leur air bestial les marquaient aussi sûrement que le fer jadis marquait les forçats. De génération en génération, les ancêtres de ces misérables avaient été raziés, enlevés, vendus. Ils avaient servi de réserve à bétail humain ; les hommes pour le labour, les femmes pour la jouissance des vainqueurs qui, avec des cris de triomphe, incendient les villages et chassent devant eux pêle-mêle les troupeaux et les habitants.*

*Monfreid leur dit quelques mots que nous ne comprîmes pas. Une lueur d'une avidité presque inhumaine brilla brusquement dans tous les regards. Les fiévreux s'arrêtèrent de grelotter, un rictus de fauve qui fit étinceler les crocs du grand diable, la femelle gorille passa sur ses lèvres épaisses et rouges une langue aussi rouge, aussi épaisse qu'elles, le petit grinça des dents et la vieille elle-même se dressa.<sup>60</sup>*

Leurs traits physiques rejoignent très vite le type négroïde qui fut peint dès l'antiquité et illustré par les théories polygénistes, physiognomoniques, phrénologiques. Ce type incarne la laideur avec des « nez camus » et « des lèvres énormes ». Ils sont déshumanisés.

Albert Londres insiste, quant à lui, sur le caractère patibulaire des soldats arabes.

*En parlant des soldats du roi Ibn Séoud, Londres s'exprime de la sorte :*

<sup>59</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.59.

<sup>60</sup> Idem, p. 64- 65.

*Le frisson de la terreur ne cesse de vous secouer quand les frères défilent devant vous. Ibn Séoud, au nom de la vertu, n'a-t-il pas fait croire à ces sauvages qu'ils étaient les sabres de Dieu ? Aussi leurs regards sont-ils terrifiants. Quand un **ikouan** (un frère) fixe deux minutes, bien en face, une statue de bronze, la statue attrape la jaunisse !<sup>61</sup>*

Leur apparence terrifiante a quelque chose de surnaturel et peut facilement ébranler un constituant solide comme par exemple « une statue de bronze ». L'auteur continue :

*J'ai vu des tigres, j'ai vu des lions ; ils m'ont fait peur, mais pas autant que les **ikouans** de la porte royale!<sup>62</sup>*

Ce sont donc des hommes qui font « peur ».

Quant aux Ethiopiens, Monfreid insiste ainsi sur une certaine catégorie de la population.

*On les voit accroupis exhibant les moignons informes de leurs membres rongés, tout couverts de mouches voraces, attirés par les pustules suppurantes de leur peau squameuse ; ces mêmes mouches viennent sur vous, se promènent sur vos lèvres et tomberont peut-être dans les aliments : il vaut mieux ne pas y penser.<sup>63</sup>*

La laideur vient du fait qu'ils sont atteints d'une maladie comme la lèpre : le corps s'amenuise petit à petit et les plaies ouvertes couvertes par des insectes finissent un tableau répulsant.

Monfreid mettra l'accent même sur la laideur d'un Somali.

*C'est un homme de vingt cinq ans environs, laid, d'une laideur sans appel, qui semble être le reflet de pensées troubles, une laideur à laquelle on ne s'accoutume pas. Et puis, son regard étrange, sans expression, comme celui d'un fou, gêne et met mal à l'aise.<sup>64</sup>*

<sup>61</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p.36.

<sup>62</sup> Idem, p.42.

<sup>63</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.66.

<sup>64</sup> Monfreid (Henry de.) - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.76.

Une négativité « sans appel » à la vue d'un garde indigène. C'est l'incarnation même de l'extrême inhumain car personne (il faut sous entendre aucun Européen) ne peut s'y « accoutumer ».

L'ensemble des apparences physiques des indigènes est donc décrit par les voyageurs tantôt positivement, tantôt négativement. Et comme dans les comptes rendu des voyages de jadis, les voyageurs vont aussi se focaliser et faire un gros plan sur d'autres éléments constitutifs de l'Autre comme la couleur, le visage, le nez, les lèvres.

La Corne de l'Afrique est une région où le brassage culturel est une évidence. Le voyageur sera alors amené à rencontrer une variété visuelle, « une foule bigarrée » qui le dépayse. La couleur de l'Ailleurs et de l'Autre suscite une série d'états d'âmes.

C'est d'abord le constat d'un monde où évoluent des Européens et des indigènes, nous précise Charles Delvert.

*Les rues s'animent d'une foule bigarrée : Européens vêtus de blancs ; Somalis et Danakils au corps de bronze portant un simple pagne ou une gandora légère, la chamma ; Hindous en longues robes blanches et en sarouel, le chef couvert de la petite calotte de cuir cerise ou épinard, brodée de paillettes de métal argenté, ou bien d'un épais turban ; Grecs, Arméniens, Arabes.<sup>65</sup>*

C'est un monde étrange où la diversité est juste dans les yeux du voyageur. Les principaux acteurs de cet Ailleurs semblent ignorer ce qui les différencie. Qu'ils soient « Européens », « Somalis et Dankalis », « Hindous » ou « Arabes ».

Le même constat est également mis en évidence par l'écrivain Jean d'Esme.

*Porteurs, agents de police somalis, cochers indigènes, fonctionnaires français en complet blanc ou kaki, commerçants grecs, boutiquiers*

---

<sup>65</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti*- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, p. 672.

*Indous vêtus de tunique multicolore, marchands arabes en longue chemise blanche.*<sup>66</sup>

D'autres voyageurs comme Kessel accentuent l'étrangeté de la couleur et font vite la différence entre deux catégories de couleur (cf. citation ci-dessous): « ocre terre cuite » et « noire ».

*Dehors sous le feu du soleil, se pressait une foule dense. Elle n'était plus noire comme toutes celles que nous avons vues de l'autre côté de la mer Rouge. Les visages et les torses avaient une couleur ocre terre cuite, la couleur même du sol du Tehama, cette bande côtière insalubre et brûlante qui s'étale jusqu'au pied de la chaîne arabique.*<sup>67</sup>

Et un peu plus loin Kessel réaffirme :

*D'ailleurs, nous vîmes très peu de Noirs au Yémen. Les habitants du Tehama étaient d'une couleur ocrée. Souvent apparaissaient chez eux des traces de sang nègre, ce qui prouvait que des Soudanais avaient, jadis, été importés dans le pays, mais, le mélange accompli, les paysans étaient libres, de la liberté du moins qui se pratique en un pays où sont demeurées intactes les coutumes des siècles révolus.*<sup>68</sup>

Monfreid confère bien la couleur noire aux indigènes et l'étrange réside dans le fait que c'est une couleur à l'image du pays.

*Pendant ce temps, les invisibles Issas surgissent d'entre les pierres noires, si bien assorties à leur couleur.*<sup>69</sup>

Ou encore :

---

<sup>66</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p.67.

<sup>67</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.132.

<sup>68</sup> Idem, p.159.

<sup>69</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.184.

*Des mimosas nains, hérissés de longues épines, couvrent ces plateaux comme un duvet grisâtre à perte de vue jusqu'aux cimes les plus lointaines. Quelquefois, en passant à l'ouverture d'un ravin, un groupe de points blancs est accroché aux éboulis de rocs noirs. C'est un troupeau de chèvres. Le berger Issa est invisible, confondu dans les rochers volcaniques.<sup>70</sup>*

Et l'indigène à la manière d'un caméléon s'adapte à son milieu et à la couleur de son environnement. Dans un pays calciné, l'habitant ne peut être que noir et c'est cette harmonie avec l'élément naturel qui confère le caractère d'étrange.

Des voyageurs comme Ida Treat éprouvent du mépris pour l'indigène qui répond aux images stéréotypées véhiculées par les voyageurs qui l'ont précédée.

*Ce sont des Wallamo au type de nègre accentué. Ils rient et jacassent.<sup>71</sup>*

Le dédain pour les nègres est encore plus fort lorsque ce sont des indigènes « au type de nègre accentué ». La déshumanisation devient complète car ces nègres ne parlent pas mais « jacassent ». Dans cette région les indigènes qui répondent à ces descriptifs sont souvent des esclaves.

Quoique ces esclaves « retrouvent leur aspect humain » lorsque le voyageur prend la peine de les considérer. Monfreid donne la parole à une esclave et pour une première fois les tendances s'inversent.

*Des esclaves qui retrouvent leur aspect humain lorsque Monfreid les incite à parler des conditions de leur captivité.*

*Je demande à une femme qui me paraît être la plus âgée, de nous conter comment elle entra en esclavage.*

*Tous se taisent. Ma question vient de déchirer un voile que jamais ils n'avaient pensé à soulever.*

---

<sup>70</sup> Idem, p.178.

<sup>71</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 30.

*La vieille femme parle lentement, d'une voix très douce qu'elle semble entendre avec surprise car ce n'est pas « sa voix ». Tous écoutent silencieux, immobiles, la bouche ouverte, dans un abandon absolu de tout leur être, les yeux fixes, dans l'extase d'un rêve devant l'abîme du passé brusquement ouvert, où tant de souvenirs ensevelis s'éveillent un à un et montent comme des spectres.*

*Où sont les nègres effrontés, obscènes et brutaux, l'insulte ou l'ordure à la bouche, se vautrant pêle-mêle sous le vieil arbre sacré ?... Il n'y a plus devant nous que de pauvres êtres haletant d'émotion, humbles et soumis, frappés d'une sorte de respect comme si, à la lueur miraculeuse du souvenir, leur âme humaine paraissait devant eux pour la première fois.<sup>72</sup>*

La hiérarchie est abolie et une autre logique s'instaure dans laquelle l'éternel interlocuteur (l'esclave) devient le locuteur. « Le voile » réducteur est « déchiré » et pendant un court moment tous les esclaves réalisent qu'ils sont humains et prennent du plaisir à se mirer dans leur « âme humaine » soudainement apparue. L'accès à la parole font d'eux des gens émus, « humbles et soumis » et non plus « effrontés, obscènes et brutaux ».

L'aspect négroïde engendre aussi l'inquiétude et cela même s'il possède un signe de rapprochement avec le voyageur : la chrétienté. Monfreid nous présente Ato Joseph.

*C'était un vieux nègre lippu, affligé d'infirmités tertiaires, dont il offrait sans cesse les souffrances au Seigneur, car il était catholique, mais, comme pouvait l'être un homme de cette sorte, c'est-à-dire comme l'était Tartuffe.<sup>73</sup>*

Ici le « vieux nègre », Ato Joseph, est catholique et pourtant il n'inspire pas la confiance de Monfreid.

Dans d'autres cas les indigènes suscitent le rire car sujet de « plaisanterie ». Ici Monfreid se heurte à la naïveté d'un garde-côte européen et présente les membres de son équipage, tous indigènes « Somalis, Danakil ou Abyssins », comme « anthropophages ».

<sup>72</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 203.

<sup>73</sup> Idem - *Les secrets de la Mer Rouge* - Paris : Grasset ; 1932, p.114.

- *Est-ce que vos hommes noirs sont méchants ?*
- *Non, pas que je sache.*
- *Quelle est leur nationalité ? Ce sont des Sénégalais, sans doute ?*
- *Non, ils sont Somalis, Danakil ou Abyssins ; ce n'est pas la même chose ; rassurez-vous, ils ne sont plus anthropophages, dis-je, par manière de plaisanterie.*
- *Anthropophage ! Mais c'est effrayant de vous aventurer avec des gens pareils.*
- *Oh ! il n'y a rien à craindre, dis-je, toujours en riant, ne pouvant croire qu'il ait pris au sérieux ma boutade. Et puis, vous savez, je les nourris bien, de sorte qu'il n'y a aucun danger.*
- *« Tenez, voyez celui-ci » ; et je montre raskalla Ahmar, la nourrice sèche de ma fillette, qui, ne sachant pas ce qu'on lui veut, ouvre des yeux effarés et montre ses dents limées en pointe.*
- *Celui-là, repris-je, a certainement, dans sa jeunesse, mangé plusieurs vieilles femmes, car, vous le savez, on mange les vieilles femmes.*
- *Le gendarme a une expression de physionomie des plus comiques, et toute la foule massée derrière lui reste bouche bée de stupéfaction et d'effroi. Puis, à mi-voix, se parlant à lui-même, le gendarme reprend :*
- *C'est la première fois que je vois un anthropophage. Son air de férocité est inoubliable !...*
- *C'est cependant l'homme le plus doux qui soit au monde, et il était, pour ma petite fille, la bonne d'enfant la plus tendre.*
- *Oh ! quelle imprudence !...*
- *Quant aux Somalis et aux Danakil, repris-je, lancé maintenant dans la galéjade, ils n'ont pas ces fâcheux antécédents. Ils se contentent de couper les testicules aux gens qui leur déplaisent pour s'en faire des bracelets qu'ils portent autour du poignet...*
- *Ce sont ces « choses » qu'ils ont autour des bras ? Quelle horreur !*
- *Et, involontairement, tous les assistants font un geste protecteur vers les parties sensibles auxquelles je viens de faire allusion.*
- *Je passe un joyeux moment à m'amuser de la naïveté enfantine de ce beau gendarme. C'est un peu le fond du caractère de tous ces créoles.*
- *Ce représentant de l'autorité me fait jurer à plusieurs reprises que, si mes hommes vont à terre, les habitants ne courront aucun danger, qu'ils ne violeront pas les petites filles ou n'essaieront pas de surprendre les vieilles femmes, surtout pour les manger.<sup>74</sup>*

Et là encore, l'auteur va démarquer les indigènes de la Corne d'Afrique de ceux de l'Afrique de l'Ouest ; les « Sénégalais ». Il y a cette volonté de souligner la différence entre les deux types d'indigènes comme si les voyageurs ne veulent pas les assimiler aux Africains rencontrés dans les

<sup>74</sup> Monfreid (Henry de.) - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p.238.

récits de voyage d'autrefois car « ce n'est pas la même chose ». Et la description est plutôt au service de l'indigène car c'est le colon qui est tourné en dérision. Monfreid se moque de ce gendarme et ce portrait plaisant est dissipé par la crainte manifestée par la foule. Et cette foule devient d'un coup ridicule surtout lorsque les propos de Monfreid les incitent à mettre leurs mains au niveau de leurs organes génitaux en guise de protection.

Mais ce genre de plaisanterie venant de Monfreid ne nous étonne pas car ce dernier a toujours plus favorisé ses relations avec les indigènes qu'avec les Européens lui valant cette phrase célèbre du gouverneur européen de Djibouti :

*Alors l'opinion de ces sauvages vous intéresse plus que la nôtre ?<sup>75</sup>*

Certains voyageurs, comme Kessel, n'hésiteront pas à employer des références animales dans leurs descriptions.

*Aussitôt tous les yeux furent braqués sur nous. Je n'en ai jamais croisé qui fussent les truchements d'une pensée aussi rudimentaire. Seuls des yeux de ruminants doux, peureux et passifs, peuvent donner une idée de l'expression qu'avaient les grosses prunelles roulant à fleur du visage.*

*Il y en avait de squelettiques et de très gras, de très jeunes, et de très âgés. La vieille branlait du chef, l'énorme négresse caressait ses lourds seins pendant avec une épouvantable sensualité de bête obscène ; une autre, les cheveux ras, semblait une femelle de gorille. Un grand diable, aux muscles splendides, ouvrait une bouche de férocité et de naïveté à la fois. Un autre tremblant de fièvre, tâchait de sourire, et l'on voyait grelotter ses gencives pâles. Un enfant restait immobile, contemplant nos visages blancs avec une sorte d'effroi. Tous, hommes et femmes, étaient nus jusqu'à la ceinture, et la structure de leurs corps accentuait encore les différences qui pouvaient les distinguer.<sup>76</sup>*

<sup>75</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.7.

<sup>76</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.64.

Ces indigènes sont indéfinissables puisque l'auteur généralise leur assimilation : ce sont tout simplement des ruminants. Le lexique animal domine avec des termes comme « ruminants », « bête », « gorille », « muscles », « férocité ».

Monfreid, lui, aligne les Ethiopiens sur le même rang que « la fourmi », la « termite » ou « l'abeille » (cf. citation ci-dessous).

*Pas le moindre bureau, pas le moindre « service », tout se fait verbalement, les ordres volent de bouche en bouche, chacun obéit militairement, aveuglement, sans paraître subir la discipline. C'est l'instinct de la fourmi, du termite ou de l'abeille.<sup>77</sup>*

La couleur noire ne peut créer dans l'esprit que des images négatives et dévalorisantes si l'on respecte les écrits des époques anciennes sur l'Afrique. Mais dans les cas de nos récits la couleur noire alimente une attraction et la couleur noire s'enrichit, se diversifie et se « dénoircit » peu à peu. Nizan note fort justement dès son débarquement un « beau noir à reflets rouges » (cf. citation ci-dessous).

*De jeunes garçons courent et la mer jaillit, ils crient douchés par l'eau de cuivre qui ruisselle sur leur peau de ce beau noir à reflets rouges du pays.<sup>78</sup>*

Monfreid insiste sur des indigènes très nuancés, « du brun clair au noir » (cf. citation ci-dessous).

*Puis viennent les esclaves proprement dits, aux faces de brutes, les membres longs et musclés, la poitrine puissante et le bassin étroit, comme les habitants de la forêt équatoriale. Enfin une multitude de gosses tout nus, de toutes les nuances, du brun clair au noir.<sup>79</sup>*

<sup>77</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.236.

<sup>78</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 1960, p.164.

<sup>79</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaipan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 202.

Celarie souligne le caractère différent du noir chez ce type d'indigène :

*Autour de nous les enfants grouillent. Chaque porte en secrète une demie douzaine. Jamais ils ne sauront la tendresse admirative qu'ils m'inspirent, le désir absurde d'emporter le plus beau, un petit tout nu en réglisse bien luisante avec un collier d'un bleu vif.<sup>80</sup> (...)*

Le noir suscite une fascination, une admiration et fait même l'objet d'une tentation : « le désir absurde d'emporter le plus beau » avoue Henriette Celarie.

C'est donc un phénomène d'étonnement qui conduit à une certaine fascination chez le voyageur, Kessel par exemple.

*Nous remarquâmes alors, dans notre petite troupe, un athlète noir au corps splendide, à la bonne figure éclairée d'un sourire perpétuel. Il avait aidé au chargement de Daouanlé et, comme nous lui avons donné un bon bakchich, il avait voulu nous accompagner. Il s'appelait Moussa. C'était un Issa, un sauvage complet, mais il travaillait à lui seul, mieux et plus intelligemment que toute notre équipe. Nous l'embauchâmes à cette première halte forcée. Il avait pour tout bagage un pagne, un poignard et ses muscles héroïques. Il sourit et nous vîmes qu'il était à nous.<sup>81</sup>*

Et la couleur noire suscite des qualificatifs mélioratifs comme « splendide ».

Jean d'Esme dit :

*C'était un adolescent au beau corps de bronze, aux longs membres musclés. Au-dessus de son profil régulier, la chevelure bouclée posait un casque rond. L'ombre légère et toute criblée de tâches de soleil évoquait irrésistiblement celle des oliviers et des tamaris et cette scène du désert africain ressemblait étrangement à quelque spectacle familial de l'antique Hellade.<sup>82</sup>*

<sup>80</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.229.

<sup>81</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p.100.

<sup>82</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 190, p.176.

Ainsi, La couleur, même lorsqu'elle est noire, se révèle belle : c'est le « bronze » qui s'affirme.

Et au-delà de l'allure physique et de la couleur, l'apparence même des visages des indigènes rencontrés dans la Corne d'Afrique étonne les voyageurs européens. Pour certains voyageurs le visage de l'indigène incarne l'hostilité et l'horreur, nous dit Kessel.

*Chacun sait, en Ethiopie, que les hommes et les femmes au visage négroïde ne peuvent pas être libres. Ils peuvent errer en fait dans les rues d'une ville ou aux environs d'un village, lorsqu'on connaît leur maître. Mais, dès que l'on aperçoit un Chankalla, un Sidamo, un Oualamo sans propriétaire défini, on l'arrête, on l'interroge. S'il indique son patron, il est impitoyablement ramené chez ce dernier. S'il se prétend libre, il appartient à celui qui l'a saisi.<sup>83</sup>*

Pour eux, la Nature ne peut avoir créé de tels visages. Incapables d'imaginer que des traits différents de ceux qu'ils peuvent voir chaque jour existent sans apports extérieurs, ils cherchent alors des explications à ces anomalies. Dans certains cas la hiérarchie sociale suffit à justifier l'avilissement du visage. Les indigènes possèdent des visages laids car ils sont esclaves. Leur visage négroïde devient alors une empreinte indélébile et les trahit. La classification est déjà présente chez les indigènes eux-mêmes et cela même avant l'arrivée des Européens. L'indéfini unificateur désigne les autres types d'indigènes.

Les arabes font partie des autres types d'indigènes. C'est ainsi que Kessel décrit la population arabe de Tehama.

*Elle n'était plus noire comme toutes celles que nous avons vues de l'autre côté de la mer Rouge. Les visages et les torses avaient une couleur ocre terre cuite, la couleur même du sol du Tehama, cette bande côtière insalubre et brûlante qui s'étale jusqu'au pied de la chaîne arabique.<sup>84</sup>*

---

<sup>83</sup> Kessel, p.72.

<sup>84</sup> Idem, p.132.

Leurs visages à « l'image de la couleur même du sol » de leur pays se distinguent des indigènes voués à l'esclavage. Et cela demeure positif puisque la nuance est notée dès le début. Ce sont des visages qui n'étaient plus noirs comme ceux « que nous avons vues de l'autre côté de la Mer Rouge ».

Monfreid fait le portrait d'un Arabe : Ftini.

*Sa face, par contraste avec ce corps de Quasimodo, n'est pas antipathique ; son expression n'est ni cruelle ni bestiale ; cependant, l'œil a un regard dur, aucun reflet de bonté ne l'adoucit quand il fixe sans ciller celui qui lui parle.*

*C'est l'acier implacable du scalpel, froid et net qui fouille la chair vivante<sup>85</sup>.*

Il mentionne un visage sympathique avec « une expression » qui « n'est ni cruelle ni bestiale » par opposition, implicitement, à un visage négroïde.

Le Somali, quant à lui, a une « *figure aux traits fins* »<sup>86</sup>, nous apprend Henriette celarie.

Monfreid parle de la sorte de l'Afar :

*Assez joli de figure, avec un regard effronté, le corps gracieux et souple comme celui d'un félin, la peau fine et soyeuse, il fut immédiatement remarqué des sous-officiers du poste.<sup>87</sup>*

Il qualifie son visage de « joli » quand il s'agit du jeune dankali timonier.

Le visage de l'indigène a, certes, marqué les esprits des voyageurs européens mais il y a aussi les yeux qui ont joué un très grand rôle dans l'imagologie occidentale.

<sup>85</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.187.

<sup>86</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.215.

<sup>87</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaipan*- Paris : Grasset ; 1934, p.15.

Les yeux des noirs prêtent à rire, ils sont toujours très blancs, grands et expriment tour à tour effroi, gentillesse, soumission... Les yeux des asiatiques inquiètent avec le fameux « regards impénétrables ». Ceux des Arabes brûlent, mais en même temps trahissent une certaine fourberie. Si le colonisé regarde droit dans les yeux de son maître, c'est que son orgueil va l'entraîner vers quelque extrémisme ; s'il baisse les yeux, c'est qu'il a quelque chose à cacher.

C'est le cas des esclaves que Kessel a rencontrés en Ethiopie (cf. citation ci-dessous).

*Seuls des yeux de ruminants doux, peureux et passifs, peuvent donner une idée de l'expression qu'avaient les grosses prunelles roulant à fleur du visage.<sup>88</sup>*

Londres fait frémir les mots en évoquant, lors d'une audition avec le roi de l'Arabie Saoudite, les yeux des Arabes gardant le roi Ibn Séoud.

*On eût dit que leurs dents n'étaient pas dans leur bouche, mais autour de leurs yeux !<sup>89</sup>*

Les yeux de ces derniers sont prêts à dévorer dans le vrai sens du terme.

Mais les yeux des Arabes restent évoqués, en général, dans un registre évaluatif favorable. Monfreid le confirme en décrivant un « bel adolescent » (cf. citation ci-dessous).

*Ce bel adolescent avait des yeux si beaux et si brillants que le charme de son regard eût fait tressaillir un eunuque octogénaire.<sup>90</sup>*

---

<sup>88</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.64.

<sup>89</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p.42.

<sup>90</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.76.

Ou encore en parlant des pêcheurs arabes : des Zaranigs. Ce sont des hommes avec « *D'admirables traits fins et réguliers avec des yeux noirs largement fendus* ». <sup>91</sup>

Les yeux du Somali sont de loin les plus élogieux comme le montre Celarie.

*Quand je lui parle, il plonge dans mes yeux son regard de diamant qui s'en va vers des choses lointaines.* <sup>92</sup>

Ceux des Afars, à l'image de Gouri (cf. citation ci-dessous), manifestent une certaine cruauté, une certaine « dureté ».

*Ses petits yeux étirés étaient d'une dureté de pierre et bizarrement striés de sang.* <sup>93</sup>

Mais Monfreid vient vite atténuer cette image de férocité en présentant positivement les yeux de Moussa, un membre de son équipage (cf. citation ci-dessous).

*Il est très beau avec son type étrange et sauvage aux pommettes saillantes et aux yeux couleur noisette pailletée d'or.* <sup>94</sup>

En ce qui concerne les yeux des Ethiopiens, ils sont traduits de la meilleure façon quand il s'agit de dresser le portrait des Ethiopiens « de race ». Ici, ce sont les yeux du petit fils de Ménélik qui sont dépeints par Monfreid.

*Ses yeux, tout d'abord subjuguent l'attention ; ils ont un éclat extraordinaire, très grands et très beaux, comme ceux de la mère. Ils*

---

<sup>91</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 23.

<sup>92</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p. 220.

<sup>93</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.104-105.

<sup>94</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaipan*- Paris : Grasset ; 1934, p.42.

*ont cette profondeur troublante de ceux des grands coureurs du désert, gazelles ou antilopes, ces grands yeux aux longs cils où demeure une éternelle mélancolie.*<sup>95</sup>

Ou encore quand il s'agit de parler des yeux du Dédjaz (cf. citation ci-dessous).

*C'est un homme d'un certain âge, figure maigre et expressive, barbe grise et cheveux blancs, mais l'œil jeune et vif.*<sup>96</sup>

Après la couleur, les visages et les yeux, c'est le nez de l'indigène qui a marqué la conscience du voyageur européen.

Le nez arabe est toujours fin, ce qui devrait plaider en sa faveur, selon les critères européens : le nez de l'Arabe est aquilin (cf. citation ci-dessous).

*Le nez aquilin sépare deux beaux yeux noirs très ardents qui regardent en face et semblent pénétrer, enfin un air de franchise qui rend le personnage très sympathique dès le premier abord.*<sup>97</sup>

Le nez du Somali est également fin mais courbé, dit Monfreid.

*La place d'honneur est occupée par un vieux Somali, à la barbe rougie au henné, c'est un vieil homme de soixante ans. Son torse nu montre une peau aux teintes rougeâtres toute plissée de petites rides, sous laquelle on sent une chair flasque. Un ventre proéminent se plisse en bourrelets avant de disparaître dans le pagne qui cache ses jambes repliées. Il porte au cou le chapelet à grains noirs, au centre duquel pend un petit motif d'ivoire qui ressemble à une canule d'irrigateur. Le petit doigt de sa main droite, la paume teinte au henné porte une énorme bague d'argent. Ses yeux enfoncés sont voilés d'un brouillard comme des yeux d'aveugle. Le nez est très grand, légèrement courbé, mais d'un beau dessin. Enfin le crâne rasé, luisant de beurre, semble trop gros pour le petit cône du bonnet blanc frangé à sa base d'une*

<sup>95</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.239.

<sup>96</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.98.

<sup>97</sup> Idem - *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 20.

*bande crasseuse, comme s'il pompait la graisse répandue sur cette tête.*<sup>98</sup>

Et cela seul trahit un caractère : l'égoïsme sensuel, la fourberie, le dur orgueil de la race.

Il en est de même pour l'Afar à l'image de Gouri (cf. citation ci-dessous), le guerrier, que Kessel a rencontré lors de son excursion. Le nez est aussi courbé, « en bec ».

*Mince et souple, tout en muscles fins, durs et dangereux, cet homme avait une terrible figure d'oiseau de proie. Ses petits yeux étirés étaient d'une dureté de pierre et bizarrement striés de sang. Sa bouche, très mince, son nez en bec pointu, son front étroit et son rictus montraient une fierté et une cruauté inexorables. Il ne voulait rien faire, ni seller les mulets, ni aider au chargement, ni porter l'eau. J'avais dû, un soir, le pousser de force à mener les bêtes à l'abreuvoir. Ses compagnons et son chef même avaient peur de lui. Nous leur avons demandé en vain les raisons de cette crainte. Nous devons les connaître ce matin-là.*<sup>99</sup>

L'Ethiopien ne fera pas l'exception mais cela est valable lorsqu'il s'agit de parler des Ethiopiens de race noble, des Abyssins de grande famille (cf. citation ci-dessous).

*Visage maigre, nez recourbé en bec, des yeux a regard dur et perçant, il fait penser à un faucon.*<sup>100</sup>

Et lorsque le voyageur place le projecteur sur l'indigène qui appartient à la catégorie dévalorisée, les qualificatifs explicitent la différence et justifient tous les critères de la laideur.

Mais c'est surtout la bouche de ces indigènes, un peu particulier, qui va choquer le plus. Kessel (cf. citation ci-dessous) décrit ainsi la bouche des indigènes au type négroïde.

<sup>98</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 245.

<sup>99</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 104-105.

<sup>100</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 41.

*Un grand diable, aux muscles splendides, ouvrait une bouche de férocité et de naïveté à la fois.<sup>101</sup>*

La bouche épaisse choque les canons esthétiques européens. Elle provoque irrésistiblement l'association d'idées avec le cannibalisme. Seulement Kessel est le seul écrivain qui va décrire la bouche des indigènes. Il est d'ailleurs le seul qui va décrire longuement des indigènes au type négroïdes. Les autres écrivains ont surtout décrit les cheveux, les yeux et le nez des indigènes qui habitent Djibouti, l'Éthiopie ou l'Arabie. Et les descriptions de ces différents organes étaient plutôt élogieuses si l'on compare la description de ces mêmes organes chez les Africains de la jungle. Or, une telle description du noir n'était pas déjà conforme à l'imagologie traditionnelle européenne. Alors, les auteurs de nos ouvrages ont peut-être omis volontairement la description de la bouche afin de ne pas trop « dépayser » le lecteur resté à la métropole. Les lèvres rouges et épaisses des noirs ont été les premières images caractérisant l'Africain. Si nos écrivains avaient décrit la bouche des indigènes habitant la Corne de l'Afrique, ils auraient peut-être présenté une bouche différente que celle qui a nourri tous les récits de voyage qui ont contribué à l'image traditionnelle du noir. Il ne fallait pas déstabiliser le lecteur.

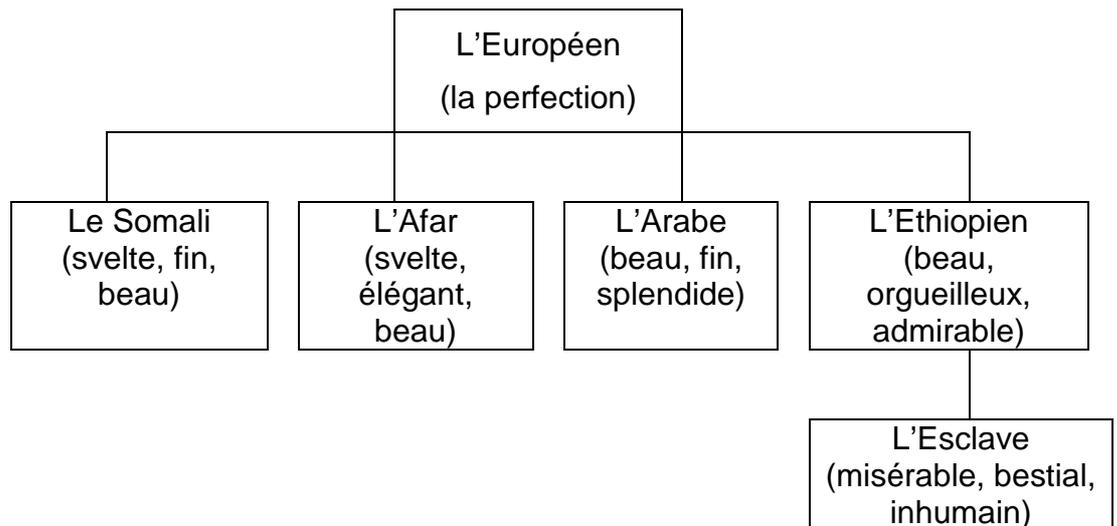
Voici sous forme de tableaux une vision synthétique sur l'aspect physique de l'indigène. Les remarques qui vont découler de ces tableaux proviennent d'un échantillon de productions écrites sélectionnées. La liste n'est donc pas exhaustive et on pourrait nous reprocher des résultats hâtifs et non représentatifs. Mais nous sommes convaincus que le résultat serait le même avec un échantillon plus exhaustif.

Ces tableaux seront suivis d'un tableau synoptique qui permettra de donner une vue panoramique sur les différentes caractéristiques de l'aspect physique de l'indigène.

---

<sup>101</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p.64.

Au cours de notre analyse, nous avons constaté des catégories qui font des variations sur le noir. Ce vocabulaire se situe à l'intérieur d'une idéologie de race et ce sont des conceptions qu'on constate mais cela ne veut pas dire que nous nous y soucrivons.



Ce tableau montre que l'étagement de race existe chez les écrivains voyageurs venus rendre compte de la région de la Corne de l'Afrique mais cet étagement n'a pas la même ampleur que celui établi pour les Africains de l'Ouest. Les voyageurs ont rencontré le Somali, l'Afar, l'Arabe, l'Ethiopien et l'esclave. Seul l'esclave répond aux critères polygénistes. Nous avons donc ici une classification raciale. Jean Dominique Pénel parle de « hiérarchie ». Il nous précise aussi :

*Une hiérarchie n'est pas neutre : le sommet vaut mieux que la base parce que la perfection y bat son plein. Cette idée morale a joué un grand rôle dans l'Histoire Naturelle, elle a nom : **échelle des êtres**<sup>102</sup>.*

<sup>102</sup> Penel (Jean Dominique) – Homo Caudatus- Paris : Société d'Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France ; 198, p. 79.

Cet « échelle des êtres » se retrouve donc dans tous les ouvrages qui ont constitué notre corpus. Cette idéologie est la base même de la colonisation. L'européen doit coloniser et dominer pour rendre le monde plus doux, plus civilisé et plus vivable. Jean Dominique Pénel nous permet de constater que ce tableau a déjà été illustré par les propos du naturaliste Virey, en 1835. Voici les propos de Jean Dominique Pénel :

*On ne s'étonnera donc pas que dans un ouvrage antérieur, **L'histoire Naturelle du Genre Humain**, Virey ait élaboré des niveaux entre les nations humaines.*

*« Que les peuples barbares se plaisent dans leur féroce et stupide ignorance ; c'est à l'Européen qu'il appartient de gouverner l'univers par son génie et le noble courage de sa vertu ».<sup>103</sup>*

Le regard de l'Européen a également insisté sur les différentes parties du corps du regardé. Le tableau suivant confirme la hiérarchisation constatée. Nous allons d'abord nous intéresser à la couleur du regardé.

#### ▪ **La couleur**

Les deux catégories d'indigènes (Somali, Afar, Arabe et Ethiopien d'un côté et les esclaves de l'autre) vont composer notre tableau.

---

<sup>103</sup> Idem, p. 95.

|                                  | La couleur                                    |
|----------------------------------|---|
| Somali, Afar, Arabe<br>Ethiopien | Ocrée, du brun clair au noir à reflets rouges |
| Les esclaves                     | Type de nègre accentué                        |

Seule la couleur des esclaves rappelle la représentation traditionnelle de l'Africain : le nègre. La couleur du nègre ne peut être que noire. Les autres indigènes que nous avons définis ont une couleur nuancée.

- **Le visage**

Le visage est la partie du corps la plus visible. C'est aussi le lieu de toutes les expressions et de communications. Le visage détermine l'identité.

|                                   | Le visage      |
|-----------------------------------|----------------|
| Somali, Afar, Arabe,<br>Ethiopien | Beau, bon      |
| Les esclaves                      | Face de brutes |

Là encore, ce sont les esclaves qui sont accablés par des adjectifs ou des expressions dévalorisantes et dépréciatives. Mais les auteurs ne se sont pas attardés sur les visages des indigènes rencontrés car ils n'y trouvaient pas les éléments horribles qui leur auraient permis de s'interroger sur la descendance humaine. Ils sont au contraire ébahis par la beauté inattendue qu'ils rencontrent. Commençons par les cheveux.

- **Les cheveux**

Les écrivains voyageurs révèlent leur fascination en admirant les cheveux des indigènes.

|              | Les cheveux                           |
|--------------|---------------------------------------|
| Somali       | Crépus et hérissés = un prince du feu |
| Afar         | Crépus ou bouclés = Sindbad           |
| Arabe        | Cheveux noirs bouclés, flottants      |
| Ethiopien    | Enduits de suif et forment un casque  |
| Les esclaves | Aucun signallement                    |

- **Les yeux**

L'imagologie occidentale traditionnelle a caractérisé les yeux de l'Africains par des adjectifs comme rouge et globuleux. Ici les yeux, exception faites des yeux des esclaves, sont décrits dans un registre poétique.

|              | Les yeux                        |
|--------------|---------------------------------|
| Somali       | Un regard de diamant            |
| Afar         | Couleur noisette pailletée d'or |
| Arabe        | Noirs largement fendus          |
| Ethiopien    | Grands aux longs cils           |
| Les esclaves | Peureux et passifs              |

- **Le nez**

C'est l'organe après la bouche qui a le plus caractérisé le nègre. Les voyageurs parlaient, jadis, de nez écrasé, aplati ou écarté. Les ouvrages que nous avons étudiés décrivent positivement le nez des indigènes rencontrés.

|              | Le nez  |
|--------------|---------|
| Somali       | Courbé  |
| Afar         | Courbé  |
| Arabe        | Aquilin |
| Ethiopien    | Courbé  |
| Les esclaves | Camus   |

- **La bouche**

La bouche aurait pu faire l'objet de beaucoup de commentaires mais l'aspect physique des indigènes rencontrés dans la Corne de l'Afrique ne correspondait pas aux signes caractérisant le nègre africain.

|              | La bouche            |
|--------------|----------------------|
| Les esclaves | Des lèvres épaisses. |

## Récapitulation :

|           | Couleur | Visage | Cheveux | Yeux | Nez | Bouche | <i>Total</i> |
|-----------|---------|--------|---------|------|-----|--------|--------------|
| Somali    | +       | +      | +/-     | +    | +   | 0      | +            |
| Afar      | +       | +      | +       | +    | +   | 0      | +            |
| Arabe     | +       | +      | +       | +    | +   | 0      | +            |
| Ethiopien | +       | +      | +       | +    | +   | 0      | +            |
| Esclave   | -       | -      | -       | -    | -   | -      | -            |

Ce tableau récapitulatif montre que l'aspect physique de l'indigène habitant la Corne de l'Afrique a été quasiment dépeint dans un registre mélioratif. La distinction Somali, Afar, Arabe, Ethiopien s'efface. De plus, ce tableau nous permet de distinguer trois tendances différentes chez les auteurs qui constituent notre corpus. Il y a d'abord ceux qui se démarquent totalement de l'Autre en en faisant un être inassimilable. D'autres écrivains s'illustrent par leur ambiguïté : c'est le cas de Monfreid qui essaie de trouver un compromis pour limiter les défauts des blancs. Il n'exalte pas totalement les blancs mais il reste quand même raciste. Et enfin, il y a des auteurs comme Duchenet qui utilise l'idée de race mais tout ce qu'il dit sur les Somalis est positif. Duchenet a étudié et valorisé le Somali. Et avec lui, le statut de race disparaît. Il n'a pas de discours raciste même s'il est racial.

Cette représentation de l'aspect physique de l'indigène illustre donc plus les théories monogénistes que les théories polygénistes, physiognomoniques et phrénologiques. La théorie de la chaîne des êtres est bien présente. Linné, cité par William B. Cohen, décrit l'Africain de la manière suivante :

*Africain : noir, lent, décontracté  
Chevelure, noire, crépue. Peau douce, nez plat, lèvres  
protubérantes.*<sup>104</sup>

<sup>104</sup> Cohen (William B.) – Français et Africains- Paris : Gallimard ; 1980, p. 19.

L'aspect physique de l'indigène de la Corne de l'Afrique ne correspond pas aux descriptions répandues par la théorie de physiognomonie et encore moins à la fiche signalétique proposée par Linné. Mais dans la description complète d'un individu, doit comporter un portrait physique et un portrait moral. C'est pourquoi, il est utile d'étudier l'aspect moral des regardés. Nous allons prendre comme support d'analyse la fiche signalétique de Montabert présentée par William B. Cohen.

*Le blanc est le symbole de la Divinité ou de Dieu. Le noir est le symbole de l'esprit du mal ou du démon.*  
*Le noir est le symbole des ténèbres, et les ténèbres expriment symboliquement les maux.*  
*Le blanc est l'emblème de l'harmonie.*  
*Le noir est l'emblème du chaos.*  
*Le blanc signifie la perfection.*  
*Le noir signifie le vice.*  
*Le blanc est le symbole de l'innocence.*  
*Le noir celui de la culpabilité, du péché ou de la dégradation morale.*  
*Le blanc, couleur faste, indique la félicité.*  
*Le noir, couleur néfaste, indique le malheur.*  
*Le combat du bien contre le mal est indiqué symboliquement par l'opposition du noir placé près du blanc.<sup>105</sup>*

## 2. L'aspect moral de l'Autre : éloge ou étonnement.

Relativement aux traits physiques, les traits moraux semblent en plus grand nombre et distribué de manière plus homogène dans les différentes productions écrites. En voici quelques unes.

### ▪ La douceur

Commençons d'abord par la douceur à travers la poésie de Kassem quand Ida Treat lui l'occasion de parler des femmes (cf. citation ci-dessous).

*Les femmes préfèrent toujours le plumage à l'oiseau. Et si l'oiseau siffle bien, elles ne demandent pas s'il peut tenir tête à la tempête.<sup>106</sup>*

<sup>105</sup> Idem, p. 107.

<sup>106</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 82.

Monfreid reconnaît également la douceur de Kassem mais dans un autre contexte.

*Lui est un vrai marin. Il avait à cette époque environ trente ans. C'est un homme doux, mais capable de devenir féroce et implacable quand il s'agit de réaliser ce qu'il a promis ou ce qu'il croit être son devoir.*<sup>107</sup>

Il est à noter que la relation entre Monfreid et Kassem est différente de celle qui semble exister entre Ida Treat et Kassem. Monfreid est sans aucun doute le maître de Kassem. Ida Treat est la maîtresse de Kassem.

La douceur est attribuée à tous les Afars mais Kassem reste l'indigène le moins indigène pour Monfreid et pour Ida Treat (cf. citation ci-dessous).

*Tous sont ainsi, mais, chez lui, ce trait de caractère surprend davantage, à cause de sa douceur habituelle et de la sensibilité de son âme très haute et très noble.*<sup>108</sup>

### **L'innocence**

L'innocence, après la douceur, est l'autre aspect à retenir : rappelle Monfreid (cf. citation ci-dessous).

*La grande difficulté dans ce pays avec les indigènes c'est de savoir faire la part du vrai et celle du faux ; car la défiance systématique conduit à des résultats déplorable. Je crois qu'il y a une sorte d'instinct qui ne trompe pas sept ou huit fois sur dix. Le tout est de le posséder.*<sup>109</sup>

#### **▪ La sympathie**

Ou encore la sympathie comme l'illustre la séquence où l'indigène Kassem (cf. citation ci-dessous) défend l'Européenne Ida Treat contre les autres indigènes, ceux-là même qui appartiennent à la catégorie inférieure :

---

<sup>107</sup> Monfreid (Henry de.) - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p.15.

<sup>108</sup> Idem, 161.

<sup>109</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.160.

« les Wallamos ». Ces derniers se moquent de l'Européenne car habillée en homme.

*Kassem, indigné, pousse son mulet vers eux comme si vraiment il savait le conduire et les appelle : chiens. Les Wallamos s'écartèrent en se bouchant le nez, avec des rires effarouchés.*<sup>110</sup>

#### ▪ La prévenance

La prévenance fait aussi partie de l'aspect moral de l'indigène. L'exemple, (cf. citation ci-dessous), c'est lorsque l'Européen et l'indigène partage la même destinée.

*Ali Omar qui a le sens instinctif de l'orientation, comme la plupart des indigènes m'assure que nous avons été beaucoup trop au sud.*<sup>111</sup>

#### ▪ L'attachement

Ainsi l'attachement à l'indigène vient du fait de sa simplicité et de son innocence. Exemple ces propos de Monfreid sur les Afars.

*J'ai la joie de retrouver au fond de ces êtres simples, tout ce qui m'a jadis attaché à eux et je les retrouve inchangés, comme la mer ou le désert.*<sup>112</sup>

Ida Treat (cf. citation ci-dessous) insiste, quant à elle, sur l'enthousiasme que manifeste les indigènes pour l'aider à chercher un silex. Les Danakils sont des gens très attachants.

*Tout le monde s'est mis à chercher avec moi, en tirailleurs. J'ai découvert là, en surface, taillés dans ce verre volcanique, de petits outils, traces d'une civilisation lointaine.*

*Ce qui m'a frappé, c'est la certitude avec laquelle les Danakils différenciaient comme par réminiscence, un outil d'un éclat.*

<sup>110</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.30.

<sup>111</sup> Monfreid (Henry de.) - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.175.

<sup>112</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.44.

*Là où il aurait fallu tout un apprentissage à des Européens, ils reconnaissent d'emblée les bonnes pièces et ils me les apportaient en courant avec une joie de chasseurs.*<sup>113</sup>

#### ▪ La générosité

De plus, révèle Monfreid (cf. citation ci-dessous), certains indigènes ont une vertu digne des civilisés : la générosité et le sens de la charité.

*(...) si l'Abech est humain, charitable même, envers ceux qu'il a réduit à la misère. Non pas qu'il les comble de bienfaits, tant s'en faut, mais il jette volontiers une aumône et il n'accable jamais inutilement ceux qu'il a abattus.*<sup>114</sup>

Une générosité remarquée par Monfreid, même chez les Arabes (cf. citation ci-dessous).

*Son fils, Osman, est un jeune garçon de vingt ans, en tous points digne de son père, autant par la beauté de son mâle visage et la haute stature, que par l'esprit subtil et le cœur généreux.*<sup>115</sup>

#### ▪ L'hospitalité

L'hospitalité est une autre qualité que l'on trouve chez les Arabes. Ici Monfreid s'aventure chez la tribu arabe : « les Hakémis ».

*Je dois accepter de prendre le repas du soir en compagnie d'Osman, car un refus serait une offense ; mais je décline l'offre de passer la nuit sous son toit par crainte d'une saute de vent.*<sup>116</sup>

Au Yémen, chaque tribu a un chef : un Cheik. Ici le chef des Hakémis est le Cheik Issa. Monfreid rend visite à Cheik Osman, un ami de cheik Issa.

<sup>113</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.129.

<sup>114</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.87.

<sup>115</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.44.

<sup>116</sup> Idem, p. 83.

En outre, l'hospitalité est innée chez les Afars.

*Hospitalité charmante de la côte africaine, délicatesse innée de ces Danakils, si fraternels, si fiers, et si dignes.*<sup>117</sup>

#### ▪ La déférence

La déférence est par contre exclusivement éthiopienne selon un rite ancestral. Les Ethiopiens ils ont une civilisation très ancienne et la conservent amoureusement.

*Les saluts plongeants s'échangent, suivant le protocole. Il n'est pas de paysan éthiopien, si misérable et si rustre soit-il, qui ne connaisse à fond tous les rites de cette politesse, certainement la plus antique qui soit au monde et si complexe qu'aucun Européen, me suis-je laissé dire, n'est parvenu à en connaître les mille nuances.*<sup>118</sup>

#### ▪ La fidélité

La fidélité ne se dévoile qu'à la suite d'exercices plus ou moins périlleux, comme le montre Armandy (cf. citation ci-dessous).

*D'hommes, point, n'étaient les Somalis des équipes volantes parmi lesquels Carlier, de distance en distance, opérait un tri minutieux que contrôlait Nicolai. Tous deux savaient ceux des coolies auxquels on pouvait confier un fusil.*<sup>119</sup>

Mais, malgré le côté aléatoire de la fidélité chez les Somalis, le dévouement leur fait honneur, réitère le même auteur.

*Pendant la Grande Guerre, nous-même avons recruté un bataillon de Somalis qui s'est remarquablement comporté.*<sup>120</sup>

---

<sup>117</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.169.

<sup>118</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.09.

<sup>119</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.65.

<sup>120</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti*- Paris : Revue Deux Mondes ; 15 février 1936, p.675.

Ces derniers se sont « remarquablement » illustrés « pendant la Grande Guerre ».

Ou encore comme le constate Henriette Celarie en énumérant les différentes villes françaises libérées par le « bataillon somali ».

*Pendant la guerre , 1000 volontaires ont servi dans nos rangs. Partis en soutien à l'attaque du fort de Douaumont, ils y sont entrés les premiers. « Quand ils sont revenus au pays, leur fanion cravaté de la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre s'ornait des noms glorieux de Douaumont, Mont de Choisy, Caisnes, Cernay, Ailles, Long-pont, Parcy-Tigny, la Malmaison, Vailly, Noyon (cité par Adrien Dariac, député). »*<sup>121</sup>

#### ▪ Le dévouement

Le dévouement chez les Ethiopiens est tout autre, écrit Monfreid (cf. citation ci-dessous). Le dévouement est louable, certes, mais combien paradoxal.

*Les Abyssins, par nature, ont besoin d'un maître, pour peu qu'on sache les prendre, ils deviennent des serviteurs dévoués.*

*J'ai déjà parlé dans plusieurs de mes livres, et notamment dans « Terres Hostiles de l'Ethiopie » de cette fidélité admirable du soldat éthiopien qui, jamais, n'abandonne son maître, même s'il doit le défendre contre ses propres compatriotes.*

*Ces hommes brutaux, souvent ivrognes, quelquefois même voleurs et prêts à escroquer leur maître européen à la première occasion, se font héroïquement tuer à ses côtés, s'il doit combattre un danger ou un ennemi.*<sup>122</sup>

#### ▪ La bravoure et le courage

En plus de leur dévouement, on reconnaît à ces indigènes leur bravoure. Ce sont des hommes courageux et intelligents. Monfreid leur a fait confiance (cf. citation ci-dessous).

<sup>121</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.226.

<sup>122</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.201.

*J'embarque avec Abdi et Ali Omar, les seuls dont le sang froid et le courage aient fait leurs preuves. Le premier, Abdi, parce qu'il ignore toujours le danger et se croit invulnérable quand il est à mes côtés. Le second, Ali Omar, parce qu'il est vraiment brave, et brave avec intelligence.<sup>123</sup>*

Le courage se manifeste dans les combats mais aussi dans la douleur. Ici l'indigène Kassem se fait soigner et reste digne dans la souffrance. Cela lui vaut l'admiration de l'Européenne.

*Je verse l'alcool sur la plaie.  
Les paupières de Kassem n'ont même pas battu. J'ai tout juste remarqué sa main se crispier un peu sur une sorte de bracelet sanguinolent et déjà à moitié sec qu'il porte au poignet gauche...<sup>124</sup>*

#### ▪ La résignation

Les auteurs (par exemple Monfreid, cf. citation ci-dessous) mettent aussi l'accent sur la conception de la résignation et du sacrifice chez l'indigène.

*Ali et Michaël ont pris tous deux cette expression de figure particulière à l'indigène qui subit l'inévitable. On ne peut appeler cela de la résignation, ce mot implique le sacrifice consenti, le renoncement à la révolte, enfin tous ces sentiments compliqués qui en font une vertu chrétienne, sans parler de cette paradoxale jouissance qu'une victime accablée tire de son malheur. Chez l'indigène, rien de tout cela n'existe. Il semble avoir la faculté de provoquer en lui une anesthésie morale capable d'abolir en grande partie la perception des souffrances physiques.<sup>125</sup>*

#### ▪ La capacité

La capacité de l'indigène suscite l'admiration et l'ébahissement des voyageurs (cf. citation ci-dessous).

<sup>123</sup> Idem - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.147.

<sup>124</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.21.

<sup>125</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.62.

*Quant aux Abyssins, exception faite des hobereaux qui vont à mule, le peuple va nu-pied, et cette chair épousant ces cailloux donne une fière idée des facultés d'adaptation de la substance humaine.<sup>126</sup>*

### ▪ La solidarité

Les indigènes se révèlent aussi très solidaires et voici une leçon de solidarité entre un indigène, Ali, et l'Européen : Monfreid (cf. citation ci-dessous).

*Ma provision d'eau est finie car j'avais commis l'imprudence de compter, moi aussi sur ce point d'eau...*

*Ali fouille la terre avec sa djambia pour déterrer une racine de mimosa et il en arrache une lanière d'écorce.*

*- Mâche ça, me dit-il, tu oublieras l'envie de boire.*

*En effet, une sorte de saveur métallique fait affluer la salive et, un instant, trompe la soif. Je dois renouveler l'expérience toutes les demi-heure, puis tous les quart d'heure... à trois heures après-midi, le remède n'agit plus, la salive semble tarie et j'éprouve une véritable souffrance. Probablement, n'ai-je pas d'entraînement car Ali, bien qu'il aille à pied, ne semble éprouver aucune gêne : il trouve qu'évidemment il fait un peu sec et qu'une tasse de thé serait souhaitable, mais il est loin de la déshydratation où je suis réduit.<sup>127</sup>*

Voici un autre exemple. Le désert est un espace dans lequel la différence des races disparaît au profit de l'entraide. Ici Monfreid (cf. citation ci-dessous) met en scène un indigène qui apprend à des Européens à boire de l'eau sale : ils sont dans le désert et ils ont soif.

*Devant cette flaque putride Ali nous apprend la manière de s'en servir : il faut souffler d'abord pour écarter les lentilles d'eau, puis humer délicatement la surface avec les lèvres sans agiter le liquide. Mais la soif est telle que nous allons trop vite et la bouche s'emplit de quelque chose d'épais : nous buvons de la vase. Tant pis, le goût n'est pas appréciable ou plutôt nous n'en percevons aucun, tant la volupté de boire abolit toutes les répugnances.*

<sup>126</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.109.

<sup>127</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.37.

*A peine sommes-nous relevés, qu'Ali repousse délicatement de son bâton, une charogne de vautour qui pourrit là, flottant ailes déployées à demi-cachée sous les lentilles d'eau. nous venons de boire, sans le savoir, à vingt centimètres de cette horrible chose. Ali sourit en regardant l'expression de nos figures.*

*- J'avais vu pendant que vous buviez mais je n'ai rien dit pour vous laisser finir ; si vous aviez su probablement vous n'auriez pas pu boire.*

*Lui boit en sachant, et déclare l'eau excellente. Il est vrai que sous ce climat les dangers de maladie deviennent minimes tant le soleil stérilise. En Europe un tel breuvage eût été un poison. Il faut peut-être tenir compte de la proportion d'urine qu'y déversent toutes les bêtes ; aucun animal sauvage ou domestique ne saurait boire en effet sans restituer immédiatement à l'abreuvoir le contenu de sa vessie. Un tel mélange contribue peut-être à tuer beaucoup de microbes...*

*Cette mauvaise eau nous a ranimés, le soleil est moins chaud et X... a repris sa bonne humeur.<sup>128</sup>*

La solidarité naît également à partir d'un service mutuel (cf. citation ci-dessous). L'un aide l'autre et cet autre trouve son compte dans une contribution utilitaire.

*Les pauvres diables d'Arabes ne récriminent pas contre ce débarquement impromptu. C'est leur terre d'Arabie qu'ils ont devant eux et quelques lieues de plus à faire à pied, sur leur sol natal, ne les effraient pas. D'où qu'ils partent ils auront toujours à payer les droits de passage à travers chaque petite tribu qui se considère comme un Etat. S'ils n'ont pas d'argent, ils payeront en nature : celui qui est maçon bâtira un mur pour le cheik dont il veut traverser le territoire ; le charpentier fera des portes ou des fenêtres à l'une des maisons... et ainsi il en sera sur chaque territoire dont certains sont à peine grands comme un canton. Il faut des âmes musulmanes pour trouver naturel cet état de choses où le temps ne compte pas plus que si l'éternité leur appartenait.<sup>129</sup>*

#### ▪ La sagesse

L'indigène est aussi philosophe et conçoit la notion de la vieillesse d'une manière originale. La vieillesse est un signe de fierté, de sagesse et de respect. Ici, Monfreid rencontre un Arabe qu'il connaît depuis longtemps.

<sup>128</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.100.

<sup>129</sup> Idem - *Aventures de mer* - Paris: Grasset ; 1932, p.46.

- *Comme tu es vieux, ô Abd-el-Haï !*

*Quand on n'est pas habitué, ce compliment paraît assez pénible et il faut forcer son sourire pour répondre de bonne grâce : »Mais toi aussi, tu es vieux, mon ami ! «*

*Quand on a l'habitude on ne fait plus attention. C'est, en effet, un compliment dans l'esprit de ces hommes simples, qu'ils soient Arabes, Somalis ou Abyssins. Cela veut dire qu'on est devenu sage et respectable. Piètre consolation...<sup>130</sup>*

La notion de l'existence rappelle les philosophes hellénistiques, montre Monfreid.

*Pour l'âme orientale aujourd'hui compte seul, demain est à Dieu ; principe de profonde sagesse, mais alors il faut se résigner à vivre comme Diogène.<sup>131</sup>*

#### ▪ **La complicité**

Les voyageurs ont également mis l'accent sur la complicité dont a fait preuve l'indigène. Ici, un Arabe apprend à Monfreid le secret des perles.

- *« Pourquoi les mets-tu dans l'eau ? »*

- *« Cette eau est de l'eau de pluie absolument pure, de l'eau qui n'a jamais touché la terre, et telle qu'elle est née de l'union du feu et des nuages blancs. Tu sais que les perles sont des gouttes de rosée tombées du ciel pendant les nuits de lune, et qui emportent avec elles, dans la mer profonde, un peu de cette lumière merveilleuse et douce de l'astre qui compte notre temps.*

*« Les sadafs nacrés reçoivent dans leurs manteaux soyeux ces larmes précieuses de la nuit et dans le mystère de la mer, prennent corps les perles, filles de l'eau du ciel et de la lune.*

*« As-tu regardé des perles sur drap noir au clair de lune ? Eh bien, fais-le quand le mois est à son quinzième jour et tu verras une chose inoubliable... »*

*Le vieillard parle comme dans un rêve, on dirait une invocation et je vois surgir devant moi, à la magie de sa parole, les abîmes bleus de la mer avec les fantastiques édifices de coraux et leurs végétations étranges.*

<sup>130</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.75.

<sup>131</sup> Idem, p.121.

*Quand les perles sortent de la mer, reprend-il, elles sont imprégnées d'eau salée qui verdit la pureté de leur éclat, elles se purifient dans l'eau du ciel, dont elles sont filles. »<sup>132</sup>*

#### ▪ La fierté, l'indépendance

L'indigène est en même temps indépendant et plusieurs écrivains voyageurs le mentionnent dans leurs récits. Jean d'Esme (cf. citation ci-dessous) le signale d'une manière emphatique comme s'il voulait rendre hommage à cette qualité.

*Ce sont avant tout des indépendants et des fanatiques.*<sup>133</sup>

Celarie (cf. citation ci-dessous) mentionne la force de liberté et d'indépendance chez les « Somalis » et « les Dankals ». Et à l'image de leur cadre quotidien, ils refusent toute soumission.

*A l'image de leur roc, les Somalis, les Dankalis sont inhospitaliers. Actifs, intelligents, ils ont longtemps méprisé toute occupation.*<sup>134</sup>

Le médecin Huchon illustre (cf. citation ci-dessous) l'indépendance des Danakils dans la gradation : « fiers, indépendants et farouches ».

*Les Danakils du Goudah sont des bergers fiers, indépendants et farouches. Ils vivent dans les replis de leur montagne ravinée par des pluies rares mais torrentielles. Ils ne se nourrissent guère que de lait et de beurre, parfois de dourah ou de riz long. Ils peuvent s'en procurer à Tadjourah ou chez leurs inquiétants voisins de l'Aoussa ; Ils mangent peu de viandes car ils tuent rarement leurs bêtes.(...)*<sup>135</sup>

#### ▪ L'intelligence

<sup>132</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.95.

<sup>133</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p.160.

<sup>134</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.226.

<sup>135</sup> Huchon (Dr Henry.) – *Mission dans les Monts Gouda*- Paris : Revue Troupes col ; n°5, 194, p.15.

L'indigène est aussi intelligent. Et lorsque cette intelligence est bien utilisée, le résultat est significatif, voire même stupéfiant. Et Celarie ira même (cf. citation ci-dessous) jusqu'à reconnaître la supériorité des Somalis par rapport aux Français.

*Ce sont des Somalis. Je dis : « bons ouvriers ?  
- Ils sont peu consciencieux ; mais si on les surveille constamment, si on les traite avec fermeté et justice, on obtient d'eux un excellent rendement. Ils comprennent vite ce qu'on leur explique. Je vais vous étonner : ils sont plus intelligents que la moyenne des ouvriers français. » (...)*<sup>136</sup>

Celarie rendra le même hommage aux Dankalis.

Monfreid fait de l'intelligence une des qualités de l'Ethiopien (cf. citation ci-dessous). Ils font preuve d'une remarquable vivacité d'esprit suscitant la surprise du voyageur.

*J'ai toujours été surpris de voir combien ces gens que nous croyons barbares savent discerner exactement à quelle classe sociale appartient l'Européen auquel ils ont affaire.*<sup>137</sup>

L'indigène est intelligent mais aussi rusé. Ida Treat (cf. citation ci-dessous) raconte comment Kassem a rusé pour la sauver.

*Ce qui s'est passé ? C'est bien simple... Kassem n'a pas pu arriver à perdre le contact avec les deux hommes qui le surveillaient. Il a parcouru le Bender Djedid dans tous les sens, leur donnant l'espoir d'un rapport fructueux. Il raconte en riant comment ils croyaient à un embarquement clandestin de Dieu sait quoi ! Et comment il s'était moqué de l'un d'eux, un Dankali. Et comment pour arranger les choses, il avait continué à se promener avec eux.*<sup>138</sup>

<sup>136</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.240.

<sup>137</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.98.

<sup>138</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.74.

Les indigènes sont intelligents et le savent, d'où la présence d'un amour propre que seuls des hommes comme Monfreid (cf. citation ci-dessous) peuvent traduire puisque il a vécu avec eux.

*L'indigène semble être totalement dépourvu d'amour-propre ; c'est un des traits de caractère dont l'Européen se montre le plus surpris. Il confond généralement cette manière d'être avec la lâcheté et conclut trop hâtivement au manque de dignité. C'est inexact ; les indigènes ont d'autres conceptions de l'honneur, voilà tout. Ils ne sont nullement humiliés de ce qui paraît le plus honteux à nos mentalités.*

*Il en va de même pour la rancune ; ils paraissent l'ignorer, et j'ai entendu beaucoup d'Européens l'affirmer. Grave erreur encore. La rancune est liée étroitement à l'amour-propre, elle en dérive et sa forme diffère de la nôtre, tout comme celle de nos points d'honneur.*

*Dans ces rancunes d'indigènes, aucune manifestation extérieure : tout est interne, profond, tenace et inconscient, comme une force de la nature.*

*Chez nous, la rancune procède de la haine, sentiment par lequel nous avons l'illusion de compenser le mal ou l'humiliation subis. Nous croyons faire déjà du mal à l'ennemi par la manière plus ou moins violente dont nous le détestons. C'est l'envoûtement moral.*

*Au fond, c'est une grande faiblesse.*

*Chez l'indigène, aucune mystique de cet ordre et c'est, à mon avis, la principale raison de son apparent manque d'amour-propre.*

*Je fus donc profondément surpris de voir revenir Michaël avec autant de sérénité que si rien ne s'était passé quelques mois auparavant.*

*Mais j'étais décidé à ne m'étonner de rien dans ce pays où tout était nouveau pour moi. J'acceptais les faits sans aucune interprétation, aucune adaptation à ma mentalité que je sentais, de jour en jour, plus différente de celle des hommes au milieu desquels je vivais.*

*C'est ce qui m'a permis de deviner une partie de l'âme indigène.<sup>139</sup>*

Faire l'effort de comprendre l'Autre, c'est créer une complicité et favoriser un lien étroit, intime. Monfreid fait partie de ces hommes qui ont su gagner la confiance des indigènes. On lui reconnaît cette qualité malgré son côté paradoxal et contradictoire. Il a appris à se faire protéger par les indigènes. Voici un exemple (cf. citation ci-dessous). C'est un indigène, Abdi, qui aide le voyageur lorsqu'un danger se présente.

---

<sup>139</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.47.

*Il a compris le danger qui nous menace et va avertir ses camarades. Je connais assez Abdi pour savoir qu'en de pareilles circonstances il sait toujours prendre une initiative qui suit à peu près ma pensée.*<sup>140</sup>

### ▪ Le partage

C'est également la complicité qui favorise la conversion de l'Européen à l'Autre : l'indigène. Ici, Monfreid (cf. citation ci-dessous) rend hommage à l'Arabe qui lui apprend sa langue.

*Je fus reçu en arrivant par un jeune Arabe, Ali Suliman, auquel je devais mes premières notions de la langue du Prophète et les dogmes du Coran.*<sup>141</sup>

Jusqu'à présent l'aspect moral de l'indigène est positif. Mais attention, il existe aussi des traits négatifs qui déterminent l'indigène. Les voyageurs en ont constaté une série d'attitudes qui font penser à ce qui a été dit par ceux qui les ont précédés, il y a très longtemps.

### ▪ La peur

Le premier élément qui a d'abord négativement caractérisé l'indigène est la peur. L'indigène a d'abord été choqué par la couleur de la peau du voyageur. L'exemple de Kessel confirme ces propos.

*Un enfant restait immobile, contemplant nos visages blancs avec une sorte d'effroi.*<sup>142</sup>

L'homme blanc crée donc en eux un véritable « effroi ».

Mais la peur se manifeste aussi lorsque certains phénomènes surnaturels ne peuvent être expliqués. Monfreid relate (cf. citation ci-dessous) avec beaucoup d'audace le comportement des indigènes qui composent son

<sup>140</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.242.

<sup>141</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.41.

<sup>142</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.64.

équipage face à de fortes pluies. Le jeu de lumières donne à cet univers une dimension électrique.

*L'équipage est silencieux et angoissé. Je sens une terreur superstitieuse dans le regard de ces hommes primitifs. Partout autour d'eux, à travers cette muraille de pluie, ils cherchent désespérément l'échappée bleue vers la lumière.*

*Dans cet abîme où le soleil ne paraît plus, ils se sentent perdus et se massent à l'arrière, comme des bêtes aux abois, autour de ce compas qui, seul, marque aujourd'hui le sens du monde. Le mystérieux sortilège de l'aiguille d'acier, par lequel la pointe bleuâtre regarde toujours l'étoile du nord, leur donne bien un peu d'espoir ; mais doivent-ils avoir confiance ? Ne sont-ils pas dans un autre monde, dans ces régions perfides où tout devient trompeur.<sup>143</sup>*

Les indigènes ont peur même quand ils sont en groupe. Ce comportement trouve son explication chez Monfreid quand il parle d'un de ses fidèles compagnons indigènes : Abdi. C'est leur simplicité et leur incapacité à pouvoir s'interroger sur la métaphysique qui alimente leur « âme » peureuse.

*Abdi est un simple, il a une âme de sauvage. Il voit partout des Djins\* et des fantômes, et c'est la seule chose dont il ait peur...<sup>144</sup>*

Il faut remarquer aussi le caractère raciste du langage de Monfreid : « une âme sauvage ».

Même une petite promenade peut se transformer en une course effrénée, écrit Monfreid.

*Quand il fut au pied de la montagne des remparts, la nuit était très noire. Toutes les tragiques histoires d'enlèvement et de cérémonie cannibale tournoyaient dans sa cervelle de primitif ; alors, les rochers s'animent peu à peu, faisant des gestes effrayants. La peur le gagna.<sup>145</sup>*

<sup>143</sup> Monfreid (Henry de.) - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p.62.

<sup>144</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.159.

\* Djins veut dire « diables » en arabe.

<sup>145</sup> Idem, p. 167.

Et c'est un décor digne du genre fantastique qui s'érige et s'anime. Et là encore, Monfreid insiste sur le primitivisme d'Abdi, qui a décidé de prendre l'air, pour donner une explication à cette peur imaginaire.

La peur reste un trait négatif, certes, mais l'indigène de la Corne de l'Afrique fut l'auteur de faits qui ont tristement marqué la civilisation humaine : l'esclavage.

#### ▪ L'esclavage

L'Autre a soumis l'Autre pour l'exploiter, et cela, bien avant et bien après l'abolissement de l'esclavage. Ce fut le cas en Ethiopie et c'est pour constater ce fait que Kessel a effectué le déplacement en Ethiopie. Les indigènes ont donc créé au sein de leur société une classification où une catégorie de l'Autre se voit relégué à un rang inférieur. Ce genre de comportement illustre les théories monogénistes, polygénistes, physiognomoniques, phrénologiques et la chaîne des êtres au sein même des groupes observés. Et pourtant ces sociétés indigènes sont sensées ne pas connaître ces théories nées en Occident.

On n'est pas étonné par exemple lorsque Monfreid (cf. citation ci-dessous) sous entend une différence entre l'indigène de la Corne d'Afrique et celui « de la forêt ».

*Puis viennent les esclaves proprement dits, aux faces de brutes, les membres longs et musclés, la poitrine puissante et le bassin étroit, comme les habitants de la forêt équatoriale.<sup>146</sup>*

Les Arabes en ont fait des marchandises humaines et ces derniers, résignés, acceptent leur sort : dit Monfreid, (cf. citation ci-dessous).

*Très naturellement, le vieux nacouda m'explique que ces sortes d'esclaves capturés ainsi par piraterie et bons seulement à faire des marins, ne valent pas très cher, car on ne peut les vendre qu'à des*

---

<sup>146</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaiipan*- Paris : Grasset ; 1934, p.202.

*armateurs du Golfe Persique ; c'est une route de trois mois au moins à leur faire faire. Si on les laissait à la mer Rouge où ils sont connus, ils pourraient s'évader trop aisément ; personne ne veut les acheter ; cependant quelquefois, il arrive que les captifs et leurs ravisseurs se mettent d'accord ; ils diront qu'ils viennent du Soudan comme des esclaves ordinaires, ce qui leur permettra de les vendre à quelqu'un de la côte. Dans ces conditions, ils ont toutes les chances de s'évader un peu plus tard. Généralement ils reçoivent pour cette supercherie une commission que le vendeur leur donne sur leur propre prix de vente.*

*O divine simplicité de ces mœurs !...*<sup>147</sup>

Ces indigènes sont déshumanisés à tel point que Kessel nous relate une scène qui peut outrer la sensibilité de chacun et encore plus celle de l'Occidental. Voici comment les esclaves se nourrissent après avoir servi à table la viande.

*Nous arrivâmes ainsi près d'un arbre où était attaché un de ces magnifiques bœufs d'Abyssinie, avec une bosse à l'encolure et aux larges cornes en forme de lyre. Je l'avais remarqué dans la matinée, et j'avais cru que, égaré, on l'avait fixé là en attendant qu'un villageois galla le vînt reprendre. Je ne comprenais pas encore...*

*Soudain le cuisinier de Monfreid sortit de son toucoule avec un coutelas qu'il tendit au grand esclave. Celui-ci, d'un bond, fut auprès de l'animal, qui se mit à trembler et à mugir faiblement. Le couteau brilla au soleil près de la carotide. Je fermai les yeux.*

*Une plainte longue, affreuse, le bruit d'une masse pesante qui s'affaisse. J'aurais voulu m'enfuir, mais le spectacle qui suivit fut atroce, si farouche, qu'il me fascina. Les esclaves se ruèrent à la curée.*

*La peau fut enlevée en quelques instants par des doigts qui semblaient armés de griffes, et la chair saignante, fumante, découpée, arrachée, passa de main en main. Les lèvres et la viande chaude ne faisaient plus qu'un, les mâchoires claquaient, les yeux chaviraient d'extase.*

*La vieille et l'enfant, plus faibles, criaient pour parvenir à la ripaille. Quand ils purent se frayer un passage, il ne restait plus rien. Ils prirent les intestins, les pressèrent pour en faire sortir les excréments et les portèrent avec délices à leur bouche.*<sup>148</sup>

<sup>147</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.100.

<sup>148</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p.64-65.

Cette scène démontre la nature de ces êtres ou la condition dans laquelle ils vivent. C'est une scène illustrant la loi de la savane qui se reproduit : les acteurs sont des humains.

Mais tous les voyageurs restent unanimes en ce qui concerne l'art de la pratique de la mendicité chez les indigènes de la Corne d'Afrique.

#### ▪ La mendicité

Ces derniers excellent dans ce domaine comme l'illustre bien Armandy (cf. citation ci-dessous).

*Mendier est, pour les indigènes, plus qu'un métier : c'est un art. Ils apportent à venir à bout des résistances du touriste une telle ingéniosité dans le choix des moyens, une telle opiniâtreté dans leur mise en pratique, qu'avec le quart de l'énergie qu'ils y dépensent, ils seraient capables de faire fortune en les employant utilement.<sup>149</sup>*

Jean d'Esme nous révèle ce défaut et cible les Somalis.

- *Croyez-moi, disait le major, voici trois ans que je suis dans le pays : le Somali est un être bourré de défauts, mais plein de qualité et, en somme, très sympathique.*

- *C'est vrai, dit Andrée, je les ai à peine entrevus, mais ils m'ont donné l'impression d'une race ardente, fière, courageuse et noble.*

- *Et mendiante, par-dessus tout ! ajouta Soulac avec un grognement. Vous n'avez qu'à voir les gosses et jusqu'aux adolescents qui assaillent les touristes. En vérité, l'existence de ces gens se partagent entre deux occupations : ne rien faire et mendier. Au surplus, il serait injuste de ne pas reconnaître qu'ils ont porté ces deux arts difficiles à leur perfection !*

- *Peuh dit à son tour Bertrand, ils n'y ont qu'un faible mérite si on réfléchit à l'expérience vieille d'un demi-siècle bientôt et à l'atavisme millénaire qui aident pour ainsi dire leur génie naturel.*

- *Du génie ! reprit Soulac, tu as dit le mot. En aucune autre terre, la mendicité n'atteint un tel degré d'effronterie et d'habileté. Le Somali extirperait de l'argent à feu Job de biblique et d'israélite mémoire. En ceci, comme sur tant d'autres points, il s'apparente au célèbre Panurge. Comme lui, il est sujet de nature à la maladie nommée « faute d'argent ». Comme lui, il est malfaisant, pipeur, railleur, paresseux,*

<sup>149</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.30.

*fécond en ruses et en bons tours, cynique et satisfait, exaspérant et jovial.*

- *Au demeurant, continua le major Larnaud, le meilleur fils du monde, se riant de tout, même du danger ! Vous en arrivez à la même conclusion que moi. Il est sympathique ! Au reste, demandez ce qu'il en pense à M. de Saulieu, qui vit parmi eux et les connaît à fond.*

*Saulieu eut un demi rire.*

*Oui, dit-il, sympathiques, mais au même titre que l'absinthe ou le whisky, à condition de ne pas en abuser !<sup>150</sup>*

C'est ainsi que trois personnages du récit, le major, Andrée et Soulac, dévoilent dans leur discussion ce caractère particulier et propre au Somali. Ce désir de mendier dissipe toutes les qualités qui déterminent le Somali et tout se désintègre pour laisser place au mépris, au rejet et à la distanciation.

Même les enfants Somalis en ont fait un art de vivre et en la privilégiant par rapport à l'école, insiste Charles Delvert (cf. citation ci-dessous). Il faut souligner le caractère zoologique de la scène.

*Mais les petits Somalis sont souvent réfractaires à l'école. Ils préfèrent, nus comme vers, galopiner tout le jour sur le port, venir barboter autour des paquebots et plonger malgré les requins pour attraper quelque pièce de monnaie qu'ils mettent dans la bouche en guise de tire-lire.<sup>151</sup>*

#### ▪ La superstition

L'indigène est aussi superstitieux. Les voyageurs européens essaient d'élucider des pratiques plus ou moins étranges : Monfreid parle d'une superstition (cf. citation ci-dessous).

*C'est le tombeau de Cheik Issak, le grand ancêtre des Somalis.*

*On jette à la mer, suivant la coutume, l'offrande : une pincée de riz et un peu de tabac et du sucre, noués dans un chiffon ; puis une mesure d'eau douce.<sup>152</sup>*

<sup>150</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p.116-117.

<sup>151</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti*- Paris : Revue Deux Mondes ; 15 février 1936, p.678.

<sup>152</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.235.

Les Somalis font l'objet d'un rite particulier lorsqu'ils sont prêts du tombeau d'un saint. Ici c'est « Cheik Issak, le plus grand ancêtre des Somalis ».

Monfreid fait remonter les pratiques superstitieuses éthiopiennes et européennes aux mêmes origines (cf. citation ci-dessous).

*Le chrétien abyssin est resté attaché à des pratiques religieuses étranges qui relèvent plutôt de la magie et qui ne sont autre chose que les derniers échos de religions oubliées. Les mêmes tendances se retrouvent chez nous dans les campagnes et un grand nombre de ces superstitions se ressemblent, trahissant des origines communes.*<sup>153</sup>

La superstition est tellement bien ancrée chez les Ethiopiens qu'ils ne pensent pas que la lèpre soit une maladie contagieuse (Monfreid, cf. citation ci-dessous). Elle est tout simplement héréditaire pour eux.

*Non, ils ne croient pas ce mal contagieux, mais seulement héréditaire, c'est-à-dire pouvant reparaître après un grand nombre de générations, à des siècles d'intervalle même. Certaines familles ont sur elles cette menace ; le secret en est transmis de père en fils. La sorcellerie naturellement, dans ces cas-là, intervient car les superstitions sont profondément enracinées dans l'âme de ce peuple. Celui qui redoute un retour atavique de ce mal, peut s'en protéger, croit-il, en lavant son corps, chaque année, avec le sang d'un enfant nouveau-né. Imaginez la vie infernale du malheureux qui doit envisager ce crime annuel.*<sup>154</sup>

La superstition fait des indigènes des gens naïfs. Mais cette naïveté est innée comme le constate Monfreid.

*Abdi veut revenir à terre, disant que nous oublions l'essentiel. Abdi est un simple qui a quelquefois des idées surprenantes, comme l'instinct d'un animal par ailleurs stupide.*<sup>155</sup>

---

<sup>153</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.27.

<sup>154</sup> Idem, p.185.

<sup>155</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.57.

### ▪ La naïveté

La naïveté de l'indigène suscite des fois la compassion. Kassem, l'Afar, croit en un pouvoir divin chez les blancs qu'ils soient femmes comme Ida Treat ou hommes comme Monfreid, « Abd el Haiï ».

*Il avait bien pensé pourtant que la femme blanche lui porterait chance... Et maintenant il n'a que du chagrin.*

*Il songe qu'il a eu tort de donner les pierres noires à Halima. Elles recelaient peut-être vraiment un pouvoir maléfique. Elles étaient ensorcelées, les ghinn des blancs ont une puissance qu'il connaît mal. Il n'y a qu'à voir Abd el Haiï. Aucun blanc n'a un pouvoir pareil au sien et aucun noir, même sorcier, ne l'a<sup>156</sup>*

Cette naïveté atteint son paroxysme lorsque l'indigène fait face au progrès, (l'exemple est donné par Albert Londres, cf. citation ci-dessous).

*Les indigènes, les Issas, prenaient les rails pour un double serpent fabuleux qui s'allongeait chaque jour dans le but de piquer le cœur du pays.<sup>157</sup>*

Ces réflexions prêtent à sourire quand il s'agit des « rails » du train qui relie Djibouti à l'Ethiopie.

L'automobile plus que le train suscite aussi un intérêt particulier chez l'indigène. Voici ce que Monfreid dit.

*Toute la population me fit un accueil enthousiaste, beaucoup n'ayant jamais vu d'automobile et longtemps les gamins, quand ils me voyaient, me désignaient par le nom de « M. Tomobil ».<sup>158</sup>*

Monfreid reprend :

---

<sup>156</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.218.

<sup>157</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1931, p.117.

<sup>158</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.121.

*L'auto traverse des villages cotous surpris dans leur vie simple. Les gamins nus courent sur nos traces, sans frayeur pour l'auto cet animal, car il a un cri que l'on peut imiter, il a quatre jambes rondes quand on le fait aller trop vite, et puis on lui donne de l'eau, il boit, donc il vit.*

*La seule question mystérieuse est de savoir comment ces bêtes s'accouplent. On a raconté qu'elles venaient au monde toutes petites mais parfaitement reconnaissables ; des marchandes d'herbe affirment en avoir vu à Dire-Daoua, si petites que les enfants européens les tenaient dans leurs mains et leur apprenaient à marcher en les tenant par une ficelle.<sup>159</sup>*

Ainsi, les indigènes vont même jusqu'à assimiler la voiture à un être humain et lui attribuent « un cri », « des jambes », une vie et une fécondation.

Cette naïveté de l'indigène a même été exploitée dans une stratégie militaire. C'est Monfreid qui rapport :

*Son général en chef, un Turc, eut l'idée originale de donner un feu d'artifice aux troupes du Négus. Il arriva le soir à Tchalenko où les ennemis étaient campés ; il s'établit sur les hauteurs et tira avec ses canons, en guise de projectiles, feux de bengale et pétards ; en même temps des fusées multicolores sillonnaient le ciel. Les Abyssins, n'ayant jamais vu pareille chose, crurent à des interventions diaboliques contre lesquelles nulle puissance ne pouvait lutter : l'armée prit la fuite.<sup>160</sup>*

Faire fuir une armée indigène en allumant un feu d'artifice. Ici c'est l'armée éthiopienne qui prend la fuite pensant « à des interventions diaboliques ».

Et c'est cette naïveté qui justifie la fatalité et qui donne un sens de vie à l'indigène. Les Arabes en ont fait une « volonté » divine. (cf. citation ci-dessous de Monfreid)

*Le sentiment d'être toujours le jouet de la fatalité enlève à ces gens simples tous leurs moyens de défense, comme s'il était de s'opposer à la volonté de Dieu. Ils se soumettent au destin, comme on se soumet à un tyran.<sup>161</sup>*

---

<sup>159</sup> Idem, p.124.

<sup>160</sup> Idem, p.16

<sup>161</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.179.

▪ **La fatalité**

Et tout ce qui peut arriver est « écrit » et si un homme échappe à la mort c'est parce que Dieu n'a pas voulu le « rappeler » à lui. Monfreid essaie de sauver deux hommes de la mort.

*L'un est déjà raide : il n'y a plus rien à faire. L'autre a les membres encore souples. Je le couche sur le sable et je tente la respiration artificielle. Les Danakils et les Arabes me regardent faire avec surprise. Pour eux, ces hommes n'ont fait que subir ce qui était écrit.*

*L'heure était venue pour eux, il est absurde d'y vouloir changer quelque chose. Puisque nous ne sommes pas les maîtres du sort, pourquoi vouloir le corriger ? Ces hommes ont eu à passer, pour mourir, un moment pénible et douloureux. C'est fait, le paradis de Mahomet les attend. Il est donc cruel maintenant de les rappeler à la vie puisqu'ils devront une autre fois la quitter et peut-être plus douloureusement encore.*

*Ils ont payé, la mort leur appartient ; on les vole en les sauvant.*

*Voilà quelle est, à peu près, la pensée de ces gens tandis que je soigne le malheureux. Après quarante minutes, un spasme lui fait rejeter en abondance cette eau infecte et noire, puis les réflexes de la respiration peu à peu se rétablissent. Il est sauvé ; mais c'est sans aucune joie que ses camarades assistent à ce qui devrait leur paraître un miracle. Allah n'a pas voulu le prendre, voilà tout.<sup>162</sup>*

Monfreid est entouré par une foule d'indigènes résignés. Ils regardent l'outrageante intervention de l'Européen pour sauver ces hommes et aller à l'encontre de l'ordre des choses.

Les Arabes acceptent religieusement leur destinée et ce qui compte pour eux, c'est le présent. Les pêcheurs arabes sont stoïques et dévoués à leur sort (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

*Presque tous ont aux jambes des plaies phagédéniques, ce mal tropical qui ronge peu à peu les chairs jusqu'à l'os. Ils appliquent sur ces plaies indolentes des feuilles de plomb ou de laiton.*

*Je pense malgré moi à la vie des galériens en voyant en quel état vivent ces hommes.*

---

<sup>162</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.237.

*Cependant tous sont gais, car ils sont là, croient-ils, volontairement. Ils ne songent pas que c'est la misère qui les y oblige sous peine de mourir de faim, et puis, personne ne leur a encore dit qu'ils étaient malheureux... Comme ils ignorent ce superflu, plus indispensable pour nous que le nécessaire, ils jouissent béatement de l'heure présente, de leur repos, sans souci ni regret.*

*Quelle sublime leçon pour le civilisé qui a conscience de ce qu'il est devenu !<sup>163</sup>*

#### ▪ La corruption

Mais les Arabes restent des hommes très facilement corruptibles. Monfreid affirme :

*A Aden, chaque fonctionnaire indigène, depuis le dernier planton jusqu'au plus important secrétaire, accepte quelques anas pour donner des tours de faveur au public qui a affaire à lui. C'est dans les usages : personne ne s'en étonne et tout le monde est content.*

*Avec quatre anas (quarante centimes de cette époque), on obtient un fonctionnaire poli qui s'occupe de ce que vous lui demandez et qui, de plus, sans supplément, sourit et salue dans la rue chaque fois qu'il vous rencontre.<sup>164</sup>*

Cependant les indigènes ont tous manifesté leur hostilité à l'égard du voyageur européen. Qu'ils soient « Danakils ou Issas », nous dit Charles Delvert.

*Danakils ou Issas ont pour armes un poignard recourbé, un bouclier rond en peau tannée et un javelot d'environ deux mètres dont ils se servent avec une terrible sûreté.<sup>165</sup>*

Ou qu'ils soient Arabes. Albert Londres a été effrayé par certains Arabes.

*Quant aux bédouins, le ciel me préserve de les revoir en rêve, le souvenir que je garde d'eux me donne de froides sueurs. A chacune de*

<sup>163</sup> Idem - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.23.

<sup>164</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.172.

<sup>165</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti*- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, p.675.

*leurs rencontres, j'avais l'impression qu'ils cherchaient deux planches pour me mettre au milieu et scier ensuite le tout ensemble.*<sup>166</sup>

#### ▪ La cruauté

L'hostilité des indigènes est due à la cruauté et correspond à un rite initiatique dans l'évolution de l'individu (cf. citation ci-dessous de Delvert). L'indigène doit être en mesure de tuer pour s'affirmer dans la société.

*Par ailleurs, chez les nomades le meurtre est un honneur. Chaque homme tué donne au meurtrier le droit de porter un bracelet de cuivre ou d'ivoire au-dessus du coude droit. Au cinquième, on porte un bracelet de fer au poignet droit ; au dixième, une boucle d'oreille spéciale. Un homme qui n'a pas tué ne trouvera pas de femme.*<sup>167</sup>

La cruauté fait partie du quotidien des indigènes. Même les chevaux aussi sont dressés de telle manière qu'ils puissent être cruels et meurtriers. Le témoignage vient de Monfreid.

*Les Ethiopiens, Somalis, Danakil, Gallas et autres peuples et autres peuples de ces régions de l'Afrique centrale et orientale émasculent leurs ennemis, morts ou blessés.*

*Certaines tribus, notamment celles de la région où j'étais, pratiquent cette opération par une sorte de scalp de toute la peau du ventre incisée en demi-cercle depuis les aines jusqu'au sternum. Par un arrachement brutal, le blessé est ainsi écorché, vif de préférence car, paraît-il, la peau vient mieux. Cette grande surface de cuir humain a pour but de permettre l'utilisation du trophée en le passant au cou du cheval de bataille.*

*Quant à ces chevaux, ils ont eux-mêmes de curieuses mœurs qui rappellent les légendes de l'histoire fabuleuse.*

*Par exemple, quelques mois avant la guerre, on les entraîne à manger des viscères de jeunes chevreaux. Sur les champs de bataille, le cavalier arrache le cœur et le foie du vaincu et le fait dévorer à sa monture. Dans les razzias, les enfants sont éventrés pour ce diabolique festin et le plus souvent sous les yeux de la mère hurlante de désespoir.*

<sup>166</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1931, p.20.

<sup>167</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti*- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, p.674-675.

*Et l'auteur rajoute en note de bas de page : ces temps derniers, en 1935, quand fut massacré près de Djibouti l'administrateur Bernard, ces scènes horribles se produisirent.<sup>168</sup>*

Mais pour Monfreid les plus cruels de tous sont les Danakils et c'est parmi eux qu'il trouvera les plus fidèles compagnons.

*J'avais entendu parler, dès mon arrivée dans les diverses popotes dont je fus l'hôte, de la cruauté des Danakils. C'est une réputation bien établie, indiscutable, faite et maintenue par les Ethiopiens qui n'ont jamais pu réduire ce peuple au servage ; la principale raison est, avant tout, le climat infernal de cette brousse sans ressources où l'Ethiopien acclimaté à la fraîcheur des hauts plateaux ne saurait vivre.*

*(...) A cette époque, j'étais naturellement très influencé par cette mauvaise réputation des Danakils, n'ayant eu aucun moyen de me former une opinion personnelle. J'étais bien loin de me douter que plus tard j'allais vivre de longues années parmi eux et leur donner une confiance que jamais ils ne trahirent.<sup>169</sup>*

Les Arabes aussi sont présentés comme des gens cruels et sans pitié. Et c'est Monfreid, l'Européen qui les a fréquentés le plus qui les définit dans cette conversation avec un autre Européen.

- *Voyez-vous, me dit-il, ces bédouins ne ressemblent en rien aux Arabes de la plaine. Ils sont encore très sauvages et le resteront longtemps. Je ne suis pas grand savant, mais je crois que c'est une autre race, car autant les fellahs sont lâches, paresseux et filous, autant ceux-là sont guerriers, sobres et loyaux. La vie d'un homme, bien entendu, pour eux ne compte pas... pas plus que la peur. Ils attaqueront tout naturellement une caravane, la massacreront sans pitié pour la piller, sans penser un instant qu'ils puissent faire là une chose criminelle. Mais par contre, si vous leur confiez votre bien, s'ils vous ont donné leur parole, ils se feront tuer pour le défendre.*

- *C'est un peu ce qui se passe, dis-je, pour les Arabes du Yémen et même pour les pirates zaranigs. Je ne serais pas surpris que ces montagnards aient avec eux des origines communes.<sup>170</sup>*

---

<sup>168</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.146.

<sup>169</sup> Idem, p.134.

<sup>170</sup> Idem - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.211.

Et lorsque ces indigènes décident de punir un homme pour une faute commise, c'est toute une sensibilité qui pourrait être choquée. Les punitions se définissent par rapport à la gravité de la faute commise. Ici c'est une punition correspondant à une faute mineure. Le coupable doit juste subir une flagellation. Monfreid écrit :

*Awad est de nouveau attaché, complètement nu, contre le mât, présentant son dos et ses fesses pour recevoir les coups de corde que tous ses camarades lésés sont autorisés à lui donner. (...)*

*Cette cérémonie terminée, Awad reprend le cours de ses occupations et sa place parmi ses camarades, comme si rien ne s'était passé.<sup>171</sup>*

Mais quand il s'agit d'un viol la sentence est plus accentuée. Le violeur reste à la merci de la famille de la victime. C'est Kessel qui écrit.

*Des askaris conduisent un homme d'âge mur, très sec, très droit. Il est enduit de goudron. Entre ses épaules est suspendu un tambourin sur lequel un soldat frappe régulièrement. Soudain le cortège s'arrête. L'homme est étendu. Un autre soldat lui donne dix coups de bâton.*

*A travers la poix, gicle le sang. Le cortège repart...*

*L'homme a violé une petite fille. On le promène à travers toute la ville et, pour attirer le peuple on fait résonner le tambourin. Quand il sera à bout de forces, on l'enchaînera, et il restera en prison jusqu'à ce que le père de la petite fille décide de son sort.<sup>172</sup>*

Et quand il s'agit d'une trahison, on coupe la langue du coupable. Monfreid confirme cela :

*Le patient est amené sous le grand arbre, où déjà les pendus se balancent depuis la veille. Il a le torse nu, les bras liés derrière le dos. La foule des paysans venus pour vendre leurs denrées va et vient, jetant un coup d'œil indifférent. Seuls quelques désœuvrés s'arrêtent pour assister à ce spectacle, comme nous regardons, sur le boulevard, un camelot vendre des spécialités étranges.*

<sup>171</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.240.

<sup>172</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p.138-139.

*Un aide saisit la tête du patient par le menton et par le front, le forçant à ouvrir la bouche. L'autre lui fend alors la joue droite d'un coup de couteau et, à travers cette plaie, saisit la langue qu'il tire au-dehors ; il la fixe dans cette position par une pointe de roseau traversant l'extrémité de part en part, pour l'empêcher de revenir dans la cavité buccale.*

*Le visage couvert de sang fait une grimace atroce que rien ne peut décrire. Une bave sanglante découle de la bouche forcément ouverte et se répand sur le torse nu ; des milliers de mouches assaillent le malheureux qui agite en vain sa tête mutilée pour les chasser.*

*Le supplicié reste ainsi exposé plusieurs heures devant la foule parfaitement indifférente. A la fin du marché, on le délivre en tranchant le bout de la langue déjà tuméfiée par un coup de couteau derrière la broche de roseau. On coupe ensuite ses liens : il est libre.<sup>173</sup>*

Le voleur est puni d'une autre manière. Il se fait couper la main, (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

*L'opération se fait sur la place en toute simplicité. Un boucher quitte un instant son étal sur un signe des zabaniyas qui mènent le condamné. Les clients patientent.*

*Le boucher frotte son couteau sur une pierre d'un geste machinal et professionnel. Puis, comme s'il découpait une épaule de mouton, il désarticule ce poignet, taillant péniblement les tendons, sans se presser, malgré le sang qui gicle et coule à flot.*

*Si le patient a des parents, ceux-ci ont préparé un plat de beurre bouillant, où ils plongent le moignon sanglant. L'opéré ramasse sa main, car elle devra plus tard être enterrée avec lui, après sa mort. Il peut s'en aller, il est libre, justice est faite...*

*S'il n'a pas de parents, il crève sur place d'hémorragie, et cela n'émeut personne. Quand le cadavre commence à sentir, une corvée de prisonniers le traîne avec une corde à travers la ville pour l'enterrer dans les champs.*

*Notre sensibilité d'Européens se révolte ; mais, avec la mentalité des gens de ce pays, la justice telle que nous la concevons serait inopérante et absurde.<sup>174</sup>*

Ou de plusieurs coups de fouet : « la cérémonie du kourbache », (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

<sup>173</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.69.

<sup>174</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.186.

*Dans cette peine, le nombre de coups dépend de la gravité du délit. Le patient, couché à terre sur le ventre, est tenu comme un écartelé par des aides qui tirent sur les quatre membres avec des lanières de cuir. Le bourreau frappe, sur son dos nu, avec une lourde tresse de crins de cheval longue de trois mètres, toute hérissée de petites pointes, de sorte que chaque coup enlève la peau.*

*Je fus impuissant à éviter l'application de cette torture, équivalente à la mort à partir de trente cinq ou quarante coups. Il ne s'agissait heureusement, dans ce cas, que de dix. Je pus obtenir du bourreau, moyennant dix thalers, qu'il frapperait toujours au même endroit, traitement de faveur qui diminue la surface de la blessure finale.<sup>175</sup>*

#### ▪ L'ivrognerie

Un autre aspect négatif de l'indigène est l'ivrognerie mais elle n'est pas généralisée et concerne seulement les Ethiopiens. (cf. citation ci-dessous de Monfreid)

*(...) L'ivrognerie chez les Abyssins n'est nullement méprisable (...)<sup>176</sup>*

#### ▪ L'indolence

L'indolence est un autre vice de l'indigène mais cela concerne surtout l'Arabe et demeure lié à son mode de vie (cf. citation ci-dessous de Monfreid). Il passe son temps à faire des affaires et collectionner des femmes.

*Le **nacouda** a un domicile et une femme dans chaque port d'escale. Il y a même quelques intérêts sous forme de troupes. Il est ainsi assuré de faire partout d'agréables séjours, qu'il prolonge d'ailleurs volontiers sous les prétextes les plus futiles.*

*A bord, il vit étendu sur de très beaux tapis de Perse, prodigieusement crasseux, buvant le thé parfumé de cannelle et fumant sa médaha incrustée d'argent ; il écoute les versets du Coran et somnole, indifférent aux punaises et aux cafards.<sup>177</sup>*

Le nacouda et Salim Atoufa en sont des exemples concrets (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

<sup>175</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.32.

<sup>176</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.137.

<sup>177</sup> Idem - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p.29.

*Comme tous les Arabes vivant en Ethiopie, il absorbait d'invraisemblables quantités de kat, cette plante originaire de l'Arabie heureuse dont l'euphorie berce peut-être ici une inconsciente nostalgie.*

*Accroupi sur des coussins luisants de crasse dans la demi-obscurité de la case, il vit entouré de ses satellites familiers, venus eux aussi, des montagnes du Yémen.<sup>178</sup>*

### ▪ La paresse

Les frères Tharaud (cf. citation ci-dessous) considèrent que « la paresse des Ethiopiens défie toute imagination ».

*Ce n'est pas, j'imagine, qu'il se fit de grandes illusions sur le caractère des Abyssins, menteurs, cupides, inconstants, peu capables de reconnaissance, d'une paresse qui défie toute imagination, pleins de méfiance, pour ne pas dire de haine, à l'égard des étrangers ; mais il éprouvait de l'attrait pour ce peuple où se conservaient tant de vestiges de grande civilisations disparues ; dont la vie de tous les jours se présentait comme un commentaire familier de la Bible et d'Homère, et qui depuis deux millénaires avait réussi à défendre, dans ce coin de l'Afrique, un christianisme abâtardi mais un christianisme tout de même – ce qui, pour un esprit aussi religieux que le sien, n'était pas un mince mérite.<sup>179</sup>*

Armandy (cf. citation ci-dessous) atténue mais le double emploi de l'adjectif « lents » avec pression emphatique sur le second est très suggestif.

*Toutefois, si les Abyssins sont prompts à palabrer, ils sont lents à se décider et plus lents encore à agir.<sup>180</sup>*

Mais c'est surtout la paresse qui va caractériser l'indigène. Jean d'Esme (cf. citation ci-dessous) souligne la paresse des Arabes qui passent une grande partie de leur journée à regarder les autres travailler.

<sup>178</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.115.

<sup>179</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p.64.

<sup>180</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p.43.

*Réunis devant de minuscules tasses de cuivre, paresseusement accroupis sur les sièges, jambes repliées et babouches abandonnées, ou mollement étendus sur les lits, le long tuyau du narghilé aux lèvres, les clients dégustaient sans hâte leur café maure, sirupeux et bourbeux. Impassibles dans leur longue robe blanche, le turban auréolant leur masque régulier et bruni, ces messieurs de la ville arabe regardaient s'agiter et peiner et s'ébattre sous leurs yeux désabusés une humanité tumultueuse.*<sup>181</sup>

Nizan (cf. citation ci-dessous) précise que les cafés sont « des lieux où l'on atteint le kief », l'euphorie.

*Accroupis à la porte de petits cafés enfumés, les hommes bienheureux fument des pipes à eau, raniment leurs charbons. Ils ont quelquefois le dos recouvert de ces ventouses faites d'une corne de chèvre, qui aspirent le mauvais sang des maladies. Les cafés ont une place énorme. C'est un des lieux où l'on atteint le kief.*<sup>182</sup>

Le Dankali est, lui aussi, un homme qui cultive l'art de la paresse comme le dit très justement Monfreid (cf. citation ci-dessous).

*Le pankka pend au plafond comme une loque indéfinissable ; dans un coin le préposé à la manœuvre de cet appareil, dort la bouche ouverte, insensible aux milliers de mouches qui se disputent les orifices de son visage béat. C'est un jeune Dankali de 8 à 10 ans, détaché du pénitencier pour rafraîchir le commissario. Comme tous ses congénères, il a le don du sommeil pour oublier tout ce qui est désagréable. La prison, pour ces gens-là, est un long somme où le temps ne se chiffre plus.*<sup>183</sup>

L'Ethiopien, quant à lui, a fait de la paresse un mode de vie comme le dit si bien un Arabe à Kessel. C'est par la bouche d'un Arabe que Kessel (cf. citation ci-dessous) nous rapporte quelques traits caractéristiques de l'Ethiopien :

<sup>181</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p.63.

<sup>182</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 19, p.108-109.

<sup>183</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.47.

*(..) Dans ce pays, seuls les Arabes s'occupent de la vente des esclaves. Les Abyssins sont trop paresseux et ne sortent guère de leur contrée. Nous, ceux du Hedjaz, d'Assir, du Yémen, nous voyageons beaucoup. Nos pères ont été très très loin, jusqu'en Europe, jusqu'aux Indes. C'est dans notre sang.<sup>184</sup>*

Et lors d'une discussion, Armandy dévoile cet attrait pour la paresse chez l'Éthiopien (cf. citation ci-dessous). C'est donc l'abandon de toute volonté de produire qui le caractérise.

*- En créant des ressources à l'indigène, on développe ses besoins.*

*- Non : l'indigène – je parle ici de l'Éthiopie – n'a pas besoin et n'en veut pas avoir. A travailler, il préfère vivre de rien et ne rien faire, et n'admet qu'une seule industrie : le batchich. Depuis trente ans, je le pratique et je le connais bien. Fourbe, astucieux, menteur, excellent à temporiser, à éluder les solutions précises, opposant à toute initiative étrangère une force d'inertie qui s'appuie sur la nécessité d'une autorisation pour réaliser la moindre chose, il attend patiemment que l'Européen, attiré par les ressources du pays, se décide à lâcher le batchich. Après quoi, un autre survient, élevant un nouvel obstacle, et tout est à recommencer.<sup>185</sup>*

L'indigène est paresseux mais il est aussi ignorant et les propos de l'empereur éthiopien viennent confirmer ce fait. Et à la question sur l'influence européenne dans l'empire éthiopien, voici comment le deux cent vingt cinquième descendant de la Reine de Saba répond à Monfreid venu s'entretenir avec lui.

*- Que pensez-vous, Majesté, de l'influence européenne dans votre empire ?*

*- Ce que j'en pense importe peu, en regard de ce que doit en penser mon peuple.*

*Quand vous prenez un remède, vous n'attachez guère d'importance à son goût pour déclarer que vous l'aimez plus ou moins, vous désirez seulement qu'il soit approprié au mal dont vous souffrez. J'estime donc l'influence européenne salubre, et en l'assimilant convenablement, mon peuple pourra devenir plus fort, assez fort, pour suivre seul la*

<sup>184</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p.80.

<sup>185</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.193.

*marche du progrès. Le tout est de l'assimiler... Mon pays, voyez-vous, est comme un palais de la Belle au Bois Dormant, où tout est demeuré stationnaire depuis deux mille ans. Il faut donc prendre de minutieuses précautions au réveil d'une aussi longue léthargie. Ce progrès montré brusquement au peuple que nous sommes, ne peut lui apparaître instantanément sous sa forme véritable. C'est comme si vous rendiez la vue à un aveugle de naissance. Il devra, au début, fermer les yeux pour se diriger, car les sensations nouvelles de sa rétine n'auront aucun sens avant de s'y être adapté.*

*Je dois lutter, d'une part, contre l'impatience des philanthropes européens, et de l'autre contre l'inertie de mon peuple qui préfère fermer les yeux devant cette lumière trop brusque.<sup>186</sup>*

#### ▪ La fourberie

La fourberie est un autre trait caractéristique de l'indigène (cf. citation ci-dessous de l'indigène). Les Arabes en font une partie indiscernable de leur être.

*Poltrons, lâches, paresseux et tous les vices... Que dis-je, tous les vices ! S'ils avaient encore des vices, ils auraient une personnalité... Non, même pas cela. Ils se prêtent à tous les vices pour quelques sous. Ils ne travaillent que sous la menace de la cadouille. Ce sont des bêtes de somme. Oh ! En cela, les Anglais savent les mener.<sup>187</sup>*

#### ▪ Le mensonge

Le mensonge est par contre un art partagé par tous les indigènes toutes races et toutes distinctions sociales confondues (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

*La grande difficulté dans ce pays avec les indigènes c'est de savoir faire la part du vrai et celle du faux ; car la défiance systématique conduit à des résultats déplorables. Je crois qu'il y a une sorte d'instinct qui ne trompe pas sept ou huit fois sur dix. Le tout est de le posséder.<sup>188</sup>*

<sup>186</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.229.

<sup>187</sup> Idem - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.168.

<sup>188</sup> Idem - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.160.

### ▪ Le vol

L'indigène est aussi voleur. Armandy (cf. citation ci-dessous) constate même que cela est une activité assez naturelle en Ethiopie.

*Telle qu'elle est, la police suffit à assurer, sinon l'immunité, du moins la sécurité de la rue. On n'y moleste point l'étranger, mais il arrive qu'on l'y vole. Ce risque n'est pas spécial à Addis-Abéba et un veston bien boutonné vaut mieux, pour en prémunir le passant, que toutes les polices du monde.<sup>189</sup>*

### ▪ La stupidité

Il est voleur mais aussi stupide. C'est ainsi que Monfreid qualifie Abdi le Somali (cf. citation ci-dessous).

*Mais cet homme est stupide, dis-je à l'officier en désignant Abdi ahuri ; excusez-le, c'est un Somali sans usages et un peu faible d'esprit.<sup>190</sup>*

Armandy, quant à lui, révèle (cf. citation ci-dessous) une scène comique dans laquelle un ministre français aurait pu périr. Cela lui permet de suggérer qu'il était dangereux de se confier à des gens (ici les Ethiopiens) trop « enthousiastes » pour ne pas dire stupides.

*Le peuple accueille son collier neuf avec cette allégresse frénétique qui, dans tous les pays, provoque un coup d'état. En signe de réjouissance, il tira des coups de fusil. Suivant la tradition, quelques-uns s'égarèrent et il y eut des morts et des blessés, parmi lesquels le premier drogman et un interprète de la légation française. Un enthousiaste, au comble de la joie, tira même sur notre ministre qui se montra assez bon diplomate pour n'être point blessé. Bref, tout se passa le mieux du monde.<sup>191</sup>*

### ▪ La cupidité

<sup>189</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.152.

<sup>190</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.34.

<sup>191</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p.221.

Par contre la cupidité est du côté des Arabes car ils sont avant tout des contrebandiers. (cf. citation ci-dessous de Monfreid)

*J'ai compris, en voyant ces hommes résolus, que leur métier n'est pas une plaisanterie. Une fois engagée dans leur entreprise, la vie de n'importe qui, pour eux, ne compte plus : ce sont les barbares primitifs prêts à tuer l'adversaire sans le moindre scrupule. Ils sont ce que nous devenons nous-mêmes, nous les civilisés, éduqués de morale, nourris du respect de la vie du prochain, quand on nous force à faire la guerre. Après très peu de temps, nous massacrons nos semblables sans l'ombre d'un scrupule, sans trace de remords, avec la même passion que le chasseur, quand il poursuit et tue son gibier. Tel est l'homme, quel que soient sa race et les temps où il vit.<sup>192</sup>*

L'indigène est un homme que rien ne peut faire évoluer même s'il a vu l'Europe et y a fait des études. Il peut au contraire utiliser ses acquis pour mieux servir le mal. Et Monfreid donne l'exemple d'Ato Joseph, l'enfant de la mission (cf. citation ci-dessous).

*Le prodigieux roman de vie de ce solitaire qui vécut plus de trente ans en Europe à la suite d'un génial aventurier, Léontief, n'a laissé sur son âme aucune empreinte. Tout a été effacé d'un seul coup, dès son retour à la terre natale où la vie primitive de son enfance l'a repris, exactement pareil à ce qu'il était en la quittant.*

*Ainsi en est-il de tous les indigènes, si cultivés soient-ils. Il faut plusieurs générations pour tuer chez l'individu cette puissante affinité vers l'état d'équilibre de sa race<sup>193</sup>.*

Ces traits négatifs attribués au regardé ne sont pas toujours partagés par le narrateur. Et ce sont les idées reçues que ce dernier cherche parfois à combattre. Ce dernier pourra même aller jusqu'à les attribuer au regardant. Les indigènes et plus particulièrement, selon Monfreid, vivent dans un monde « stable » et que les Européens viennent dégrader (cf. citation ci-dessous). Le langage de Monfreid est un langage de compromis, c'est un raciste qui défend le Noir.

<sup>192</sup> Monfreid (Henry de.) - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.238.

<sup>193</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.240.

*Quelle douceur d'oublier l'humanité turbulente et sa course à l'abîme, en ce coin délaissé où vivent encore des hommes qui n'ont pas goûté au fruit maudit de l'arbre de la science.*

*On pourrait vivre là mille ans sans l'ombre d'un regret, tandis qu'à 50 ans, parmi notre monde civilisé, toujours en marche, on se sent déjà isolé, incompris, abandonné... On n'est plus à la page... Alors on se sent vieilli, on pressent la mort et on l'accepte comme un terme à une vie désormais impossible, tant on est étranger au milieu nouveau.*

*Cette stabilité des races parvenues à leur terme d'évolution, dites à tort primitives, exerce sur nous et malgré nous, un charme puissant et invincible.*

*Mais, hélas, ces hommes qui vivent sans souci du temps dans ce bel équilibre, bientôt seront tous emportés par la course folle de la race insatiable et malheur à celui qui voudra dire à ces peuples qu'ils doivent rester ce qu'il sont ou disparaître.<sup>194</sup>*

Et il poursuit que vouloir changer tout un peuple et vouloir le façonner à son image (ici l'Occident) c'est vouloir le rendre « malheureux » (cf. citation ci-dessous).

*Si vous voulez appliquer à ces hommes nos idées égalitaires, il faut les éduquer, c'est-à-dire commencer par leur ouvrir les yeux sur leur pitoyable sort, éveiller le sens de la comparaison et créer en eux un élément qu'ils n'ont pas, l'ambition. On fera naître à sa place, dans ces conditions un sentiment d'envie et de haine. Ces Gallas, comme tous les nègres et peuples dit faussement « sauvages », ne sont pas des primitifs. Si leur civilisation ne paraît pas plus avancée que celle de notre race à l'époque des caravanes, leur âme ne saurait être comparée à ce qu'était la nôtre en ces temps reculés.*

*La race blanche avait en elle cet élément d'ambition, élément initial d'évolution, d'instabilité perpétuelle qui manque totalement à la race noire. Ceci n'a rien à voir avec l'intelligence, un Galla, un Soudanais, un Somali, pourra faire un habile médecin, un géomètre un ingénieur, si on lui fait suivre le même cycle d'éducation qu'à un enfant de race blanche. Il apprendra, imitera aussi bien et même quelquefois mieux, mais c'est une œuvre sans lendemain.*

*Vouloir mettre tout un peuple, toute une race, sur la même voie d'évolution que nous est une absurdité, si cette race n'a pas en elle le moyen de s'y maintenir, si elle n'a pas l'élément moteur de cette évolution. Il faudra l'y conduire de force comme on pousse une charrette dans une montée ; si un instant on l'abandonne elle retombera au point d'où elle est partie.*

<sup>194</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse* - Paris : N.R.F ; 1935, p.44.

*Un monde où il y a plusieurs races doit avoir plusieurs civilisations ; vouloir unifier c'est vouloir détruire ce qui ne s'adapte pas, c'est la race la plus forte qui tuera toutes les autres.*

*L'Abyssin, je l'ai déjà dit, a trouvé la formule sociale parfaitement adaptée au génie de sa race et il y demeure parce qu'il n'a pas le désir d'en sortir. Le Galla, dont il a conquis le pays, lui aussi a trouvé la formule définitive correspondante à son âme beaucoup plus simple, et, pas plus que l'Abyssin, il n'en veut sortir.*

*Alors très sagement, par instinct probablement, les Abyssins se sont gardés de toucher à cet édifice naturel dans lequel le Galla vit en équilibre avec lui-même. Avec très peu d'efforts ils ont utilisé les forces vacantes de ces hommes sans besoin. Si, au contraire, ils leur avaient donné des besoins nouveaux, des désirs, ils auraient neutralisé ces forces par les efforts nouveaux qu'elles auraient dû fournir. Ils auraient perdu ainsi le bénéfice de ces forces et fait un peuple de malheureux.<sup>195</sup>*

« La race blanche » a abusé de la confiance de ces indigènes et a fait preuve d'hypocrisie et de mauvaise foi (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

*Le désir de changer sa vieille civilisation patriarcale pour celle des peuples de la lointaine Europe, inventeurs et animateurs de tant de merveilles, amena les Abyssins à faire de cruelles expériences avec les nouveaux débarqués. On leur vendit des canons inutilisables qu'on voit encore à Dire-Daoua, on leur fit des ponts bâtis en terre, comme je vous montrerai les ruines en allant à Harrar.*

*Confiants au début pour ces hommes nouveaux qu'ils admiraient, ils comprirent bientôt combien ils étaient dupes.*

*Désormais un Européen qui accepte un emploi du gouvernement abyssin, si honorifique soit-il, n'est plus un conseiller ou un éducateur, mais un domestique à gages, bon à exploiter et à mettre à la porte. Le mépris mérité de quelques hommes sans vergogne, ni amour-propre, rejaillit aujourd'hui sur tous. Alors ceux qui en sont injustement victimes comme M. L... crient à l'ingratitude et à la xénophobie.<sup>196</sup>*

Et des voyageurs écrivains européens comme Armandy ont seulement, selon Monfreid, donné une image erronée des indigènes. Ici Monfreid veut montrer qu'il connaît bien les Abyssins (cf. citation ci-dessous). Il veut détruire les « illusions insensées » et faire découvrir un Ailleurs « autrement ».

<sup>195</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.127.

<sup>196</sup> Idem, p.59.

*Je connais les défauts des Abyssins, je ne m'étonne pas de ce qui paraît aux Européens révoltant, inconcevable, inouï, car je sais qu'avec eux, finalement tout s'arrange, tout s'aplanit, à condition d'avoir de la patience, le calme, l'inertie. Surtout l'inertie, force immense qui épuise sans effort l'adversaire. C'est elle qui protège encore l'indépendance de ce vieux peuple, c'est l'ultime citadelle où il demeure assiégé.*

*Nous partons demain matin, vous allez voir de vos yeux. Il faut surtout oublier tout ce que vous avez lu sur le pays que vous allez visiter.*

*Je mets au même panier les livres pleins de fiel comme celui d'Armandy, où les éloges dithyrambiques des journalistes à gages. Ces derniers sont les plus néfastes car ils entretiennent en Europe des illusions insensées et réalisent un aveuglement à la faveur duquel l'abîme se creuse. Je compare l'œuvre de ces flatteurs au travail des termites dévorant le bois d'une charpente. Rien ne le révèle sous le vernis et les dorures ; mais un jour l'édifice s'écroule et il n'en reste que poussière.*

*Les autres, ceux qui ne font pas de compliments payés, sont plus rares, je ne connais guère que le livre d'Armandy : « La désagréable partie de campagne. » Cet ouvrage est ce qu'il devait être après un séjour de trois mois. L'auteur parle avec sincérité, il dit de grandes vérités, mais il n'a vu que la surface, cette surface factice et de mauvais aloi déposée sur la vieille âme abyssine par l'écume de notre civilisation moderne. Il les accuse des vices et de défauts qu'ils ont développés ou acquis à notre contact.*

*J'espère vous montrer le pays tout autrement et vous le faire aimer.<sup>197</sup>*

L'Arabe possède toutes les tares. Il est mesquin, il est traître. L'Arabe donc inquiète mais sa fourberie est d'une autre nature que celle du noir. Elle manque de finesse, elle est plus animale. Elle est méprisable. La qualité de voleur lui est généralement, et quasi unanimement, accordée. Enfin l'Arabe ment en permanence.

Ainsi il est temps de nous référer à la fiche signalétique de Montabert (mentionnée au début de l'étude de l'aspect moral de l'indigène) et de comparer nos analyses. Mais il serait judicieux de récapituler nos remarques dans un tableau. Ce tableau comportera deux colonnes qui vont distinguer l'aspect moral positif de l'indigène d'un côté et l'aspect moral négatif de l'indigène d'un autre côté. Ces notes concerneront les indigènes tout azimut (Somalis, Afars, Arabes et Ethiopiens). Voyons d'abord l'aspect moral positif.

---

<sup>197</sup> Idem, p.59.

| Aspect moral positif | Somalis   | Afars     | Arabes   | Ethiopiens |
|----------------------|-----------|-----------|----------|------------|
| Douceur              |           | X         |          |            |
| Innocence            |           | X         |          |            |
| Sympathie            |           | X         |          |            |
| Prévenance           |           | X         | X        | X          |
| Attachement          | X         | X         |          | X          |
| Générosité           |           | X         |          |            |
| Hospitalité          |           | X         | X        |            |
| Déférence            |           |           |          | X          |
| Fidélité             | X         | X         |          |            |
| Dévouement           | X         | X         |          |            |
| Courage              | X         | X         | X        | X          |
| Résignation          | X         | X         | X        |            |
| Sacrifice            |           | X         |          |            |
| Solidarité           | X         | X         | X        |            |
| Sagesse              |           | X         | X        | X          |
| Complicité           | X         | X         |          | X          |
| Fierté               | X         | X         | X        | X          |
| Indépendance         | X         | X         | X        | X          |
| Intelligence         | X         | X         | X        | X          |
| <b>TOTAL</b>         | <b>10</b> | <b>18</b> | <b>9</b> | <b>9</b>   |

Voyons, à présent, l'aspect moral négatif.

| Aspect moral négatif | Somalis   | Afars     | Arabes    | Ethiopiens |
|----------------------|-----------|-----------|-----------|------------|
| La peur              | X         | X         |           |            |
| L'esclavagisme       |           |           | X         | X          |
| La mendicité         | X         |           |           | X          |
| La superstition      | X         | X         | X         | X          |
| La naïveté           | X         | X         |           | X          |
| La fatalité          | X         | X         | X         | X          |
| La corruption        |           |           | X         |            |
| L'hostilité          | X         | X         | X         | X          |
| La cruauté           | X         | X         | X         | X          |
| La sans pitié        | X         | X         | X         | X          |
| L'insensibilité      | X         | X         | X         | X          |
| L'ivrognerie         |           |           |           | X          |
| L'indolence          |           |           | X         |            |
| La paresse           |           | X         | X         | X          |
| L'ignorance          |           |           |           | X          |
| La fourberie         |           |           | X         |            |
| Le mensonge          | X         | X         | X         | X          |
| Le vol               | X         | X         | X         | X          |
| La cupidité          |           |           | X         |            |
| <b>TOTAL</b>         | <b>11</b> | <b>11</b> | <b>14</b> | <b>14</b>  |

Un tableau récapitulatif permet de donner une vue d'ensemble sur les deux aspects des indigènes qui constituent la région de la Corne de l'Afrique.

**Tableau récapitulatif :**

| Aspect moral | Somali    | Afar      | Arabe     | Ethiopien |
|--------------|-----------|-----------|-----------|-----------|
| Positif      | 10        | 18        | 9         | 9         |
| Négatif      | 11        | 11        | 14        | 14        |
| <b>TOTAL</b> | <b>-1</b> | <b>+7</b> | <b>-5</b> | <b>-5</b> |

Nos conclusions ne sont pas représentatives d'une vision exhaustive mais elles permettent de donner une idée à partir d'un échantillon d'écrits choisis parce qu'ils étaient les seuls disponibles au moment de notre étude. Ces tableaux nous montrent donc que seul l'Afar a su gagner la sympathie des écrivains voyageurs puisqu'il est le seul qui se trouve bien situé dans la partie positive de l'axe des abscisses. Le Somali reste au seuil de la positivité. L'Arabe et l'Ethiopien représentent, quant à eux, la négativité absolue. Mais si on fait le total du total puisque, n'oublions pas, les quatre type d'indigènes se trouvent sur la même ligne dans la chaîne des êtres, on obtiendra alors :

$$(-1) + 7 + (-5) + (-5) = \boxed{-4}$$

L'indigène est donc négatif, le voyageur peut alors justifier son entreprise coloniale qui consiste à adoucir les mœurs. Il va d'abord chercher à comprendre la mentalité de l'indigène, le regardé.

### 3. La mentalité du regardé : différence ou négativité ?

Absence de logique et superstition sont les principales caractéristiques du regardé. Ce dernier n'appréhende pas le monde de la même manière que le regardant. Certains auteurs insistent sur la différence du mode de raisonnement du regardé et non sur sa prétendue infériorité par rapport au mode du regardant.

Des écrivains comme Monfreid ont eu l'occasion d'observer longuement le regardé et la société dans laquelle il vit. Voici un exemple de Monfreid.

*Or, quand un indigène ne sait vraiment rien, il explique à sa manière et trouve toujours une raison, faisant intervenir au besoin les puissances surnaturelles. Mais quand il répond qu'il ne sait rien, c'est qu'il a des raisons pour se taire.<sup>198</sup>*

Monfreid essaie de traduire la profondeur même de l'âme indigène en essayant de comprendre les raisons profondes et intérieures de l'indigène. C'est d'ailleurs une tentative que chaque voyageur a entrepris pour mieux éclairer son lectorat. C'est l'absence de rapports de causalité entre les faits qui peut caractériser les indigènes.

Monfreid paraît être comme celui qui a essayé le plus de comprendre la mentalité des Arabes rien que par le nombre plus important de ces écrits sur les indigènes. Ici, il explique à son interlocuteur la mentalité des indigènes.

*N'oubliez jamais que vous êtes, que nous sommes, pour eux, non seulement des étrangers, mais des êtres à part avec lesquels ils ne croient pas pouvoir partager de communs sentiments. Ils n'ont pas eu l'intention de vous cacher quoi que ce soit ; ils n'ont pas osé vous en parler, voilà tout, ignorant tout de votre âme.*

*Nous faisons devant eux tant de choses incompréhensibles qu'ils nous regardent commettre les plus évidentes gaffes, croyant toujours à des raisons supérieures hors de leur entendement. Tant de petites*

---

<sup>198</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.164.

*choses, pour nous insignifiantes, souvent machinales, prennent à leurs yeux une importance insoupçonnée et nous ne pouvons concevoir les idées qu'elles font naître en leur esprit simple. Vous êtes-vous jamais demandé ce que peut penser un Bédouin en nous voyant manger des morceaux de viande enfermés pendant des mois dans des boîtes de fer ou, quand nous nous mouchoons dans un petit vêtement, pour replier et tenir bien au chaud ces mucosités qu'ils rejettent comme des excréments ?*

*Mais il y a autre chose chez eux qui vient fausser notre jugement, c'est le peu de cas qu'ils font des actes du passé. « Illa fat mat », disent les Arabes, ce qui est passé est mort, et cette manière de penser n'est pas une amoralité de primates ; non, tout au contraire : c'est la conséquence de leur fatalisme inné dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, en lequel il n'y a ni résignation, ni apathie. A leurs yeux, nul n'est responsable, c'est donc le crime qu'il faut punir et non l'homme. Leur rancune a ainsi un caractère impersonnel où l'amour-propre n'entre pas. Que de temps et de patience ne faut-il pas pour être de plain-pied avec ces races et, malgré tout, jamais nous n'y parvenons sur tous les plans...<sup>199</sup>*

L'abandon de toute volonté de cultiver chez l'indigène éthiopien est dû à des circonstances politiques que l'Européen ne peut comprendre que s'il réalise les faits lui-même en se rendant sur les lieux des événements. Armandy nous révèle la mentalité des Ethiopiens à travers les propos d'un ancien du pays.

*De vastes régions incultes ne sont peuplées que de tribus errantes qui y vivent en permanence à l'état de demi-famine, d'une poignée de dourah cru et du lait de leurs maigres chèvres. Quand le dourah vient à manquer – et il manque régulièrement dans l'intervalle des moissons – ils tuent d'abord les chèvres, les mangent, puis serrent leur ceinture jusqu'à ce qu'ils en meurent. Voilà pourquoi vous dormirez bien cette nuit.*

*Son détachement m'insurgeait :*

*- Inculte ne veut pas dire fatalement stérile. Pourquoi ces malheureux ne cultivent-ils pas ?*

*- Parce que cela reviendrait pour eux exactement au même. Ce que les sauterelles laisseraient de leur moisson, la « race élue » le leur confisquerait. A ce labeur ingrat, dont un autre profite, les tribus errantes préfèrent digérer sans rien faire leurs crampes d'estomac. C'est un point de vue comme un autre et qui, d'ailleurs, peut se défendre. D'où les conséquences périodiques de cette grève de la faim à laquelle les accule le gouvernement du pays.*

<sup>199</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.127.

- *C'est monstrueux !  
Romancier que vous êtes ! Mais non : c'est abyssin.*<sup>200</sup>

La mentalité est un des principaux opérateurs de la liaison entre l'être et son environnement. En d'autres termes, c'est un marqueur de la culture. L'être se définit, non seulement par ses traits moraux mais aussi par ses traits mentaux. Il semble même y avoir un lien d'implication réciproque entre ces deux types de traits. La naïveté, la bonté, l'honnêteté... impliqueraient la primitivité et vice-versa. La mentalité primitive n'est pas un signe de négativité chez le regardé. Elle est beaucoup plus un signe de la différence-*Autre* que de la différence tout court. Seulement la mentalité ne se manifeste qu'à travers des mœurs et des coutumes.

#### **4. Mœurs et coutumes de l'Autre : sauvagerie ou barbarie**

L'esprit du voyageur étant cartésien et la mentalité primitive étant déroutante pour son esprit, elle devient donc des mœurs et des coutumes bizarres. Et ce dernier ne peut voir en cette mentalité primitive qu'une certaine bestialité. Mais encore une fois, ces mœurs et coutumes ne se veulent ici que des termes de la différence entre l'ici et l'Ailleurs, entre le regardant et le regardé, et non l'expression d'une prétendue infériorité de l'Ailleurs par rapport à l'ici, du regardé par rapport au regardé. Dans l'œuvre, elles touchent pratiquement tous les aspects de l'Altérité indigène dans ses rapports avec l'extérieur, c'est-à-dire le cycle de la vie (naissance, vie, mort), les rapports de l'homme avec la nature, la vie spirituelle, l'éducation, la vie sociale (danses, rapports sociaux...), et la logistique (alimentation, habillement, maison en bois et autres instruments.)

L'habitat de l'indigène et « construite à la manière indigène » a suscité différents sentiments chez le voyageur. C'est pourquoi ce dernier insiste sur la forme géométrique de la case et sur les différents matériaux qui la constituent. Il ne peut que s'enthousiasmer « sur la remarquable solidité » de

---

<sup>200</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.66.

la maison et souligner l'ingéniosité de l'indigène qui a su exploiter avec beaucoup de simplicité la nature. C'est « la terre de termitière » qui est utilisée comme argile pour construire le mur de la case. Loin des progrès techniques, les indigènes réalisent des œuvres qui feront pâlir le plus doué des architectes sorti des grandes écoles européennes. Cependant malgré son génie dans le système de chauffage, l'indigène demeure impuissant face aux insectes qui le harcèlent dans son habitat. Et à force de se faire piquer, son corps acquiert une certaine « immunité ». Monfreid parle ici en connaissance de cause.

*Ma case est rectangulaire, longue de sept mètres, large de quatre. Elle est construite à la manière indigène : les murs et les cloisons sont faits de grosses branches et de troncs d'arbres plantés côte à côte. Les vides sont remplis par des branchages de moindre grosseur et le tout recouvert d'argile, que l'on lance violemment en grosses boules ; cette boue pénètre ainsi et, en séchant, donne à l'ensemble une remarquable solidité.*

*On emploie de préférence la terre de termitière qui est une argile de la meilleure qualité, minutieusement choisie par ces industriels insectes et renforcée par leur salive.*

*(...) Dans les cases ainsi chauffées et éclairées, il faut vivre accroupis car, au ras du sol, la fumée n'accommode pas. Aussi quand on lui fait l'honneur d'un siège élevé – une chaise, comme en possèdent quelquefois les familles riches, - le visiteur européen ne peut y tenir une minute : il suffoque et s'enfuit ; il ne comprend pas comment les indigènes peuvent vivre dans cette fumigation. Il met cette endurance sur le compte de l'habitude, se le tient pour dit et n'entre plus dans une case quand il y a du feu.*

*Pour cette raison, j'ai adopté les usages et je vis, au ras du sol, sur des tapis de peau de bœuf.*

*Cette fumée a encore une précieuse vertu, celle d'éloigner les termites de la toiture en chaume. Une case où on ne fait pas de fumée s'écroule quelques mois après sa construction. Les termites retrouvant dans les murs la terre de leur phalanstère, la reprennent, la pétrissent grâce à leur merveilleuse salive, et rebâtissent dans le chaume qu'ils dévorent à mesure. On comprend le résultat fatal, et il se produit brusquement, sans que rien le fasse prévoir, car l'aspect extérieur des pièces de charpente n'a pas changé ; l'intérieur seul se creuse de plus en plus, et un beau jour tout s'effondre comme un château de cartes : la maison n'est qu'un tas informe d'innombrables détritits. Cette mésaventure est arrivée à un jeune négociant belge qui avait perfectionné le chauffage en supprimant la fumée. Le phénomène se produisit pendant sa sieste. On le vit émerger d'un tas de poussière : c'est tout ce qui restait de sa maison.*

*Pendant les premiers jours, j'ai été très incommodé par les puces. A certaines époques, au temps de l'herbe, disent les indigènes, elles naissent on ne sait comment et envahissent les habitations. On en est littéralement couvert pendant la nuit. Le phénomène le plus remarquable est la rapidité d'adaptation à ces parasites. Après huit jours, ils avaient cessé d'exister pour moi, je ne sentais aucune piquûre et mon sommeil n'était plus troublé.*

*Mais vient-on changer de résidence, c'est-à-dire à changer de puces, on est à nouveau dévoré et faut recommencer à s'adapter. Il est vrai que c'est plus rapide, un jour ou deux suffisent, et si on renouvelle fréquemment ces déplacements, on finit par acquérir l'immunité absolue.*

*Les ressources pour la nourriture sont peu variées ; lait fumé, tief ou doura pour faire l'injira, ou la boudena, beurre également fumé, miel et des volailles à profusion. Pas de légumes ; cependant la terre est fertile, mais l'indigène n'en a pas l'habitude et rien ne peut le décider à rompre sa routine. Il ne connaît que le pois, qu'il mange grillé, la fève et la lentille.<sup>201</sup>*

Et en se rendant chez un autre indigène, Monfreid soulignera l'odeur qui règne dans ce genre d'habitat (cf. citation ci-dessous). C'est une odeur de pourriture que l'habitant ne détecte plus à force d'y vivre.

*Dans l'intérieur de la case, la terre battue est couverte de peaux de bœuf et d'étranges fourrures sans valeur marchande qu'il a dû garder, car le piège est aveugle : il tue sans choisir tout ce qui se présente. La plupart dégagent une violente odeur, ce sont les dépouilles des blaireaux, des civettes, des hyènes, des chacals, etc.*

*Un attirail de trappeur encombre les murs. Des guirlandes de viande coupée en lanières sèchent, tendues d'une cloison à l'autre.*

*Une intolérable odeur de charogne se dégage de tout cela, mais le maître du logis semble l'ignorer car il m'invite à m'étendre confortablement sur ces dépouilles, fier dans le fond de me montrer le confort dont il dispose.*

*J'imagine l'homme préhistorique vivant de la sorte, au fond des cavernes où il apportait la chair et les peaux sanglantes du gibier tué de haute lutte. Mais les femmes et les enfants, ici, font défaut.<sup>202</sup>*

Les animaux ont toujours cohabité avec les indigènes (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

<sup>201</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 195, p.43.

<sup>202</sup> Idem, p.240.

*Dans la toucoul l'air est lourd et chaud ; il y a dans cette hutte ronde, de deux mètres de rayon, trois vaches, une douzaine de chèvres, des moutons, deux ânes, nos mules, les maîtres du logis, hommes, femmes et enfants et nous-mêmes...*

*Le feu, seul luminaire, s'éteint. Les braises jettent une lueur rouge et indécise. Les punaises nous dévorent ; elles nous envahissent par myriades, sortant des murs par nappes continues. Les bouses de vaches tombent lentement avec un bruit mat, des cataractes d'urine semblent tout submerger ; les hommes ronflent, les ânes se soulagent bruyamment...*

*Nous sortons dans la nuit froide. Ali s'éveille en se grattant et comprend sans explication pourquoi nous préférons être dehors. Nous passons le reste de la nuit à rôtir par fractions successives devant un grand feu en plein air.<sup>203</sup>*

Les pratiques liées au mariage sont une autre caractéristique de la coutume musulmane. C'est la pratique de l'excision qui retient d'abord l'attention. C'est Ida Treat qui rapporte :

*C'est comme toutes celles de sa tribu, Halima est une fille « cousue », comme il convient, depuis l'âge de sept ans. La sorcière du pays a rapproché et réuni ses chairs tendres avec des épines de mimosa.*

*Ce sera au mari de rompre la cicatrice vieille de huit ans pendant la lune de miel : une semaine dans l'obscurité d'une case où l'on enferme le jeune couple comme dans une prison. Honte à l'homme s'il ne parvient pas à ses fins. Il n'y a que les vieillards et les impuissants qui ont recours au couteau.*

*Mais elle connaîtra encore les épines de mimosa, la jeune mariée. Si, du moins, elle échappe à la malédiction de stérilité qui frappe tant de femmes dans cette tribu qui s'étirole. Enceinte, on la recoudra. Quand la vieillesse enfin l'aura rendue inapte à procréer on la fermera encore, et cette fois définitivement.*

*Quelles peuvent être les origines de cette curieuse coutume de l'infibulation ? une garantie pour la vertu des filles et des épouses ?*

*- Ça empêche l'entrée des ghinns, - m'explique Kassem.<sup>204</sup>*

Armandy nous donne plus de détails sur cette pratique (cf. citation ci-dessous).

<sup>203</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.107.

<sup>204</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.100.

*L'opération se fait dès l'âge le plus tendre, car les fillettes s'écartent fréquemment des tentes paternelles pour mener paître les troupeaux. Une épine de mimosa tient lieu d'aiguille ; le fil est remplacé par des boyaux de chèvre. Elles n'en meurent pas fatalement.*

- *Mais... quand elles se marient ?*
- *Leur époux les découd, pour les recoudre ensuite s'il doit partir en guerre.*<sup>205</sup>

La polygamie qui autorise les musulmans à se marier avec plusieurs femmes est un autre trait caractérisant les mœurs de l'indigène. C'est sur ce principe là que le *nacouda* règle son rythme de vie (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

*Le **nacouda** a un domicile et une femme dans chaque port d'escale. Il y a même quelques intérêts sous forme de troupeaux. Il est ainsi assuré de faire partout d'agréables séjours, qu'il prolonge d'ailleurs volontiers sous les prétextes les plus futiles.*

*A bord, il vit étendu sur de très beaux tapis de Perse, prodigieusement crasseux, buvant le thé parfumé de cannelle et fumant sa médaha incrustée d'argent ; il écoute les versets du Coran et somnole, indifférent aux punaises et aux cafards.*<sup>206</sup>

Le rôle de La femme indigène est de s'occuper de l'alimentation. Et nombre d'écrivains ont voulu reproduire une couleur locale en rapportant dans leurs écrits les différents mets qu'ils ont rencontrés lors de leur périple. Voici un exemple d'Armandy qui rendit visite à un marché éthiopien. C'est ainsi qu'il décrit les denrées étalées par les marchands.

*Parmi les premières (denrées) figurent au premier rang les matières de grande consommation : le tief, une sorte de mil qui, pilé par les femmes dans un tronc d'arbre creux, donne une farine brune dont elles font, sous le nom d'**indgéra**, ces crêpes massives qui sont le pain de l'Abyssin ; le **berberry**, ou piment rouge pulvérisé ; le **mitmitta**, autre piment dont la saveur est au premier ce qu'est l'acide azotique au vinaigre, tous deux entrant dans la composition du **ouat**, sauce condimentaire de tout mets abyssin, sur laquelle il suffit de se pencher un peu pour avoir les larmes aux yeux ; le **brondo**, viande crue que l'on mange de même et qui en engendre le **taenia** ; le **cosso**, drastique*

<sup>205</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.80.

<sup>206</sup> Monfreid (Henry de.) - *La poursuite du Kaipan*- Paris : Grasset ; 1934, p.29.

*puissant qui combat les effets du précédent ; enfin, de petits fagots de racines, panacée indigène contre la syphilis.*<sup>207</sup>

Mais les mœurs indigènes, en ce qui concerne l'alimentation, ont toujours été associées au manque d'hygiène. Ici les mouches se mélangent aux nourritures (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

*Ces horribles petites mouches entrent dans les oreilles, dans le nez, dans la bouche, on les écrase en voulant les chasser, car elles sont collantes et ne s'envolent pas. On en mange avec les aliments où elles tombent par centaines. Au début on crache, puis on finit par ne plus réagir contre ce fléau tenace ; on les avale, impuissant, résigné ; enfin on s'habitue, on s'adapte, on ne les voit plus, tout comme on ne sent plus l'odeur infecte.*<sup>208</sup>

Lors d'un festin organisé pour eux, les frères Tharaud nous rapportèrent non pas le contenu de la table mais la manière dont les indigènes se servaient (cf. citation ci-dessous).

Maintenant, serrés sur les bancs les uns contre les autres, ou bien accroupis à la turque sur les feuilles d'eucalyptus et les joncs devant les corbeilles de roseaux, ils plongeaient leurs doigts dans les sauces pour y pêcher ce qu'ils pouvaient, y trempaient leurs galettes, ou bien en faisaient des cornets qu'ils emplissaient de nourriture. La sauce diabolique irritait les gosiers ; et les gobelets de cornes, emplis de bière d'hydromel, passaient de bouche en bouche. Sitôt qu'il étaient vides, tout poissés par les mains gluantes, on les enfilait l'un dans l'autre, en hautes colonnes vacillantes, et de mains en mains, ils allaient se faire remplir aux cuves, d'où ils repartaient pleins vers de nouveaux gosiers. Tout cela se passait presque en silence. Il y avait bien quelque part un aède qui chantait à tue-tête, en s'accompagnant d'un violon unicorde, et dans un autre coin, un bouffon qui débitait des facéties, mais personne ne les écoutait. On n'était occupé qu'à manger et à boire, car la bombance ne dure qu'une demi-heure, trois quarts d'heure tout

<sup>207</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.149.

<sup>208</sup> Monfreid (Henry de.) - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.20.

au plus, et d'autres guerriers attendaient derrière les portes le service, tout pareil, qui allait suivre celui-là.

*Deux par deux, des esclaves circulaient dans les travées, portant sur l'épaule une perche où était enfilée une moitié de bœuf fraîchement abattu, et jetaient, en passant, à chacun des convives, comme on eût fait aux animaux d'une ménagerie, un bon paquet de viande, d'une livre environ, qu'ils taillaient à même la bête. Chacun suivant son goût, mangeait sa viande crue, sans assaisonnement en la coupant, au ras des lèvres, avec son long couteau, ou la plongeait d'abord dans la sauce, avant de la porter à ses dents.*

*Quant aux chefs, placés suivant leur importance plus ou moins près du trône du Négus (qui resta vide, ce matin-là), ils taillaient eux-mêmes, avec leur couteau ou leur sabre, dans les quartiers de chair qu'on passait devant eux le morceau qui leur convenait.*

*Dans cette salle qui ne prenait d'air que par les portes ouvertes, la viande crue, les sauces, la bière et l'hydromel, les joncs et les feuilles foulées, l'haleine de tous ces gens en sueur, formaient une atmosphère à peine respirable. Les odeurs particulières à toutes les races de l'Ethiopie, Gouraguès, Chankallas, Ouallamos, Gallas et bien d'autres, se mélangeaient en un fumet puissant, où l'âcreté du beurre rance et du terrible berberi le disputait à des relents de chèvre et de bouc, et l'on eût dit que toutes ces odeurs formaient l'épais brouillard qui flottait au-dessus du festin. Le trône toujours inoccupé du Négus, au pied duquel était assis devant une corbeille d'osier chargée de nourritures, le dignitaire qui le représentait, s'effaçait presque dans la buée, tandis que le lion d'Abyssinie, avec sa tiare et sa croix dans la patte, avait disparu tout à fait en haut du baldaquin... j'aurais pu me croire revenu à trente ans de ma vie en arrière, au temps où je me promenais à travers les juiveries des Carpathes : en plus grandiose, en plus barbare aussi, c'était un spectacle pareil aux grands festins des jours de fête chez les rabbins miraculeux.<sup>209</sup>*

Le tableau rappelle une meute d'animaux s'acharnant sur un bovin. La bestialité réside dans le fait que la viande est mangée crue. Les odeurs, accentués de la nourriture, joints à celles « particulières à toutes les races de l'Ethiopie » fermentent l'atmosphère.

Armandy, quant à lui, insiste sur la mentalité superstitieuse de l'indigène. Voici un exemple.

*Jadis, lorsque les Danakil inhumait un chef révérend, ils entassaient pierre sur pierre sur sa tombe, afin d'épargner à ses mânes l'outrage*

<sup>209</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p.99-100.

*des charognards. La coutume s'en est perdue ; le nom des chefs a sombré dans l'oubli ; mais la superstition demeure, qui veut que chaque indigène qui passe se mette en quête de sa pierre et l'ajoute à l'amas de celles qui l'y ont précédée. D'où ces mystérieuses moraines qui bossuent, par endroits, la brousse désertique et que tout Dankali grossit d'une unité, bien qu'ignorant les origines de cette antique tradition.<sup>210</sup>*

Les Danakils obéissent d'une manière instinctive à une pratique traditionnelle tout en « ignorant les origines de cette antique tradition ». Donc, l'indigène ne cherche pas à raisonner. Et ce qui est remarquable, c'est le maintien de cette pratique d'une manière générale car « chaque indigène qui passe se mette en quête de sa pierre et l'ajoute à l'amas de celles qui l'y ont précédée ».

Les superstitions peuvent aussi avoir des origines religieuses. Elles ont alors une dimension un peu particulière. Monfreid nous donne ici un exemple.

*Le tombeau du cheik est marqué par un chiffon rouge qui palpite perpétuellement comme une chose vivante. Une cassolette de terre est posée au centre. Les fidèles y font brûler en offrande des résines odorantes et des bois précieux. Tandis que le parfum de l'encens se répand au loin, emporté par la brise, les matelots scandent au rythme d'un tambourin un chant primitif de louange au Prophète et au cheik.<sup>211</sup>*

Les pratiques relatives aux tombeaux des saints, les Cheiks, se constituent surtout de gestes symboliques, de chants ou d'offrandes. Le Cheik peut éloigner les mauvais génies et les mauvais sorts. C'est pourquoi, il est important de les célébrer à la moindre occasion. Ils peuvent ainsi protéger tous ceux qui ont recours à eux.

Les Cheiks (les Saints) protègent mais constituent aussi un réconfort psychologique. C'est encore Monfreid qui nous donne un exemple concret.

---

<sup>210</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p.69.

<sup>211</sup> Monfreid (Henry de.) - *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.221.

*Une natte de palmier couvre le sol, et, sous une voûte obscure, un rectangle de gravier blanc, bordé d'une rangée de pierres, marque le sol où le cheik est enseveli. Dans un coin, une cassolette de terre est encore pleine de braises refroidies.*

*De minuscules paquets, noués de chiffons décolorés, tous vêtus de la même poussière, sont posés dans les aspérités des murs. Ce sont des offrandes : un peu d'encens, des brindilles de bois aromatiques et quelques grains de riz.*

*Ces tombeaux, élevés de loin en loin sur ces plages inhabitées, sont des refuges pour le voyageur qui chemine dans ces solitudes. Là, il fait sa prière ou récite une fatha en l'honneur du cheik, puis il se couche sur la natte et il dort d'un paisible sommeil, à côté de ce mort inconnu, qui veillera sur lui, comme il a veillé depuis des siècles sur tous ceux qui ont passé là, entre le désert et la mer.*

*Dans cette brousse sauvage, balayée par le vent brûlant qui siffle dans les épines, au milieu de ces tourbillons de sable fuyant vers le large, ces tombes solitaires, quand on y pénètre, semblent poser sur vous le calme apaisant de leur ombre.*

*Ces quatre murs de pierres vous isolent de la nature farouche et hostile. Dans le calme de ce sanctuaire on se sent envahi d'un recueillement respectueux, comme si on entrait sous la protection d'une puissance mystérieuse.*

*Cette cassolette aux braises depuis longtemps éteintes, ces offrandes poudreuses au creux des pierres, toutes ces pauvres choses qui disent la piété et la faiblesse des hommes isolés, tout cela, ici devient touchant comme la foi naïve du bédouin qui prie, perdu dans le désert.<sup>212</sup>*

Les marins sollicitent les cheiks lorsqu'ils se retrouvent dans des îles désertes et ces derniers comblent en quelque sorte le vide. Le marin ne se sent plus seul. Monfreid démontre que ces lieux sinistres dans la mentalité européenne deviennent un espace de lumière et de réconfort moral dans la mentalité indigène. La foi joue un rôle important dans le quotidien de l'indigène et ce dernier a su concilier sa religion et son environnement pour créer ce que les Européens appellent la médecine indigène. La mouche peut ainsi « aider la guérison » d'une plaie. C'est ainsi que Monfreid évoque une plaie d'un indigène.

---

<sup>212</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.216.

*Les mouches avaient déposé leurs œufs et les petits vers blancs pullulaient déjà dans la plaie. En général, l'indigène laisse toute cette vermine qui, paraît-il, aide à la guérison...*<sup>213</sup>

Mais l'indigène trouve dans le beurre, par exemple, une solution pour guérir des maux comme nous l'affirme Monfreid. Le beurre est utilisé contre la « diarrhée verte ou autre maladie de l'intestin » et sert à cicatriser les blessures.

*En Europe tout le monde connaît le fil à couper le beurre et en parle pour en rendre un discret hommage à son inventeur inconnu. Ici ce fil célèbre ne saurait servir à rien car le beurre a perdu à jamais son état solide : c'est une huile un peu rance à l'odeur acre de fumée.*

*Quand je dis que le beurre imprègne la vie indigène je ne fais pas une image, j'exprime une réalité ; hommes et femmes en enduisent leur corps et leurs cheveux ; les vêtements après quelque temps en demeurent imbibés.*

*C'est aussi une panacée guérissant tous les maux : le nouveau-né doit en absorber une pleine cuillère au moment où il paraît dans le monde ; plus tard s'il a de l'entérite, diarrhée verte ou autre maladie de l'intestin, on le gorge de beurre à doses massives.*

*Employé chaud, il sert à soigner les plaies. J'ai vu une fois un enfant de quatre ou cinq ans avec un amas de pus dans une tumeur tenant toute la largeur du dos. La mère enfonça dans les tissus un roseau taillé en pointe et injecta avec sa bouche la valeur d'un quart de litre de beurre aussi chaud que possible. Huit jours après, le pus était résorbé et le bambin guéri.*

*Cette denrée, précieuse entre toutes, arrive à dos d'ânes ou de chameaux, dans des gourdes volumineuses protégées par un panier en vannerie. Elle est achetée par des négociants arabes et expédiée vers la côte en estagnon de dix-huit litres, venus pleins de pétrole, les fameuses tanikas si importantes, elles aussi, par leurs multiples usages dans les vie indigène « moderne ».*<sup>214</sup>

Même la bosse du chameau sert à guérir contre les maladies (cf. citation ci-dessous).

*Enfin à la nuit, tout le monde rentre à bord, le ventre plein. Ils ont dévoré la moitié du chameau. La graisse de la bosse a été fondue*

<sup>213</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.213.

<sup>214</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.190.

*soigneusement et mise à part dans une tanika de quatre gallons. C'est, paraît-il, un excellent remède que cette graisse.*

- *Mais remède à quoi ? demandai-je ; à quoi ? mais à la maladie en général, peu importe, puisque c'est un « daoua » (remède) ; on le prend quand on n'est pas bien.*

*Ce suif fondu se boit alors par tasse comme du thé tiède. Il faut un tube digestif de premier ordre pour tolérer une pareille nourriture. J'ai vu des « Issas » en boire la valeur d'un litre d'un seul trait et reprendre ensuite, tranquillement, le cours de leurs occupations sans être le moins du monde incommodés.<sup>215</sup>*

La crotte du chameau est également utilisée à bon escient (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

*J'explique au lecteur qui ne saurait pas que la crotte de chameau est une petite chose très propre, sans odeur appréciable, ovale et vernie comme une datte ; elle joue un grand rôle dans la vie des bédouins du désert. Détrempée dans l'eau, elle sert à nettoyer le linge comme du bois de Panama. Elle remplace l'amadou et permet de transporter du feu des journées entières. Enfin, pulvérisée, elle est la thériaque du désert guérissant une foule de choses. J'allais oublier un autre usage très important : les gens sérieux s'en servent comme pions dans d'interminables parties d'un jeu absorbant et silencieux qui se joue par terre, sous un arbre, dans douze petits trous alignés sur deux rangs.<sup>216</sup>*

La manière de guérir contre les morsures des oursins (cf. citation ci-dessous de Monfreid).

*Ils (les oursins) sont près du bord sur les roches qui ne découvrent jamais. Je les connais de réputation seulement. Leurs longues épines font des blessures qui suppurent longtemps. Les noirs mordent la chair autour de la piqure, pour briser l'épine et traitent la plaie avec des lavages d'urine...<sup>217</sup>*

La croyance aux diables, la représentation de ceux-ci, et la non-croyance en un être tutélaire (paganisme). Les séances collectives et hystériques

<sup>215</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.45.

<sup>216</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.258.

<sup>217</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.125.

d'exorcisme relèvent du domaine des femmes. Ici, ces séances ont pour nom les « zar ». Ida Treat décrit une scène du « zar ».

*Chez nous Danakil ce n'est pas comme ça. Ce sont les sorciers qui donnent les zar. On ne sait pas ce qui se passe parce que les hommes ne peuvent y aller. Les jeunes femmes y dansent et on les ramène après, à moitié folles ou à moitié mortes...*<sup>218</sup>

Et puisqu'il est question du domaines des femmes, voyons comment les voyageurs ont rendu compte des aspects physiques et moraux de la femme indigène : l'Autre de l'Autre.

---

<sup>218</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.34.

## C- L'Autre de l'Autre

La femme se trouve la figure centrale de la représentation. Elle est généralement aveugle à la réalité et fait contre-poids à la tristesse de la réalité en présentant constamment celle-ci sous un jour meilleur. Dans les récits, tout en elles est érotique. Elle est femme vitrine, femme compagne, femme maîtresse ou femme étrange.

### 1. L'indigène vitrine : l'exhibitionniste ou la soumise

La femme regardée fascine par son corps exposé aux regards de tous. Aussi toutes les descriptions des femmes noires s'attardent longuement et positivement sur les poitrines et les fesses. Et à la question « leurs femmes sont jolies? », Armandy évoque dans la citation du dessous, une poitrine bien « ferme et bien plantée ».

*Mettons qu'elles ont de la branche : souples, onduleuses, bien cambrées, la gorge ferme et bien plantée, et ne cachant de leur personne qu'un minimum indispensable.<sup>219</sup>*

Faut-il voir dans l'exaltation quasi unanime des poitrines des femmes noires une revanche des mâles blancs sur le règne quelque peu frustrant des « garçonnets » aux seins peu proéminents de l'entre-deux guerres ? Presque toujours, du moins lorsqu'il s'agit de descriptions de jeunes femmes, les seins sont fermes, robustes et pointus.

Et le second triomphe de la plastique de la femme regardée, ce sont les fesses et la cambrure des reins. La regardée est « bien cambrée ».

Relèvent de l'érotisme la frivolité, l'étrangeté, le déguisement, la provocation, l'exhibitionnisme, la soumission, le dévouement, la fidélité ou encore l'aspect physique. Monfreid cite :

---

<sup>219</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.79.

*Une femme est avec eux en robe de soie de couleur verdoyante, toute jeune et les cheveux peignés à l'européenne. Elle a un teint clair, des yeux splendides, limpides et profonds comme ceux des antilopes. C'est le vrai type de femme du Choa, et elle serait vraiment belle si elle portait les tresses à la mode de son pays.<sup>220</sup>*

Les femmes indigènes se veulent, à l'image de cette femme éthiopienne peignée « à l'européenne », donc porteuses d'espoir et de vie autant dans leurs propres seins que dans leurs esprits. La femme indigène peut avoir cette faculté de chercher à ressembler à l'Européenne et de faire un effort d'acculturation. Mais tout dépend de la classe sociale de cette dernière et de son degré d'implication dans la civilisation occidentale. D'autres indigènes restent dans leur primitivisme et c'est sur elles que les écrivains voyageurs vont surtout attarder le regard.

Ainsi les traits physiques chez les unes et les traits moraux chez les autres se conjuguent. En esthétique féminine comme dans tous les autres domaines, bien des observateurs français n'ont pu se passer de la manie de tout ramener aux critères européens.

Lorsqu'on connaît les préventions des civilisations islamiques face à la nudité du corps humain, on est forcément dubitatif sur l'exposition systématique des femmes à demi nues musulmanes noires. Tharaud se promène dans le marché éthiopien de Harrar.

*J'y retrouvai ces Somalis aux formes magnifiques que j'avais aperçus tout le long de la voie, leur torchon sale autour des reins, une plume d'autruche ou de poulet dans leur tignasse légère et foisonnante. Accroupies dans leurs haillons, des femmes vendaient je ne sais quoi, car elles semblaient vraiment ne posséder rien au monde, et j'étais occupé à en regarder quelques-unes assez belles, ma foi !<sup>221</sup>*

Il est subjugué devant ces femmes « magnifiques » et qui « semblaient ne posséder rien au monde ». L'auteur se met à contempler ces femmes

<sup>220</sup> Monfreid (Henry de.) – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.208.

<sup>221</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p.153.

« assez belles ». Mais cette illustration ne donne pas encore des informations directes, c'est-à-dire avec des détails.

Cependant, toutes les pages consacrées aux femmes indigènes ne se contentent pas de ces superficialités. Il y a une forte dose de déshabillage dans bien des portraits. Ida Treat rapporte une chanson indigène dans laquelle le portrait de la fille dankali est plus que suggestif.

*Le Ras Bir brille...  
Sur la maison d'Abd el Hai  
Flotte un pavillon.  
La jeune fille que j'aime  
N'est ni blanche ni noire  
Mais un peu rouge...  
Elle a des seins comme des grenades  
Laisse-moi seulement les toucher  
Je ne les prendrai pas...  
Elle a tant de cheveux  
Quand elle défait ses tresses  
Qu'on ne voit plus le soleil...<sup>222</sup>*

Ici Kassem, l'indigène chante tout en sachant que la fille à qui il adresse cette chanson l'écoute de l'autre côté du mur. En guise de réponse, la jeune fille lui réplique par un grand éclat de rire. Nous avons donc ici une image d'une femme dankalie coquette et séductrice.

Mais parfois, les images sont des clichés. Albert Londres dit :

*Les femmes ? En voici, paquets de hardes en marche, la tête sous la cagoule. Tantôt les deux trous de cette cagoule. Tantôt les deux trous de cette cagoule restent ouverts et l'on ne voit de la femme qu'un regard qui roule ; tantôt d'autres cagoules ont mis leurs volets, c'est-à-dire deux morceaux d'une étoffe moins épaisse cousus devant les yeux. Un enfant de chez nous en frissonnerait d'épouvante.<sup>223</sup>*

Les clichés sont les omniprésentes « cagoules » de la femme arabe avec des « yeux qui roulent ». Le déguisement de la femme arabe est une réalité

<sup>222</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.86.

<sup>223</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p.2.

connue de tous et rapportée par bien d'auteurs à des époques différents. Ici les yeux de la femme arabe qu'expose Albert Londres font peur et suscitent l' « épouvante ».

En outre, Albert Londres ira même jusqu'à différencier deux formes de « cagoules » : le voile cagoule et le masque nasal (cf. citation ci-dessous).

*Les femmes sont de deux confréries : la confrérie du voile-cagoule, avec deux fenêtres en face des yeux, et la confrérie du masque nasal, une espèce d'aile noire battant sur le nez et tenue par deux liens noués derrière la tête. Elles doivent s'arranger ainsi par amour conjugal. Les pêcheurs de perles ont le nez déformé par la pince. Ces femmes sont leurs épouses. Elles ne veulent pas être en reste en eux !<sup>224</sup>*

Mais derrière ce masque peut se cacher « une femme splendide » (cf. citation ci-dessous de Monfreid). En se rendant chez un ami arabe, l'auteur a eu l'occasion de voir une femme arabe sans son voile.

*C'est une femme splendide, dix-huit ans peut-être, farouche et sauvage ; elle cache ses seins gonflés de lait d'un geste machinal ; une vieille qui, elle aussi, a dû être fort belle, berce l'enfant et le console comme font toutes les grands-mères, mais ce n'est point une aïeule, c'est la première femme de Cheik Issa, celle dont les fils sont des hommes. Elle soigne tout naturellement l'enfant né du ventre d'une autre, puisque le sien n'est plus fécond et qu'elle a fait son temps.<sup>225</sup>*

Cependant, les femmes indigènes sont aussi considérées comme des femmes froides, matérialiste et sans aucun sentiment amoureux, légères, « faciles », selon Monfreid.

*Mais vraiment Kassem n'a pas eu de chance avec sa femme ! Ils étaient trois garçons de son âge qui l'avaient connue en même temps, car elle était facile. Elle avait eu un fils. De qui ? Le cadî avait décidé que Kassem était le père. Comme le sang des Danakil est pauvre, avoir un fils c'est toujours bien et Kassem avait épousé Assia. Le fils était*

---

<sup>224</sup> Idem, p.155.

<sup>225</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.49.

*mort. Depuis elle n'avait plus eu d'enfants malgré tous les gris-gris et malgré toutes les recettes des sorcières.*<sup>226</sup>

Dès son adolescence, la femme indigène afar connaît le plaisir charnel et révèle un caractère volage en ayant beaucoup d'amants. Voici les propos d'Ida Treat.

*La fille qui a quinze ans, tresse un panier. Quinze ans, elle les a, Halima ! Elle aurait pu déjà se marier. On prétend qu'elle a eu des amants et que si l'homme qui l'épousera la trouve cousue, elle sera cousue de frais... Mais cela est indifférent à Kassem. Elle est belle, Halima. Les filles gallas qu'il a vues dans la montagne sont belles mais elles sont loin.*

*Tandis que Halima est là, à côté, chaude et désirable...*<sup>227</sup>

De plus la formation d'un couple avec une femme Afar est souvent sans avenir, avec des situations provisoires. C'est donc dans une espèce d'insouciance totale que la femme se laisse guider par l'homme. Ida Treat parle de la femme « cousue ».

*C'est que comme toutes celles de sa tribu, Halima est une fille « cousue », comme il convient, depuis l'âge de sept ans. La sorcière du pays a rapproché et réuni ses chairs tendres avec des épines de mimosa.*

*Ce sera au mari de rompre la cicatrice vieille de huit ans pendant la lune de miel : une semaine dans l'obscurité d'une case où l'on enferme le jeune couple comme dans une prison. Honte à l'homme s'il ne parvient pas à ses fins. Il n'y a que les vieillards et les impuissants qui ont recours au couteau.*

*Mais elle connaîtra encore les épines de mimosa, la jeune mariée. Si, du moins, elle échappe à la malédiction de stérilité qui frappe tant de femmes dans cette tribu qui s'étirole. Enceinte, on la recoudra. Quand la vieillesse enfin l'aura rendue inapte à procréer on la fermera encore, et cette fois définitivement.*

*Quelles peuvent être les origines de cette curieuse coutume de l'infibulation ? Une garantie pour la vertu des filles et des épouses ? - Ça empêche l'entrée des ghinn,- m'explique Kassem.*<sup>228</sup>

<sup>226</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.80.

<sup>227</sup> Idem, p.81.

<sup>228</sup> Idem, p. 100.

Elle se fait coudre aussi à chaque fois qu'elle change d'hommes pour que ce dernier soit persuadé qu'il est son premier homme. Monfreid révèle cette supercherie.

*Tu sais que ces Danakil sont sans religion ni conscience : Ils recourent les femmes qui ne sont plus pucelles pour les donner encore une fois à un naïf qui n'y voit pas clair.*<sup>229</sup>

Cependant la femme indigène peut faire preuve de retenue et se révéler une femme au foyer exemplaire. Elle présentera, certes, un trait de caractère différent que celui évoqué jusque-là.

Et c'est la femme somalie qui va s'attribuer la qualité de femme douce. Monfreid écrit :

*L'enfant se nommait Hardo et pouvait avoir quatorze ans : bien formée, assez jolie de figure, une pointe de sang nègre lui donnait un charme sauvage ; elle était infiniment séduisante ; mais, plus que tout peut-être, ses grands yeux profonds la rendaient belle par cet invincible rayonnement : la douceur.*<sup>230</sup>

Tout en la femme Somalie inspire « la douceur » : sa jeunesse, son charme et ses yeux.

D'autres fois, la femme indigène (ici la femme éthiopienne) déborde de tendresse. Monfreid regarde cette femme cotou qui fait la cuisine.

*Je ne vois que sa silhouette dans l'auréole du foyer. Elle opère avec des gestes lents, gracieux et souples comme ces volutes de fumée qui montent autour de la kababa (plat en terre où cuit la boudena).*

*Je vois son torse nu luire au reflet des flambées, quand elle jette des brindilles à chaque nouvelle boudena.*

---

<sup>229</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.113.

<sup>230</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.90.

*Elle tient contre ses seins nus un tout petit enfant, indifférent à la fumée, et son geste harmonieux ne l'éveille point, quand elle se tourne pour lancer derrière elle la crêpe brûlante dans le grand panier rond.*

*Puis elle répand à nouveau d'un tour de main très sûr la pâte liquide qui s'étale et grésille sur le plat d'argile préalablement frotté d'un grain de ricin.*

*Tout cela est si gracieux, si régulier, tous les gestes de cette femme sont liés avec tant d'harmonie qu'elle semble accomplir les rites d'une danse sacrée, calme et lente, comme une naïve offrande à quelque divinité païenne oubliée dans l'ombre du vieux chaume où filtre la fumée.*

*Et chaque matin avant l'aube, et chaque soir à la nuit close, dans toutes les toukouls de toute l'Ethiopie, la même scène se répète depuis des millénaires. Peut-être exprime-t-elle dans son immuable simplicité l'ancestral respect que les enfants chrétiens apprennent dans la Pater : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... »<sup>231</sup>*

L'auteur insiste sur la grâce de ses gestes, sur sa nudité mais aussi sur ses relents maternels.

Elle inspire alors un respect, une émotion ou encore d'autres sentiments de bien des auteurs coloniaux. La femme indigène se révélera tantôt une femme vitrine, tantôt une femme compagne, tantôt une femme prostituée tantôt une femme tout simplement étrange.

Et comme il est difficile au voyageur de rester insensible à la tentation de conquérir une femme qui pourrait égayer son séjour ; ce dernier qui vit seul aux colonies se choisit alors une compagne. Il vit avec elle tout le temps de son séjour et le moment venu de rentrer au métropole, il ne lui vient pas à l'esprit qu'il pourrait ramener avec lui cette femme. Seulement quelle est la nature de cette femme indigène qui devient pendant un moment la compagne de l'Européen ?

---

<sup>231</sup> Idem, p.205.

## 2. L'indigène compagne : l'amour véritable ou l'amour artificiel

La femme indigène est aussi une femme de foyer tendre, maternelle et attentionnée mais pour cela il faut qu'elle se revête d'une double identité : une femme rebelle et autoritaire par opposition aux qualificatifs précédents. La femme éthiopienne répond à ces deux critères. Monfreid le montre :

*La femme Harrari est particulièrement effrontée, peut-être à cause des lois locales demeurées en vigueur après l'occupation abyssine et qui donne à l'épouse une très grande liberté. Le mari, par exemple, n'a pas le droit de battre sa femme, et beaucoup d'hommes, dans ces conditions, hésitent à se marier avec une femme harrari, en quoi je les approuve...*

- « Comment pouvez-vous dire de telles choses ? Vous semblez admettre la nécessité de battre sa femme !

- « Pas précisément ; mais vous voilà encore à faire des parallèles. Ici, la femme

*Somali, Arabe ou Galla est illettrée, elle n'a d'autres rôles que celui de faire des enfants ; aucun lien intellectuel ou moral entre elle et son mari. Celui-ci l'a prise pour avoir une descendance, il l'a choisie selon son goût, pour que cette œuvre de chair soit en même temps un plaisir, il a payé comme on paye une belle jument. La femme n'a pas été consultée ; elle doit prendre ce qu'on lui donne. Il n'est pas rare de voir une enfant de treize ans mariée à un homme de soixante et quelquefois plus. La vie conjugale, dans ces conditions, ne peut se comparer en rien à ce qu'elle est chez nous et il ne peut être question d'émanciper des épouses réduites à un rôle si inférieur et adaptées à ce rôle par toute une éducation et des siècles d'atavisme.*

*Chez les Harraris, la femme est au contraire, maîtresse dans sa maison... et même en dehors. C'est elle qui tient la bourse, vend, achète tout ce qui se rapporte au ménage ; elle ne fait aucun travail d'intérieur, et une servante, une ou plusieurs esclaves selon la richesse du mari, préparent les aliments, nettoient la maison, soignent le bétail et les enfants. La femme harrari, elle, est « dallal », c'est-à-dire courtier. D'abord, elle vend le kat de son jardin et tous les autres produits de la propriété ; puis elle s'en va sur les chemins convergeant vers la ville pour acheter aux Cotous ce qu'ils apportent : miel, beurre, œufs, lait, café en fèves, volailles, etc... Ces « dallals » sont tellement nombreux que les femmes cotous n'ont presque jamais la possibilité de parvenir à la ville avec les denrées qu'elles portent, tant les « dallals » les harcèlent en route.<sup>232</sup>*

<sup>232</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.172.

Mais elle peut, donc, être aussi une femme dévouée.

Alors le voyageur européen se laissera-t-il tenté par cette femme indigène difficile à cerner ? Une relation femme indigène et homme blanc n'est plus inimaginable. En effet, en mars 1685 le Code Noir condamnait tout blanc ayant entretenue des relations sexuelles avec une esclave ou d'avoir eu avec elle un enfant. Et une ordonnance royale de 1704 stipula qu'un noble qui aurait épousé une femme noire serait déchu de tous ses titres. Mais en 1848, l'abolition de l'esclavage mit un terme d'une manière plus ou moins officielle à ces interdits. Alors des expériences de vie commune commençaient à devenir plus fréquentes. D'autant que, au moins durant la phase initiale de la conquête, ce furent, le plus souvent, des hommes seuls, dans la force de l'âge, qui partirent aux colonies. Ceux-ci trouvèrent commode d'avoir une compagne attirée. On appelait ce phénomène, d'une formule horrible, le mariage à l'indigène.

Celui qui vit avec une femme indigène est doublement seigneur. Il l'est du fait qu'il soit Européen mais aussi parce qu'il est homme et la femme indigène reconnaît son état de soumission.

*Ma vie s'organisa en compagnie de cette créature simple. Peu à peu, elle finit par s'attacher à moi comme un chien à son maître. Elle tenait ma case propre, connaissait mes goûts et s'ingéniait à m'être agréable.*

*Sa présence comblait le vide d'une grande solitude morale, en créant un petit foyer intime. Je n'avais plus, en rentrant de tournée, le soir, la tristesse d'une maison vide, morne comme un être sans feu.*

*Une fois, j'eus la fièvre ; elle me soigna, silencieuse, dormant au pied de mon lit.*

*Puis j'eus un énorme furoncle dans le dos ; je souffrais cruellement. Je la laissai faire des cataplasmes ornés de formules magiques – après tout, les remèdes indigènes ont peut-être du bon – et, d'ailleurs, quand on souffre, on accepte tout.*

*Quand les prières et les incantations mystérieuses eurent opéré, elle perça le furoncle avec une épine de mimosa et, au lieu de le presser, comme cela se fait d'ordinaire, elle le vida en faisant ventouse avec sa bouche !!! Je restai anéanti de stupeur. Mais, paraît-il, cela n'avait rien d'extraordinaire, c'est le procédé courant employé par tous les indigènes...*<sup>233</sup>

---

<sup>233</sup> Idem, p.50.

D'ailleurs le mot « maître » revient d'ailleurs sous la plume de très nombreux écrivains. Monfreid, lui-même, vit avec une indigène, une éthiopienne. Elle reste dans la catégorie des ressources animales, certes, mais elle retrouve son aspect humain dans les moments difficiles comme la maladie par exemple. Monfreid s'y attachera et finira même par éprouver des sentiments pour cette femme indigène. La mort de cette dernière crée un vide qui rend l'auteur triste et chagriné. Cette femme, il l'avait faite « sienne ».

*Dès le matin, les gens du village de la morte viennent chercher le corps et l'emportent, roulé dans un drap blanc sur un angareb porté sur les épaules.*

*Le cortège s'éloigne au chant cadence de « la hilla illalah » indéfiniment répété.*

*Ces gens emportent loin de moi, comme s'ils me l'arrachaient avec un sentiment de haine, cette créature où j'avais mis beaucoup d'affection et où j'avais cru trouver cette tendresse féminine dont l'homme a tant besoin pour faire vivre son cœur.*

*Ma détresse morale est immense, et ceux qui n'ont jamais connu la solitude, parmi les hommes d'une autre race, souriront peut-être, car ils ne peuvent pas comprendre combien ce solitaire met de tendresse dans une femme qu'il a faite sienne. Il a mis en elle toute son âme et il se réchauffe et s'illumine au reflet de sa propre flamme. Peu importe la femme, elle est comme le miroir, inconscient des images qu'il reflète. Mais quand il se brise, se brise l'illusion précieuse et, bien réellement alors, quelque chose meurt...<sup>234</sup>*

Pourtant, cette femme, il l'a obtenue dans des conditions un peu particulières puisqu'elle était « vierge ».

*A ma grande surprise, la fille était vierge, c'est-à-dire parfaitement cousue. Problème !...*

*Cette étrange coutume se pratique chez toutes les races de cette région d'Afrique, Dankalis, Somalis ou Gallas. Elle consiste à obtenir une cicatrice unissant les tissus, sorte d'autoplastie qui laisse seulement un minuscule orifice. Une matrone un peu sorcière fait l'opération avec un éclat de silex blanc, quelquefois avec un éclat de verre, tant hélas tout se modernise ! la fillette a alors sept ans, âge où, sans doute, les esprits malins pourraient s'introduire en elle. Je ne*

---

<sup>234</sup> Idem, p.56.

*m'étends pas sur la technique curieuse de cette opération dont les détails, quoique fort pittoresques, ne peuvent trouver place qu'en un ouvrage ethnographique.*

*On conçoit l'opération inverse où la même matrone défait avec le silex blanc ce que l'obéissante nature avait clos quelques années avant.<sup>235</sup>*

Mais c'est du fait de leur âge que certaines indigènes émeuvent particulièrement les hommes blancs. La poitrine à peine naissante de petites filles est évoquée sans retenue. Monfreid écrit :

*C'est un point d'eau ; un large trou conique au fond duquel une femme, à peu près nue, les reins vêtus d'une peau de chèvre, puise l'eau dans un sac de cuir et le passe à celles qui sont groupés à l'orifice. Son joli corps brun est tout ruisselant d'eau ; de gros bracelets de cuivre brillent à ses bras. Elle lève vers nous son joli visage un peu triangulaire, surmonté de longs cheveux tressés, formant une coiffure comme celle que l'on voit aux fresques égyptiennes ou au sphinx de Giseh.*

*Les filles qui sont autour du puits versent l'eau dans de petits abreuvoirs en terre, et les bestiaux, qui accourent maintenant de toutes parts, viennent y plonger avidement leurs museaux.*

*Mon costume étant assez simple que ce climat le comporte, c'est-à-dire fait d'un simple pagne et d'un turban qui cache mes cheveux, je ne suis pas un objet d'effroi. Je puis sans la troubler, contempler cette scène primitive. Plusieurs de mes hommes parlent dankali et ces filles demi-nues, pointant leurs petits seins sans aucune idée de pudeur, nous versent à boire. Ce n'est pas que nous ayons soif, mais c'est de circonstance et cela permet d'approcher de ces jolies torsos avec un prétexte honnête.<sup>236</sup>*

Mais qu'est-ce qu'une compagne indigène pour la plupart des hommes seuls vivant aux colonies ? Le plus souvent, un passe-temps, qui joint l'utile (l'entretien d'intérieur) à l'agréable (le reste). Au mieux le symbole de la recherche du mystérieux, du peu ordinaire. Une expérience exotique. Au pire un objet.

En s'alliant durablement avec une femme indigène, l'homme quitte petit à petit la civilisation et fait en quelque sorte un retour aux sources, une

---

<sup>235</sup> Idem, p.48.

<sup>236</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 19, p.130.

renaissance. Il se « décivilise », comme ce fut le cas pour Monfreid puisqu'il n'était pas aimé par ses compatriotes.

L'homme blanc qui s'attache à une femme indigène déçoit car il va petit à petit partager les valeurs et adopter les mœurs de l'Autre. Il est alors sévèrement jugé par ses pairs. Et c'est un certain mépris qu'on qualifie l'homme marié avec une femme indigène d'envoûté. La femme indigène, en effet, inquiète plus qu'elle n'attire. Elle fait tomber dans la déchéance par passion malsaine pour des femmes indigènes qui sont souvent au rang de prostituées.

### 3. L'indigène maîtresse : la prostituée ou la Lolita

La femme indigène est aussi une femme qui sait provoquer et qui sait se mettre en valeur. Paul Nizan fut séduit par les filles somalies.

*De grandes filles somalies passent, riant aux hommes des deux yeux, un pan de leur voile de saintes vierges entre les dents.<sup>237</sup>*

Elles sont coquettes soit par les regards qu'elle lance, soit par le sourire suggestif. C'est un geste digne d'une Lolita, d'une fille de joie.

C'est pourquoi, la prostituée occupe une place de choix. Il y a une littérature du bordel colonial. Dans beaucoup de récits de voyages, la description du « quartier réservé » est un passage obligé. Le corps de la femme prostituée est exposé aux regards de tous. Nizan visite un de ces quartiers, à Djibouti.

*De toutes les portes les filles sortent en courant comme des folles délivrées des charmes qui les retenaient dans le noir ; elles sautent devant le radiateur en se tenant les mains, elles crient de leurs voix aiguës de chanteuses, elles s'appellent, ce sont des grandes filles très jeunes couvertes de gros bijoux. Leur peau ointe reluit faiblement à la*

---

<sup>237</sup> Nizan (Paul.) - *aden arabie*- Paris : Maspero; 1960, 19, p.118.

*lueur des phares et au reflet rouge de leurs cabanes. Des mains se posent comme une patte d'animal sur votre cou, il faut partir ou se laisser prendre, se plonger dans les vagues d'un amour enfoncé dans l'étuve de la nuit. Ces descentes sont la dernière ressource des hommes perdus : si vous allez dans un pays noir, renoncerez-vous jamais au souvenir de ses petites filles admirables ? Mais cette perte vaut mieux que vos sales habitudes vertueuses, gens de l'Europe, vous feriez aussi bien d'être toxicomanes ou d'être débauchés.<sup>238</sup>*

Nous assistons à la ruée des femmes sur l'homme blanc. Ce dernier insiste sur la jeunesse de ces filles « admirables » et sur leur qualité à pouvoir convaincre le client. Ces femmes sont souvent des femmes marchandises. Ce sont les Arabes qui les ont les plus exploitées. Elles sont achetées comme esclaves au départ et jouent des rôles qui rapportent beaucoup aux trafiquants de la traite des femmes noires. Monfreid connaît bien ces trafiquants et il parle ici en connaissance de cause.

*Les femmes dans l'Hadramaout, ne sont pas voilées dans la maison, sauf chez les riches Arabes ; les filles du maître, et à plus forte raison les servantes, ne le sont pas non plus.*

*Chez Mokbel, je vois beaucoup de femmes d'origine africaine, des esclaves comme il y en a partout en Arabie. Mais ces nombreux personnels me paraissent disproportionnés avec la modeste condition du petit marchand besogneux que mon hôte paraît être.*

*J'ai vite compris le véritable négoce de Mokbel et de son frère. Toutes ces femmes ne sont autres que « sa marchandise », dont il fait usage en attendant les amateurs.*

*Nous sommes en terre d'Arabie, loin des tyranniques et stupides mécréants. Aussi, n'est-il pas besoin de feindre pour exercer la plus honorable des professions.*

*Mokbel m'explique comment il reçoit actuellement, en toute sécurité, son gracieux bétail.*

*Son frère, aidé de deux cousins, amène les sujets d'Ethiopie ou du Soudan, en qualité de femmes légitimes. Pour faciliter le transit, les filles sont soigneusement voilées, comme des dames de qualité. On leur donne, en général, un bébé arabe qu'elles portent maternellement. Cet échantillon de race, tout en donnant un cachet familial du meilleur aloi, ne laisse pas soupçonner la couleur de peau de la prétendue mère cachée par le voile.*

*On ajoute une ou deux suivantes, et une vieille femme arabe, la figure découverte, joue le rôle de mère noble.*

---

<sup>238</sup> Idem, p.144.

*Sous ces patriarcales apparences, trois ou quatre esclaves passent sans encombre. Leur transport ne coûte qu'un billet de chemin de fer.*

*Bien entendu, les sujets sont consentants, comme d'ailleurs la plupart des esclaves. Ils se prêtent de leur mieux à la supercherie, tant leur condition leur paraît naturelle. Ces pauvres diables tremblent même d'être découverts et se laisseraient battre ou tuer plutôt que de tomber aux mains de ces hommes blancs car, dès l'enfance, ils ont appris à les fuir avec dégoût et à les redouter comme des suppôts d'enfer.<sup>239</sup>*

La traite des femmes noires est un commerce qui a enrichi bien de personnes et la Corne de l'Afrique constitua une plaque tournante de ce trafic. Il faut dire que les contrebandiers arabes étaient de fins stratèges et impliquaient les victimes avec beaucoup de finesse. Ces femmes perdent donc leur fierté et leur dignité avec un consentement qui bouleverse l'entendement. Voilà encore un trait de caractère qui relègue la femme indigène dans l'étrangeté et surtout dans la bestialité.

#### **4. L'indigène, femme étrange : l'humaine ou la martienne**

Le paradoxe dans les portraits des femmes indigènes établis par les voyageurs européens se trouve dans cette opposition de femme laide tout en étant belle. La laideur et la beauté se conjuguent de telle manière que la regardée donne l'impression d'appartenir à un autre monde. Laissons la parole aux frères Tharaud.

*On est tellement fait à l'idée d'un Orient auquel l'Islam a imposé ses habitudes, que dans ces promenades, au moins les premiers jours, j'étais tout étonné de voir les femmes circuler librement, le visage découvert. Surprise d'autant plus appréciable qu'elles ne manquent pas d'agrément, ces femmes abyssines, du moins quand elles sont encore jeunes et que la graisse ne les a pas déformées. Plutôt petites, rondes et potelées ; une figure avenante et placide, qui garde longtemps un air d'enfance ; un teint olivâtre ou cuivré ; des lèvres charnues sans*

---

<sup>239</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 194, p.127.

*excès ; des dents toujours éblouissantes ; des yeux plus languides qu'ardents ; un front haut, légèrement bombé, encadré de cheveux noirs et bouclés, dont l'arrangement me paraît être la grande affaire de leur toilette. Suivant une coutume qui remonterait aux Pharaons, tous les trois mois on leur rase la tête, et pendant les premiers jours, elles s'enveloppent d'une mousseline nouée derrière la nuque, juste le temps qu'il faut pour laisser les cheveux reformer ces courtes boucles serrées qui donnent aux plus jeunes un air d'éphèbes grecs. Parfois, cette toison s'élève en une masse sombre et légère, que les mains tapotent sans cesse pour la bien arrondir, et qu'un de mes amis comparait drôlement à un soufflet au cirage. D'autre fois, une multitude de tresses partent en fines cordelettes des tempes et du front, pour s'effiloche en broussaille sur les épaules et dans le dos, faisant alterner sur le crâne leur noir de jais avec les raies plus ou moins claires de la peau. Tout cela arrosé de beurre, de beurre rance bien entendu (on n'en connaît pas d'autre ici), qui donne à ces sombres coiffures de la souplesse et du brillant, les pénètre d'un parfum atroce, prisé ici par tout le monde, et les défend des poux.*

*Les mâchoires sont de pures merveilles. Souvent, pourtant, une dent d'or surprend dans ces bouches superbes : c'est une parure fort recherchée, et les dentistes sont assurés de faire fortune dans ce pays où, de toute évidence, les dents ne se gâtent jamais ! Quant aux gencives, elles sont bleues. Pour rien au monde, on ne voudrait les voir roses et pareilles à du mou pour les chats ! Aussi, on les tatoue avec une pointe de fer ou une épine de mimosa trempées dans une boue noirâtre, faite d'un peu de suie de pétrole et de cendre de feuilles de datura mélangée à de l'huile. La mixture sert encore à remplacer par un léger dessin les sourcils épilés, et à tracer autour du cou des colliers, des rosaces, des croix, des triangles et des cercles, qui descendent jusqu'entre les seins, à la manière de pendeloques. Au vrai, je ne trouve point ça joli. Quelques auteurs prétendent même que ce serait pour s'enlaidir que les femmes se couvrent de tous ces dessins bleus, afin d'écarter les génies. Il existe en effet, dans l'air d'innombrables esprits plus ou moins malfaisants, qui glissent invisibles sur les rayons du soleil, pour contempler de plus près les mortelles. Lorsque l'amour les rend jaloux, ils leur jettent quelque mauvais sorts. L'objet de ces tatouages serait d'écarter leur désir. Mais à qui fera-t-on jamais croire qu'une femme est capable de faire n'importe quoi qui puisse l'enlaidir, pour décourager de l'aimer, même un esprit de l'air ?...<sup>240</sup>*

Les qualificatifs que Tharaud attribue à la figure des femmes abyssines, à leur teint, à leurs lèvres, à leurs dents, à leurs yeux, à leur front et à leurs cheveux démontrent que la nature les a assez bien façonnées. Seulement ces louanges cachent une perfidie car de tels avantages sont plus du domaine de l'étrange dans la mesure où ces femmes détériorent leur beauté

<sup>240</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p.86.

naturelle par des tatouages effectués sur les gencives ou même sur le cou. Cette façon d'agir fait de la femme abyssine une femme étrange.

Ces femmes « si différentes de nous », dira Henriette Celarie dans la citation du dessous, qu'elles appartiennent « à une autre humanité ».

*Pourtant, de tous côtés, il y a des groupes au visage voilé. Sur la galerie, autour de la maison, d'autres femmes attendent. Si différentes de nous, elles ont l'air d'appartenir à une autre humanité. Je voudrais pouvoir m'arrêter, causer avec elles. Chacune a ses raisons d'être venue ici ; chacune, depuis sa naissance, a eu ses joies, ses chagrins. Les interroger ? « Comment t'appelle-t-on ? Quel âge as-tu ? » A des questions aussi innocentes, elles ne répondraient pas ; elles ne me connaissent pas ; elles auraient peur que je leur jette un sort. La plupart sont jeunes avec des visages creusés, assises ou plutôt écrasées sur le sol. Toute l'inflexion de leur corps dit une fatigue extrême. Beaucoup viennent de la brousse, des colonies voisines. Certaines n'hésitent pas à faire 50 km pour être soignées au dispensaire que vient de fonder Mme Chapon Baissac. (...)<sup>241</sup>*

Albert Londres dira qu'elles appartiennent à un autre monde, « un deuxième monde ».

*Dans le fond d'un cirque grandiose, invisible de la ville de mer, le grand village indigène est calmement assis. Le décor est pour quelque chose dans l'impression farouche que ce lieu produit sur vous ; sans lui, cependant, les femmes suffiraient à vous faire croire que vous pénétrez dans un deuxième monde. Elles sont vertes. Exactement vertes ! Leur visage est de la couleur des plumes du perroquet. Ce sont des trieuses de café qui, pour avoir moins chaud, se barbouillent la figure d'orod. L'orod, paraît-il, est une espèce de safran. Or, le safran est jaune. Je n'y comprends donc plus rien. En tout cas, elles sont vertes et c'est suffisant !<sup>242</sup>*

Les femmes indigènes qu'il rencontre sont « vertes ». Albert Londres veut évoquer ici le masque sous forme de poudre que mettent les femmes pour se protéger contre le soleil. Cette pratique est d'ailleurs toujours d'actualité.

<sup>241</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.243.

<sup>242</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 191, p.134.

Aussi la qualité humaine est-elle cruellement déniée à la femme regardée. Et à l'image du singe, elle fait rire, elle est « drôlette ». Henriette Cela rie le montre :

*Pour la seconder, l'infirmière en chef, Mlle Vallade, a 3 infirmières indigènes. L'aide de l'une d'elle est encore illusoire. Elle ne parle pas notre langue et c'est une enfant : douze ans au plus. Drôlette au possible avec son sarrau blanc, son tablier à grande poche, ses pieds nus, son éclatant collier de verroterie aux grains rouges. On l'a trouvée dans la brousse, on l'y a ramassée affreusement maigre et toute jaune de sable. C'était la veille de Noël. (...) bien nourrie, bien traitée, la petite semble ici heureuse ; mais c'est encore une vraie sauvage. Est-elle libre un instant ? Elle se couche dans la poussière au soleil. (...)<sup>243</sup>*

Et lorsqu'elles échappent aux appellations animales, les femmes indigènes sont objets. Dans nul autre domaine que celui-ci, l'être colonisé n'a été plus chosifié. L'expression « poupée-fétiche » pour le désigner en est une preuve. Armandy évoque l'une d'entre elles ; une petite Somalie.

*Celle-ci, vraisemblablement en service puisque proprement équipée, avait la drôlerie d'une poupée-fétiche, celle des enfants de sa race quand ils sont bien nourris.<sup>244</sup>*

La femme indigène comme l'homme indigène est donc regardée sous toutes les facettes. Ils sont tous les deux tantôt cristallisés et tantôt ternis. La rencontre avec l'Autre a donc bien eu lieu mais ils n'ont pas communiqué. Ils se sont seulement regardés. Mais le voyageur a aussi observé soi. Cela fera l'objet de la prochaine étape de notre analyse.

<sup>243</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.244.

<sup>244</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p.125.

## **Troisième partie**

## **I- Le Regard de soi**

## A. LE SUJET REGARDANT

Nous allons voir comment la colonie fut le lieu de la civilisation, le lieu de toutes les aventures, le lieu de tous les abus et enfin le lieu de rassemblement d'une population européenne diverse.

### 1. Le lieu de la civilisation : assimilation ou association

La civilisation occidentale représentait le modèle à suivre, la lumière qui guide. Et tous les voyageurs occidentaux se considéraient comme des émissaires de la lumière. C'est dans tous les cas le prétexte que les Européens vont prendre pour influencer l'Afrique. Ils se sont fixés pour tâche d'attirer les indigènes vers la lumière et les convaincre de sortir de l'obscurantisme. Djibouti illustre bien la réalisation de ce projet à travers les figures du colon et du missionnaire - figures distinctes mais liées par le fait colonial. Voici comment Londres présente Djibouti.

*Djibouti n'est pas une conquête.*

*Ce point fut acheté par la France au sultan de Tadjourah.*

*Exactement trois rochers dans la mer, avec quelques écueils autour mais, tel qu'il était, il avait séduit la France. Elle l'épousait non pour sa beauté mais pour son fond, un bon fond dont on pourrait faire une belle rade.*

*Notre drapeau claquait déjà sur Obock, tout près, dans les parages. Avant Cayenne, avant Nouméa, Obock était notre baignade. Il n'en reste rien, aujourd'hui. L'odeur du crime s'est évaporée : quelques vieilles carcasses de bâtiments, un présumé cimetière et, sur le tout, un air de rancune...*

*En 1982, Lagarde, gouverneur d'Obock, occupa les trois rochers, connus alors en géographie sous le nom de Cheikh Gabod, terme Dankali, fait Gabouti en arabe. Et notre interprète, lui, en traduisant l'acte d'achat, de Gabouti fit Djibouti.*

*Et l'on commença par réunir les deux premiers rochers. Nous voulons une bonne rade non pour y pêcher des perles, mais pour ouvrir un port d'où nous lancerions un chemin de fer à l'assaut du commerce de l'Ethiopie.<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p.116.

Obock est donc jugée insatisfaisante par Lagarde. Alors, il crée Djibouti qui va devenir petit à petit une ville à part entière avec des maisons en dur, des infrastructures modernes et l'aspect brunâtre d'un lieu désertique se transforme en un espace verdâtre. Nizan parle de Djibouti :

*Djibouti n'a aucun passé. C'est une sous-préfecture du Midi qui date de quarante ans. Cet âge a suffi pour que le lavis rose des maisons commence à s'écailler, pour que des arbres se mettent à avoir l'air d'arbres dans le jardin du gouverneur.<sup>2</sup>*

Et cette ville sans « aucun passé » va prendre le visage d'une cité civilisée où l'Européen y verra sa cité, son domaine, son monde, sa civilisation, sa patrie. Nizan réitère :

*A Djibouti il y a des cafés, la belote détrône le bridge, les hommes parlent des femmes. Quelle surprise pour un Français d'y retrouver les détails qui font que la France est la France et porte sur le même corps d'autres vêtements que l'Angleterre. Je suis chez moi place Ménélík assis à une terrasse de café dans le style de Montélimar, d'Avignon, devant une station de fiacres avec des tentes à franges, comme à Périgueux. Chez moi, en voyant à la porte du commissariat de police le commissaire insulter un indigène de sa voix d'ancien adjudant de la coloniale. Chez moi au tennis, en parlant au président du Tribunal qui porte une barbe radicale-socialiste, un ventre du Sud de la Garonne, à sa femme taillée sur le modèle dont son faites dans la métropole, les femmes de colonels et les matrones de la rue Paradis. Chez moi devant la poste, me demandant comment le directeur a si vite acheté une auto. Chez moi, sur le plateau du Serpent, en voyant les jeunes filles se promener avec un bandeau autour des cheveux comme à Quiberon, en apprenant de qui la femme du directeur des chemins de fer est la maîtresse. Chez moi enfin, en découvrant dans la boutique d'un épicier grec, sous des piles de boîtes de thon de chez Amieux, le texte grec de Prométhée enchaîné, d'Oedipe à Colonne.<sup>3</sup>*

Le lot de la civilisation est indéniablement positif dans la mesure où la physionomie stérile du départ de Djibouti est substituée par une autre qui

---

<sup>2</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 1932, p.142.

<sup>3</sup> Idem, p.143.

traduit le confort, l'hygiène et l'appropriation d'un environnement hostile et inhabitable. Monfreid évoque le passé de Djibouti.

*Il y a quarante ans, Djibouti était une presqu'île de sable, terminée par un îlot de madrépores morts où de rares pêcheurs venaient s'abriter, les jours de grand vent. Le récif côtier est couvert par une large passe, qui donne accès à un vaste bassin naturel. A 6 kilomètres dans les terres, un oasis indique la présence de couches d'eau souterraines.*

*Aujourd'hui, Djibouti apparaît là comme une ville toute blanche aux toits plats. Elle semble flotter sur la mer, quand on la voit émerger de l'horizon, à l'approche du paquebot, puis, peu à peu, se précisent des réservoirs métalliques, des bras de grues, des monceaux de charbon, enfin toutes les laideurs que la civilisation d'Occident est condamnée à porter partout avec elle.<sup>4</sup>*

Ce « point » situé à la Corne de l'Afrique va se développer au contact de l'Occident et une des œuvres qui a contribué au rayonnement et à la justification de l'influence française à Djibouti est le chemin de fer.

C'est Chefneux qui va être en 1897 le maître d'ouvrage de la voie ferrée, l'emblème de la civilisation et de la modernité. Voici la remarque d'Armandy.

*Chefneux, l'animateur à qui ils doivent tout : le chemin de fer, les postes, le téléphone ; Chefneux sans qui ils seraient restés ce qu'ils sont : des sauvages, et qui leur a donné l'unique badigeon de civilisation dont ils puissent s'énorgueillir (...)<sup>5</sup>*

Ce chemin de fer achevé en 1917, reliera l'empire abyssin à Djibouti et c'est ainsi que la Côte Française des Somalis devient le débouché maritime de l'Ethiopie. Kessel dit :

---

<sup>4</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.8.

<sup>5</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.71.

*Et cela se passait à un jour de marche de la voie ferrée qui relie Addis-Abéba à Djibouti, c'est-à-dire de la seule artère de la civilisation dans ce vaste pays.<sup>6</sup>*

Car c'est en effet l'Ethiopie qui va susciter le désir des Européens et cela pour plusieurs raisons. Il y a d'abord l'intérêt économique puis il y a aussi le fait que l'Ethiopie soit un pays chrétien. Et enfin l'Ethiopie est, depuis en 1930, le premier pays africain à faire partie de la SDN (la Société Des Nations). Kessel dit :

*« C'était la reconnaître officiellement comme nation majeure, évoluée, homogène, apte à se gouverner soi-même comme à faire régner l'ordre dans les frontières de son empire, bref, digne en tous points de siéger au côté des autres nations et d'avoir voix délibérative au chapitre.<sup>7</sup>*

Cette reconnaissance de l'Ethiopie au sein de la SDN est la légitimation d'une civilisation autre qu'européenne. Armandy dit :

*Sans doute, l'Ethiopie était un pays arriéré, mais justement, en l'admettant parmi les Nations civilisées, on allait lui fournir l'occasion de se civiliser elle-même...<sup>8</sup>*

« Un pays arriéré » peut évoluer au contact « des Nations civilisées ». Le pronom personnel sujet « on » face au pronom personnel objet « lui » montre que l'Ethiopie sert d'expérience pour une opération inédite : Les Occidentaux vont donner à l'Ethiopie « l'occasion de se civiliser elle-même ».

Nos analyses ont montré que le Noir apparaît à nos voyageurs plus humain, plus beau en comparaison des indigènes rencontrés en Afrique de l'ouest et centrale. Cependant la civilisation européenne lui est nécessaire, ne serait-ce que pour l'éclairer : les Noirs restent malgré tout, pour tous les voyageurs, des peuples ignorants et primitifs. Leur quotidien est dominé par

---

<sup>6</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Ed. de France ; 1933, p.74.

<sup>7</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.87.

<sup>8</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p.68.

les croyances superstitieuses et le recours au fétichisme pour se protéger des maladies ou pour entreprendre une action quelque soit sa nature : et ceci n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

Les indigènes de la Corne d'Afrique sont certes musulmans mais l'Islam favorise les superstitions et maintient son adepte dans l'obscurantisme. Les indigènes islamisés sont considérés comme des êtres à moitié sauvages et qu'ils sont au-dessus de la barbarie naturelle des autres Noirs. Mais ils demeurent tout de même égarés. C'est pourquoi l'Européen sent en lui, le devoir de répandre la vérité et la lumière. Monfreid dit :

*Les mœurs simples et naturelles de ces marins nous paraissent aujourd'hui barbares, pour ne pas dire plus.*<sup>9</sup>

C'est donc une véritable idéologie humanitaire soi-disant civilisatrice, qui est en train de se mettre en place. Elle servira de prétexte à une nouvelle idéologie : la colonisation. Voici encore comment Louis Saulieu, le personnage principal de Jean d'Esme, évoque à sa femme Andrée le vrai visage de la colonisation.

*Cette côte calcinée où rien ne pousse faute d'eau, ce pays de la soif et du feu, est l'objet d'étranges convoitises. C'est que, devant lui, il y a la Mer Rouge, le couloir maritime qui relie l'Océan des Indes au bassin méditerranéen, la vraie grand'route océanique que doivent emprunter les vaisseaux de tous les peuples européens pour communiquer avec leurs colonies. Celui donc qui s'assurera la possession des terres bordant cette voie sera du coup le maître incontesté du chemin. Il pourra à son aise le fermer ou l'ouvrir. Il sera le seigneur omnipotent de tout l'Extrême-Orient. De plus, derrière ces sables brûlants, s'étend le jeune, le formidable Empire Ethiopien avec toutes ses richesses encore inexploitées, avec son avenir trouble...*

*Et les nations européennes, acharnées à leur tâche d'expansion et de pénétration, exaspérant leurs propres rivalités, attisent la haine instinctive de ces races contre les blancs, les poussent contre le blanc adverse, tâchant par l'entremise des guerriers somalis de ruiner l'effort du voisin.*<sup>10</sup>

---

<sup>9</sup> Monfreid (Henry de.) - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p.29.

<sup>10</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p.161.

Louis Saulieu montre bien que l'objectif premier de la colonisation est économique. C'est la position géostratégique de Djibouti et les « richesses encore inexploitées » du « formidable Empire Ethiopien » qui suscitent l'intérêt des Européens.

L'entre-deux-guerres est l'âge d'or de la colonisation européenne, qui est glorifiée dans de grandioses manifestations, comme l'Exposition coloniale française de 1931. L'explorateur rapporte dans des écrits le déroulement de sa mission et renvoie une image du Noir à partir de l'espace quotidien. Il va s'efforcer de connaître les mœurs et les caractères des habitants de l'intérieur de la Corne d'Afrique et le regard est souvent chargé de préjugés. Et le plus souvent le voyageur se rend dans la Corne d'Afrique non seulement pour la connaissance des mœurs des peuples noirs mais pour recueillir les informations susceptibles de guider la future politique coloniale de la France à Djibouti. Les voyageurs deviennent donc des idéologues du colonialisme. Ils incarnent l'aboutissement logique de l'idéologie civilisatrice qui commençait à s'élaborer. Tous les récits qu'ils produisent vont refléter la sensibilité du moment. C'est ainsi que le docteur Rossert, dans *l'Homme des Sables*, évoque comment la France a fait de Djibouti sa colonie : « la Côte française des Somalis ».

*Il y a huit ans de cela, un homme, un Français, vivait à la cour d'Ethiopie. Il y jouissait d'une certaine influence et cette influence, il la mettait, autant qu'il le pouvait, au service de son pays. C'était à cette époque, une terre étrange que cet Empire Abyssin, la dernière terre où en plein vingtième siècle, subsistait la grande féodalité, les hauts barons, les fiefs immenses et les intrigues de palais. Or, vers cette époque, sur ce pays immense, riche aux formidables possibilités, sur ce peuple jeune, installé en plein cœur de l'Afrique noire, trois nations européennes avaient jeté leur dévolu. Deux nations de proie, entre autres, toujours prêtes également, une fois de plus, à pousser de côté, violemment, d'un coup de coude, cette France qui, arrivée là-bas la première, gênait leurs ambitions.*

*Ces nations entamèrent donc leur manœuvre. Depuis longtemps déjà, elles avaient pris leurs précautions, l'une d'elles surtout, celle-là même pourtant qui luttait à nos côtés sur les champs de batailles du monde ! Elle s'était arrangée pour encercler le misérable petit couloir, la*

*pauvre antichambre grâce à quoi nous accédions au vaste empire éthiopien. Ce couloir, c'est la Côte Française des Somalis.*<sup>11</sup>

L'Éthiopie est un « pays immense, riche aux formidables possibilités », d'où son intérêt économique. Et grâce à Djibouti, la France peut accéder « au vaste empire éthiopien ». Alors la mission colonisatrice devient légitime car seule l'influence européenne peut conduire dans la voie du progrès. Le français rendrait ainsi service à sa mère patrie mais aussi aux indigènes. Cela est confirmé par Delvert.

*Pour expédier le sel, le café (plus de 10 000 tonnes que l'on dirige sur l'Égypte, la France, la Norvège, l'Angleterre et les colonies anglaises), les peaux de bœufs (4 à 7000 tonnes), les peaux de moutons et de chèvres (2000 tonnes et plus), le musc que sécrètent les civettes à la peau tachetée, la cire, et tout ce qui descend des plateaux pour être embarqué, nous avons construit un port.*

*Les deux îlots du Serpent et du Marabout forment une sorte de pédoncule prolongé vers la haute mer par un autre îlot appelé le plateau du Héron.*

*Ainsi se trouve protégée une vaste surface d'eau. L'on a donc entrepris de transformer ce havre naturel en un port outillé où les plus gros bateaux pourront aisément accoster, décharger et prendre des marchandises, et aussi faire du mazout.*

*Travail considérable et qui fait le plus grand honneur à nos ingénieurs. Nous les avons vus, jeunes gens sortant de Centrale ou des Arts et Métiers, devant les hautes planches à dessin s'appliquer sur leur épure par 38° de chaleur comme s'ils étaient dans la mère-patrie. Et ils le faisaient avec cette absolue simplicité des gens pour qui accomplir son devoir est chose si naturelle que les contingences ne comptent pas.*<sup>12</sup>

L'arrivée de l'Européen contribuerait à faire renaître l'indigène et à le faire agir. L'homme blanc détiendrait la raison et sa mission serait de libérer l'indigène de l'inertie dans laquelle il vit. L'auteur rend hommage « au travail considérable » réalisé par les français en faisant de Djibouti, qui était « un havre naturel », « un port outillé » qui pourrait contribuer à une croissance économique. Le port fait alors de Djibouti un lieu hautement stratégique. Henry de Monfreid le confirme :

---

<sup>11</sup> Idem, p.245.

<sup>12</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti* - Paris : Revue Deux Mondes ; 15 février 1936, p. 679.

*Djibouti est au surplus devenu sur la carte de l'empire colonial français un point trop important pour la sécurité de nos possessions en Orient et pour la liaison entre la Métropole et nos colonies d'Indo-Chine et de Madagascar, pour que nous n'en restions pas les maîtres absolus, sans partage, et ce serait une faute lourde de nos gouvernants que de se dessaisir, ne fût-ce que partiellement, de notre autorité sur ce relais si essentiel pour la sûreté de nos communications et le maintien de notre prestige.*<sup>13</sup>

Djibouti devient donc une ville importante pour la France. Et « ce serait une faute grave » « que de se dessaisir ». Alors, cela justifierait l'action coloniale et le maintien de l'autorité française sur le pays et sur ses habitants. Seulement la pensée coloniale s'accompagne d'une double action.

En effet, La duplicité de la structure de la pensée coloniale se définit ainsi : le colon représente le Bien, la puissance constructive et éclairante de l'Occident. Le mal est symbolisé par la barbarie et l'étrangeté de l'indigène. Ainsi l'idéologie coloniale apparaît comme une association d'une action rappelant la croisade mais en même temps une action humanitaire. L'une se caractérise par l'agression, le mépris pour l'Autre. La seconde apparaît sous forme de charité chrétienne, donc très humaniste. Voici la pensée de Louis Saulieu, dans « L'homme des Sables », à propos des indigènes.

*A force de vivre à mes côtés, leurs mœurs se sont quelque peu adoucies, ont beaucoup dépouillé de leur sauvagerie, de leur brutalité. Et tu viens d'entendre leur chant favori. Est-ce que cela ne t'aide pas un peu à comprendre bien des choses ?*<sup>14</sup>

Le colon intervient auprès de l'indigène comme un libérateur de tous les défauts qui le reléguent au rang de l'inhumain, du bestial : « leurs mœurs se sont quelque peu adoucies ». Avant l'arrivée du blanc, les indigènes s'entretuaient et n'auraient possédé aucune structure sociale logique : ils vivaient dans un monde de « sauvagerie » et de « brutalité ». La présence du blanc serait donc synonyme de paix retrouvée, de bonheur et surtout

---

<sup>13</sup> Monfreid (Henry de.) - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.71.

<sup>14</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p.163.

d'accès à la civilisation. De plus la France protégerait le pays de l'indigène des ambitions affichées par des puissances comme l'Angleterre et l'Italie. Ainsi tous les éléments seraient présents pour que l'indigène devienne convaincu de l'utilité de sa conversion au français. L'assimilation de l'Autre à l'Européen serait alors le succès de l'entreprise coloniale.

L'assimilation est la volonté de réduire l'écart entre l'indigène et l'Européen et aboutir si possible à une fusion complète. C'est le désir, prétendu, d'amener les peuples colonisés au niveau du peuple colonisateur, ce qui est contesté par Monfreid.

*Une place, avec un monument doré, des rangées d'autos et de taxis. On reste un peu ahuri de ce brusque jaillissement de civilisation européenne, après ces trois jours de paysages farouchement sauvages, de terres incultes et hostiles, de peuples primitifs. On aurait voulu trouver là des guerriers vêtus de peaux de lion, des mules de cuivre et d'argent. On éprouve une désillusion. Cependant, combien ces réminiscences européennes sont superficielles, elles suffisent peut-être aux yeux du touriste pour lui donner l'illusion de ce cadre immuable où il aime retrouver les éléments essentiels du voyage à programme. Mais moi, je n'y puis voir qu'un travestissement où un peuple perd tout son caractère, comme la femme indigène perd tout son charme, toute sa grâce, toute sa beauté, en voulant se vêtir de robes venues de Paris.*

*Certes, mon point de vue est purement artistique et ne tient pas compte de la nécessité d'unifier l'humanité entière. Je suis fou, je le sais, de vouloir conserver intacte la personnalité de ce peuple, car nous sommes des barbares qui ne comprenons pas le droit pour chaque race de vivre selon son génie. Nous voulons imposer la même règle de vie à l'Européen, au Malgache, à l'Arabe, au Chinois, à l'Ethiopien ; toutes ces races, aux âmes si différentes, doivent se plier à des lois, à une morale commune, élaborées par l'une d'elles et adaptées uniquement à son génie. Tous ces hommes, si disparates, doivent tuer en eux tout ce qui les différencie de ceux qui se prétendent modèles. Dans ces sortes d'adaptations trop rapides, les qualités meurent les premières, les défauts restent et pour expliquer le lamentable résultat, on parle de races inférieures.<sup>15</sup>*

Pour Monfreid, assimiler c'est affirmer la supériorité de la civilisation occidentale et nier la personnalité de l'indigène. L'assimilation s'oppose à l'association qui est basé sur le respect nécessaire de la personnalité de

---

<sup>15</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 253.

l'indigène. L'indigène est aliéné et on lui impose la langue et les coutumes du colonisateur. Mais cela suppose aussi que l'indigène ait la capacité de se hisser au même niveau que le colon. Ida Treat évoque ce désir du colon de faire assimiler l'Autre.

*Il y a trente trois ans, ce coin de sol africain était l'objet de la préoccupation constante d'une quantité de bureaucrates qui y maintenaient une civilisation indéfectible. On y écrivait des rapports sur le progrès de l'assimilation chez les Danakil, sur les résultats magnifiques obtenus dans tous les domaines ; on y étudiait les embellissements à apporter ; on y établissait des plans d'extension de la ville, et de fait, il faut constater qu'entre la résidence et le pénitencier il y avait la place...<sup>16</sup>*

Cet élan est une occasion pour faire ressembler l'indigène à l'homme blanc. Ici les français s'extasient « sur le progrès de l'assimilation chez les Danakil, sur les résultats magnifiques obtenus dans tous les domaines ». Parmi ces domaines, c'est surtout l'école qui devient le lieu de toute assimilation. Mais cela suppose que l'homme blanc doit s'investir financièrement et matériellement pour détourner la pensée de l'indigène. Le détournement physique étant impossible ! Voici le constat de Monfreid.

*Il faut des hommes très cultivés, très civilisés, pour devenir des « sauvages » heureux...<sup>17</sup>*

Les indigènes seront certes « très cultivés, très civilisés » mais ils resteront toujours des sauvages quoique « heureux ». Monfreid serait alors partisan de la théorie associationniste. Alors définissons d'abord la théorie associationniste.

L'associationnisme, c'est la théorie qui affirme la possibilité de coexistence de peuples disparates. Seulement, cette affirmation enferme l'indigène dans des traditions et des structures politico-sociales non reconnues ou non recherchées par le colon. C'est marquer la différence de

---

<sup>16</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.87.

<sup>17</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.72.

l'Autre et se désintéresser de son devenir. Ainsi l'indigène conserve ses traditions et ses mœurs mais sa destinée demeure liée à l'homme blanc. Voici comment Monfreid défend sa théorie associationniste en parlant de « l'organisation » sociale de l'Ethiopie.

*Organisation nécessairement chaotique, où chaque chef se sent roi et se soumet difficilement à l'autorité supérieure, où il faut l'ascendant passer d'un Ménélick pour que l'obéissance devienne la règle, quitte à ce qu'à la disparition d'un tel chef, le naturel reprenne le dessus, où les questions de religion jouent un rôle prépondérant et sont assez fortes pour provoquer des changements de régime, où toutes les tentatives de progrès, de modernisation, d'européanisation, si l'on peut dire, se heurtent à des intérêts personnels, à des situations acquises, et à une volonté bien décidée de se replier et de se fermer.*

*Car au fond, tout est là dans l'histoire politique contemporaine de l'Ethiopie : défendre sa liberté et son indépendance, en restant aussi longtemps que possible ce qu'on est : on sait comment sont les autres, on sait quels avantages matériels et de bien-être, a apporté avec elle la civilisation moderne, mais on n'ignore pas que le progrès c'est aussi la victoire de la force brutale et implacable, c'est l'asservissement du plus faible, c'est le travail forcé, c'est la fin de la douce vie où nul souci de l'avenir n'existe et où il est si bon de pouvoir remettre au lendemain ce que l'on ne se sent décidément pas la force de faire le jour même.<sup>18</sup>*

Ici, il ne s'agit pas de rendre l'indigène semblable à l'homme blanc mais de lui faire comprendre que s'il veut évoluer, il doit faire un effort d'approche vers la civilisation occidentale. Association rime donc avec une certaine progression.

Ce fut le cas pour la Tunisie, nous dit Armady.

*C'est nous, Français, qui l'avons agencée à nos frais, nous qui avons crée de toutes pièces son réseau ferroviaire et routier ; nous qui l'avons civilisée ; nous qui l'administrons en conciliant les intérêts des indigènes et les nôtres. L'étranger y peut circuler en toute liberté, voire s'y établir, y acquérir du bien, le gérer, en bénéficier, le léguer. Nous n'exigeons de lui en échange qu'une chose : le respect de nos lois.<sup>19</sup>*

---

<sup>18</sup> Idem, p.58.

<sup>19</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne* - Paris : A. Lemerre ; 1930, p.136.

L'essentiel est de concilier « les intérêts de l'indigène » et ceux des Européens. L'Autre peut donc rester Autre avec toutes ses différences, l'essentiel est qu'il respecte les lois de la civilisation colonisatrice. On laisse ainsi chaque peuple choisir la manière d'approcher la civilisation car tous les peuples ne sont pas prédisposés à se civiliser. C'est ce que constate Monfreid chez les Ethiopiens.

*L'Abyssin, vous l'avez déjà compris, est un peuple qu'on ne peut pas européeniser à fond avant des siècles. Il doit donc vivre chez lui en restant ce qu'il est et se transformer lentement.*

*Mais cela ne nous convient pas, nous prétendons, du jour au lendemain, par force, lui imposer nos mœurs, pour le rendre enfin utile à nos intérêts sans aucun souci des conséquences funestes de cette hâte égoïste.<sup>20</sup>*

Monfreid suppose que les Ethiopiens sont des gens difficile à « européeniser ». L'assimilation brute serait « égoïste » et aurait des « conséquences funestes ». Cela est valable aussi pour le Yémen, réitère Monfreid en parlant de son séjour à Hodeïdah : une ville côtière importante du Yémen du nord.

*Contre une pareille prostitution morale, j'ai voulu mettre le Négus d'Ethiopie en garde pour en préserver son peuple, car l'Abyssinie et le Yémen, si incomparables à maints points de vue, sont les deux derniers peuples de la terre ayant gardé pures leur antique civilisation et des mœurs conformes au génie de leur race.*

*Tout de suite en arrivant au milieu de cette ville envahie par les wahabites, on a cette impression poignante d'un peuple frappé à mort par la civilisation européenne. Il n'y a pour lui maintenant de salut qu'en la main ferme d'un protecteur dont il redoutera et respectera la force. Il est devenu incapable de se gouverner, car il a détruit l'armature séculaire qui, seule, pouvait lui permettre de vivre selon sa mentalité. Il est incapable de comprendre la générosité, la bonté, l'indulgence avec lesquelles nous avons la naïveté dangereuse de vouloir propager notre influence et maintenir notre prestige.<sup>21</sup>*

---

<sup>20</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.134.

<sup>21</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p.206.

L'assimilation conduirait ainsi à l'aliénation, à l'acculturation et à l'avilissement. Un peuple assimilé ne devrait son salut « qu'en la main ferme d'un protecteur dont il redoutera et respectera la force ». Monfreid exprimerait ici son désir de sauvegarder l'Ethiopie et le Yémen car ce sont les deux civilisations qui restent encore pures avec « des mœurs conformes au génie de leur race ».

Ainsi deux attitudes à l'égard de l'indigène paraissent se dégager des récits de voyage étudiés : d'une part, une sorte d'émerveillement morbide pour un continent qui apparaît marqué par la malédiction de Cham et qui, pour certains voyageurs symbolise la déliquescence totale. D'autre part, l'exaltation que suscite une terre encore neuve, inexplorée et vierge, et dans laquelle certains voient un contrepoids à la décadence métropolitaine mais aussi le lieu d'une évangélisation.

L'entreprise missionnaire ne se distinguait pas plus de la conquête coloniale que la soumission au roi ne se séparait du respect de Dieu. Au XX<sup>e</sup> siècle, le colonial de tout poil et le missionnaire ont en commun d'être blancs ; ils sont les représentants d'une même civilisation conquérante. Le colonial et le missionnaire se rendent réciproquement service. En effet, la colonisation vient à la rencontre de l'idéal missionnaire en s'affirmant civilisatrice. Action missionnaire et colonisation se trouvent ainsi inextricablement liées même si l'une n'épouse jamais tous les objectifs de l'autre. Le missionnaire n'est pas le complice du colonisateur, mais leurs idéaux se confondent.

Le missionnaire va s'adapter à son époque car il sera à la fois prédicateur, médecin, pédagogue, etc. Ce n'est donc plus le chapelain soucieux que d'âmes. Sa tâche va progressivement se diversifier sans s'écarter de sa fonction essentielle. Il s'agit de l'évangélisation. Et c'est par l'exercice de la charité que le missionnaire va connaître beaucoup de succès. Cela le conduit à s'occuper des indigènes et de leurs misères. Mais l'action du missionnaire va remettre en question toutes les structures des sociétés indigènes. Et se voulant élément de progrès, le missionnaire est également

outil de destruction. C'est pourquoi l'œuvre missionnaire suscite à la fois des éloges et des critiques.

Les missionnaires étaient aussi conduits à avoir un rôle éducatif dépassant la simple évangélisation. Ils se faisaient aussi les agents d'une politique d'assimilation. Ils recueillaient des orphelins ou des enfants abandonnés pour les élever chrétiennement. L'évangélisation prend donc la forme d'une européanisation.

Cette évangélisation a conduit les missionnaires à soulager les maux physiques des indigènes.

Ainsi, le missionnaire est, avec l'administrateur, le représentant de l'Europe conquérante puisqu'ils partagent la même civilisation.

Sous les motifs des explorations, des évangélisations et des relations commerciales, il s'agit d'aboutir à une conquête coloniale. Les prétextes humanitaires et scientifiques sont des formes déguisées pour favoriser un empire colonial. C'est en effet un dessein d'expansion politique, économique et culturelle qui va de plus en plus s'affirmer. Il faut implanter la civilisation dans la Corne de l'Afrique pour étendre l'influence française, même s'il faut utiliser la force. Et cela dans le seul but de disputer à d'autres les produits de l'intérieur du Continent africain. Ici il s'agit d'abord des Anglais et un peu plus tard des Italiens. La colonie attire des individus de toutes parts et devient ainsi le lieu de toutes les aventures

## **2. La colonie, lieu des aventures : révélation de soi ou dénonciation**

Beaucoup de romans constituant notre corpus traduisent le problème de la cohabitation des Européens avec les indigènes. Mais c'est surtout Monfreid qui nous donne le plus de renseignements. Il fait part des antagonismes nés de l'exploitation coloniale et de la différence de religion, de mœurs et de mentalité. Monfreid, par l'intermédiaire d'un des personnages permanents de ses romans, Abd el Haï, en l'occurrence lui-même, dénonce la politique coloniale et offre une image valorisée de

l'indigène, voire même mythique. Ainsi le colon voit paraître des écrits critiques à son égard, non seulement de Monfreid mais aussi de ses sympathisants comme Ida Treat ou Joseph Kessel. L'américaine Ida Treat, auteur narratrice est sauvée par l'indigène Kassem. C'est ainsi qu'elle lui exprime sa reconnaissance en faisant de lui une exception.

*Mais j'imagine ce qu'aurait été la scène si Kassem eût été un blanc. Abd el Haï excepté. Le blanc, ici, avec l'importance qu'il donne à la mort et au coup de fusil, fait figure de Tartarin. Le blanc serait apparu, revolver à la ceinture et fusil au poing, casqué, guêtré, splendide. Par-dessus mon épaule, il aurait visé l'hyène, et d'une balle explosible en plein œil gauche l'aurait étendu raide morte. Après cela, il aurait fallu faire une photographie des deux, de l'imbécile et de la bête, et conserver une reconnaissance éternelle à l'imbécile.  
Ici, rien de tout cela.<sup>22</sup>*

Le portrait caricatural du « blanc », « Abd el Haï excepté » contraste avec la modestie de Kassem, l'indigène.

Joseph Kessel insistera également sur le côté exceptionnel de Monfreid et se montre très critique à l'égard des colons.

*Il m'a fait connaître le Gubet Kharab et l'îlot du Diable. J'ai essuyé le vent furieux du Bab-el-Mandeb sur son boutre et son équipage noir. Et j'ai vu que cet ancien contrebandier, ce pirate, ainsi que l'appellent plaisamment ses amis et perfidement ses adversaires, a servi et sert son pays.*

*J'ai le devoir de le dire. Car il est trop injuste qu'une si rare destinée et que la légende issue d'elle déformées, salies par les pleutres et les imbéciles, desservent un homme de cette classe.*

*Il a fait de la contrebande d'armes ? Certes, mais en un temps où tout cela était permis et même encouragé à Djibouti. Il a importé du haschich en Egypte ? Cela ne regarde que la police du Caire et de Londres. L'Intelligence Service l'a fait porter sur sa liste noire et le traque ? Est-ce une raison pour aider une institution qui ne passe pas pour scrupuleuse et altruiste ?*

*Par contre, il y a une industrie française en Abyssinie. Elle est à Monfreid. Une oasis française dans le Harrar. Elle est à Monfreid. Il y a dans le massif inconnu du Mabbat, chez les guerriers danakil, une maison française là où nul Blanc n'a mis le pied. Elle est à Monfreid.*

---

<sup>22</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.24

*Parmi les tribus où le gouverneur ne peut rien, le nom de Monfreid est un sauf-conduit.*

*Ne devrait-on pas utiliser une pareille force une si longue expérience, une si prodigieuse assimilation ?*

*Mais, pour comprendre cela, il ne faudrait pas au gouverneur de Djibouti un cœur de Chapon. On retrouvera bientôt ce fonctionnaire, car il a voulu qu'une partie de notre poursuite aux esclaves se fit malgré et contre lui. Nous y gagnâmes quelques péripéties et le gouverneur quelque ridicule de plus.<sup>23</sup>*

Kessel résume la personnalité de Monfreid en trois mots : « une force », « une expérience », « une assimilation ». Et il semontre très ironique envers l'administration coloniale et surtout le gouverneur de la colonie : Chapon Baïssac. Notons le jeu de mots « cœur de chapon » qui renvoie au coq castré.

Monfreid, quant à lui, révèle l'exploitation à outrance des indigènes par l'administration coloniale et dévoile leur cruauté, leur manque d'humanité et de générosité. Et en découvrant cette réalité coloniale, il s'isole et se distingue ainsi du monde colonial. Mais en analysant avec précision la communauté européenne en fonction de ses réactions et comportements vis à vis des indigènes. Monfreid a été témoin de son temps. Son oeuvre montre ainsi une situation historique contemporaine dans laquelle une communauté souffre : la communauté indigène. Une communauté musulmane qui se cherche, un peuple qui est enfermé dans un système qui, s'il ne l'ignore pas, veut l'étouffer. Monfreid va donc dénoncer les relations indigènes Européens à l'intérieur de la colonie.

Il a traduit dans ses romans « indigénistes » le fait vérifiable de la misère du colonisé. En effet, celle-ci se manifestait par l'importance des mendiants. Les fléaux sont endémiques et l'auteur fait souvent allusion aux mauvaises conditions physiques des indigènes. On retrouve également le témoignage de l'existence de la misère biologique : faim et maladies. D'autres écrivains l'ont aussi souligné. Voici un exemple d'Ida Treat qui illustre la misère collective des indigènes, source de distraction pour certains Européens. Le

---

<sup>23</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Ed. de France ; 1933, p.45.

train qui mène en Ethiopie s'arrête à une station. Des enfants accourent vers les voyageurs les plus « repus ».

*Des blancs s'amuse... Ils chantent une chanson idiote – avec les gestes – « pouet, pouet », qu'ils font répéter aux enfants noirs en leur montrant un morceau de pain qu'ils ne jettent jamais... Quand le train part, ils balancent toujours leur morceau de pain devant les gosses qui tendent leurs doigts... les petits se mettent à courir le long de la voie en se bousculant. Alors certains blancs finissent par lancer leur croûton. D'autres trouvent plus spirituel de le garder... Il ressortira à la prochaine station. Ces gens repus ne s'embêtent pas une minute...<sup>24</sup>*

La narratrice dénonce la cruauté des « blancs » face à des êtres pour qui un « morceau de pain » est synonyme de repas. La narratrice cherche ainsi à mettre en évidence les conditions dans lesquelles vivent des enfants abandonnés, sans aucune attache, qui sillonnent les rues. Très peu de romanciers coloniaux avaient soulevé le problème de cette enfance malheureuse livrée à elle-même.

D'autre part, le trait imaginaire de paresse, attribué aux indigènes en général par les colons est très souvent relevé dans les ouvrages coloniaux. Cette accusation par les colonisateurs se veut indépendante de toute considération socio-économique et historique. Ce dénuement de l'indigène va être expliqué par son oisiveté, par le peu de goût qu'il a pour l'action.

Il est évident que pour maintenir la domination coloniale, on avait besoin d'images d'indigènes passifs et d'Européens actifs. Et c'est là que la personnalité de Monfreid va s'affirmer dans toute son ambiguïté. Il va s'identifier d'abord au colon tel qu'il le conçoit lui-même, c'est-à-dire au petit colon et par conséquent, il va être le défenseur des privilèges des Européens.

*C'est encore un élève de la Mission. Il est désolant de voir les efforts et l'abnégation incontestable des missionnaires n'arriver souvent qu'à produire d'odieux tartufes où se résument tous les vices. La faute n'en*

---

<sup>24</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.47.

*est pas à ces religieux, mais à la mentalité de ces races primitives pour qui les pratiques de la religion chrétienne sont incompréhensibles.*<sup>25</sup>

Les propos de Monfreid sont racistes. Il cherche à démontrer que l'indigène n'a pas de besoin, que celui-ci est en réalité inapte au confort, à la technique, au progrès et que la misère lui est par conséquent familière. On ne doit pas, donc, l'obliger aux servitudes de la civilisation.

Lors d'un de ses voyages, Monfreid rencontre des indigènes « christianisés ». Voici sa remarque :

*J'ai senti très nettement, à la vue de tous ces nègres christianisés, par opposition avec les islamisés, combien notre religion chrétienne, tant catholique que protestante, est peu adéquate aux races inférieures.*<sup>26</sup>

Toutes les théories racistes sont illustrées par ces propos.

Mais Monfreid ne soutiendra pas toujours cette idéologie et ces prétendues tares de l'indigène et c'est ce qui est le plus intéressant pour l'histoire. Car l'idéologie colonialiste cohérente avec elle-même, devait porter à l'absolu, les défauts présumés de l'indigène face à la perfection de l'Européen. Ces défauts devaient devenir définitifs. Mais Monfreid dénonce les colons d'abord, puis tous les Européens de la colonie ensuite. Il reproche aux colonisateurs leur comportement. Puis il se retourne contre l'indigène en adoptant des propos discriminatoires. L'auteur narrateur devient alors doublement ambigu. Il va d'abord dévoiler la gigantesque indifférence des Européens vis à vis du colonisé. On n'a pas d'égard pour l'indigène à qui on ne demande que les bras. Ainsi pour le colonisateur, en général, l'indigène, s'il ne sert pas, fait partie du décor. On n'en tient pas compte. Nizan traduira encore mieux cette indifférence en parlant de son séjour à Djibouti.

---

<sup>25</sup> Monfreid (Henry de.) - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p.17.

<sup>26</sup> Idem - *la poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p.232.

*Le même ennui sans formes qu'à Aden, mais en manches de chemise retenues par les élastiques des coiffeurs, mais avec le goût des vermouths cassis, des mandarins curaçao. Tous ces hommes aussi tournent en rond, heurtés aux murs invisibles de leur destin, faisant aux mêmes heures les mêmes mouvements que les Anglais de la côte d'Asie, filant en auto le soir vers le jardin d'essai d'Ambouli où vont se consoler des couples dont les membres sont toujours des pièces de rechange. C'est la nuit, on tient une femme sans nom contre soi, les maigres arbustes de la steppe défilent, les chameaux leur broutent la cime : comme ces arbustes ont des formes et des proportions d'arbres faits, on se croirait dans un paysage préhistorique, les chameaux grands comme des iguanodons.*<sup>27</sup>

Cette indifférence des Européens part d'une observation réelle de l'auteur. La colonisation, en effet, détruit le colonisé puisqu'elle ne peut l'intégrer. L'indifférence est illustrée par les expressions « pièces de rechange » et « sans nom ». Ceci est beaucoup plus cohérent dans le contexte de la colonisation que l'attitude de l'écrivain elle-même. Le but de l'auteur est de tenter d'éveiller les consciences politiques : l'indifférence des Européens ne peut être que négative pour la colonie, car ces derniers ne se rendent même pas compte que l'indigène, lui, les observe. Les Européens ne forcent guère l'admiration des indigènes, bien au contraire. Seulement l'Européen colonial ne tient-il pas ses privilèges, tout autant que sa gloire, de « l'avilissement même de l'indigène ?

La mission civilisatrice de la France a donc échoué. En effet, le type de colonisateur qui vit à Djibouti n'assume pas le rôle qui lui est dévolu par la mère patrie : celui d'homme supérieur, de fils de la race conquérante, à l'image de Lagarde. Voici un témoignage dans « Le passant d'Ethiopie ».

*Vers 1885, quand il débarqua à Obock, Lagarde, s'il n'avait été qu'un fonctionnaire comme tant d'autres, n'aurait songé qu'à quitter au plus vite l'endroit sinistre où le destin l'amenait. Mais justement, ce n'était pas un fonctionnaire comme tant d'autres. Que de fois, passant dans ces parages, au temps où il allait rejoindre quelque poste en Extrême-Orient, il avait fait la réflexion que la France aurait dû avoir ici un port bien abrité pour servir d'escale à nos navires et de débouchés aux produits du Harrar et du plateau abyssin. Et il avait demandé, un jour, d'être envoyé dans cet endroit disgracié.*

---

<sup>27</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 1932, p. 144.

*Dès qu'il fut installé, il réussit, par d'habiles marchés avec les indigènes, à étendre le territoire de son petit Gouvernement jusqu'aux limites qui forment aujourd'hui la Côte française des Somalis ; puis il se mit à la recherche d'une rade propice, et fonda ce port de Djibouti, en un lieu qui n'était, lorsqu'il y vint pour la première fois, qu'un désert, avec un seul arbre, dont l'ombre n'aurait pas suffi à abriter un âne.<sup>28</sup>*

L'image de Lagarde est ici positive et rappelle le génie français. Djibouti n'était « qu'un désert, avec un seul arbre », Lagarde en a fait « un port ». Il se démarque ainsi du colon qui viendra plus tard « gérer » ce port.

Monfreid et d'autres refusent eux-mêmes de se reconnaître dans le portrait du Français de Djibouti diffusé par l'image coloniale. La société coloniale qu'ils décrivent avec un réalisme tel qu'il prend forme de témoignage, ne peut être représentée comme modèle au partenaire indigène. Elle ne peut en aucun cas, assumer la prédominance de la France à Djibouti. Elle risque d'aller à l'encontre de l'intérêt national français, en mettant en péril l'existence de cette colonie.

L'œuvre de Monfreid vue sous cet angle, s'engage au service d'une cause, qui est à l'opposé d'une recherche d'évasion. Cela a déjà été vu au cours de l'étude de son idéologie. Il procède parallèlement à la justification, et à la glorification de l'entreprise coloniale en faisant la peinture des tares indigènes. C'est un propagandiste de l'impérialisme, avant tout, mais il s'est placé à l'intérieur d'un système qu'il ne juge pas, mais qu'il expose et défend comme l'a fait Celarie.

*Qui vient ici doit accepter de vivre durement, dangereusement. Si le ministre Lagarde montra un fier courage lorsqu'il décida d'abandonner les installations d'Obock, dont l'emplacement était défavorable, le succès a magnifiquement couronné son audace, sa prescience. Djibouti possède plusieurs hôtels. (...) Le climat de Djibouti est sain. La lèpre et la peste y sont inconnues. Jamais de fièvre jaune ; mais l'atmosphère est saturée d'humidité salée.<sup>29</sup> (...)*

---

<sup>28</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p.62.

<sup>29</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.216.

Celarie cristallise l'œuvre de Lagarde en insistant sur « son audace » et « sa prescience ». Ce sont des hommes comme Lagarde qui ont apporté les bienfaits de la civilisation, car l'objectif de l'expansion coloniale n'est elle pas une œuvre humanitaire ? La préface du docteur Huchon le confirme.

*En juillet 1934, le médecin capitaine Huchon est chargé par le commandant supérieur des troupes à Djibouti d'une mission dans le massif montagneux du Goudah, territoire Dankali, c-à-d Afar, situé de l'autre côté du golfe, au-dessus du port de Tadjourah.*

*Ce territoire étant encore peu connu, il doit en ramener des informations générales et pratiques concernant le pays et la population.*

*Il débarque à Tadjourah, venant de Djibouti, dans les premiers jours de juillet 1934.<sup>30</sup>*

Les « informations générales et pratiques » peuvent se résumer en une action médicale chez les indigènes : soigner les enfants, les vieillards. L'action serait donc humanitaire.

Cet argument humanitaire, Monfreid le voulait irréfutable, or, ses concitoyens ne sont animés d'aucun idéal, c'est ce qu'il traduit dans bon nombre de ses écrits. Il est rejoint en cela par d'autres écrivains qui procèdent à la dénonciation des abus des colonisateurs : ces écrivains remettent donc, en question la compétence coloniale en quelque sorte, des Européens de Djibouti. Que devaient-ils proposer alors ?

La société européenne ne peut être présentée comme modèle, disent-ils. Plusieurs de leurs romans traduisent fortement cette réalité. En effet, dans la Djibouti coloniale, constatent-ils, les Européens partagent certains traits négatifs avec les indigènes comme par exemple : le mensonge, la perfidie, la violence, la corruption, la cruauté, le sadisme... Voici un exemple rapporté par Monfreid qui donnerait une idée sur le traitement que fait subir un colon, M. Delporte, à sa femme indigène.

---

<sup>30</sup> Huchon (Dr Henry.) – *Mission dans les Monts Gouda*- Paris : Revue Troupes col ; n°225, 1934, p. 13.

*Il lui infligeait, par badinage mais avec un sadisme évident, une série de petits tourments, de niches cruelles, dont il se plaisait à donner le spectacle aux amis pour leur montrer les résultats de son « dressage ».*

*La femme, habituée dès l'enfance à bien d'autres épreuves, criait, parce que cela faisait rire cet homme blanc qui la payait. Ne comprenant rien à sa mentalité, elle acceptait tout sans discuter, comme on accepte les mouches, les épines, les cailloux qui blessent les pieds, le mal aux dents... Mais elle était femme, et si Delporte avait une épingle pour lui piquer les seins, sa cigarette pour lui brûler les fesses et martinet pour menacer, elle avait son instinct de femelle : après la naissance d'une fillette, Delporte le terrible tyran tourna en bourrique. Fatouma porta des robes de soie, s'initia aux crises de nerfs tout comme les « Madama » et menaça deux ou trois fois par jour de s'en retourner chez sa mère.<sup>31</sup>*

On retrouve ici certains défauts énumérés là-haut. Et ce sont, donc, des écrivains comme Monfreid, Kessel ou encore Ida Treat qui ont dénoncé ces aspects négatifs du colon. Cette prise de position va leur permettre aussi de marquer nettement leur isolement par rapport à cette communauté européenne dont le modèle n'a jamais été le leur. Ils n'hésitèrent pas à décrire l'enfer d'un affrontement entre les deux communautés (indigènes et colons), pour secouer sinon effrayer les Européens. Peut-être aussi pour susciter un peu plus d'humanité de leur part, vis à vis des indigènes. Le message est clair. Ils auraient souhaité une colonisation moins brutale et plus intelligente. On sent, nettement, à travers ces lectures qu'ils grondent au fond des cœurs, la crainte de l'Autre, de celui qu'on ne connaît pas, qu'on ne cherche pas d'ailleurs à connaître.

Ainsi, les romans de Monfreid vibrent des tensions de l'actualité, celui qui tient la plume transmet au lecteur et à la France ses inquiétudes, car l'espoir cher à son cœur, à savoir la fusion des populations (exemple, le lieutenant Debuis) qui cohabitent à Djibouti, ne peut se réaliser dans ces conditions là.

*Dès le premier jour, on me présenta un homme étrange, extraordinaire en regard de tous les autres.*

*Il m'impressionna profondément, car lui seul semblait avoir vu dans ce pays autre chose que la nécessité du casque sur la tête et de la glace dans les boissons variées : c'était le lieutenant Debuis.*

---

<sup>31</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.23.

*A peu près de mon âge, trente ans, très barbu, une tête d'oiseau à nez pointu, des lunettes et le crâne rasé.*

*Silencieux, ne riant jamais, il dissimulait une mentalité de primaire sous une réserve où des sourires fermés répondaient en profondeur à toutes les questions embarrassantes. Il parvenait à donner ainsi l'impression d'en savoir long et, avec un art consommé, il tirait parti de tout pour intriguer. A la moindre alerte, il plongeait dans le mystère et laissait courir l'imagination des autres, car lui n'en avait point. Il émergeait quand la question avait pris forme et en prenait possession sans avoir dit un mot.*

*Il était converti à l'Islam, faisait ses dévotions à la grande Mosquée d'Hamoudi en un point où, par la porte ouverte, on pouvait le voir. Il appartenait, chuchotait-on, à des sociétés secrètes, il avait un harem, des esclaves...*

*Je restai béant d'admiration.*

*Lieutenant de la brigade indigène, il était arrivé d'Europe – où il avait, paraît-il, femme et enfant -, quelques mois avant moi.*

*Tout de suite, il joua la comédie de l'Islamisme ; il se travestissait, aussitôt la nuit tombée, et disparaissait au quartier réservé. Il plongeait dans la stupeur les camarades de passage qu'il y conduisait, en leur laissant croire que toutes ces jeunes Somalies accourant à l'appel de son sifflet étaient fascinées par son ascendant. Tout cela n'était qu'enfantillage et même lui valut au début quelques consignes à la chambre, mais il eut le mérite de persévérer.*

*Il fit un dictionnaire de poche, avant de savoir l'arabe, avec un Larousse et un Syrien nommé Ghaleb, qui traduisait chaque mot. Cet ouvrage qui se vend encore à Djibouti – et qui m'a rendu des services – classa son auteur arabisant distingué. Cette étiquette fit absoudre les mascarades, leur donna un caractère officiel et conduisit Debus vers une magnifique carrière au 2<sup>ème</sup> Bureau.*

*Le plus amusant, c'est qu'il finit lui-même par se prendre au sérieux et croire fermement que « c'était arrivé ».*

*En voilà un qui, après trente ans, joue à fond le jeu engagé par caprice de jeunesse.<sup>32</sup>*

Le lieutenant Debus est le symbole même de l'assimilation à l'envers. C'est l'Européen qui s'assimile à l'Autre en embrassant sa religion, en ayant « un harem, des esclaves » et en apprenant sa langue. Monfreid lui rend hommage car le lieutenant Debus a fait un dictionnaire arabe français. Cet ouvrage « a rendu service » à Monfreid dans son apprentissage de l'Arabe.

Ainsi, Monfreid révèle dans ses livres son souhait : l'assimilation inverse de celle rêvée par les Européens, ce rêve qui pourrait devenir réalité. Voici un autre exemple dans un autre livre : *Les secrets de la Mer Rouge*.

---

<sup>32</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.22.

*Je suis fort simplement vêtu d'une toile autour des reins et nous partons le long de la plage, le fusil en travers des épaules, selon la mode indigène.*<sup>33</sup>

Monfreid s'habille « selon la mode indigène » : un simple pagne « autour des reins » et un « fusil ».

Mais attention, cette apparente assimilation de Monfreid est machiavélique. En effet, l'Européen, n'était pas venu pour un apostolat insolite : celui de civiliser. Il s'est expatrié pour devenir riche, très riche.

*Nous décidons de tenter le commerce des armes pour pouvoir continuer mes expériences, longues et coûteuses, sur la culture des perles. Lavigne restera à l'île Maskali : il occupera des parcs d'huîtres, et moi je courrai la mer avec les chargements d'armes.*

*Je vais avoir contre moi l'administration qui ne verra pas d'un bon œil mes voyages très compromettants pour elle. Ensuite, Salim Mouti et Ato Joseph feront leur possible afin d'anéantir ma concurrence.*

*Tout cela me réserve pas mal de difficultés et des luttes, mais je suis résolu à tenter ma chance.*<sup>34</sup>

Et peu importe la nature du projet ou de la tâche exercée, l'essentiel est de gagner de l'argent. Monfreid fera le commerce des armes mais aussi des esclaves et de la drogue.

Mais Monfreid est différent de ses concitoyens. En effet, les Français, plus aisés de la métropole, préfèrent rester chez eux, car la colonie est un pays de mirage, elle ne peut attirer que des médiocres, des individus sans foi ni loi. Jean d'Esme nous le rappelle :

*Il n'était qu'un aventurier, qu'un de ces forbans vivant de louches besognes et de trafics criminels !*<sup>35</sup>

---

<sup>33</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.22.

<sup>34</sup> Idem, p.142.

<sup>35</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930. p.200.

Monfreid n'est qu'un « aventurier » qui enfreint la loi avec « de louches besognes et de trafics criminels » comme Louis Saulieu, le héros du roman intitulé *L'homme des Sables*. Par ces pratiques, l'homme marque sa différence par rapport au colon classique.

Ainsi, Monfreid refuse le monde du colon. Ne pouvant atteindre le bien en tant que colonisateur lui-même, il s'installe par conséquent, dans le malaise, dans l'ambiguïté, car, être colonialiste est la seule vocation du colonisateur. Il refuse la société européenne mais il en propose une autre.

Il s'est détaché du milieu colonial contre lequel il a accumulé de nombreux griefs. Les Français de Djibouti étaient préoccupés uniquement d'eux-mêmes. Ceux-ci, par leur abus, leur injustice et leur brutalité même, risquent de mettre en danger l'intérêt national français. L'auteur n'apparaît plus alors à la solde des intérêts coloniaux. Il dénonce la grosse colonisation capitaliste et les hommes qui l'entretiennent. La colonisation devrait être bénéfique.

En revanche, d'autres écrivains retrouvent les bienfaits de la colonisation. Voici un exemple du gouverneur Angoulvant.

*La ville est pourvue d'électricité, d'une alimentation en eau qui fait jaillir d'un sol considéré comme stérile une végétation abondante, de routes et de jardins, d'établissements hospitaliers fort convenables et de la T.S.F. l'initiative privée a beaucoup fait pour le développement de Djibouti ; l'administration y a bénéficié d'une stabilité de fait rarement observée ailleurs.*<sup>36</sup>

Angoulvant souligne l'efficacité de l'administration coloniale car elle « a bénéficié d'une stabilité de fait rarement observé ». L'administrateur a donc pour mission de faire développer la colonie, de protéger l'indigène et de conseiller le colon. Celarie valorise, elle aussi, l'action coloniale.

*Dieu merci, nous avons donné, ici même, et dans bien d'autres points du globe la preuve de notre génie colonisateur.*<sup>37</sup>

---

<sup>36</sup> Angoulvant (G.) – *Etapas asiatiques*- Paris : Ed. du monde moderne ; 1930, p. 22.

<sup>37</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.225.

Elle s'extasie encore en affirmant :

*Djibouti est le miracle de l'énergie française.*<sup>38</sup>

Ainsi les ouvrages qui composent notre corpus se distinguent en deux catégories. Il y a d'un côté les écrivains qui dénoncent la colonisation et de l'autre les écrivains qui jubilent l'action coloniale. Mais ce sont les ouvrages qui clament leur prétendue indignation qui sont les plus nombreux. Dans ces ouvrages, l'auteur, dénonce l'injustice et le mépris du colon vis-à-vis des indigènes, l'absence de scrupules et la brutalité même, du monde européen, dans son ensemble.

### **3. La colonie, lieu de tous les abus : exploitation ou dégradation**

L'auteur, Monfreid, est témoin de la situation, témoin indigné d'abord, puis de plus en plus horrifié par le monde colonial où le colon consent à devenir « le seigneur et maître ».

*Je me mis en popote avec le commis des Travaux Publics, le jeune Delporte, ancien dessinateur à l'entreprise de construction de chemin de fer.*

*Il faisait fonction de chef de service, le titulaire du poste vivant en Europe, à la manière des Trésoriers payeurs qui confient leurs fonctions, grassement payées, à un fondé de pouvoir à cinq cents francs par mois. Grâce à de savantes combinaisons de congés à rallonge, nos fonctionnaires coloniaux adoptent de plus en plus ce principe.*

*Blond fade, la bouche mince, le nez étroit, Delporte louchait avec un regard pâle en rongant ses ongles. Il avait des tics nerveux, faisait trembler le plancher en agitant ses jambes sous la table. Sa main flasque et humide laissait une pénible impression de chose flétrie.*

*Type du vieux garçon égoïste, maniaque et ordonné, il avait pris, par hygiène et économie, une femme indigène, une Cotou ramenée d'Ethiopie. C'était une bédouine, silencieuse, patiente et têtue, dont la*

---

<sup>38</sup> Idem, p.216.

*résignation bornée s'exprimait par la bouche toujours ouverte. Il en affectait d'en être le tyran pour se prouver qu'il en était le seigneur et maître.*<sup>39</sup>

Le portrait du colon, « le jeune Delporte » est négatif. Il est nerveux, « égoïste, maniaque et ordonné ». Sa physionomie est celle d'un tyran. Il vit avec une femme indigène mais il est considéré comme un « vieux garçon ». Cette femme n'est là que par « hygiène et économie ». Elle est le symbole de la soumission et de « la résignation bornée », critique Monfreid. Trois qualificatifs la désignent, elle aussi, il s'agit de : « silencieuse, patiente et têtue ». C'est donc un portrait opposé à celui du « maître ». L'un représente l'emportement, l'autre représente le calme.

Monfreid va dresser, dans la plupart de ses livres, des portraits négatifs du colon. Voici un autre exemple. Dès son arrivée à Djibouti, Monfreid se heurte au gardien de la colonie, car l'un et l'autre n'ont pas la même vision des êtres et des choses.

*Aussitôt le pied sur le sol de notre petite colonie, un personnage corpulent, de blanc vêtu, masqué de lunettes noires sous l'ombre d'un casque militaire, m'interpelle d'une voix chargée de menace, en des termes d'où toute politesse est strictement bannie. Il me demande ce que je viens faire ici et me déclare que je ne puis débarquer sans avoir versé le montant d'une caution égale au prix de mon voyage de retour.*<sup>40</sup>

La caricature se situe dans le contraste « **blanc** vêtu/lunettes **noires** ». Monfreid souligne la vulgarité du personnage qui s'exprime « en des termes où toute politesse est strictement bannie ». Il bénéficie des institutions de la métropole, qu'il a su ajuster à ses intérêts. Monfreid accuse l'abus du pouvoir. Il ne veut plus être intégré à ce monde colonialiste.

Tout ce monde d'escrocs, de faussaires, de maîtres chanteurs, de dépravés est à la recherche d'un naïf à duper. Rien ne compte pour les

---

<sup>39</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.23.

<sup>40</sup> Idem, p.18.

colons, hormis les gains amassés le plus vite possible. Voici l'observation de Monfreid.

*A Djibouti, à part de rares exceptions, tous les Français sont fonctionnaires. Ils y forment une pépinière d'une rare fertilité et s'y multiplient à tel point qu'on ne sait plus où les loger. Les hôtels eux-mêmes en sont pleins, au grand dam des hôteliers qui se voient dans l'obligation de refuser des chambres aux clients de passage, aux notes rémunératrices.*

*Est-ce au climat qu'on doit cette pléthore ? Point : c'est au traitement. Si le fonctionnaire djiboutien touche officiellement, à classe égale, les mêmes émoluments que son collègue de France – ce qui, compte tenu du climat, est notoirement insuffisant – ces appointements s'augmentent d'une sorte de guelte proportionnelle aux rentrées effectuées, et qui va jusqu'à les doubler.*

*Mais, me dira-t-on, où est l'argent si la colonie est si pauvre ? Pauvre, elle l'est quant aux ressources naturelles, mais ses perceptions l'enrichissent : la douane lui tient lieu de banquier. Et ses rentrées sont d'autant plus massives que, le pays ne produisant rien par lui-même, force est d'y tout importer.*

*Rien à redire au principe, au contraire. J'ai toujours considéré qu'intéresser les fonctionnaires au rendement de leur service était la juste solution du problème administratif ; on l'applique au fisc chez nous et l'on sait ce que cela rend.*

*A condition pourtant que les dits fonctionnaires – j'allais dire les actionnaires- ne se multiplient pas à tout propos, et même hors de propos. A condition aussi qu'ils ne considèrent pas leurs avantages comme entraînant obligatoirement le foisonnement des paperasses et le libre exercice de la tracasserie ; en un mot, qu'ils sachent concilier leur intérêt particulier avec celui du contribuable.<sup>41</sup>*

Cette minorité tient à conserver ses avantages, elle ne veut donc pas être incorporée aux indigènes. C'est ce qui explique son attitude conservatrice. Elle veut garder une supériorité matérielle qui assure et garantit sa suprématie, sa prédominance sur l'Autre. Le colon n'est ni réellement décidé à transformer Djibouti à l'image de la France, ni à envisager un destin commun avec les indigènes.

Certes, à la veille du Centenaire, il n'y a aucun rapprochement des deux communautés, l'antagonisme persiste et s'aggrave. Sur ce point, tous les romans de l'époque traduisent la réalité. Ainsi en 1930, rien ne semble avoir

---

<sup>41</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne* - Paris : A. Lemerre ; 1930, p.33.

changé depuis un siècle. Les Européens et les indigènes restaient étrangers les uns aux autres.

Le colon ne peut concevoir des rapports que de maître à serviteur. Il est dur, hostile, amoral. Chez le colon, les moyens de pression politiques font partie intégrante de sa puissance économique. C'est un homme enfermé dans un égoïsme outrancier. Et dans certaines circonstances, les indigènes se montrent plus humains.

Et en critiquant toutes ces pratiques, Monfreid n'apparaît plus alors à la solde des intérêts coloniaux. Il dénonce la grosse colonisation capitaliste et les hommes qui l'entretiennent. Il est le témoin de l'état d'esprit du colon : celui-ci est vindicatif et revendicateur. L'auteur connaît parfaitement la mentalité du colon, ne l'était-il pas lui-même ?

Mais dans ses ouvrages, il veut montrer que la colonisation exclut l'indigène du partage. Pour qu'il y ait un dominateur, il faut un dominé. Voici comment il décrit le soldat colonial.

*Point de caserne, le soldat mène une vie absolument libre partout où il séjourne, car partout il est chez lui. La case du cotou chez lequel il loge, le bétail, les champs, tout est sien pendant le temps qu'il demeure dans le pays.*

*Les choses se passent très simplement et le mieux du monde. Les soldats en général ne prennent que ce qu'il leur faut sans rien saccager inutilement comme si réellement ils étaient chez eux.*

*Je me souviens du temps des grandes manœuvres et de la conduite de nos militaires logés chez les habitants. J'ai la honte d'avouer combien nos jeunes soldats gagneraient peu à la comparaison et mériteraient le nom de vandales.<sup>42</sup>*

Le soldat colonial est maître absolu dans la colonie et il abuse de ce pouvoir dès que l'occasion se présente. Monfreid en a « honte ». Le soldat colonial n'aime pas l'indigène et il lui est hostile. Or l'hostilité et la haine s'accompagnent de méfiance car si le colon hait l'indigène, il le redoute. Le colonisé est donc toujours présumé coupable. La rupture de Monfreid avec ce type de colonisateur est complète. Il se sent étranger à ce monde.

---

<sup>42</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.131.

L'auteur brosse aussi un tableau saisissant où les relations humaines sont issues d'une exploitation assez poussée que possible, fondées sur l'inégalité la plus complète, le mépris et le racisme social, eux-mêmes entretenus par l'autorité en place. Cette prise de position est exceptionnelle chez les colonisateurs. L'auteur refuse la colonisation brutale et inhumaine de son époque. L'administration coloniale agit sans se rendre compte des nécessités de la vie pastorale ou de la vie en général de l'indigène. La vie de la caserne le prouve, voici le témoignage rapporté par Monfreid, à propos d'un jeune indigène « assez joli de figure » :

*Assez joli de figure, avec un regard effronté, le corps gracieux et souple comme celui d'un félin, la peau fine et soyeuse, il fut immédiatement remarqué des sous-officiers du poste.*

*Pour avoir quelques sous ou un croûton de pain, il rôdait comme un jeune chacal efflanqué autour de la caserne. Il se laissa attirer par des friandises et divers petits cadeaux, sans comprendre d'abord ce qu'on lui voulait. Mais un jour, il comprit devant l'évidence ce qu'on attendait de sa gracieuse petite personne et il se sauva en sautant par une fenêtre du premier étage.*

*Mais, la misère aidant, il aurait fini par se faire une raison et subir ce que les frenjis lui offraient de payer si largement.<sup>43</sup>*

Combien y a-t-il d'Européens, alors, à attirer l'attention des autorités coloniales sur les abus des colons au moment où les discours officiels des préfets, des gouverneurs généraux, des ministres venus de Paris même, ne parlent que d'abnégation, de patriotisme, de l'œuvre civilisatrice de cette colonisation ? On peut dire que l'angoisse et l'inquiétude étaient inconnues alors chez les Européens à quelques exceptions près.

On constate, par conséquent, que l'attitude des colons porte en elle les germes de tous les extrémismes. Les colons par leur inconscience veulent tout saccager. Il semble que ce soit là le message que veut transmettre l'auteur à ses lecteurs et à la France. Le romancier se rend compte que ce type de colon se coupe de l'histoire avec laquelle il n'éprouve son lien qu'aux instants où il formule le vœu d'exterminer le colonisé. Ainsi les colons ne connaissent que la torpeur procurée par leur immense fortune accumulée au

---

<sup>43</sup> Idem - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p.16.

détriment de l'indigène ou par des moyens peu licites, ou l'affolement si leur bien est tant soit peu menacé.

Ces deux attitudes caractérisent donc le milieu colonial européen. Monfreid devient comme le témoin du drame colonial où les indigènes sont réellement des victimes. L'échec est-il total ? L'auteur n'est pas pessimiste. Il ne peut y avoir des relations, certes, entre la grande colonisation et le monde indigène, mais les autorités peuvent remédier à cette situation. Dans le cas présent, les indigènes, s'ils ne servent pas les intérêts des colons, deviennent encombrants. Les administrateurs ne doivent-ils pas protéger les indigènes. Or, quelle protection peuvent attendre ces derniers d'un homme animé de mépris et de haine vis-à-vis de la société musulmane qu'il décrit comme étant une société à l'âme fallacieuse, à l'esprit paresseux et stérilement dégressif, fanatique, fataliste, aspirant à la primauté et se donnant pour race élue... Toutefois, cette idée de race élue est aussi chère à Monfreid lui-même.

Ainsi, le comportement des colons était à contre courant de toute évolution dans leurs relations avec les indigènes. Monfreid va même faire l'éloge de la manière de coloniser chez les anglais. Voici un exemple. Monfreid vient d'arriver à Berberah, en Somalie, colonie anglaise. Il reste admiratif devant un administrateur colonial anglais venu d'Aden pour servir d'interprète.

- Où donc, avez-vous appris cette langue, lui demandai-je étonné.  
- Mais à Londres. C'est exigé aux examens des carrières coloniales.  
On doit se spécialiser dans les langues de la colonie qu'on a choisie.  
Bien entendu, j'ai fini de me perfectionner ici.

*Diable, voilà qui n'est plus du « bon jeune homme ». Sous ses apparences gauches, avec sa myopie, son air timide, ce jeune administrateur est un homme de haute valeur. Il écrit les langues arabes et abyssines, les parle couramment aussi bien que le somali et les dialectes des tribus de l'Est africain. Je pense à nos pauvres fonctionnaires coloniaux qui, après dix ans de séjour à Djibouti, ne savent dire que **Yaouled et fissa** !...*<sup>44</sup>

---

<sup>44</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.274.

L'administrateur parle le Somali, parle et « écrit les langues arabe et abyssines ».

Monfreid s'indigne alors sur le fait que les « fonctionnaires coloniaux » français « qui, après dix ans de séjour ne savent dire que » deux mots. Il veut montrer qu'à Djibouti, les deux communautés (colons et indigènes) étaient restées étrangères l'une à l'autre, méfiantes et hostiles, l'une à l'égard de l'autre, les musulmans gardent fidèlement leurs croyances et leurs habitudes et ne désiraient pas « l'assimilation », dans leur grande majorité.

La communauté européenne qui vit dans la colonie est diverse. Et il existait des tensions entre chaque groupe.

#### 4. La colonie, lieu de rassemblement : divergence ou ambiguïté

Le rassemblement de diverses populations d'origine méditerranéenne a été le thème central des romans coloniaux, surtout à partir de 1935. Pourtant dès 1924, nous retrouvons ce thème dans les romans de Monfreid. Ils reflètent tous une situation historique particulière à Djibouti, à cette époque. En effet, on assiste à un énorme mélange de peuple et des mentalités méditerranéennes qui se côtoient pendant la période coloniale, un monde, où la mer était toujours présente, demeuré sur la frange du pays, est décrit largement à travers les ouvrages coloniaux. Ce passage de Delvert est un exemple.

*Les rues s'animent d'une foule bigarrée : Européens vêtus de blanc ; Somalis et Danakils au corps de bronze portant un simple pagne ou une gandoura légère, la **chamma** ; Hindous en longues robes blanches et en sarouel, le chef couvert de calotte de cuir cerise ou épinard, brodée de paillettes de métal argenté, ou bien d'un épais turban ; Grecs, Arméniens, Arabes.*<sup>45</sup>

Djibouti est donc le lieu où cohabitent les diverses populations méditerranéennes. Les « Grecs » et « les Arméniens » sont également

---

<sup>45</sup> Delvert (Charles). - *Djibouti*- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, p.672.

mentionnés dans d'autres ouvrages car ils sont les plus nombreux après les Français. Les Arméniens sont présents dans les livres suivants : Henry de Monfreid (*Le Lépreux*, p. 66 / *Les Secrets de la Mer Rouge*, p. 48 / *Vers les Terres hostiles de l'Ethiopie*, p. 112), André Armandy (*La désagréable partie de campagne*, p. 47 et p. 83 / *La voie sans disque*, p. 6 et p. 109). Les Grecs, quant à eux, sont cités dans ces ouvrages : Henry de Monfreid (*Les Secrets de la Mer Rouge*, p. 48), André Armandy (*La désagréable partie de campagne*, p. 60 et p. 107 / *La voie sans disque*, p. 28), J.J. Tharaud (*Le passant d'Ethiopie*, p. 160). On retrouve aussi un Suisse (Henry de Monfreid, *Aventures de mer*, p. 198), un allemand (Henry de Monfreid, *Les secrets de la Mer Rouge*, p. 30), un anglais (Henry de Monfreid, *Aventures de mer*, p. 152), un Italien (Henry de Monfreid, *Vers les Terres hostiles de l'Ethiopie*, p.138), un Russe (J.J. Tharaud, *Le passant d'Ethiopie*, p. 84). Ces auteurs mettent, souvent, l'accent sur la continuité des mœurs, de culture. Ils nous renseignent ainsi sur leur propre communauté. Chez les Européens, il y a toutes sortes de degrés d'évolution et des origines sociales diverses. Voici un exemple de Monfreid qui montre la tension qui pourrait exister entre deux Européens.

*Un mot, cependant, de l'agent de la maison, M. de Guarda, personnage très pittoresque, dont la distinction native tranchait étrangement sur la vulgarité de l'ambiance.*

*D'origine catalane, espagnole même, il avait un beau type à la velasquez, mais seulement de profil car il louchait. (C'est prodigieux de rencontrer tant de gens qui louchent, j'y suis condamné, semble-t-il !)*

*Plus âgé que moi d'environ dix ans, son teint mat, ses yeux de jais, ses cheveux « aile de corbeau » luisants et gras, le faisant ressembler à un Gitan.*

*Infiniment timide, il apparaîût au premier abord froid et distant. Sa longue figure parcheminée ne trahit aucun sentiment, sans doute par l'absence de regard due à la divergence des yeux.*

*Il parle à peine, supporte béatement sans aucun gêne les longs silences où agonise la conversation et ne fait pas le moindre effort pour ranimer ces vaines paroles que l'homme du monde doit savoir entretenir avec aisance.*

*Avec un tel personnage, le visiteur passe de bien pénibles instants ; il se met à haïr ce mannequin qui le laisse barboter dans les banalités et, en général, conclut au crétinisme.*

*Mais de Guarda était loin d'être un imbécile et, malgré son hermétique et souriant silence, je ne le jugeai point tel. Il me parut plutôt*

*être un homme très fort, une sorte de diplomate car, en ce temps-là, j'imaginai les diplomates très forts. Plus tard, j'ai hélas perdu cette illusion, en me rendant compte qu'en général leur talent consiste à ne jamais affirmer, en aucun cas, pour mieux se laisser porter par les événements, de telle sorte qu'ils puissent, opportunément, paraître les avoir dirigés. Ils peuvent ainsi en récolter le bénéfice, si les résultats en comportent. Par contre, cette inertie leur évite toute responsabilité, si la gaffe se précise ; les désastres sont alors passés en profits et pertes, car cette absence d'initiative ne permet de les imputer à personne. Le contribuable est là pour solder les différences...*

*De Guarda agissait ainsi dans la maison Guignony ; il s'en tenait strictement à cette méthode, en dépit des épithètes de mollusque octroyées par son patron.*

*Plus tard, je découvris en de Guarda ce que cachaient ces apparences : une âme très naïve, sensible à l'extrême, et une absence quasi-totale de volonté. Incapable d'une vilénie ou d'une méchanceté, il souffrait de ne pas oser faire le bien. La timidité arrêtait le geste généreux à demi esquissé ; il restait alors tout penaud et commettait n'importe quelle gaffe pour se donner une contenance.*

*Très ému par les femmes, quelles qu'elles fussent, il tombait amoureux dès le premier regard. Il devenait alors absolument muet, souriait et se mettait à loucher d'une manière invraisemblable, à faire croire que ses yeux avaient la faculté de mouvements indépendants, comme ceux des caméléons.<sup>46</sup>*

A l'intérieur de la société européenne, chaque groupe entretient avec les autres des rapports ambigus. Monfreid trouve M. de Guarda antipathique et l'accable de tous les défauts et de tous les vices. Monfreid est un auteur assimilationniste à l'envers, il ne propose pas sa propre civilisation à l'indigène mais cherche à s'assimiler la culture indigène. Il pense que son approche est juste, humaine et surtout profitable aux indigènes. Car les Européens à Djibouti, selon ses écrits, ne peuvent être proposés comme modèles ou simplement comme partenaires aux colonisés. Leurs mœurs sont loin d'être enviables.

Ainsi dans la communauté européenne, des tensions sont mises en évidence. Cela pour nous dire avec la plupart des écrivains européens de la colonie, que la société européenne est décomposée, composite et cloisonnée tout à la fois. En effet, on voit, à travers la plupart des romans : des personnages d'Italiens, d'Espagnols qui ne sont pas tout à fait assimilés aux Français. Ainsi, peu à peu, du mythe, l'auteur accède à une certaine

---

<sup>46</sup> Henry de Monfreid - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.27.

objectivité. Dès lors, il ne s'agit plus d'opposer aux indigènes un portrait parfait, idéalisé du colonisateur.

Il ne s'agit point d'anticolonialisme. Les écrivains cités, et en particulier Monfreid, ne sont pas contre les colons en général mais contre ces Européens là, tels qu'ils sont alors. Il ne fût, à aucun moment, question de repenser le système, bien au contraire, c'est ce qu'ils veulent défendre avant tout. Monfreid, par exemple, constate que les divergences entre groupes, classes même, que les antagonismes entre races s'aggravent de plus en plus, ce qui va à l'encontre de son idéal, de son idéologie plutôt et à l'encontre de l'hégémonie de la France. Ses inquiétudes transpercent nettement, à travers ces dénonciations. Tout en célébrant la gloire de l'empire français, il retirait sa confiance aux hommes censés la préserver. Ces derniers n'étaient pas « d'essence supérieure », par conséquent, ne pouvaient pas créer un avenir meilleur pour l'indigène.

L'exploitation et la dépossession des indigènes, l'indifférence et le manque de générosité des colonisateurs expliquent en partie la dégradation matérielle et morale de la société dominée par l'Européen : le regardant. Il serait maintenant utile que l'analyse mette l'accent sur la femme du regardant et sur sa manière de concevoir tout ce qu'elle découvre dans la région de la Corne de l'Afrique. La femme du regardant nous sera présentée de deux manières différentes. On la verra d'abord sous le regard d'écrivains voyageurs femmes puis sous le regard d'écrivains voyageurs hommes.

## B- LA FEMME DU REGARDANT

Source de conflits, voire de douleurs, la femme, est généralement ou le plus souvent un personnage négatif. Elle est le sphinx sans énigme, sophistiquée et mystérieuse mais cachant une âme bassement matérielle ou un défaut de caractère insupportable. Lorsque la femme n'est pas présente comme une mégère ou comme une écervelée, elle est fatale à l'homme qui tombe dans ses filets car il en meurt. La femme, souvent à l'origine du conflit ou du problème initial qui amène la fiction, n'est jamais considérée comme un personnage à part entière, avec une personnalité complète. On retrouve assez régulièrement, par exemple, des situations où l'homme est confronté à plusieurs femmes différentes, toutes tentantes, et définies par ce qui les différencie les unes des autres, comme si elles étaient toutes complémentaires et ne représentaient ensemble qu'une seule entité : la femme. Celle-ci symbolise en général le défaut humain. Dans d'autres écrits, elle est celle qui prend des initiatives ou celle qui cherche aventure à ses risques et périls. C'est aussi celle qui prend la plume pour s'exprimer et faire partager ses expériences. Elle est en quelque sorte le contraire de l'idéal féminin qui est la servante, la bonne, la conseillère, la sage et l'amante à la fois. Les femmes qui vont évoluer dans les livres qui composent notre corpus correspondent à toutes les variétés de femmes évoquées ci-dessus. Voyons d'abord comment elles nous sont présentées par les écrivains voyageurs femmes. Trois femmes écrivains font partie des écrivains étudiés : Ida Treat (l'aventurière américaine), Henriette Celarié et La Comtesse de Jumilhac (deux femmes reporters) qui se sont mises en scène dans un roman ou dans des reportages. Dans ces récits les trois femmes emploient la première personne du singulier pour relater leurs récits. Ida Treat suscite notre intérêt car en se mettant en scène, elle adopte le procédé utilisé par Monfreid. Puis nous étudierons la femme blanche à travers l'image proposée par des hommes – compte tenu que la femme indigène a déjà été étudiée plus haut.

## 1. L'individualité : distanciation ou mépris

Ida Treat est la femme qui va marquer le plus notre corpus et cela pour deux raisons. D'abord c'est le fait qu'elle soit américaine écrivant en français. Ensuite c'est la nature du projet qu'elle entreprend qui la distingue. C'est son statut de femme qui fait d'abord son originalité: une femme qui tente une croisière en mer au milieu d'un équipage entièrement masculin. De plus elle immortalise ces moments d'aventure par l'écriture. Dans son livre intitulé *La croisière secrète*, on découvre, au fil des pages qu'elle eut le temps de remplir, d'une rare sensibilité, un extraordinaire sens de la perception du détail, qui lui ont fait, mieux peut-être qu'aucune autre femme blanche, décrire la vie quotidienne des marins de la Mer Rouge. Elle a pris le large pour connaître, pour comprendre, pour satisfaire un appétit de savoir. Elle concrétise un rêve, celui de faire partie de l'équipage de celui qui a fait de la mer rouge le « théâtre de son activité » ; le navigateur français Henry de Monfreid ou encore communément appelé par ses hommes indigènes Abd el Haï.

*Je connaissais l'histoire, une entre cent. Celle-là date d'avant guerre, mais je conçois le rôle qu'elle a pu jouer dans l'imagination de ces navigateurs noirs revivant avec Abd el Haï les contes de Simbad le marin...*

*Abd el Haï à la barre est impassible. Tout ce passé est vraiment mort. Abd el Haï vainqueur, navigue aujourd'hui sans autre but que de me faire voir une partie du théâtre de son activité passée. Songe-t-il même encore aux surprises toujours possibles des hommes, aux risques toujours renaissant de la mer ?<sup>47</sup>*

En tentant ce genre d'aventure, la narratrice sait qu'elle va se retrouver dans un ailleurs qu'elle ne connaît pas et qu'elle va surtout être en contact avec des êtres différents.

---

<sup>47</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.172.

*J'irai moi-même à terre car j'y veux découvrir les traces du passage d'Abd el Haï au temps de ses aventures.*

*Mais d'abord je me baigne.*

*L'eau du fond est fraîche, me dit Kassem qui plonge et nage contre le sable.*

*Je tente de suivre sa courbe souple mais l'eau me rejette à la surface comme un bouchon. Dévastation de mon orgueil de nageuse... D'ailleurs je ne suis pas extrêmement rassurée dans ces eaux dont on m'a dit à Djibouti qu'elles sont « farcies » de requins. Et je me hisse bientôt avec effort, et certainement sans grâce, dans le houri d'où l'on m'aide à grimper sur le pont.*

*Je suis mécontente de moi. Parmi ces noirs, hommes de l'eau, je ne suis qu'une lourde terrienne et – aggravation – une blanche...<sup>48</sup>*

Mais c'est cet Autre qu'elle est venue découvrir. Un Autre qu'elle perçoit autrement que tout le monde. En effet, elle ne considère pas l'Autre comme une altérité mais comme une spécificité. Par définition, l'altérité met en valeur l'étrangeté de l'Autre, ce qui fait de lui qu'il n'est pas moi. La spécificité met en valeur l'existence de traits caractéristiques, elle incite à les définir, à les analyser, à les identifier et à les reconnaître et ainsi à les assimiler. La narratrice se baigne avec les indigènes, « ces noirs hommes de l'eau », abolissant ainsi toute distanciation. Sa différence évidente n'est pas un avantage mais « une aggravation » au sein des marins noirs.

Cette reconnaissance de la spécificité naît de la confrontation entre une expérience réelle, sur le terrain, et les lectures précédant le départ. La narratrice nous décrit ainsi la manière dont vivent les marins dans le bateau, au ras du sol, assis ou couché sur le plancher ainsi que leur moment de détente mais aussi sur terre. Combien de fois, a-t-elle fait des expéditions sur terre ? Des moments où la narratrice se contentait du confort d'un « mulet ».

*Emmitouflées dans mon chamma, je dors presque sur mon mulet.<sup>49</sup>*

Elle nous fait également pénétrer à l'intérieur des maisons afar et nous fait partager les jeux de séduction qui se manifestent derrière les murs en bois

---

<sup>48</sup> Idem, p.119.

<sup>49</sup> Idem, p.34.

qui séparent deux maisons. Ces jeux de séduction ont été analysés dans la partie consacrée à la femme indigène.

Le roman d'Ida Treat peut être lu à trois niveaux : à un premier niveau comme un roman d'apprentissage et à un deuxième niveau comme un roman d'amour et à un troisième niveau comme un roman avec une teinte de négrier.

C'est un roman d'apprentissage car la narratrice se trouve emportées dans des péripéties qui lui font risquer sa vie parfois.

*Cette fois, nous entreprenons la partie la plus risquée de notre croisière... Nous allons, après avoir touché à Hangar, traverser le Bab el mandeb et gagner la côte arabe dans des parages où Abd el Hai n'a pas navigué depuis plus de dix ans... C'est un voyage au pays des pirates qui commence...*<sup>50</sup>

Le « Bab el mandeb » qui se traduit par la porte des lamentations, est un endroit réputé pour la cruauté de ses habitants car ce sont eux les « pirates » qui s'attaquent à tous les bateaux qui naviguent dans les eaux de la mer rouge.

Le roman d'Ida Treat est aussi un roman d'amour car la narratrice laisse transparaître des sentiments suggestifs à l'égard d'un matelot noir : Kassem.

*Je me fais porter de l'eau, une bande et une teinture d'iode. Je fais asseoir Kassem sur une chaise, ce n'est pas un honneur courant. Accroupis sur leurs talons, ses camarades le regardent et me regardent. J'agis avec des proportions bêtes d'infirmière blanche. - Tu ne dois pas avoir peur de me faire mal, me dit Kassem. Je verse l'alcool sur la plaie. Les paupières de Kassem n'ont même pas battu. J'ai tout juste remarqué sa main crissant un peu sur une sorte de bracelet sanguinolent et déjà à moitié sec qu'il porte au poignet gauche... Et c'est moi qui me suis sentie défaillir.*<sup>51</sup>

---

<sup>50</sup> Idem, p.163.

<sup>51</sup> Idem, p.21.

Cet homme sera l'ange gardien de la narratrice tout au long de la traversée mais aussi tout au long de la narration. Lorsque ce dernier se blesse, c'est elle qui le soigne et joue le rôle de « l'infirmière » du bord. Kassem est mis en gros plan dans cette scène. Il devient le principal protagoniste et fait preuve de courage, de dignité et de retenue héroïque. La scène prend une dimension épique et les rôles s'inversent. La faiblesse ne se manifeste pas chez celui qui souffre mais chez celle censée faire guérir. Une défaillance toute ambiguë.

La narratrice intrigue par ses sentiments envers ce matelot noir. Elle lui a sauvé la vie et elle fera en sorte, dans son récit, que Kassem lui rende la pareille. Ainsi ce dernier gagnera peut-être la sympathie du lecteur. La citation qui suit vient après un événement qui a failli coûter la vie à la narratrice. Sans la présence de Kassem, une hyène l'aurait attaquée.

*Onze heures de la nuit.*

*La panthère miaule d'amour. Des feulements courts, espacés, insistants.*

*Je sais où elle est. Je sais même où est sa coulée dans le ravin des bananiers où j'ai souvent relevé, le matin, les empreintes de ses pattes rondes de gros chats.*

*Etendue en attendant l'heure du départ, je repense à Kassem. J'ai dû rire moi-même de mon aventure avec l'hyène. Tout le monde en a ri.<sup>52</sup>*

C'est le soir et la narratrice « repense à Kassem » juste après avoir imaginé ce que fait une panthère. Des mots évocateurs comme « étendue », « rire » qui font bizarrement écho à « feulements courts, espacés, insistants ».

C'est un roman critique à l'égard du colon et de tous les Européens qui ont favorisé la différence, la distanciation, l'éloignement plutôt que le rapprochement avec l'indigène, l'Autre. Mais il faut relever la position en demi-teinte sur l'esclavage car le marché d'esclaves était encore d'actualité dans les années 30 et tout transitait par la mer rouge, de l'autre côte de la

---

<sup>52</sup> Idem, p.25.

mer : « la côte arabe ». Et cela malgré la présence des puissances occidentales dans les environs.

*Il y a toujours autant de clients sur la côte arabe... L'esclavage jouit toujours de son prestige. Mais le commerce devient dangereux parce que les blancs honorent d'autres trafics.*

*Ce n'est pas une plaidoirie pour l'esclavage...*

*C'est toute une époque, toute une civilisation, toute une économie, celle de la familia romaine et de la culture classique qui se déploie devant mes yeux. Et malgré ma répulsion innée d'occidentale et d'Américaine pour l'infâme trafic, moi dont les ancêtres se battirent contre les esclavagistes du Sud pour la libération des noirs, j'ose à peine juger...<sup>53</sup>*

Ici la narratrice se démarque d'une certaine pratique tolérée par les Occidentaux. Elle en éprouve une « répulsion » ancestrale. Son éducation est fondée sur le respect et le rapprochement de l'Autre. Là où le colon cherche à diviser les indigènes, Ida Treat cherche à les unifier. La narratrice soutient Monfreid et l'admire car il est le symbole du rapprochement et du respect de l'indigène. Ce dernier la fascine à tel point qu'elle lit dans ses pensées.

*Je n'ose pas faire un mouvement ni parler. Abd el Haiï semble préoccupé.<sup>54</sup>*

D'ailleurs une des principales raisons de son voyage était d'abord de côtoyer le controversé Monfreid. Ida Treat est une femme qui a pris la mer pour parcourir un espace à la fois intérieur et extérieur.

*J'avais chez moi en ce moment une journaliste américaine, connue sous le nom d'Ida Treat. Elle avait résolue d'écrire mon histoire et d'accommoder au goût de son pays une espèce de biographie tirée de toutes mes notes de voyage et de mes journaux de bord. Cette femme était pour moi un excellent camarade, aussi peu femme que possible, ce qui simplifiait infiniment les choses à tout point de vue.*

---

<sup>53</sup> Idem, p.174.

<sup>54</sup> Idem, p.69.

*Comme mon ami X... elle était vexée de n'avoir pas rencontré au moins un lion et quelques panthères, depuis un mois qu'elle était en Ethiopie. Elle affectait le plus profond mépris pour cette Afrique inoffensive. Moi-même, je l'avais un peu déçue car j'étais loin de réaliser ce qu'elle avait imaginé du farouche pirate, du brigand dangereux, de l'homme extraordinaire qu'elle aurait voulu servir au palais blasé de ses compatriotes. En vain je lui racontai ce qu'on disait en ce moment sur la témérité exceptionnelle des hyènes.*

*-« Oh! My dear, laissez moi sourire, les hyènes! Ces espèces de chiens galeux, ramasseurs d'ordures! Oh! Vraiment c'est une très grande misère d'en être réduit à cela comme bête féroce. Je suis incapable de frémir, de sentir le frisson de la peur dans votre Afrique sans danger. »*

*Et au mépris de mes recommandations, Mme Treat allait se promener seule tous les soirs sur les montagnes des environs.<sup>55</sup> (Jusqu'au jour où elle fut attaquée par des hyènes.)*

Elle se laisse déterminer par l'aventure, elle n'est plus rien.

*Une espèce de terreur superstitieuse m'empoigne. Je ne sais plus où est Abd el Hai. Il n'y a plus que la mer avec moi qui me fascine et qui m'appelle.<sup>56</sup>*

Il s'agit pour elle de partir sur la mer, mais en même temps revenir sur le rivage pour rapporter l'histoire du célèbre navigateur accommodée « au goût de son pays ». Mais c'est la mer qui la « fascine » et qui « l'appelle ».

L'aventure c'est prendre la mer pour mieux servir les sentiments, le cœur et la pensée. Son roman est un moment de détente mais aussi un moment de méditation. Son roman c'est un moment de rencontre et du scandale avec son penchant suspect pour un indigène. Kassem est désormais son confident puisqu'elle lui fait part de ses impressions profondes et secrètes. Et tout se focalise sur Kassem, son nom est répété cinq fois dans le peu de lignes qui suivent.

*J'aspire de toutes mes forces à la liberté de la mer...  
Je le dis à Kassem.*

---

<sup>55</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.194.

<sup>56</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p.64.

*Mais à mon grand étonnement, Kassem ne paraît pas aussi pressé que moi de retrouver l'embarcation qui nous conduira à Obock. Kassem pourtant n'aime pas marcher, Kassem pourtant n'aime pas monter à cheval, Kassem pourtant est un marin accompli...  
A Obock, il y a ma femme ; elle est vieille.*<sup>57</sup>

Elle connaît les différents états d'âmes de Kassem. Sans aucun doute, elle éprouve quelque chose d'intime pour lui et veut en quelque sorte le légitimer aux yeux des lecteurs en dévoilant que sa femme est « vieille ». C'est comme si la narratrice voulait préparer les lecteurs à accepter ce qui pourrait faire figure de scandale : une idylle entre un noir et une femme blanche. C'est comme si elle cherche à faire émerger de ce récit la notion du couple scandaleux mais sans le qualificatif. Elle est une femme et reste une femme malgré son originalité et son mystère.

La narratrice est une femme et une femme qui écrit doit oublier qu'elle est une femme en écrivant surtout quand elle est à la fois narratrice, personnage et auteur. Dans son texte, le masculin et le féminin ont part égale. Elle se déguise en homme et son « costume masculin » lui vaut quelquefois des mauvaises plaisanteries.

*Ce sont des Wallamo au type nègre accentué. Ils rient et jacassent. Certains qui m'ont vue à Araoué et qui me reconnaissent sous le costume masculin, lâchent une plaisanterie obscène dans leur dialecte, avec des gestes internationaux. Kassem, indigné, pousse son mulet vers eux comme si vraiment il savait le conduire et les appelle : chiens. Les Wallamos s'écartent en se bouchant le nez, avec des rires effarouchés.*

*Mais après cet exploit le mulet de Kassem s'est mis au trot et il faut que je coure lui barrer la route pour l'arrêter. Kassem est attristé. C'est à lui de me protéger et pas à moi.*<sup>58</sup>

Son récit est donc un récit à deux visages où l'homme qui est en elle s'exprime. Elle est celle qui « protège », fonction attribuée à l'homme si l'on s'en tient aux conventions sociales. Les rôles ainsi que l'ordre logique sont

---

<sup>57</sup> Idem, p.41.

<sup>58</sup> Idem, p.30.

inversés. La narratrice endosse alors une autre personnalité, celle de l'aventurière.

*A deux cent mètres de la plage, je m'enfonce soudain jusqu'à mi-mollet. Les sables mouvants.*

*Deuxième panique. De tout mon corps je me rejette en arrière. Je reviens sur mes pas en décrivant un demi cercle prudent.*

*Al hamdullilah ! L'air, la brise et l'eau !*

*Je plonge dans la mer. Je m'y trempe longuement le corps et la tête. Je me laisse rouler par le flot tiède et me relève ruisselante.<sup>59</sup>*

L'aventure conduit la narratrice aux frontières où la jouissance pactise avec la menace, le danger et la mort. L'ambiguïté prend toute son ampleur dans l'exclamation « Al hamdullilah ». Cette expression peut prêter à confusion. Aurait-elle changé de confession ?

Elle se met en scène et devient ainsi Autre.

*Nous naviguons sur un cratère comblé de plomb, bordé de plages noires, ceinturé de pies noirs et de volcans éteints, dans un cirque d'une accablante grandeur : le Gubbet.*

*Il y a un moment, Abd el Haï m'a dit :*

*J'ai l'impression que tout le ciel pèse sur mon crâne... voulez-vous tenir la barre un instant ?<sup>60</sup>*

Elle devient Autre dans ses dires mais aussi dans son comportement. Elle devient un membre à part entière de l'équipage. Tenir la barre d'un bateau est la plus haute distinction attribuée à un marin quand en plus la décision vient d'un personnage légendaire.

L'écriture de soi se place ainsi sous le signe de l'Autre.

Elle choisit la forme classique du récit avec un narrateur autodiégétique qui dit « je » et parle au présent.

---

<sup>59</sup> Idem, p.105.

<sup>60</sup> Idem, p.147.

*Je voudrais bien voir les pirates de près. Jamais, je n'ai eu tant envie de descendre à terre... Comme le houri tarde à venir ! Kassem me noue un turban autour de la tête...*

*Par-dessus ma blouse et mes pantalons roux de pêcheurs bréhatin, je serre un chamma. Je remplis mes poches de tabac, et j'attends, les yeux brûlés par le grossissement des jumelles Zeiss, en fixant la côte, où se déroule cette conversation que je suis sans l'entendre...<sup>61</sup>*

La narratrice découvre dans sa croisière les vertus de la solidarité. Elle a tenté cette aventure dans le seul but de connaître la Mer Rouge et de rencontrer les pirates qui sillonnent ces eaux. Alors, tous les membres de l'équipage contribuent à lui faire réussir ce projet. Ce sont les matelots qui l'aident à se déguiser en homme. C'est le seul moyen de pouvoir approcher les pirates de la Mer Rouge.

La narratrice abolit les murs de l'égoïsme en accomplissant le seul voyage qui vaille d'être accompli ; celui qui mène vers l'Autre. L'Autre, c'est l'indigène mais c'est aussi la narratrice déguisée. Ici elle devient Autre, un Autre qui n'inspire pas la terreur, la répulsion, l'étrangeté et l'étonnement mais l'admiration puisque cela correspond à un rêve. Quelle femme n'aurait pas rêvé de devenir « princesse ». Il a fallu qu'elle change de contexte et qu'elle soit tentée par le goût du risque pour se retrouver dans la peau d'une Autre, une Autre qui ne peut susciter que l'admiration et qui fait basculer dans un nouveau monde tous les lecteurs et encore plus le lectorat féminin. Nous sommes à l'apogée de l'expression féminine. Même si en devenant Autre, la narratrice ne se conforme pas vraiment à l'attente du lecteur.

*- Eh bien, ils causent. Cheikh Oudéni leur a dit la vérité sur Abd el Haï, qu'il est musulman et que Dieu lui-même l'a choisi puisqu'il a fait sa profession de foi après avoir été retiré de la tempête par la main du Miséricordieux... De toi il a dit que tu es une princesse parmi les Blancs, qu'Abd el Haï est sous tes ordres et que Cheikh Oudéni répond de ta vie sur sa tête...*

*Il fallait vraiment que je vienne dans ce pays de pirates pour être princesse, posséder un navire commandé par le plus célèbre coureur de mer de l'Océan Indien et avoir un cheikh pour chapelain !<sup>62</sup>*

---

<sup>61</sup> Idem, p.181.

<sup>62</sup> Idem, p.181.

La narratrice se veut l'inscription du féminin et du désir quand elle apparaît comme la séductrice qui vient nommer sa féminité. Aux yeux de Kassem, elle est femme.

*Devant les yeux de Kassem passe l'image de la femme blanche. Les femmes blanches ne servent pas les hommes : les hommes les servent. Et puis elles sont si pâles qu'on dirait qu'elles n'ont pas de peau sur la chair.*

*Il y en a pourtant qui portent bonheur quand on les sert. Peut-être que le voyage avec la femme blanche et Abd el Hai c'est le commencement de la fortune. Qu'il n'ait pas été massacré en montant à Araoué, c'est un bon signe.<sup>63</sup>*

Il ne voit pas en elle l'aspect masculin qu'elle révèle. C'est toute la suprématie « de la femme blanche » qui surgit. Elle synonyme de porte bonheur. Sa présence est positive dans cet univers réservé aux hommes.

Toutefois, elle met en évidence la tension qui existe entre les territoires masculins et féminins.

C'est une narratrice-miroir qui renvoie l'autre image. Il y a, chez elle, un désir de constituer une communauté homogène, un groupe, un monde clos privilégiant la masse à la personne. La scène qu'elle développe est dominée par la chaleur, la sueur et l'odeur. L'individualité s'estompe au profit de la foule. C'est le « nous » qui domine, un « nous » communautaire qui rejette hors de son cercle ceux qui refusent de comprendre ou ceux qui sont aveuglés par l'amour-propre.

*Un juron bref et :*  
*- Couchez-vous !*  
*J'obéis un peu brusquement. Si nous n'avons pas chaviré, c'est par miracle.<sup>64</sup>*

Le groupe se constitue par repli et rejet, par le désir d'être ensemble. La narratrice accepte le « juron » et se montre obéissante.

---

<sup>63</sup> Idem, p.84.

<sup>64</sup> Idem, p.70.

Il y a dans le bateau des lois propres, des lieux aux fonctions précises et une organisation sociale et humaine : voyageurs, matelots, mousse, nakouda... Le bateau devient un espace à la fois rassurant et inquiétant, chaleureux et hostile. Et c'est l'unité communautaire qui permet d'oublier les menaces.

La Mer Rouge constitue ainsi un terrain idéal pour que s'épanouisse la dualité humaine.

*La femme blanche, à deux cent pas, regarde vers la montagne...  
Elle se rhabille, elle ajuste sa djembia...*<sup>65</sup>

Ida Treat n'est plus femme mais homme car dans la tradition des côtes de la Mer Rouge, la « djembia » est signe de virilité et de légitimité. Afin de passer inaperçue et de réduire les obstacles, la narratrice se déguise en homme. Le déguisement sert à flirter avec le danger en côtoyant de vrais marins de la Mer Rouge et aussi à provoquer ses lecteurs en laissant planer le mystère sur sa personnalité. Dans la tradition arabe, la femme ne porte jamais la « djembia ».

*J'insiste pour accompagner Abd el Haiï. Je n'ai pas sommeil, le sort de Kassem m'inquiète et j'ai bien envie de parcourir la brousse arabe autrement qu'avec l'escorte des carabines Leo Metford.*<sup>66</sup>

Cette croisière lui permet de renaître autre, de changer de personnalité en changeant d'habits, en passant d'un pôle de sa personnalité à un autre. En même temps le besoin de la découverte brisant les tabous constitue la force centrale autour de laquelle le voyage en mer réorganise toute l'existence de la narratrice. La découverte de la Mer Rouge est donc le détonateur qui pousse à la découverte de son autre Moi. Ce type de voyage reste unique en son genre car il fait du voyageur un aventurier dans le vrai sens du terme. D'autres femmes ont aussi pris le large mais leur séjour se définit autrement.

---

<sup>65</sup> Idem, p.136.

<sup>66</sup> Idem, p.198.

## 2. L'aventurière : rapprochement ou machiavélisme

Là encore, ce sont des femmes qui se déplacent pour vivre des sensations fortes certes, mais elles se conforment le plus souvent à la logique de l'époque et ne cherchent en aucune manière à bouleverser, à dénoncer ou à critiquer le schéma institutionnel déjà établi dans le pays visité. C'est le cas de Henriette Celarie et de la Comtesse de Jumilhac.

*Ce qui me console c'est le bon accueil qui m'est réservé à l'hôtel des Arcades – le meilleur de Djibouti – par son propriétaire, commerçante avisée, femme intelligente et débrouillarde, s'efforçant de tenir à merveille son hôtel, quoique si loin de toutes commodités. J'ai conservé d'elle le meilleur souvenir. On sent que, chez elle, les Français, exilés de leur patrie, retrouvent un appui et une bonté inépuisables.<sup>67</sup>*

Dès son arrivée, cette dernière est logée dans un espace qui lui rappelle la France. Contrairement à Ida Treat qui dormait à même le sol dans le bateau, La Comtesse de Jumilhac ne peut se priver du confort le plus élémentaire, celui qui consiste à dormir dans un endroit sûr et propre : un hôtel, « le meilleur de Djibouti ». La nature de l'excursion est différente, on est certes dans l'ailleurs mais l'aventure reste comme programmée.

Henriette Celarie, quant à elle, a un guide qui porte en lui les marques de la civilisation : « une veste, des souliers ».

*Moussa assure mon service. C'est un Somali. Quel âge ? 17 ans peut-être. Son pagne n'est qu'en coton, mais il a une veste, des souliers.<sup>68</sup>*

La présence de cet indigène, « Moussa », donne un caractère sûr et répond surtout à la logique de l'époque qui consistait à se doter d'un

---

<sup>67</sup> Jumilhac (Comtesse de.) – *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933, p.8.

<sup>68</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.220.

indigène de service dès son arrivée en Afrique. Le garçon du service est encore un indice qui répond à l'attente d'une collectivité. On se conforme à la mode coloniale. C'est le meilleur moyen pour gagner le soutien de l'administration coloniale qui pourra ainsi faciliter le séjour. Le récit établi dans ces conditions ne peut être que celui qui s'apparente au documentaire ou au reportage. Il ne s'agit pas de s'introduire chez l'Autre au point de devenir Autre soi-même pour pouvoir mieux le connaître et l'analyser mais de l'étudier de loin et de simuler une approche pour ensuite faire figure de spécialiste de la matière et de l'endroit visité. Les commentaires des principaux administrateurs locaux donnent au récit rapporté un caractère légitime.

Elles écrivent lors de leur voyage pour rapporter un témoignage. Nous ne sommes plus dans le domaine de l'aventure mais dans celui du documentaire. Toutefois comme dans tous les récits de voyage, c'est le voir, le dire et le faire qui sont privilégiés.

Le voir c'est la manière dont la narratrice cherche à nous faire voir la scène décrite. Henriette Celarie décrit les femmes indigènes qui attendent leur tour pour se soigner au dispensaire fondé par Mme Chapon Baïssac.

*Pourtant, de tous côtés, il y a des groupes au visage voilé. Sur la galerie, autour de la maison, d'autres femmes attendent. Si différentes de nous, elles ont l'air d'appartenir à une autre humanité. (...)<sup>69</sup>*

Ce sont des femmes qui « ont l'air d'appartenir à une autre humanité » : tout cela pour dire que ces femmes étaient tout simplement pauvres. La narratrice applique ici la logique du documentaire : rapporter des images à l'état brut sans se soucier des états d'âmes de ceux qui font l'objet du regard. Ces derniers ne servent que de figurine pour concrétiser un reportage. Il s'agit de rapporter des images telles qu'elles sont imaginées au métropole.

---

<sup>69</sup> Idem, p.243.

Voici un autre exemple. La Comtesse de Jumilhac nous mène à l'intérieur d'un quartier indigène.

*Le même soir, après dîner, vers onze heures, désireuse de me familiariser un peu avec la vie somalie, je me laisse entraîner le long des rues noires et désertes, dans une case en bambou où cinq jeunes filles indigènes nues se livrent à des danses rythmiques, sans honte et sans pudeur, en s'accompagnant de battements de mains. Elles semblent évoluer devant nous sans éprouver la moindre gêne. Danses à la fois gracieuses et voluptueuses.<sup>70</sup>*

Elle ne va pas seule, elle se « laisse entraîner ». Là encore, nous sommes loin de l'exclamation de Monfreid dans son livre intitulé *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* qui disait à propos de la femme blanche qui a décidé de séjourner au milieu de son équipage « Et au mépris de mes recommandations, Mme Treat allait se promener seule tous les soirs sur les montagnes des environs ». Ici, La Comtesse nous fait découvrir un quartier qui justifie l'affirmation de Pierre Loti en arrivant à Djibouti : « Djibouti, capitale de la prostitution ». Là encore, le but recherché est de se conformer à quelque chose qui a été dit.

Le dire est l'autre indice qui caractérise le documentaire. Il est important pour celui qui réalise le reportage de faire apparaître dans son récit des témoignages, des remarques émanant de personnes qui résident en permanence dans le pays. Ainsi, dans le texte qui suit, Henriette Celarie fait preuve d'une bonne connaissance scientifique et géographique tout en terminant avec une phrase d'une religieuse.

*La colonie de la Côte des Somalis est spécialement éprouvante pour les femmes dont l'organisme est plus délicat que celui des hommes. Pendant les calmes plats de mai et de septembre, la mer devient une cuve fumante voisine du point de saturation. Chargée d'iode et de sel, la brise est excitante. Chaque année, entre la saison torride, il y a des cas de folie passagère. Mais comme le remarque la Mère supérieure : « Avec une bonne hygiène et de la volonté, on résiste très bien » (...).<sup>71</sup>*

---

<sup>70</sup> Jumilhac (Comtesse de.) – *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933, p.9.

<sup>71</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.246.

L'afflux des religieuses, est hautement désiré de tous. Leur présence est pour l'Afrique un immense bienfait. De plus, non seulement elles font preuve d'œuvre d'éducation, non seulement elles soignent et réconfortent les malades, mais elles donnent encore un exemple de charité bien plus puissant sur l'esprit du noir que tout autre enseignement. Elles vont à la rencontre de la mort : mais elles font d'avance, à la civilisation chrétienne le sacrifice délibéré de leur vie. Mais beaucoup de religieuses prolongent leur séjour et viennent trop rarement se retremper au pays natal : elles ne se plaignent pas, mais leur visage amaigri, leur teint terreux, leurs yeux enfoncés dans l'orbite témoignent de l'épuisement de leurs forces.

Le faire est le troisième indice qui caractérise le documentaire ou le reportage. Henriette Celarie accorde une importance particulière aux femmes blanches qui forment les femmes indigènes pour en faire des futures infirmières. Elles les prennent dès leur très jeune âge et leur dispensent le savoir nécessaire pour soigner et leur donne ainsi une chance de se civiliser. Au contact des gens civilisés, l'indigène évolue alors dans un cadre favorable et se débarrasse progressivement de sa primitivité. Cette action donne une légitimité à la colonisation : la mission civilisatrice.

La Comtesse de Jumilhac, quant à elle, insiste sur les « tentatives coloniales françaises » à Djibouti.

*Jusqu'ici mes impressions de voyageuse ne s'appliquaient en effet qu'à l'Asie, l'Indes et Birmanie ; et, sauf l'Egypte, je n'avais eu avec l'Afrique qu'un contact relativement superficiel. Djibouti, malgré sa côte inhospitalière et désertique, malgré la rareté de sa végétation, m'apparaît néanmoins comme une des tentatives coloniales françaises les plus extraordinaires et les plus rapidement menées. De rien, sur ce littoral ingrat, la France a su faire quelque chose.<sup>72</sup>*

C'était une côte « inhospitalière et désertique », elle est devenue « quelque chose » grâce au génie français. Il est évident que ce genre d'écrits consiste plus à consolider la colonisation plus qu'à s'y opposer.

---

<sup>72</sup> Jumilhac (Comtesse de.) – *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933, p.10.

La narratrice devient alors le témoin oculaire. Elle s'exprime de telle manière qu'il paraît difficile de remettre en cause ses propos. La particularité du récit documentaire, c'est que le voyageur ne peut tout apprendre par lui-même et par sa simple observation. Il doit citer des personnes qui sont souvent des soit des administrateurs soit des techniciens qui ont réalisé des œuvres dans l'endroit visité. Alors la narratrice emploie des propositions incisives comme :

« Il m'a été souvent dit ».

*Je ne connais pas beaucoup l'Afrique, sauf l'Ethiopie, mais **il m'a été souvent dit** par des voyageurs et explorateurs africains que le sel était pour les noirs non seulement une nécessité alimentaire mais encore une friandise spéciale qui attire toutes les convoitises.<sup>73</sup>*

« qui m'ont été communiqué »

*Sans entrer dans les détails techniques **qui m'ont été communiqués** par un dirigeant de la « Société des Salines de Djibouti », je me contenterai simplement, pour magnifier le labeur de mes compatriotes, de rappeler que le capital de l'entreprise primitivement fixé à 1 million de francs, fut porté, en 1927, à celui de 6 millions ½. Deux ans plus tard, la production du sel montait de 26.412 tonnes à 34.330. Quelle progression !<sup>74</sup>*

« revenons à mes impressions de passante »

*Mais **revenons à mes impressions de passante à Djibouti**. Certes, je ne conseillerai à aucun touriste, chercheur exclusif de beautés naturelles, de s'attarder et de séjourner longtemps sur notre côte des Somalis.<sup>75</sup>*

« ce qui m'a frappé surtout »

***Ce qui m'a frappé** surtout à Djibouti, c'est le côté ethnique de sa population. Quel cocktail de nègres et de négroïdes ! Véritable carrefour de races et même de belles races : Gallas, Somalis, Danakil,*

---

<sup>73</sup>Idem, p.12.

<sup>74</sup>Idem, p.13.

<sup>75</sup>Idem, p.14.

*Amharas (c'est-à-dire Ethiopiens purs), Arabes blancs et métis arabo-abyssins.*<sup>76</sup>

« parlons chasse »

***Parlons chasse, que j'adore.***<sup>77</sup>

« on étudie l'homme »

*Chose curieuse ! en chassant le gibier, **on étudie l'homme**, car la plupart de ces villages somalis qui clairesment les territoires de chasse en question présentent le plus gros intérêt ethnographique qui soit.*<sup>78</sup>

« je veux vous parler »

*Maintenant que je vous ai dit quelques mots des Somalis, **je veux vous parler** un peu des si curieuses mœurs des Danakil, autre tribu de cette région.*<sup>79</sup>

« On me pardonnera de ne donner aucun détail »

***On me pardonnera de ne donner aucun détail*** sur les territoires adjacents à Djibouti, tels que Obock, le Gubbet, Kharab, tadjourah, Ambabo, Sagallo, le lac Assal, etc... Le temps me manqua en effet, pour m'y rendre, et je n'aime guère, même d'après les meilleurs documents, parler des pays que je n'ai pas visités.<sup>80</sup>

« Un dernier mot »

***Un dernier mot*** sur notre Djibouti dont certains écrivains coloniaux, et non des moindres, ont pu dire qu'il était un futur Singapour français.<sup>81</sup>

---

<sup>76</sup>Idem, p.15.

<sup>77</sup>Idem, p.16.

<sup>78</sup>Idem, p.17.

<sup>79</sup>Idem, p.19.

<sup>80</sup>Idem, p.21.

<sup>81</sup>Idem, p.22.

« Mais je me suis laissé dire »

*Je n'ai pas de conseils à donner – moi, une femme, moi, simple voyageuse, simple passante – au gouvernement français qui doit savoir ce qu'il lui convient de faire. **Mais je me suis laissé dire** que notre intérêt national nous commandait de mettre fin le plus tôt possible à des errements dont notre petite colonie de l'Afrique Orientale serait, en cas de conflit international toujours possible, la victime désignée.<sup>82</sup>*

« Il était nécessaire que toutes ces choses fussent dites »

***Il était nécessaire que toutes ces choses fussent dites** et précisées à l'heure où notre colonie de l'Afrique Orientale va avoir les moyens financiers qui lui manquent pour parfaire son outillage économique. Mais sans force armée, sans moyens de défense, sans canons, sans aviation, Djibouti n'est qu'une proie convoitée, appelée à disparaître dans un bref délai.<sup>83</sup>*

C'est alors que son récit s'apparente au documentaire. La narratrice fait une enquête auprès des principaux acteurs concernés de la colonie. Elle pose des questions aux spécialistes et fait part au lecteur des réponses. Le documentaire devient alors gage de vérité scientifique. De plus l'usage d'un lexique technique, savant, maritime et exotique prouve que la narratrice maîtrise bien le domaine évoqué, justifie l'authenticité de ses propos et donne un sens au voyage entrepris.

Deux types de femmes européennes se distinguent donc, il y a celle qui prend le large pour tenter une expérience inédite et ne tient pas compte des valeurs qui régissent sa société puis il y a celle qui voyage pour récolter des informations qui se conforment à un horizon d'attente. Mais il existe un troisième type de femmes européennes : celle qui est décrite par les écrivains voyageurs hommes.

---

<sup>82</sup> Idem, p.23.

<sup>83</sup> Idem, p.27.

### 3. L'effrontée : mal de vivre ou révolte

Il ne faut pas favoriser mais plutôt contrarier l'arrivée de jeunes filles (en dehors des religieuses). Aucun emploi régulier ne s'ouvre pour elles à Djibouti, et dès lors leur présence ne peut être, en règle générale, qu'un facteur de démoralisation, de trouble, de désordre et de scandale. La preuve se trouve dans cette scène, Carlier le héros du roman de Jean d'Esme, intitulé « L'homme des sables », remarque la présence d'une jeune fille blanche assise toute seule à une table dans un café. Carlier oublie son compagnon de table et se met à contempler la jeune fille.

*Jolie fille, d'ailleurs, lisse et charnue comme un brugnon. Un grain d'ambre sous une peau mate ne messied pas aux brunes. Un soupçon de vulgarité, peut-être dans les traits, à cause de la bouche gourmande gonflée de sucs, avivée de carmin ; mais des yeux ombragés, lustrés de sensuelles magnificence. L'ensemble dégageait un attrait animal, une sorte de fumet marqué, qui sortait de l'Orient...*<sup>84</sup>

La sensualité qu'elle dégage le trouble. Le lexique de la sensualité justifie ce trouble : « jolie », « lisse et charnue », une « bouche gourmande gonflée de sucs », « des yeux lustrés de sensuelles magnificences ». Il s'agit d'une jeune arménienne de passage à Djibouti et dont la principale destination est l'Éthiopie.

La présence de jeunes filles seules dans la colonie est suspecte car étrange et inattendue. Et les femmes noires voient en elles la principale cause de déchéance de l'homme. Armandy traduit les pensées des trois épouses indigènes de Lidj Yassou qui maudissent la femme blanche qui est venue voler leur époux.

*Fortes des droits qu'elles tenaient de la loi d'Allah et des égards dus à leur haut lignage, les trois épouses délaissées ne perdaient aucune occasion de cracher l'anathème sur cette « fille de Shaitan » qui*

---

<sup>84</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque* - Paris : Lemerre ; 1931, p.5.

*monopolisait les regards de leur maître, comme aussi sa magnificence. Passait encore sa déloyauté, mais cette profusion de bijoux !...*<sup>85</sup>

Elle est une figure particulièrement privilégiée dans le registre du démoniaque. Elle est ensorceleuse et les hommes succombent un jour ou l'autre à son charme. Et c'est le cas de Lidj Yassou, l'héritier du roi des rois Ménélik. Les femmes « délaissées » montrent leur haine à l'égard de cette femme blanche. C'était désormais l'Arménienne qui « monopolisait les regards de leur maître ». Elle sème le désordre et attise la haine dans ce sérail déjà bien constitué. Elle est l'incarnation d'une sexualité libre, extraconjugale et maritale. Armandy montre une scène dans laquelle la jeune arménienne s'abandonne dans les bras de Carlier.

*- Soit ! dit-il ; mais alors pourquoi t'intéresser à nous ?*

*Elle le caressa de son sourire.*

*-Je m'intéresse à un Français, dit-elle ; cela ne te suffit pas ?*

*-Démon ! fit-il, par son contact et la câlinerie de son intonation.*

*Elle lui tendit ses lèvres. Il l'étreignit et avança les siennes. Les paupières mi-closes, elle s'attarda à leur proximité, la savoura voluptueusement, puis, de sa main, lui bâillonna la bouche, se dérobant avec effort à la caresse<sup>86</sup>.*

C'est elle qui va au devant de l'étreinte : « elle lui tendit ses lèvres ». Elle devient donc, aussi, l'androgyné, l'être semi légendaire, cible de tous les fantasmes qui apaise la vertigineuse solitude des hommes. C'est la femme fatale et Carlier, le solitaire, ne résistera pas longtemps.

Elle est aussi le lieu de la dualité, l'image de la face cachée : elle est à la fois l'équilibre et le désordre. Elle devient alors l'élément moteur de la subversion des valeurs occidentales. Elle est le symbole du renversement complet des logiques établies. Elle est le contraire de celle qui va constituer le quatrième type de femmes : la femme européenne mariée.

---

<sup>85</sup> Idem, p.116.

<sup>86</sup> Idem, p.133.

#### 4. L'infidèle : caprice ou fantasme

Les femmes européennes mariées sont de classes supérieures : si les colons étaient accompagnés de leur femme blanche, leur moralité serait sauvegardée ; ils échapperaient à la contamination et ne créeraient pas les dangers de l'immoralité et de la déchéance. La femme européenne mariée se différencie de toutes les autres femmes par son heureuse influence. De plus l'heureuse influence de la femme blanche s'étend au delà de son mari. Les gestes de la civilisation resurgissent en sa présence, « le coiffeur » était déjà une marque civilisatrice.

*Il y a là le marchand de souvenirs soi-disant locaux, qui vous offre d'affreuses petites choses à des prix qui défient nettement toute concurrence et qui baissent d'heure en heure, de minute en minute au fur et à mesure que l'heure fixée pour le départ approche ; il y a la française de Djibouti qui se précipite dans la cabine du coiffeur pour donner à des cheveux que la mode actuelle a rendu bien exigeants, un tour presque parisien. Elle sait que le coiffeur est autre chose que l'artiste, c'est le tentateur, c'est le détenteur des parfums, des kimonos que le Japon fabrique pour notre goût, de tous les riens qui tentent et distraient, et qui font de ce personnage du bord le plus sollicité et le plus espéré.<sup>87</sup>*

La seule présence de la femme européenne mariée impose à leurs maris plus de décence et de retenue. Voici ce que dit Monfreid.

*A la suite de mon libérateur, j'entre dans une jolie antichambre carrelée de ciment mosaïque. Au moment où mon guide ouvre la porte qui nous fait face, je dépose mon paquet sur un guéridon au milieu d'autres bibelots; il aura l'air d'appartenir à la maison.*

*Petit salon confortable, piano, bibliothèque.*

*-« Je vous présente Madame Cocalis, ma femme ». C'est une petite parisienne gracieuse. Je suis ébahi.<sup>88</sup>*

---

<sup>87</sup> Monfreid (Henry de.) - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 26.

<sup>88</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.86.

La femme blanche apporte aussi plus de confort, car son home, mieux aménagé, plus avenant, sert bientôt de modèle. Et le visiteur en devient « ébahi ». C'est le cas de Monfreid lors d'une de ces visites à un Français vivant avec sa femme une parisienne loin de la capitale, Djibouti.

Pour peu qu'elle ait du cœur et de l'initiative, la femme européenne mariée devient une petite providence pour les colons souffrants, pour les femmes et les enfants indigènes malheureux ou malades. L'exemple de madame Chapon Baïssac et de son dispensaire a déjà été évoqué.

Qui ne se rappelle l'émotion des voyageurs décrivant l'hospitalité reçue dans une famille blanche isolée au centre du continent noir ? Le livre d'André Armandy intitulé « La voie sans disque » nous donne l'occasion d'évoquer le cas de la femme européenne mariée.

Louis Saulieu tombe amoureux d'une jeune fille venue de Madagascar soigner son père mourant. Après la mort de celui-ci, Louis Saulieu l'épouse. Grâce à elle, ce coin perdu de l'Afrique revêt tous les attraits de la patrie. Andrée est désormais la femme de Louis Saulieu. Elle a fait un choix difficile en l'épousant. Cela voulait dire une installation durable en Afrique et un mode de vie complètement différent de celui de la France.

*Et pourtant, Andrée éprouvait pour cette terre désolée, pour ce pays aride et sans grâce, une étrange tendresse. De l'immense désert grésillant et torride, de ces espaces illimités que le soleil calcinait, se dégageait je ne sais quel charme mélancolique, je ne sais quelle grandeur brutale et farouche dont la jeune femme subissait inconsciemment l'emprise.*

*Elle s'était attendu, d'après tout ce que lui en avait dit Louis lui-même, à une vie de morne ennui et d'aveulissante monotonie, dans une pauvre case sans confort. Or, depuis un mois qu'elle était arrivée, elle n'avait point cessé de se trouver chaque jour une tâche nouvelle qui l'occupait et la distraignait.*

*Elle avait dû, d'abord, découvrir son domaine et connaître ses terres, ce que Louis narquois et amusé, appelait son fief. Il était, au reste, vaste et bref tout ensemble. Au cœur de la grande muraille blanche définissant les limites de son habitation, surgissaient deux longs hangars servant d'entrepôts aux marchandises. Andrée les avait visités : c'étaient de simples huttes longues, aux murs de boue séchée et au toit de paille. Pour l'instant, elles étaient à peu près vides. Quelques ballots de peaux s'y empilaient çà et là, au hasard. Adossés à l'enceinte, trois cahutes, toucoules abyssines rondes au toit conique,*

*servaient de logement à la domesticité et de cuisine. Dans un angle, un toit de paille soutenu par des pieux abritait les chameaux et une dizaine d'ânes. Enfin, au centre, de ce ramassis de cahutes s'élevait l'habitation, le « château » selon le mot de Louis.*

*Elle se composait de quatre pièces, carrées, aux murs crépis à la chaux et à la toiture de tôle : deux chambres, un bureau-salon, une salle à manger et une salle de bains. Le sol de terre battue était recouvert de nattes et de grandes pièces de calicots blancs constituaient le plafond. Dans cette primitive demeure régnait pourtant un confort inattendu, un luxe qui avait arraché à Andrée, le soir de son débarquement, des exclamations étonnées et joyeuses.<sup>89</sup>*

Mais le statut d'Andrée est bien particulier. Elle est venue à Djibouti pour sauver son père. Elle ne s'intéresse nullement au pays et à ses habitants. Son mari comme tout colon répond au cliché du mâle : mystérieux, tueur, viril et insensible. Elle représente la femme au foyer et elle n'existe que par le personnage de son mari : elle est sans arrêt posée sous le regard des hommes.

*Saulieu la regardait et une stupeur l'immobilisait devant l'étrange beauté du visage et la grâce harmonieuse du corps qui venaient de lui apparaître.<sup>90</sup>*

C'était au tout début de leur rencontre, une rencontre qui s'apparente à une apparition, (« apparaître » et « surgir »). Ce genre de femmes n'existe que par les personnages masculins qui ont d'elle une vision qui coïncide largement avec la femme en général. Elle reste pour lui une femme, objet de séduction et de beauté : une vision.

*Devant ses yeux venait de surgir à nouveau l'image du clair et splendide visage, la vision du mince corps harmonieux et souple de la jeune fille et, une fois de plus, il la contemplait avidement avec cette sorte d'étonnement émerveillé qu'il avait éprouvé lors de leur première rencontre.<sup>91</sup>*

---

<sup>89</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p.137.

<sup>90</sup> Idem, p.24.

<sup>91</sup> Idem, p.39.

On n'a jamais directement accès à ses pensées sur les hommes du pays, les négoce, la colonisation. Elle nous est présentée comme une femme passionnée et romantique. C'est une femme qui mérite protection car elle rassure l'homme et lui apporte l'équilibre dans un pays qui déstabilise.

Toutefois sa présence permet à l'auteur de détourner l'attention du lecteur des problèmes psychologiques du personnage masculin, le héros. L'auteur lui concède une énorme qualité : le courage, la patience et la fidélité.

- *Oh ! dit-il, nous pourrions quand même de temps à autre traverser la baie et venir ici prendre une petite dose de civilisation, revoir quelques-uns de nos semblables.*

- *Je n'y tiens pas beaucoup. Ce que j'ai aimé dans Djibouti, ce sont les Somalis et leur village.*<sup>92</sup>

Elle représente le complément de l'homme, sa moitié. Elle ne saurait avoir d'existence autonome. L'auteur ne la considère que par rapport à son époux et à son foyer. La femme du blanc en Afrique, c'est l'épouse qui tient impeccablement son intérieur dans l'attente de son mari aventurier. Dans les milieux des colons la femme du colon reste à la maison et tient le foyer. La femme est jugée à la propreté morale et physique de son foyer. Les récits de voyage représentent avant tout un univers d'hommes. La femme est donc contenue dans le discours de l'homme. Elle ne peut s'exprimer : sa parole n'est qu'une confirmation de la parole de l'homme. C'est dans tous les cas l'exemple qui nous est donné en la personne d'Andrée.

---

<sup>92</sup> Idem, p.98.

## **C. LE REGARDÉ REGARDANT**

Nous allons distinguer quatre types de regardés qui « sont devenus » regardants : l'indigène éduqué, le boy, l'enfant de la mission et le métis.

### **1. L'indigène éduqué : une évolution déguisée**

Il est le seul à être replacé dans un contexte social. C'est un personnage attachant et son éducation lui donne l'expression de la civilité et de la civilisation. Il sait parler français et il devient la personne idéale pour l'Européen qui cherche à comprendre la langue locale ou lorsqu'il entreprend une expédition à l'intérieur du pays. Il est ainsi détenteur du savoir. C'est l'indigène à ne pas craindre. Il est au contraire considéré comme le partenaire idéal de l'administration coloniale. Il est parfaitement malléable. Son attachement au blanc en fait la vitrine de la colonisation. Il symbolise le bon colonisable et du coup un membre de la nouvelle famille que vient de constituer l'Européen en Afrique. L'indigène est toujours noir mais sa couleur n'est plus associée à l'obscurité et au mal, ne renvoie plus aux forces de l'ombre et de l'enfer, ne donne plus aux représentations les plus insolites. Il correspond à l'idéal occidental car grâce à lui, l'image de l'Ailleurs devient positive et les attentes du regardant sont comblés. Seulement cet indigène évolué ne répondant plus aux critères qui déterminaient à l'origine un indigène, le regardé ; il devient alors différent et bascule du côté du regardant puisque plusieurs traits le constituant caractérisent plus le regardant que le regardé. C'est aussi la marque d'une réussite de l'Européen. Il voit se concrétiser le but premier qui motivait l'Européen avant le départ de sa terre natale : civiliser. Même si selon le célèbre navigateur Henry de Monfreid, la tâche ne s'avère pas facile.

*Il faut des hommes très cultivés, très civilisés, pour devenir des « sauvages » heureux...<sup>93</sup>*

Le « sauvage heureux » ou plutôt l'indigène évolué fait alors montre des meilleures qualités humaines possibles. Désormais « l'indigène nouveau » n'est plus nu, il est sympathique, il connaît la bonté, la tendresse, la courtoisie. Il fait preuve de fidélité, de loyauté d'efficacité et d'honnêteté. Et enfin il est patriote car il parle au nom de sa nouvelle patrie : la France. Il a réussi à se libérer des structures mentales obscures et primitives et il a progressivement partagé les valeurs européennes. L'acculturation se fait par strate à cause de l'islam comme nous le verrons un peu plus tard. A la fin, il est considéré comme une preuve vivante de la réussite coloniale et la colonisation y trouve sa justification et sa légitimité. Monfreid nous présente un « indigène nouveau » :

*Suliman – je le nommerai ainsi pour ne pas faire confusion avec Ali – sortait de l'école de l'Alliance Française à Dire-Daoua. Une prodigieuse faculté d'assimilation lui faisait parler couramment le français, avec un léger accent de Toulouse, son maître étant du Languedoc. Il s'était merveilleusement adapté à notre civilisation européenne, du moins telle qu'elle s'exporte dans le pays d'Orient.*

*Ce jeune garçon de dix-huit ans buvait des boissons alcooliques et ne dédaignait pas de manger en cachette une tranche de saucisson avec les couffris qui trouvaient ça très bien.*

*J'ignorais, moi aussi, à cette époque, combien il faut être prudent et circonspect avec le musulman qui a fait si aisément litière de ses croyances.*

*Suliman était le plus pur type oriental, voluptueux, nonchalant, portant la paresse comme une parure, tant il savait la mettre en tous ses actes avec coquetterie et harmonieux abandon.*

*Quand de tel sujets délaissent leur religion musulmane, si bien faite à la mesure de leur mentalité, ils perdent le seul frein opposé aux instincts de la bête humaine. Il semble, en effet, que, la raison, trop longtemps étouffée sous le joug de l'esclavage et la tyrannie des Sultans ait perdu son pouvoir régulateur.*

*Tout comme un maître omnipotent, un tyran même est nécessaire aux peuples orientaux, il faut à l'individu le carcan d'une religion impérative, sans amour, mais avec des lois précises.*

*L'impiété du musulman n'est pas une émancipation de l'esprit, un essor de l'intelligence, mais seulement une évasion d'esclave. Il en résulte des cyniques, des révoltés avides de jouir sans frein. On a alors*

---

<sup>93</sup> Monfreid (Henry de). - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.72.

*les mouchards, les traîtres, les créatures à tout faire, avec le débordement de tous les vices.*<sup>94</sup>

« L'indigène nouveau » se montre capable de vivre parmi les Français, avec les Français et comme les Français. Il comprend et sait se faire comprendre. Suliman en est un exemple, il boit « des boissons alcooliques » et mange du porc ; deux pratiques formellement interdites par le Coran. Il est le symbole de l'assimilation, il a la capacité de pouvoir se hisser jusqu'à l'Européen et de pouvoir assimiler petit à petit ses valeurs pour finalement lui ressembler ou s'y confondre. Dorénavant il pense comme les Européens, il agit comme eux, il adopte leurs lois, leurs coutumes. L'assimilation aurait pu être totale si un facteur biologique indélébile était contournable : la couleur noire de la peau.

Toutefois, l'indigène nouveau reste un élément indispensable dans le contexte de la colonisation. Il sert de passerelle entre la culture africaine qu'il détient depuis sa naissance et la culture française qu'on vient de lui faire découvrir. C'est le seul être capable de réaliser un va et vient entre les deux mondes. C'est cette oscillation qui va lui valoir l'étiquette de « mouchards », « traîtres » ou de « créature à tout faire ». Il va servir de principal interlocuteur quand la parole vient du côté de l'Européen et d'interprète quand il doit rapporter la parole de l'Européen. Il a donc le rôle d'interprète mais aussi d'agent civilisateur si on se place de la conception de l'Européen. Sa réussite pourra inciter d'autres indigènes à adopter la nouvelle culture et ainsi agrandir le cercle des partisans de la colonisation.

« L'indigène nouveau » ou l'indigène évolué peut également exercer la fonction d'écrivain public. C'est lui qui est amené à rédiger en français les doléances, les demandes des indigènes à l'administration coloniale. Il va alors raisonner comme le Français et cela pourra provoquer un comportement inimaginable au tout début de l'entreprise coloniale : le rapprochement. En effet, le colon va faire l'effort de comprendre l'indigène

---

<sup>94</sup> Idem, p.41.

pour saisir toutes les nuances de ses pensées mais toujours par le biais de « l'indigène nouveau ». Armandy nous parle de M. Pâques.

*Il va sans dire que M. Pâques a depuis longtemps renoncé à la rusticité du costume abyssin. A ceci près qu'il porte la culotte sans leggings, jambières, ni bas, il s'habille comme vous et moi.<sup>95</sup>*

Il reflète l'image de l'Occident dans la manière de se vêtir, « comme vous et moi ». Alors le décentrement peut alors avoir lieu.

L'histoire a montré que ces indigènes évolués ont joué un rôle considérable lors de la décolonisation. Armandy nous présente Ato Fassika.

*J'eus ultérieurement l'occasion de connaître celui qui, de très haut, gouverne ces travaux. Il a nom M. Pâques qui, en abyssin, se traduit par Ato Fassika. De ce nom respectable, des malintentionnés ont eu l'irrévérence de faire « Ato Fascicule ». C'est une médisance : M. Pâques appartient à la caste sélectionnée qui puise sa culture à la mamelle des universités européennes. Licencié en droit, polyglotte, il connaît du français jusqu'aux plus subtiles nuances. Anatole France et Lavisse furent ses livres de chevet. Insuffisance vénielle : il avoue peiner sur Valéry. L'entendre discuter syntaxe et de l'emploi des subjonctifs est un ragoût de haute qualité. Il remplit là-bas les fonctions de ministre des travaux publics.<sup>96</sup>*

Ce sont eux qui ont occupé les plus hautes fonctions du nouvel Etat issu de la colonisation. Ils ont choisi de se mettre au service du colonisateur et de défendre exclusivement ses intérêts et finissent par en adopter l'idéologie. Ils en sont récompensés de la belle manière, « l'indigène nouveau » est nommé ici « ministre des travaux publics ».

Dans tous les cas, ce projet d'assimilation a prouvé son côté bénéfique puisque l'Européen n'a pas cherché à marquer une distanciation éternelle à l'égard de l'Autre. Monfreid évoque aussi l'indigène éduqué :

---

<sup>95</sup> Armandy (A.).- *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p.203.

<sup>96</sup> Idem, p.148.

*Quand aux jeunes gens, élevés en France, on s'attendrait à les voir pleins d'amour pour ce pays où la race noire a le droit de vote, où les hommes de couleur, souvent ont été ministres, où enfin on aime cette Ethiopie un peu légendaire. Cependant, il n'en est rien, je citerai l'exemple de l'un d'eux élevé à Paris depuis l'enfance et revenu avec le titre d'ingénieur sanitaire. Il ne manque jamais, quand il parle des Français, d'y ajouter l'épithète d' « imbéciles ».*<sup>97</sup>

Il a, au contraire, attendu le moment opportun pour pouvoir initier l'Autre qu'il ne soit plus Autre. C'est ainsi que la catégorie des indigènes évolués ou des « indigènes nouveaux » est née. La colonie devient cependant le lieu d'un enracinement ou d'un déracinement.

Certains indigènes se révoltent, en effet, contre ceux qui leur ont permis d'évoluer et vont considérer cette éducation comme un moyen de les acculturer et de les déraciner. Armandy montrera qu'ils vont même jusqu'à traiter « d'imbéciles » ceux qui leur ont donné l'accès au savoir et à la civilisation.

Monfreid, quant à lui, est plus catégorique et considère que l'assimilation ne peut se réaliser qu'après « plusieurs générations ». Mais on reconnaît l'aversion de Monfreid pour l'Ethiopien et les deux exemples cités concernent des éthiopiens car ce sont eux qui ont été les plus approchés puisqu'ils étaient déjà chrétiens et les missionnaires les ont privilégiés comme nous le verrons dans l'analyse consacrée à « l'enfant de la mission ». Mais lorsque le projet colonial de l'assimilation réussit, l'évolué devient un sujet apprécié et convoité. L'indigène nouveau devient alors un pur produit colonial sur qui peut compter la colonie, la nouvelle patrie, la vraie. Et ainsi la fonction de l'Européen change car d'opresseur, il voudrait apparaître comme libérateur. Le colon ne règnerait plus par la peur mais par la douceur. L'état d'esprit du colon a changé. A « l'indigène nouveau » correspondrait le « colon nouveau ». Coloniser devient alors synonyme de faire apprendre à travailler, à communiquer et à échanger. Les protéger devient alors légitime.

---

<sup>97</sup> Monfreid (Henry de). - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.222.

L'indigène nouveau porte les traits du colonisateur tandis qu'une autre catégorie naît avec les traits du colonisateur : le boy.

## 2. Le boy : une relation maître valet

Il n'a pas la même carrure que le précédent car le fondement de sa relation avec l'Européen s'est basé sur une relation de maître valet. Le précédent était respecté, estimé car il accomplissait une fonction qui le hissait au même rang que le blanc : il était sérieux, érudit et digne, suscitant le respect chez le colon et l'admiration chez ses semblables ; les indigènes.

Le boy est le personnage comique, naïf et sympathique. Il s'exprime le plus souvent dans un français petit-nègre. Il est le symbole de la servitude librement consentie. Il se dévoue à ceux qu'il considère comme ses maîtres. Il manifeste en gestes et en paroles son affection pour celui qui l'emploie, son protecteur. Il est le serviteur fidèle, le serviteur exemplaire. Saulieu, le personnage principal du livre *L'homme du sable* écrit par Jean d'Esme, appelle son boy Ahmed et d'un ton dur l'envoie chercher « deux sucres », « en ville ». Ce dernier lui répond par « un sourire plein de déférence » :

*Le boy, accouru à l'appel familial, s'inclina respectueusement, un large sourire aux lèvres.*

- *Boujou, Monsieur Saulieu !*

- *Bonjour, Ahmed ! apporte-moi deux citrons, du sucre, et un verre.*

*Ahmed prit un air consterné.*

- *Citrons y n'a pas dans café jor'd'hui.*

*Saulieu le regarda de travers.*

- *« Y a n'a pas ! » Eh bien, je te donne cinq minutes pour m'en trouver deux en ville. Allez ouste !*

*Le boy s'esquiva en grimaçant un sourire plein de déférence.<sup>98</sup>*

Le boy est le symbole du dévouement et de la soumission consentie synonyme d'humiliation. Pourtant, par sa manière de parler et de prononcer

---

<sup>98</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle revue critique ; 1930, p.13.

le français, il suscite la méfiance et la distanciation au départ mais une fois la surprise passée, il va susciter la distraction, la sympathie ironique et la confiance de tous. Le langage du boy amuse et les écrivains n'hésitent pas, puisqu'ils se font plaisir en même temps, de transcrire l'accent et les tournures de phrases marquant l'origine exotique de ce dernier. Il est donc grimaçant, naïf et pleutre jusqu'à la caricature. Voici un autre exemple présenté par Armandy.

*Un boy à brassard C.F.E. fit clapoter ses pieds nus sur les dalles.  
- Bon ! fit Carlier soucieux ; qu'est-ce qu'il y a de cassé, Bigoudi ?  
De son vrai nom, le boy de Carlier s'appelait Haïla Guiorguis, -  
« Biceps de Saint-Georges », - ce dont Carlier, par abréviation  
euphonique, avait fait Bigoudi. Elève des Missions, Bigoudi en avait  
gardé, avec un respect mitigé des Français, un rudiment imagé de leur  
langue :  
- Y en a mossié le directeur te faire dire venir immédiatement,  
même chose gazelle.<sup>99</sup>*

L'auteur nous le présente avec un « brassard », signe d'appartenance. Son prénom, signe apparent de la caricature, lui donne un caractère féminin : « Bigoudi ». Quant à ce qu'il exprime, il faut comprendre par « même chose gazelle » : le plus vite possible. Tout en lui caractérise le ridicule : « le brassard », « ses pieds nus », son prénom et son parler. Son parler simple engendre le sourire. Il est en quelque sorte infantilisé par son langage. D'autres écrivains ont également souligné cette manière de parler du boy. C'est le cas de Henriette Celarie.

*Moussa assure mon service. C'est un Somali. Quel âge ? 17 ans peut-être. Son pagne n'est qu'en coton, mais il a une veste, des souliers. Sa lignasse crépue partagée par une raie médiane et qui se hérissé en deux masses légères lui donne l'air d'un prince du feu. Quand je lui parle, il plonge dans mes yeux son regard de diamant qui s'en va vers des choses lointaines. On le devine fier et ombrageux :  
« Tu es marié, Moussa ?  
- Oui, m'dame ; un femme seulement et un pitit ; moi, pas beaucoup riche. » (...) comme tous les indigènes, rien ne l'étonne de nos inventions : le chemin de fer ! c'est le « babor de terre ». L'avion, le*

---

<sup>99</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque* - Paris : Lemerre ; 1931, p.8.

*téléphone. Un Européen fait poser le téléphone chez lui : « viens » dit-il à Moussa. Moussa approche le récepteur de son oreille et ne bronche pas. « Maintenant, parle ; dis quelque chose en arabe ». Moussa reprend l'écouteur : puis brusquement le lâche. « Qu'il parle ta langue à toi, c'est naturel. Mais qu'il parle la mienne...il y a le cheitane\* dedans !<sup>100</sup>*

L'auteur décrit le boy en mettant d'abord l'accent sur sa « veste » et ses « souliers », signes distinctifs de la civilisation. Mais c'est son langage qui attire plus l'attention ainsi que sa naïveté au téléphone, le « cheitane ». C'est en fait son parler rudimentaire et ses erreurs de syntaxe ainsi que des prononciations impossibles qui va donner naissance à la langue que les coloniaux appelaient déjà le « petit nègre ». C'est le français « couleur locale ». Un français qui prête au sourire comme le souligne encore Albert Londres interpellé par un indigène lors de son séjour en Arabie. Toutefois ce français « n'était pas impossible à comprendre ».

*Un nègre habillé de blanc, enturbanné, me saisit le bras. Depuis la veille, je goûtais les charmes violents de Massaouah sur la côte de l'Erythrée. Le langage de mon agresseur n'était pas impossible à comprendre. Sans doute avait-il été boy dans un hôtel, jadis, à Djibouti, de là sa solide connaissance de la langue française. Je ne m'explique pas, toutefois, le sens de ses paroles. Il me disait :  
- Viens avec moi, et toi voir que moi pas menteur.<sup>101</sup>*

Ce parler va d'ailleurs se retrouver chez tous les écrivains coloniaux sous différents noms : la sabir, le pidgin, le créole. Et dans le quasi totalité des écrits, le boy est presque toujours un adolescent qui incarne, paradoxalement et malgré tout, le bon sens, le savoir et la responsabilité. L'Européen « s'en remettant au boy » montre à quel point la relation qui s'est établi entre l'un et l'autre est profonde, solide. Le personnage principal du livre intitulé *La voie sans disque* écrit par Armandy a fait du chemin de fer reliant Djibouti à l'Ethiopie le sens même de son existence. Carlier est le

---

<sup>100</sup> Celarie (Henriette) – *Ethiopie du XX ième siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.226.

\* « Cheitane » veut dire « diable » ;

<sup>101</sup> Londres (Albert). - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p.107.

conducteur du train. Le boy reste l'autre élément qui occupe ses centres d'intérêt.

*Il avait abandonné sa maison de Dire-Daoua et vivait dans son car comme dans une roulotte, s'en remettant à son boy du soin d'assurer la popote, déjeunant d'une outarde, dînant d'une gigue de gazelle qu'il tirait au passage, du balcon arrière du wagon, dormant sur sa couchette, toutes glaces ouvertes, en plein désert dankali, ramonant sans arrêt ses huit cents kilomètres de voie, secouant le personnel, exténuant conducteurs et coolies, payant d'exemple, mais maintenant la circulation et la vie sur cette ligne que des Français avaient construite, parce qu'il savait dépendre d'elle la sécurité, voire l'existence de Djibouti.<sup>102</sup>*

Le boy est donc ici le contraire de l'indigène fruste, instinctif et proche de la nature et de l'indigène évolué qui sait se retenir. Le boy est doux et serviable. Mais c'est aussi le domestique zélé avec son costume de boy qui révèle plus son assujettissement que sa propreté. Son zèle le conduit parfois à commettre des dégâts qui déclenchent la colère du maître. Cette scène créée par Armandy illustre nos propos. Dans cet épisode, Bigoudi le boy « avait jeté une rose » offerte par Dinah, la jeune arménienne amoureuse de son maître.

*Jamais il ne lui avait demandé « Te reverrai-je ? » Elle ne le lui avait jamais promis. Et, cependant, un jour que Bigoudi avait jeté une rose fanée qui demeurait piquée à la cloison de sa couchette, Carlier était entré dans une telle fureur qu'une semaine durant le boy n'avait plus rien osé jeter sans ordre, même les bouts de cigarettes.<sup>103</sup>*

La colère du maître avait été tellement redoutée que le boy n'osait plus rien jeter, « même les bouts de cigarettes ». C'est cette dernière précision qui crée le comique excessif.

---

<sup>102</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p.2.

<sup>103</sup> Idem, p.124.

Par ailleurs, les traits physiques du boy sont évoqués et correspondent à sa morphologie et à son habillement. Voilà ce que nous précise C. Delvert :

*Le serviteur Ali, tout de blanc vêtu, en sarouel, petite veste et très haut turban comme un personnage de féerie orientale, glissait silencieusement d'un convive à l'autre pour offrir les plats d'une exquise cuisine française relevée d'exotisme ; notre hôte et ses amis laissaient dans l'air tiède flotter sur tous sujets une conversation fine et rebondissante...*<sup>104</sup>

Le boy est souvent présenté comme étant beau, propre, plaisant et habillé en costume de serviteur « comme un personnage de féerie orientale », nous précise Delvert. Sa présence est un signe « d'exotisme ».

Et relativement à ses traits physiques, ses traits moraux sont essentiellement positifs. Il incarne la douceur, l'innocence, la sympathie, la prévenance, l'honnêteté, l'attachement, la générosité, la gratitude, l'hospitalité, la fidélité, le dévouement, la bravoure et « l'admirabilité ». Tout cela se trouve illustré dans cette affirmation de Carlier le conducteur du train s'adressant à Bigoudi son boy.

*Je t'ai toujours considéré comme un garçon intelligent, lui affirma-t-il sans broncher. La discrétion la plus élémentaire nous fait à tous deux un devoir de laisser ignorer la présence de cette dame en ce train. Toutefois, je ne puis te cacher que si quelque accident fortuit menaçait sa sécurité, non seulement ma tête, mais vraisemblablement la tienne, seraient des plus aventurées. J'ai tenu à t'en avertir, bien que je reste convaincu que ce danger, réel, sera sans influence sur le silence que je te recommande.*<sup>105</sup>

Le très jeune âge du boy traduit sa naïveté et son innocence, il subit rapidement le charme des idées dites libérales de son patron qui finissent très souvent par le dresser contre les valeurs morales et culturelles de sa communauté. Dans tous les cas, « à force de vivre » à ses côtés, Saulieu considère (dans la citation ci-dessous) les deux indigènes qui travaillent pour

---

<sup>104</sup> Delvert (Charles). - *Djibouti*- Paris : Revue Deux Mondes ; 15 février 1936, p.682.

<sup>105</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p.66.

lui comme des sujets « dépouillés de leur sauvagerie, de leur brutalité ». Leurs mœurs se sont ainsi adoucies.

*Ils sont l'un et l'autre chargés de l'entretien de mes chameaux, me connaissent et m'aiment. Du moins, je le crois !*

*« A force de vivre à mes côtés, leurs mœurs se sont quelque peu adoucies, ont beaucoup dépouillé de leur sauvagerie, de leur brutalité. »<sup>106</sup>*

Jean d'Esme veut nous montrer les bienfaits des blancs même auprès des gens qu'ils soumettent à des besoins peu valorisants. L'impact est encourageant car ils leur font refuser les institutions sociales et les normes familiales, rejeter le pouvoir tribal au nom de la liberté et du modernisme incarnés par les valeurs françaises. Et comme souvent ces adolescents étaient ambitieux, ils répondaient positivement à l'influence européenne et se retrouvaient ainsi tiraillés entre deux mondes antagonistes. Ils devaient faire le choix entre leur monde misérable et opprimé et celui de l'aisance, du bonheur, du confort et de la liberté. Mais des fois les comportements contradictoires des Européens sous l'effet de l'alcool provoquent non plus une apparente communion mais une distanciation entre le boy et son maître. Monfreid illustre ce comportement du regardant :

*Je me suis attaché un boy Somali, un Abérionis, grand diable de vingt cinq ans, qui crève mon cheval au pas et à la course.*

*Il n'a jamais été domestique, c'est un simple coolie venu depuis peu du fond de sa brousse. Il n'a donc pas eu le temps d'apprendre à mépriser l'Européen, comme il arrive aux boys de métier, devant qui on étale sans pudeur les faiblesses et souvent d'abjectes turpitudes.*

*Quand les indigènes voient leurs maîtres se saouler crapuleusement et se dégrader dans des répugnantes débauches, ils éprouvent un profond mépris qu'ils étendent à notre race entière, comme le dégoût de la bête immonde.<sup>107</sup>*

Le boy éprouve alors « comme le dégoût de la bête immonde ». L'Européen apparaît dans sa laideur et c'est cet aspect dégradant qui

---

<sup>106</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle revue critique ; 1930, p.163.

<sup>107</sup> Monfreid (Henry de). - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.27.

pousse les autres indigènes à s'éloigner du blanc. Ce dernier perd tout son prestige, sa suprématie et surtout sa crédibilité envers l'indigène habitué à voir en lui la perfection.

C'est pourquoi le fait de servir l'Européen vaut au boy l'hostilité des siens. Pour eux, il représente l'humiliation humaine dans tout ce qu'elle a de plus dégradant. Et cela contrairement à l'indigène évolué qui sert de pont entre la communauté blanche et la communauté noire malgré des écarts dans son comportement. L'un inspire la fierté puisqu'il détient le savoir, l'autre inspire l'aversion car il excelle dans la soumission à un être qui n'hésite pas à « étaler sans pudeur les faiblesses et souvent d'abjectes turpitudes ». Mais c'est surtout la soumission absolue jusqu'à recevoir « une paire de gifles » sans se manifester qui dévalorise le boy. Armandy raconte cette scène :

*Accroupi dans une encoignure, Bigoudi, les yeux vagues, mastiquait une à une des feuilles d'une ramée de cat. Une paire de gifles drues balaya son hypnose. Carlier lui arracha la branche dépouillée et l'écrasa furieusement sous son talon :*

*- Que je te repince à brouter ta maudite salade et je t'en fais passer le goût à la courbache !<sup>108</sup>*

Ici, Carlier, le conducteur du train surprend son boy Bigoudi en train de « brouter le cat ». Cela est pourtant une tradition ancestrale chez les indigènes mais le boy se fait corriger par son maître qui lui promet « la courbache », le fouet si jamais il le surprend un autre fois manger cette « salade ».

Le boy devient en quelque sorte une espèce de propriété privée appartenant au maître. Et la grande différence, c'est que l'indigène évolué rentre chez lui après le travail pour retrouver les siens et ainsi ne pas être coupé de ses racines tandis que le boy doit être disponible à tout moment à son maître et doit coucher dans l'endroit qui lui a été aménagé. Alors souffrant déjà du mépris des siens et ensuite de ses employeurs qui ironisent sur ses maladresses et sur sa candeur, il canalise aussi celui de sa communauté qui, en le marginalisant, le condamne en lui refusant certains

---

<sup>108</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p.122.

droits légitimes comme le mariage par exemple. Ce dernier se présente d'ailleurs souvent comme un personnage efféminé et suscite des tendances homosexuelles.

Pourtant, parfois, c'est une espèce de communion qui va caractériser la relation entre le colon et le boy. Ce dernier éprouve une reconnaissance et un grand émerveillement envers le maître qui se résume par une conversion à lui. Le boy c'est la réussite personnifiée de la colonisation. Il naît alors une certaine convivialité entre le regardant et le regardé. Monfreid réfléchit de la sorte :

*Il faut cependant bien peu de choses pour dominer ces âmes primitives et leur imposer le respect.<sup>109</sup>*

L'Européen est alors extasié puisqu'il réalise un rêve, celui de se retrouver dans une position sociale qui fait de lui un homme supérieur. L'Ailleurs devient alors pour lui un lieu de stupéfaction et d'émerveillement, il a l'impression de se retrouver dans le paradis terrestre. L'assimilation de l'Autre y est pour beaucoup.

L'Européen est donc rassuré et ne se sent plus menacé par l'homme noir qu'il emploie comme boy. De plus ce dernier fait l'effort de lui ressembler et devient objet de maladresse, d'où il est comparé à un enfant.

Le boy constitue malgré tout un deuxième cas d'indigène nouveau. Il existe en outre une troisième catégorie d'indigène ; il s'agit de l'enfant adopté par les religieux catholiques.

---

<sup>109</sup> Monfreid (Henry de). - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.28.

### 3. L'enfant de la mission : un résultat inachevé

Ce sont les missionnaires qui ont démontré l'utilité d'une expansion française en Afrique. En effet, le religieux considère que c'est un devoir sacré d'éduquer, d'instruire, de civiliser, de convertir les indigènes. Monfreid rend hommage à Monseigneur Jarosseau qui « a élevé le fils du ras Makonen » c'est-à-dire l'empereur Haïlé Selassié\* et pour avoir fait de la langue française « la langue officielle » en Ethiopie:

*L'Evêque a élevé le fils du ras Makonen, l'Empereur actuel, et c'est à la mission que se sont formés tous ceux qui ont organisé les divers services d'Etat de l'Empire. Aussi la langue française est-elle encore la langue officielle, la langue préférée, comme elle l'était en Egypte avant la réaction anglaise.<sup>110</sup>*

Mais quels sont, en réalité, les indigènes qui se retrouvent chez les religieux ?

Ce sont d'abord les enfants abandonnés dès la naissance. Ils sont les plus préférés des religieux car leur éducation religieuse est garantie et ne peut interférer avec une autre religion. Ce sont des enfants trouvés comme le dit si bien Monfreid à propos d'Ato Samuel, le précepteur de l'empereur éthiopien quand il était jeune.

*A la question, avez-vous élevé l'empereur Haïlé Selassie :*

*- Oui, je l'ai élevé et je l'ai surtout aimé comme mon enfant... et je l'aime encore. J'ai compris en la voyant éclore cette âme délicate, sensible, douce, mais un peu faible, trop faible, hélas, à cause de sa bonté... Il promettait de devenir un homme sublime sous la direction d'Ato Samuel, que je lui avais donné pour précepteur et qui fut son ami et son confident [...]*

*- Ce Samuel était français ?*

*- Non, c'était un Abyssin, un enfant trouvé.<sup>111</sup>*

---

<sup>110</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p.174.

<sup>111</sup> Idem, p.177.

Ces enfants recueillis dès leur bas âge sont baptisés, deviennent ainsi chrétiens et constituent une catégorie à part chez les indigènes : on les appelle les « Badiri » à Djibouti.

Une autre catégorie d'enfants est également acceptée chez les religieux. Ce sont les enfants qui ont perdu leurs parents dans des guerres tribales : le père mort aux combats ou dans les razzias et la mère emportée ou tuée par les vainqueurs.

Ces indigènes auront des prénoms français et iront à l'école des religieux. Ils apprendront à manger comme les Européens, à s'habiller comme les Européens et à soigner les malades entretenus par les religieux qui les initient en même temps à la pitié et à la gloire de Jésus. Ils assimilent ainsi aisément la culture européenne et le processus d'acculturation se trouve accéléré pour la deuxième catégorie et directe pour la première mais toutefois la conversion est quelquefois incomplète. Monfreid accuse la précipitation du processus d'assimilation au lieu de laisser l'indigène « se transformer lentement ».

*L'Abyssin, vous l'avez déjà compris, est un peuple qu'on ne peut européeniser à fond avant des siècles. Il doit donc vivre chez lui en restant ce qu'il est et se transformer lentement.*

*Mais cela ne nous convient pas, nous prétendons, du jour au lendemain, par force, lui imposer nos mœurs pour le rendre enfin utile à nos intérêts, sans aucun souci des conséquences funestes de cette hâte égoïste.<sup>112</sup>*

Mais dans tous les cas, les missionnaires en tant qu'éducateurs contribuent à accélérer le rapprochement voire la fusion du noir au blanc. Et ce sont eux les premiers qui ont réellement façonné la mentalité et les mœurs de l'indigène. Les indigènes étaient réputés pour leur paresse, leur indolence et leur légèreté. L'apprentissage est le meilleur accès à une vie moderne où l'indigène fera preuve de beaucoup de qualité et de talent, mais

---

\* Quand il était jeune, Jarosseau a créé la première école française à Obock pour les enfants éthiopiens rachetés par les prêtres dans les colonnes d'esclaves et les orphelins.

<sup>112</sup> Idem, p.134.

cela n'est pas suffisant. Et seule l'évangélisation peut favoriser un changement définitif. De plus ils pourront servir avec efficacité la cause chrétienne et ainsi influencer d'autres indigènes. L'indigène est donc transformé, le missionnaire a fait de lui un bon catholique mais aussi un consommateur de produits européens et un bon sujet français. Leur réussite est la preuve qu'il est possible de faire évoluer les indigènes. Mais cette évolution peut se mettre au service du mal. C'est le cas d'Ato Joseph, que Monfreid présente (dans la citation ci-dessous) comme Tartuffe qui utilisa sa double culture pour devenir un espion, « chargé de voir et d'écouter ».

*C'était un vieux nègre lippu, affligé d'infirmités tertiaires, dont il offrait sans cesse les souffrances au Seigneur, car il était catholique, mais comme pouvait l'être un homme de cette sorte, c'est-à-dire comme l'était Tartuffe.*

*Sa carrière avait été étonnante. Ancien esclave, élevé par les missions, il avait été au service du poète Rimbaud, un des premiers pionniers de l'Abyssinie. Puis il avait appartenu à un Russe, Léontief. Ce dernier, aventurier de génie, imagina une supercherie qui devait rapporter gros.*

*Léontief annonça à la cour de Russie l'arrivée d'un ambassadeur d'Ethiopie et présenta comme tel son domestique.*

*Ato Joseph, à l'époque, était jeune et beau ; il fut reçu à Saint-Pétersbourg, comme l'envoyé d'un grand roi et fut fêté dans l'intimité par les admirateurs de la belle prestance de son corps de bronze. Léontief récoltait les cadeaux. Mais cette histoire était trop belle. Rentré en Abyssinie, Ato Joseph, fut jeté en prison. Il pensa que sa fin était proche.*

*Le négus Ménélik, avec son sens politique habituel, sut voir quel parti il pourrait tirer d'un homme aussi intrigant et si bien initié aux mœurs des Européens. Il lui fit grâce et l'envoya à Djibouti, sous prétexte de remplir les fonctions de transitaire de Sa Majesté.*

*Il était surtout chargé de voir et d'écouter.<sup>113</sup>*

Mais à Djibouti, les missionnaires éprouvèrent des difficultés à recruter des indigènes car ces derniers étaient déjà convertis à l'islam et leurs mœurs ainsi que leurs institutions sont incompatibles avec le christianisme. L'évangélisation ne touchera qu'un petit nombre d'individus mais elle aura quand même lieu, voici le cas d'un Somali rapporté par Monfreid. Et là encore, l'enfant de la mission finit dans l'espionnage.

---

<sup>113</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p.10.

*C'est un Somali élevé dans les missions de Berbera, et chacun sait que les produits mâles ou femelles de ces établissements, tant protestants que catholiques, sont de remarquables cultures de tous les vices. Les hommes, en général, sont ivrognes et mouchards. Il y a aux Indes anglaises une école d'espions indigènes où se termine l'éducation de ces bons sujets. Ils trahissent alternativement le gouvernement qui les appointe et leurs semblables qu'ils sont chargés d'espionner.*

*Ils finissent généralement avec un poignard dans le dos ou des suites d'une mauvaise colique, et souvent cela vaut mieux pour tout le monde.<sup>114</sup>*

Ainsi peu d'indigènes se pressaient pour entendre la bonne parole de Dieu et les efforts entrepris dans l'instruction se soldaient par une réussite totale quand il s'agit d'indigènes récupérés dès leur naissance, par une réussite partielle quand il s'agit d'indigènes récupérés à un âge un peu avancé et d'un échec quand il s'agit d'indigènes qui viennent uniquement pour se scolariser. Ce dernier restait fortement enraciné dans sa communauté.

L'islam représente donc un obstacle de taille. Les missionnaires misaient sur leur nouvel apport ; faire apprendre à écrire et lire pour pouvoir échanger, communiquer, dialoguer et commercer. Or les indigènes rencontrés à Djibouti sont islamisés et savaient déjà lire et écrire. Ainsi le missionnaire chrétien se voit piétiner dans un terrain déjà exploré et conquis, d'où une sensation de déception et d'échec. Les indigènes islamisés sont déjà à mi-chemin de la civilisation. Toutefois, les missionnaires pourront utiliser ces acquis pour fabriquer avec une certaine rapidité une société civilisée puisque les indigènes possèdent déjà les outils qui permettent d'accéder au modernisme et à la civilisation. Mais il va falloir être conciliant et utiliser une autre stratégie et des démarches autres que celles utilisées en Afrique de l'Ouest pour en faire une race améliorée. Le but du missionnaire est d'arriver à nier les valeurs de civilisation de l'indigène. Il cherche à l'aliéner mais il constate que c'est l'islam qui fermait la voie à l'assimilation et qui permettait à l'indigène d'y résister efficacement. Le missionnaire doit faire en sorte que

---

<sup>114</sup> Monfreid (Henry de). – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p.124

l'islam ne devienne pas un refuge pour l'indigène contre toute forme d'adhésion avec la culture et les valeurs européennes.

L'indigène nouveau, c'est donc aussi l'enfant de la mission : un enfant façonné à l'image de l'idéal religieux chrétien. (Il serait utile de mentionner qu'en 1930, naît William Joseph Farah Syad, fils d'un homme et d'une femme grandis à la mission de Somalie puis de Djibouti, et premier écrivain djiboutien en langue française.) Le choc des deux cultures va aussi donner naissance à une troisième catégorie d'indigène nouveau : le métis.

#### **4. Le métis : une cruauté de tout ordre**

Ce sont souvent les autres Européens ou encore les cousins des colons français (Italiens, Grecs) qui sont à l'origine des métissages à Djibouti et non pas les français venus en tant que colonisateurs. Pourquoi ?

Ces européens ne bénéficient de la colonisation que par cousinage mais ils sont plus proches des colonisés que ne le sont les Français. Et à la grande différence du Français, l'Italien ou le Grec parle souvent la langue de l'indigène et entretient avec lui des relations amicales et fraternelles brisant ainsi toutes les différences. Or voilà un facteur qui contribue à la mixité et au métissage. Contrairement aux Italiens et aux Grecs, les Français se contentent de relations formelles et conventionnelles avec un ton qui rappelle en permanence le dominateur s'adressant au dominé. Ainsi la mixité engendrée par un Italien ou un Grec donne naissance à des enfants qui porteront des traits qui rappelleront les deux races : blanche et noire. Voici un exemple donné par Monfreid.

*M. Hall est né en Ethiopie de mère indigène. Il a fait de bonnes études en Allemagne ; il est très aimé de l'empereur dont il a l'entière confiance. C'est lui qui est chargé de toutes les affaires privées du souverain. Contrairement à la règle générale ce métis est un excellent homme pour lequel j'ai une grande estime.*<sup>115</sup>

---

<sup>115</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse* - Paris : N.R.F ; 1935, p.124.

Monfreid fait bien de signaler l'exception « à la règle générale » : M. Hall est une exception car le métis est un personnage bien typé et à l'inverse des précédents, c'est sans aucun doute le rôle le plus négatif qu'il jouera dans les écrits qui constituent notre corpus. Le métis n'est ni noir, ni blanc et c'est cette ambiguïté, cette double appartenance qui fait peur à l'Européen. Il est le fruit d'une union scandaleuse et maudite d'où une existence tourmentée. Le mélange de races et de cultures ne conduit qu'à la dégénérescence de l'une et de l'autre. Et le signe de la perversion de la civilisation par le sang noir est tout entier contenu dans les conséquences malheureuses qu'il connaîtra dans son existence. Il défigure la nature humaine et la rend inintelligible. Il est le produit de la rencontre coloniale, preuve de la sensualité perverse du continent noir et il est rejeté comme l'avatar du couple scandaleux. C'est le trait de la race noire qui prend le dessus chez lui : il est sauvage, féroce et horrible. A maintes reprises c'est sa fourberie, sa méchanceté et son irascibilité qui sont démontrées. La logique qui est encore véhiculée, c'est que le métis, ne tire pas profit de ses origines diverses mais additionne les défauts des races dont il est issu. Le métis laisse apparaître tout ce qu'il y a de mauvais dans la race blanche et la race noire. La dégénérescence est en lui inéluctable. Tout métissage est donc synonyme de décadence, de non identité. Le malheur est le plus souvent attaché aux destins du métis. Ballotté entre divers malheurs, il est rejeté par les deux communautés.

Le métis doit vivre avec ce déchirement et utiliser le double qui se trouve en lui pour exister. Il est d'abord bicolore et puis forcément bilingue. S'il a cette chance de parler la langue de l'indigène et celle de l'Européen, alors il devient un élément utilisable à l'image Baditcheff. Le voici présenté par J.J Tharaud.

*Du temps où j'étais à Addis, j'avais fait la connaissance d'un jeune aviateur, baditcheff, métis de Russe et d'Abyssine (comme le plus grand poète de la Russie, Pouchkine) ; dont la mission, m'avait-on dit,*

*était d'emmener l'Empereur et sa famille, soit dans la Somalie anglaise, soit dans la Somalie française, en cas de catastrophe.*<sup>116</sup>

Dans l'univers colonial, le bilinguisme est la condition de toute communication, de toute culture et de tout progrès. De plus la maîtrise des deux langues c'est aussi la revendication d'une appartenance à deux royaumes psychiques et culturels. Le métis est la formule « deux en un ». Il symbolise deux univers et deux cultures. C'est un avantage dont il pourra tirer profit : ici la confiance de l'Empereur.

S'il veut obtenir un métier, s'imposer et se faire une situation sociale pour intégrer l'administration coloniale, il doit faire valoir la partie européenne qui se trouve en lui. Il aura plus de chances qu'un indigène tout court. Et quand il s'agit d'accéder au monde indigène, il fait paraître l'autre aspect de lui-même et son adoption est totale. Sa bivalence est donc plus un avantage qu'un inconvénient. Mais attention, il suffit qu'il soit humilié ou contraint par une partie pour qu'il se mette à cultiver une haine, un mépris et se révolter totalement contre l'autre partie qui le constitue. Il s'en écarte et contribue à sa maltraitance. Il devient alors plus méchant, plus humiliant et plus cynique qu'un colon blanc de souche ou plus violent, plus barbare, plus sauvage et plus cruel qu'un indigène original. Ce sont uniquement les vices qui qualifient l'une ou l'autre race qui vont se réveiller en lui et le guider pour servir plus le mal que le bien. C'est pourquoi le métis suscite la crainte, la peur et la terreur car il est source de malheur. Ici Monfreid présente Michaël comme « un chenapan ».

*Un vieil employé, mort jadis de la fièvre en cherchant l'ivoire, laissa un fils de couleur. Guignony crut bien faire en confiant l'éducation de cet orphelin à la mission catholique. A seize ans, ce métis d'Abyssinie et d'Italien était beau comme un dieu ; il se nommait Michaël, était chrétien, mais avait ramassé tous les vices des deux races.*

*Guignony était infiniment indulgent pour ce jeune éphèbe et lui pardonnait tout, comme on pardonne à une femme ou à un animal de luxe. Son tempérament d'Oriental, ses goûts un peu spéciaux,*

---

<sup>116</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 249.

*pouvaient suffire à expliquer sa faiblesse pour ce chenapan, mais quelles qu'en fussent les raisons, il y avait une grande part de bonté pour le fils de son vieux serviteur.*<sup>117</sup>

Il devient le faux européen ou le faux indigène, en deux mots il est le « sacrifié ». Le métis, c'est le face à face sans intermédiaire. C'est l'indigène et l'Européen à la fois. Pour exister il faut que l'un cède la place à l'autre. Il devient Autre pour une partie et Même pour l'autre partie. Il est lumière et obscurité à la fois. Le métis est le seul être qui jumelle l'Autre dans sa différence et sa similitude. C'est là tout son drame. Reconnu que quand l'intérêt se présente uniquement, il est aussi souvent le bouc émissaire. Alors assailli par des images altérées, risibles et parfois contradictoires de lui-même, le métis finit par ne plus savoir qui il est et il a l'impression qu'il est soumis à l'emprise maléfique d'un autre lui-même, encombrant dont il ne peut se défaire. Sa personne finira par se disloquer, se déstructurer et finit par devenir un errant misérable et répulsant. C'est le cas de Michaël, le métis, qui devint à la fin de l'histoire un vieux lépreux errant et fui de tout le monde. Cette dislocation est due à un éclatement plus profond, celui de sa psyché. C'est un homme qui s'est perdu dans ses illusions et dans ses mensonges. Ceci est la destinée de tous les Machiavel. Tout a commencé par un abus de confiance et un vol. Voici l'épisode rapporté par Monfreid :

*La case fut aussitôt bouleversée, mais encore sans aucun résultat. Nous allions nous retirer, assez marris, quand Ali éventra de sa djembia un magnifique coussin où Michaël s'appuyait nonchalamment, avec un air de reine offensée. La dalmatique s'y trouvait, roulée en paquet. Alors, ce fut un passage à tabac en règle, Guignony battait le bel adolescent comme on bat une femme, lorsque toutes les écluses de la patience débordent à la fois et se rompent. J'en étais effrayé, mais les métis ont la vie particulièrement dure.*

*- Fous le camp, que je ne te voie plus ! lui cria-t-il. En souvenir de ton brave père, je ne veux pas te faire couper les mains, mais sois loin quand le soleil se lèvera : je ne veux plus te voir sur ma route.*<sup>118</sup>

---

<sup>117</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.31.

<sup>118</sup> Idem, p.34.

Découvert, le métis Michaël est expulsé et ne bénéficie désormais d'aucune protection. Voici comment la chute de l'homme commença. M. Guignony, le patron fouille la chambre de son petit protégé : le métis Michaël, et découvre le délit.

Le métis se trouve donc au carrefour de tout un ensemble. Personnage maudit, il est placé sous le signe d'une double réprobation : celle qui s'attache à la race noire, celle qui s'attache à la bâtardise. Il est capable des plus admirables dévouements comme des crimes les plus graves. Sa situation est riche en possibilités dramatiques. Tantôt il est torturé par la honte de ses origines, tantôt il vit dans le ressentiment, tantôt il revendique sa situation. Mais quel que soit le rôle qu'il adopte, c'est presque infailliblement au malheur que le Destin le voue. Il est donc dangereux puisque son ascendance blanche lui fournit l'intelligence qu'il met au service des mauvais instincts hérités de ses ancêtres africains.

Le statut du métis dans la littérature a toujours suscité l'admiration et l'effroi et nos œuvres n'en feront pas l'exception.

## Quatrième partie

## **IV- Le discours de soi**

Le discours du voyageur est un discours destiné à un lecteur qui est déjà initié à l'univers du voyage. Les récits de voyage ont toujours suscité l'intérêt d'un large public qui n'a su ou n'a pu prendre le « large ». Alors nous avons essayé de montrer la nature de l'écriture qui a consisté à raconter la Corne de l'Afrique. Nous avons insisté sur les thèmes développés ainsi que sur leur portée chez un horizon d'attente.

## **A- Les thèmes liés à l'aventure**

### **1. La primitivité : constat ou préjugés**

Le cartésianisme est le mode de pensée que s'attribue le regardant alors que c'est l'absence de logique qui va caractériser, selon lui, le mental du regardé. Le terme de primitif est ancien. Cet adjectif, attesté selon le Robert aux environs de 1830, sert à qualifier dans la langue savante quelque chose « qui est à son origine ». Ce n'est que bien plus tard, à partir de 1800, que le terme va être utilisé dans le sens que nous lui connaissons pour caractériser « des groupes humains qui ignorent l'écriture, les formes sociales et les techniques des sociétés évoluées ». La primitivité sert à l'auteur colonial pour montrer qu'il existe un fossé qui sépare l'esprit du primitif de celui du civilisé et nous pénétrons alors dans le champ d'une idéologie qui vise à justifier un type de domination.

L'impression générale qui découle des ouvrages étudiés est celle d'une société primitive, figée dans son immobilisme ancestral, stagnant dans des mœurs préhistoriques qui, à l'image du paysage lugubre et aride qui l'abrite, ne semble pas présenter la moindre perspective d'évolution. La description que fait Monfreid de l'île Hanish en est un exemple.

*J'ai l'impression d'être sur une planète en formation à un âge où la vie n'était pas encore organisée. Sur la mer, pas une voile et sur la grande île de fer et de lave, rien qui révèle la présence d'un être vivant.<sup>1</sup>*

La primitivité du décor est signalée par « une planète en formation » et « rien qui révèle la présence d'un être vivant ». Et les indigènes qui y habitent sont des êtres primitifs qui reflètent fidèlement la configuration géographique pétrifiée depuis des millénaires. C'est la raison pour laquelle l'indigène, un des objets d'étude des écrivains, inerte, arrêté dans son évolution, sans passé ni avenir, est figé dans sa médiocrité autant par sa passivité ancestrale que par son déterminisme caractériel. L'image de ces femmes puisant l'eau du puits « en des outres de peaux grasses et ruisselantes » que nous rapporte Jean d'Esme est comme un arrêt sur image.

*La vallée des Jardins était pleine de roucoulements. Parmi les maigres frondaisons des mimosas barbelés d'épines, les tourterelles se huchaient. Autour des puits, l'ordinaire clientèle de femmes puisait en des outres de peaux grasses et ruisselantes, une eau épaisse et tiède. Le berger, comme à chaque crépuscule, attendait dans sa pose familière, qu'elles eussent terminé.*

*Impatiens, flairant d'un museau avide et fiévreux l'humidité proche, les chèvres de son troupeau bêlaient. Des enfants nus et ventrus s'amusaient à exciter un bélier.*

*Andrée et Louis s'attardèrent un moment à contempler cette scène pastorale, évocatrice du lointain passé de l'humanité et des âges primitifs de la pierre et du fer.<sup>2</sup>*

C'est une image d'un autre âge, « d'un lointain passé de l'humanité et des âges primitifs de la pierre et du fer » mais qui trouve toute son authenticité ici. Conditionné d'avance par ses prédispositions naturelles, la société observée, semble alors ne jamais pouvoir échapper à son déterminisme biologique, auquel sa passivité la soumet, à l'image du berger qui attend patiemment « et dans sa pose familière » que les femmes terminent de puiser l'eau du puits.

<sup>1</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 56.

<sup>2</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 175.

Ainsi, se forme à travers les œuvres que nous étudions un arsenal de jugements portés sur la nature intrinsèque des colonisés. C'est, malgré tout, une face négative que les écrivains tiennent à souligner à travers des images complaisantes, mais dégradantes de cette pauvre collectivité. Ainsi, Monfreid insiste sur les réactions primitives d'Abdi.

*Quand il fut au pied de la montagne des remparts, la nuit était très noire. Toutes les tragiques histoires d'enlèvement et de cérémonie cannibale tournoyaient dans sa cervelle de primitif ; alors les rochers s'animent peu à peu, faisant des gestes effrayants. La peur le gagna.<sup>3</sup>*

Les images qui hantent « sa cervelle de primitif » vont prendre possession de son corps. La scène prend alors une dimension fantastique. La nature commence à s'animer et provoque « la peur » chez Abdi. Ainsi cette image complaisante dévalorise le personnage et lui donne un caractère puéril. Son comportement est pareil à celui d'un enfant. C'est donc une collectivité présentée comme un monde encore soumis aux impulsions instinctives, imperméables aux plaisirs de l'esprit et à la logique de la raison. Renvoyée dans les temps anciens, tous les moyens deviennent bons pour attester de son archaïsme, son immobilisme et son inculture. Là encore c'est Monfreid qui illustre le mieux nos propos au sujet des Gallas, ce peuple majoritaire en Ethiopie et qu'on retrouve un peu partout dans la Corne de l'Afrique. Un exemple de primitivisme concernant les Yéménites sera donné par la suite.

*Tout en réfléchissant, je regarde évoluer dans le demi-jour de la case les gros frelons noirs ceinturés de jaune, ceux qui percent le bois pour déposer leurs œufs. Ils emplissent la pièce de leur vol lourd et bourdonnant. Les uns vont hésiter à l'orifice de leur galerie déjà commencée et disparaissent au sein du bois ; les autres cherchent une place favorable, une cavité propice pour commencer leur travail. Je les vois explorer chaque pièce de bois du plafond ou des murs en les frôlant rapidement de leurs antennes. Les parois de ma hutte, étant faites uniquement de branchages, plaisent infiniment à ces gros insectes dont la présence m'est familière. Ils me font penser en ce moment aux réincarnations, cette croyance à peu près générale chez tous les peuples primitifs. Les Gallas, même devenus musulmans,*

<sup>3</sup> Monfreid (Henry de.) – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 167.

*respectent les bêtes sauvages, les insectes et jusqu'aux larves enfouies dans le sol, en souvenir de leur vieille religion païenne.*<sup>4</sup>

L'archaïsme se constate dans le mode de l'habitation, une « hutte » « faites uniquement de branchage ». L'immobilisme se traduit à travers la continuité de certaines pratiques uniquement « en souvenir de leur vieille religion païenne ». L'inculture du Galla vient du fait qu'il est resté encore un peuple primitif. Voilà donc trois aspects caractérisant l'indigène : l'archaïsme, l'immobilisme et l'inculture.

Nous avons déjà vu, à quel point des descriptions physiologiques pouvaient couvrir de présupposés idéologiques. Les portraits moraux apparaissent encore sous un jour plus pessimiste à travers la panoplie de comportements absurdes, de réactions paradoxales et contradictoires.

Voyons d'abord les comportements absurdes qui justifient la primitivité de l'indigène. Kessel se trouve au Yémen et nous fait part du comportement de certains Yéménites à la vue d'une voiture d'automobile, c'est la voiture du prince du Yémen.

*Bien que le soir vînt, la chaleur était telle que l'eau fumante giclait du radiateur ainsi que d'un geyser. Prévenus par la trompe du prince, - il était seul à posséder une voiture, - puérilement, curieux de ce monstre qu'ils voyaient rarement, les paysans de Tehama accouraient avec des cruches en terre cuite pour apaiser la soif de la diabolique machine.*<sup>5</sup>

Dans ce pays, c'est la charrette qui fait figure de voiture. Ces derniers, nous rapporte Kessel, « accouraient avec des cruches en terre cuite pour apaiser la soif de la diabolique machine ». Là encore, la scène prête au sourire. Le comique se trouve dans l'acte et dans la logique qui conduit à cet acte.

L'avion est aussi un autre objet de divertissement pour Kessel vis-à-vis de son public mais aussi facteur de dégradation humaine.

<sup>4</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 37.

<sup>5</sup> Kessel (Joseph.) - *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » dirigée par Francis Lacassin ; 1984, p. 141.

Cette fois, c'est le témoignage de la narratrice romancière et aventurière américaine Ida Treat qui traduit la pensée de Kassem, l'indigène fort bien présent dans le récit.

*Elle a une tête, des ailes et une queue. Je l'ai vu à Djibouti, cet oiseau. Il ne voulait pas partir et il sentait très mauvais. Il n'était pourtant pas blessé... Mais il ne voulait absolument pas quitter la terre et il crachait des nuages noirs. C'est comme l'automobile. Elle est très souvent malade, elle mange un fourrage qui coûte très cher ; le cheval vaut mieux et la voile beaucoup mieux.<sup>6</sup>*

Ce dernier assimile l'avion à « un oiseau » avec « des ailes et une queue » et le compare à une « automobile » ayant une âme puisqu'elle est très souvent malade. Sa mentalité de primitif illustre son archaïsme, son immobilisme et son inculture puisqu'il préfère le cheval à la voiture et « la voile » à l'avion. Pour un Européen, ce sont ici des réactions absurdes, contradictoires et paradoxales dans la mesure où l'indigène ne voit même pas que ce sont ces éléments qui ont fait la force de l'Occident : le modernisme.

Ainsi, une longue suite d'attitudes instinctives vient compléter la prétendue caractéristique de l'indigène: puérité et sottise dues à son archaïsme, son immobilisme et son inculture. Les Européens se basent sur ces récits pour exploiter ces caractéristiques de l'indigène et ainsi pour justifier une présence logique auprès d'eux. L'idée, qui deviendra plus tard une idéologie coloniale, est que la rencontre et le rapprochement avec l'Européen permettront à l'indigène de se corriger. Voici l'exemple de la fillette indigène récupérée qui nous est rapportée par Henriette Celarie.

*Pour la seconder, l'infirmière en chef, Mlle Vallade, a 3 infirmières indigènes. L'aide de l'une d'elle est encore illusoire. Elle ne parle pas notre langue et c'est une enfant : douze ans au plus. Drôlette au possible avec son sarrau blanc, son tablier à grande poche, ses pieds nus, son éclatant collier de verroterie aux grains rouges. On l'a trouvée dans la brousse, on l'y a ramassée affreusement maigre et toute jaune*

---

<sup>6</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 14.

*de sable. C'était la veille de Noël. (...) bien nourrie, bien traitée, la petite semble ici heureuse ; mais c'est encore une vraie sauvage. Est-elle libre un instant ? Elle se couche dans la poussière au soleil.*<sup>7</sup> (...)

Henriette Celarie illustre l'utilité du rapprochement, évoqué plus haut, avec une connotation religieuse par la mention « veille de Noël ». Cette jeune fille récupérée se familiarise avec la bonne nourriture et le bon entretien alors que lorsqu'elle était encore à l'état « sauvage », elle était « affreusement maigre et toute jaune de sable ». Mais conformément à l'attente du public européen la narratrice ne manque pas de mentionner un grain de complaisance : cette petite fille était « drôlette ». Mais dans tous les cas, le rapprochement avec l'indigène a eu lieu même si le résultat reste partiel. Ce rapprochement peut prendre différents aspects : superficiel, partiel ou total. Il est superficiel lorsque la relation avec l'Autre se solde par une distanciation. Le rapprochement est partiel lorsque l'indigène s'approprie uniquement de l'Européen que les mentions qui symbolisent ses intérêts. Le rapprochement est enfin entier lorsque l'indigène cherche à s'assimiler à l'Européen. Dans ce dernier cas, le rapprochement se solde par la conversion au christianisme. Cela devient comme le résultat de la prise de conscience des nouveaux convertis indigènes qui, touchés par la grâce du Christ, séduits par le raffinement de la civilisation occidentale, rejettent en bloc tout le poids culturel de leur société, en en dénonçant le contenu primitif et barbare.

Leur prise de conscience du retard culturel se traduit par des accusations sans indulgence à l'égard des leurs. Ceux-ci deviennent des êtres primitifs, sauvages, instinctifs, fougueux, ignorant les moindres règles de politesse et de courtoisie humaines rejoignant ainsi l'idéologie coloniale. C'est une occasion pour les colons de mieux légitimer et justifier leur présence parmi les noirs.

La condamnation des leurs par les convertis, assimilés et évolués, par conséquent selon la logique coloniale, prend alors plus de force et bénéficie d'un pouvoir de conviction certain auprès du public européen. La voix de l'accusation proférée par le biais des personnages conforte certains écrivains

---

<sup>7</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p. 244.

dans leur position ségrégationniste, sélective dans la mesure où elle dégage sa responsabilité. Monfreid parle de l'Empereur éthiopien :

*L'Empereur laissa résolument de côté toutes ces graves assemblées techniques et utilisa ces forces latentes, toujours en réserve chez les peuplades gallas. Il eut instantanément une main-d'œuvre puissante et économique. Les besoins personnels très réduits de ces tribus primitives sont loin d'absorber actuellement toute leur activité ; il reste des forces libres utilisables.<sup>8</sup>*

La ségrégation et la sélection est déjà une pratique courante chez les indigènes eux-mêmes et cela à l'image de l'Empereur éthiopien dans sa manière de traiter une catégorie de son peuple.

Chez d'autres écrivains, le rôle de l'indigène converti se restreint à celui d'un porte-parole objectif et impartial : la condamnation de barbarie et d'anthropophagie de la société indigène d'être restée au stade préhistorique. Affamé et fuyant les siens, l'indigène converti trouve refuge dans la charité chrétienne.

Ainsi certains indigènes, à l'instar des ethnologues coloniaux, adhèrent très facilement à la théorie de l'évolution des espèces. L'exemple des indigènes anthropophages est l'expression vivante de leur théorie non seulement raciste, mais, surtout, et de beaucoup, trop dépassée. Ces idées primant au XIX<sup>e</sup> siècle, destinées à légitimer l'expansion et la violence colonialistes, n'ont plus de valeur justificative à notre époque. Mais elles ne représentaient pas moins le reflet des opinions extrémistes des colonisateurs.

La psychologie de l'indigène atteste alors aux yeux des observateurs de sa soumission radicale aux valeurs mutilantes. Partant de points de vue distincts, les auteurs arrivent toujours au même constat de négation de l'être observé qui, caractérisé par la fixité, rassemble toutes les caractéristiques de primitivité. Certaines expressions sont éloquentes par elles-mêmes à ce sujet et ont déjà servi nos analyses auparavant. Voici les propos de Kessel :

---

<sup>8</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 235.

*Depuis des siècles et des siècles, la brousse et la forêt de l'Afrique équatoriale ont fourni en chair humaine les planteurs américains, les guerriers abyssins, les chefs arabes.*

*Si les Etats-Unis ont renoncé à la pratique de l'esclavage, si les nations européennes l'extirpent peu à peu et non sans peine de leurs colonies, de leurs protectorats, il y a encore dans le bassin de mer Rouge, trois Etats indépendants qui ont gardé à la fois la beauté et la cruauté des âges primitifs. Ils se nomment, en Afrique, l'Ethiopie et, en Asie, le Yémen et le Hedjaz.<sup>9</sup>*

L'auteur s'attendrit sur la personnalité de l'indigène colonisé, jugé encore trop primaire et vivant dans des pays « qui ont gardé à la fois la beauté et la cruauté des âges primitifs ».

Les frères Tharaud mettent l'adjectif accusateur à la fin de leur phrase créant ainsi un effet d'attente.

*C'est la coutume en Ethiopie qu'au moment où les guerriers vont se mettre en campagne, le négus leur offre au guébi un grand banquet de viande crue.<sup>10</sup>*

Les écrivains collent, donc, avec la plus grande aisance des épithètes appartenant au vocabulaire anthropologique, qu'ils les dépouillent de leur sens scientifique et les chargent volontiers d'une connotation péjorative rien que pour mieux exprimer la primitivité de l'Autre.

L'exemple de certains écrivains peut expliquer, peut-être, que la recherche effrénée de la primitivité chez l'Autre répond à un besoin imaginaire des auteurs. Ceci prouve que les écrivains ne sont pas aussi objectifs qu'ils le prétendent, et que loin de décrire la réalité, ils lui préfèrent leur propre vision des choses et leurs phantasmes. Adhérant à la théorie darwinienne de l'évolution de l'espèce, les écrivains semblent faire honneur à la sélection des êtres et à la supériorité des races. La suite logique de leur raisonnement situe alors la société européenne au point le plus élevé de

<sup>9</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 47.

<sup>10</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 95.

l'évolution humaine par sa spiritualité, la richesse de sa civilisation et le raffinement des mœurs. Monfreid dénonce :

*Contre une pareille prostitution morale, j'ai voulu mettre le Négus d'Ethiopie en garde pour en préserver son peuple, car l'Abyssinie et le Yémen, si comparables à maints points de vue, sont les deux derniers peuples de la terre ayant gardé leur antique civilisation et des mœurs conformes au génie de leur race.<sup>11</sup>*

Le paradoxal Monfreid se hisse contre cette idéologie comme nous le montre cette référence mais certaines de ces pratiques suggèrent son appartenance à l'idéologie coloniale alimentant l'idée d'« une prostitution morale ».

L'analogie latente entre les deux groupes en présence place l'écrivain ainsi aux antipodes de la société colonisée jugée arriérée, sans civilisation aucune et nécessitant ainsi la mise sous tutelle, l'obéissance inconditionnelle au pouvoir colonial imposé comme le représentant du progrès.

A cette primitivité tant condamnée justifiant l'intervention de l'action française émancipatrice, s'ajoutent d'autres traits de mentalité aussi blâmable et déjà évoqués : la paresse, l'infantilisme, la naïveté, la fourberie, la menace, la violence, la cruauté, la fatalité et la mort.

## 2. La mort

---

<sup>11</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 206.

Le thème de la mort est un thème récurrent dans tous les écrits des voyageurs. Ces derniers savent qu'ils vont partir dans un endroit inconnu ou mal connu (lecture rapportée par des voyageurs qui ont effectué le déplacement jadis).

Ce départ vers l'Ailleurs suppose aussi un probable non retour. La mort est suscitée par le paysage comme cela a déjà été dit auparavant. Voici un exemple donné par Monfreid.

*Ils s'en vont sur les îles lointaines, tentant des traversées de plusieurs jours en pagayant sur la frêle périssière pour arriver au lieu propice à la pêche.*

*Le plus souvent, ils disparaissent, emportés par un coup de vent ou bien au cours de leur plongée aux environs des îles éloignées, ils sont happés par un requin. Celui qui reste ne peut plus, seul maintenant, franchir la distance qui le sépare du point d'eau, car une seule pagaie ne suffit plus à un tel voyage ; il périt à son tour.*

*J'ai trouvé une fois, en mer, un houri en dérive que des bandes d'oiseaux de proie m'avaient signalé de loin. Un cadavre sans yeux, le ventre ouvert à coup de bec par les oiseaux de mer, y pourrissaient à côté d'une tanika vide, qui disait le martyr de la soif et l'inséparable tomboura, où, peut-être, l'agonisant avait une dernière fois évoqué sa forêt natale, ballotait dans l'eau trouble de la sinistre pirogue.<sup>12</sup>*

L'indigène, ici les pêcheurs de perle, brave la puissance naturelle pour faire fortune mais le plus souvent la nature a le dessus car la menace peut venir du ciel qui transformera la mer en une tueuse ou encore du dessous l'eau : les requins. La dernière touche du sinistre tableau de Monfreid est l'image des oiseaux picorant « le ventre ouvert » du pêcheur. Ce genre de témoignage donne une idée sur la nature du voyage qu'entreprend tout aventurier.

L'Ailleurs est donc synonyme d'agonie par la présence d'une nature fascinante et hostile mais aussi par la présence de l'homme sauvage, barbare et bestial. L'Afrique c'est l'association de l'édénique et du monstrueux. La mort est partout et peut frapper à n'importe quel moment.

---

<sup>12</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 52.

Par un soir de brousse, Oubénèche, une femme indigène qui vit avec Monfreid vient d'être tuée. Monfreid va « éclater en sanglots » et dévoile ainsi son chagrin :

*J'arrache les vêtements d'Oubénèche qui respire encore avec un gémissement régulier et plaintif, comme un enfant qui souffre. Elle est sans connaissance ; un petit trou rose sous le sein droit, un autre dans le dos : la balle a traversé. A peine une goutte de sang perle sur cette blessure qui semble insignifiante. Elle est en travers du lit. Quand je la soulève pour la mettre sur le dos, un flot de sang emplît sa bouche et noie la petite plainte d'enfant blessée dans un sinistre hoquet. Elle est morte...*

*Dans ses yeux demeurés ouverts, la flamme de la torche se reflète et scintille, comme deux étoiles jumelles. Sa petite main, où, ce matin encore, elle a passé le henné, tient dans ses doigts des brins de paille du panier qu'elle tressait, et ce détail puéril suffit à me faire éclater en sanglots.<sup>13</sup>*

L'Afrique est un continent monstrueux et sanglant. Le corpus, volontairement limité, sur lequel nous avons travaillé englobe une série d'écrits dans lesquels cette image est largement représentée. L'Africain rencontré à Djibouti est un cruel pour qui guerroyer constitue l'occupation principale, nous rappelle Kessel.

*Nous avons pour réussir, à traverser le territoire issa jusqu'à Dekkel, puis le territoire dankali jusqu'au lac Assal. Pour chacun d'eux, il fallait des guides bien distincts car les Issa et les Danakil s'entretuent depuis des siècles sans miséricorde.<sup>14</sup>*

Les deux principales communautés de Djibouti « les Issas et les Danakil s'entretuent depuis des siècles sans miséricorde ».

Les prisonniers ou les vaincus sont savamment émasculés. Monfreid nous fait découvrir un champ de bataille.

<sup>13</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 52.

<sup>14</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 98.

*C'est un premier cadavre. Une forme brune, luisante sous la pluie, gît, à demi cachée par les épines d'un mimosa nain. On dégage le cadavre d'un Dankali entièrement nu : une odeur de charogne emplit l'air.*

*A mes pieds, je vois une chose noirâtre et informe, toute couverte de fourmis, et une traînée de sang va vers le mimosa où est couché le mort : c'est le sexe du malheureux que les ennemis, selon l'usage, ont tranché sans se soucier s'il vivait encore. Après cette mutilation, l'homme, abandonné, a trouvé la force de se traîner sous les épines pour soustraire son corps aux bêtes de proie.*

*Plus loin, en voici un autre entièrement recouvert d'herbes et de branches épineuses : sa main crispée tient encore une poignée de plantes qu'il a arrachées auprès de lui : avant de mourir, il s'est fait ce linceul protecteur pour sauver sa dépouille des bêtes immondes et permettre aux siens de lui donner une sépulture.*

*J'ai remarqué sur plusieurs de ces cadavres la présence d'une cheville de bois plantée dans l'orifice de l'urètre sectionné. On m'explique que c'est la première précaution à prendre quand la mauvaise fortune veut que cet accident vous arrive. Cette pratique a pour but d'empêcher l'infection et l'obturation du canal par la suture de la plaie ; quelquefois de tels blessés survivent à leur blessure !...<sup>15</sup>*

Le sexe du cadavre a été arraché et ne ressemble plus qu'à une « chose noirâtre et informe ». Certains blessés pris pour morts apaisent leur souffrance en plantant un morceau de bois « dans l'orifice de l'urètre sectionné ». Ils pensent ainsi survivre jusqu'à l'arrivée des leurs. Mais souvent c'est peine perdue.

La cruauté prend toute son ampleur dans cet autre témoignage de Monfreid.

*Les Ethiopiens, Somalis, Danakil, Gallas et autres peuples de ces régions de l'Afrique centrale et orientale émasculent leurs ennemis, morts ou blessés.*

*Certaines tribus, notamment celles de la région où j'étais, pratiquent cette opération par une sorte de scalp de toute la peau du ventre incisée en demi-cercle depuis les aines jusqu'au sternum. Par un arrachement brutal, le blessé est ainsi écorché, vif de préférence car, paraît-il, la peau vient mieux. Cette grande surface de cuir humain a pour but de permettre l'utilisation du trophée en le passant au cou du cheval de bataille.*

*Quant à ces chevaux, ils ont eux-mêmes de curieuses mœurs qui rappellent les légendes de l'histoire fabuleuse.*

<sup>15</sup> Monfreid (Henry de.) – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 212.

*Par exemple, quelques mois avant la guerre, on les entraîne à manger des viscères de jeunes chevreaux. Sur les champs de bataille, le cavalier arrache le cœur et le foie du vaincu et le fait dévorer à sa monture. Dans les razzias, les enfants sont ainsi éventrés pour ce diabolique festin et le plus souvent sous les yeux de la mère hurlante de désespoir.*

*Voilà quelles horribles images hantaient ma pensée pendant que je me débattais au milieu des épines, avançant péniblement vers l'Est, sans savoir où mon destin me ferait aboutir...<sup>16</sup>*

La dimension de l'horreur atteint son paroxysme avec la pratique du « scalp » sur un blessé « écorché vif ». La dramatisation du tableau est accentuée encore plus par la participation du cheval à l'horreur. Le guerrier donne à manger à son cheval « le cœur et le foie du vaincu ». L'horreur, c'est aussi les enfants « éventrés » « sous les yeux de la mère hurlante de désespoir ». De tels actes dépassent l'entendement cartésien et choquent la sensibilité européenne. Mais là encore, cela peut être une stratégie pour mieux légitimer l'action coloniale.

Les prisonniers, quant à eux, deviennent des esclaves et sont torturés d'une manière « barbare », « inhumaine » et « inadmissible » insiste Monfreid dans la citation ci-dessous.

*« Cependant j'ai entendu raconter des cruautés féroces infligées en punition aux esclaves par exemple de les suspendre par les pieds, la tête au-dessus d'un réchaud où brûle du piment.*

*— « Oui, je sais cela, je l'ai même vu, c'est un supplice terrible; mais l'Abyssin l'infligera aussi bien à son propre fils si celui l'a mérité. Ce n'est nullement réservé aux esclaves. C'est barbare, c'est inhumain, inadmissible, c'est entendu, mais c'est jugé avec notre sensibilité; pour eux c'est bien peu de choses, croyez-le.<sup>17</sup>*

Les pratiques qui engendrent la mort sont également attribuées aux voleurs. Monfreid nous montre qu'en Ethiopie, le voleur a la main coupée. Si ce dernier se trouve parmi les siens, il est vite soigné mais dans le cas contraire il agonisera d'hémorragie jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ensuite il est traîné « avec une corde à travers la ville ».

<sup>16</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux* - Paris : Grasset ; 1935, p. 147.

<sup>17</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 133.

*Sans le vouloir, le lendemain de mon arrivée, précisément un samedi, j'ai vu couper la main d'un voleur. L'opération se fait sur place en toute simplicité. Un boucher quitte un instant son étal sur un signe des zabanias qui mènent le condamné. Les clients patientent.*

*Le boucher frotte son couteau sur une pierre d'un geste machinal et professionnel. Puis, comme s'il découpait une épaule de mouton, il désarticule ce poignet, taillant péniblement les tendons, sans se presser, malgré le sang qui gicle et coule à flots.*

*Si le patient a des parents, ceux-ci ont préparé un plat de beurre bouillant, où ils plongent le moignon sanglant. L'opéré ramasse sa main car elle devra plus tard être enterrée avec lui, après sa mort. Il peut s'en aller, il est libre, justice est faite...*

*S'il n'a pas de parents, il crève sur place d'hémorragie, et cela n'émeut personne. Quand le cadavre commence à sentir, une corvée de prisonniers le traîne avec une corde à travers la ville pour l'enterrer dans les champs.*

*Notre sensibilité d'Européens se révolte; mais, avec la mentalité des gens de ce pays, la justice telle que nous la concevons serait inopérante et absurde.<sup>18</sup>*

De telles pratiques permettent aux Européens de justifier la nécessité de coloniser, seul moyen pour adoucir les mœurs.

Les indigènes rencontrés sont donc violents et cruels. Voilà deux défauts humains mais qui dévoilent en même temps le côté animal, brut de l'homme. Ils sont dans tous les cas présentés comme le code de conduite de la société observée. Les indigènes sont très souvent considérés comme des êtres violents, cruels et barbares. C'est surtout la cruauté qui est présentée comme un comportement des plus caractéristiques et même des plus naturels au sein de l'indigène observé. Elle régit et domine les rapports interindividuels. Elle est l'expression manifeste de la primitivité de l'individu colonisé. D'où la nécessité de coloniser. Les exemples sur l'insensibilité, l'affreuse cruauté, l'inhumanité impitoyable de ces indigènes barbares sont très nombreux. La mort peut être un facteur de promotion chez l'indigène. La mort a un statut honorifique comme le souligne Delvert dans cette citation :

---

<sup>18</sup> Idem, p. 186.

*Par ailleurs, chez les nomades le meurtre est en honneur. Chaque homme tué donne au meurtrier le droit de porter un bracelet de cuivre ou d'ivoire au-dessus du coude droit. Au cinquième, on porte un bracelet de fer au poignet droit ; au dixième, une boucle d'oreille spéciale. Un homme qui n'a pas tué ne trouvera pas de femme.*<sup>19</sup>

L'indigène est récompensé à chaque fois qu'il tue un ennemi : « un bracelet de cuivre ou d'ivoire, de fer, une boucle d'oreille ».

L'Afrique fut longtemps représentée en Europe comme un continent hostile, au climat insalubre et meurtrier que seuls supportent les indigènes sauvages qui l'habitent. Les œuvres qui composent notre corpus enrichissent encore plus l'imagerie occidentale en plaçant l'Arabie sur le même rang que l'Afrique. Les Arabes aussi sont cruels et ignorants, à l'image de ces coupeurs de têtes décrits par Kessel.

*On vit arriver au galop les magnifiques méhara des tribus soumises, méhara teints au henné et chargés de sacs pleins de têtes coupées. On accrocha ces têtes dans les rues du port. Nous en vîmes des lambeaux fixés encore à la maison qui faisait face à la nôtre.*<sup>20</sup>

Mais, dans la citation ci-dessous d'Armandy, ils ne sont pas aussi perfides que les Ethiopiens et cela à l'image de Lidj Yassou, le fugitif qui n'hésite pas à massacrer ceux mêmes « qui lui avaient donné asile ».

*On lui procurerait un guide, des vivres, à point nommé. Il traversa le désert dankali, atteignit, harassé, la frontière de l'Erythrée... il s'en fallut de peu qu'un parti d'ascaris ne s'emparât de lui. Il revint sur ses pas et massacra trois Aoussas qui lui avaient donné asile durant l'avant-dernière nuit.*<sup>21</sup>

Mais il faut reconnaître que ces accusations de sauvagerie, d'aliénation mentale ne sont nullement gratuites. On s'en douterait bien. Elles servaient d'un côté à légitimer tout simplement la violence coloniale indiscutable

<sup>19</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti*- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, p. 674.

<sup>20</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 158.

<sup>21</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p. 229.

comme cela a déjà été énoncé ci-dessus, et de l'autre côté à créer cette atmosphère de peur chez les Français restés en France. Elle devait aussi maintenir l'obsession de la peur afin d'approfondir l'écart entre l'indigène et l'Européen.

C'est ainsi que Louis le personnage principal de Jean d'Esme décrit les indigènes à sa femme Andrée.

*Ce sont, avant tout des indépendants et des fanatiques. Sans même s'en douter, l'Européen qui les connaît peu ou mal heurte à tout instant leurs préjugés, leurs coutumes, leurs traditions. En outre, le meurtre d'un homme, chez eux, est tout ensemble une gloire et une volupté. Avoir tué plusieurs hommes constitue pour eux un titre à l'admiration des Eves du village et à la sympathie des autres guerriers de la tribu. Chaque assassinat donne droit à un bracelet qu'ils portent au poignet et qu'ils exhibent avec un immense orgueil ! C'est une race farouche et noble !<sup>22</sup>*

Accomplir un génocide prémédité avec les razzias, découper en plusieurs morceaux le vaincu, exhiber ses parties génitales autour du cou est un comportement dementiel, bestial, aliéné à travers lequel l'auteur veut témoigner de la barbarie et de la violence du colonisé. La cruauté du tueur montre que chez l'indigène l'être humain en soi n'a qu'une valeur négligeable.

La vengeance et le crime ne semblent pas être seulement le résultat de l'emportement, de la colère ou du manque de maîtrise de son corps. Ils sont institués comme une loi chez les indigènes. La vengeance est une loi et celui qui ne s'y plie pas encourt la désapprobation et le mépris de sa communauté et même l'excommunication. Elle est présentée comme une vertu purificatrice, un acte de bravoure digne des meilleurs. Ainsi la société colonisée de nature violente, cruelle et vengeresse, semble souffrir toujours de ses instincts primitifs appartenant à la race noire. Elle ne connaît pas le langage de la réconciliation. Son tempérament belliqueux l'empêche d'établir le dialogue et de vivre une atmosphère de paix avec autrui.

---

<sup>22</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 160.

C'est encore à travers les paroles de Louis Saulieu que la Corne de l'Afrique paraît comme une région dangereuse pour les Européens.

*- ... Par delà le mur blanc, fut tué Arnoux. Il était le propriétaire de cette habitation que j'ai rachetée à sa compagnie. Il est tombé là, à deux mètres à peine de la muraille, avec sept lances dans le corps. Et de cette véranda, sa femme a assisté au meurtre ; là-bas, près du cap Djibouti, Lambert, vice-consul à Aden a été massacré avec tout l'équipage de son boutre; plus loin, vers l'intérieur, par delà les plaines pelées, sur la route qui mène à l'Empire Ethiopien, Léon Barral, puis le comte Porro, un Italien, furent assassinés et pillés ; un peu plus au sud, à Ambado, tout près de Djibouti, un premier maître et six matelots appartenant à l'équipage de l'avis, le Pingouin, furent massacrés tandis qu'ils étaient occupés à faire de l'eau pour leur navire!  
Il se tut une seconde. Contre lui, il sentait frissonner sa compagnie.<sup>23</sup>*

Beaucoup d'Européens ont été tués par les indigènes, qu'il s'agisse du propriétaire Arnoux, de Lambert le vice-consul, de Léon Barral, du Comte Porro ou du maître d'équipage avec ses six matelots. Tout contribue donc à faire de ces environnements des lieux de haut danger où la mort est un facteur dominant. Des propos à faire « frissonner ».

C'est le monde de la violence où les natures hystériques ne connaissent que la démesure. C'est un monde où on manie aussi promptement et aisément tant la gâchette que l'arme blanche (lance ou poignard courbé permettant de faire le plus de dégâts possible). Les instincts violents et dominants l'individualité de l'être colonisé font accomplir des actes irréversibles avec la plus grande facilité, sans pitié ni scrupules, ni remords de la conscience.

La femme de Louis Saulieu, Andrée, qui lit un article d'un journal qui évoque un meurtre est encore un autre exemple: c'est le récit d'une piraterie « en pleine Mer Rouge ».

*« De notre correspondant particulier (Djibouti.) Un acte de piraterie, d'une audace inouïe vient d'être commis en pleine Mer Rouge à quelques milles de notre ville. Dans la nuit du 12 au 13, le boutre*

---

<sup>23</sup> Idem, p. 159.

*servant aux transports particuliers de la maison King and C et faisant le service entre la maison principale de cette société à Aden et sa succursale de Zeilah, a été pris à l'abordage par un sambouk monté par une douzaine de pirates. Tout l'équipage du boutre a été jeté par dessus bord. Parmi lui se trouvait M. Henry, commis de la Maison King, dont le cadavre a été repêché à la hauteur de Tadjourah. Quant au boutre, il a été retrouvé, échoué à la côte et pillé. Ce voyage était le dernier que devait faire M. Henry qui, son contrat expiré, s'apprêtait à entrer en Angleterre par le prochain courrier. Il avait accepté de faire ce voyage uniquement pour escorter un envoi de quatre mille thalers que la Maison King adressait à sa succursale. Les recherches faites pour trouver les pirates sont demeurées jusqu'à présent infructueuses.<sup>24</sup>*

Cette violence est assimilée automatiquement à du fanatisme. Mais on peut être y voir un acte de résistance au colonialisme puisque cet acte touche particulièrement les intérêts de la colonie. La résistance du peuple à l'occupation coloniale est synonyme d'actes individuels incontrôlés, pathologiques, témoignant du fanatisme et de la primitivité de la société colonisée. Le refus du modèle européen autant dans la pensée que dans les conduites pratiques, l'obstination des colonisés à s'accrocher à leurs valeurs, à maintenir leurs traditions, à préserver leur identité, relèvent selon les auteurs de comportements fanatiques et irréductibles, car ces gens ne sont sensibles qu'à la force dominante.

Les personnages régis par des forces obscures dont ils sont inconscients, sont le jouet de forces structurelles et de réactions biologiques chaotiques qui mettent ainsi en valeur la sagesse et la raison française justifiant alors, encore une fois, l'entreprise coloniale.

Voici encore un épisode qui rappelle la mort effroyable et l'hystérie des indigènes au moment du meurtre. Ce témoignage d'Ida Treat pose la question du fanatisme et de l'humanisation de cette catégorie d'indigènes.

*Déjà à l'autre bout du camp, trois assaillants, qui viennent de sauter les restes du rempart, fouillent de leurs glaives courbes le ventre d'un blessé qui crie comme un animal.*

---

<sup>24</sup> Idem, p. 204.

*Un autre se précipite, le bouclier devant, et sautant de cadavres en blessés, frappe indistinctement avec sa lance tout ce qu'il rencontre. Il fait en chantant furieusement le tour du camp, dans un trot ivre.<sup>25</sup>*

Cette danse macabre donne une tonalité singulière à la scène et pose la question sur la raison d'une telle conduite.

Pour certains écrivains, c'est l'ignorance qui les pousse ainsi à adopter des attitudes extrêmes, fanatiques et passionnées. Etant des natures irrationnelles, les indigènes sont alors essentiellement régis par leurs passions. Leurs colères les poussent aux actes les plus insensés. Leur foi dans les idées qu'ils défendent dévoile chez eux un fanatisme aveugle. Ils dévoilent ainsi un entêtement stupide et enragé à refuser tout compromis ou conciliation, à attiser l'adversité et déchaîner les passions.

Enfin la prétendue violence héréditaire, la brutalité instinctive et sauvage, les comportements pathologiques semblent plutôt constituer encore une fois aux yeux d'un lecteur averti, une justification légitime de l'organisation systématique de la violence coloniale. La colonisation pourra mieux canaliser la violence qui régit l'indigène et l'utiliser au moment opportun, dans une guerre par exemple. C'est le témoignage d'Henriette Celarie qui illustre nos propos, dans la citation ci-dessous, lorsqu'elle évoque l'illustration du bataillon somali lors de la deuxième guerre mondiale.

*Guerriers jusqu'au plus profond de leurs fibres, ils ne craignent pas la mort ; ils voient tomber leurs camarades sans en être impressionnés. Pendant la guerre, 1000 volontaires ont servi dans nos rangs. Partis en soutien à l'attaque du fort de Douaumont, ils y sont entrés les premiers.<sup>26</sup>*

Le noir vit sur une terre de mystère et de mort, aride et hostile. Son comportement est viscéral, organique.

Le thème de la mort a toujours été lié à la mentalité primitive. Les mœurs et les coutumes de l'indigène suscitent l'étonnement, l'inquiétude et l'effroi.

<sup>25</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 14.

<sup>26</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p. 226.

L'Européen voit dans ces dernières l'expression d'une certaine barbarie et bestialité. Ces traits d'un autre ordre sont les signes de la différence de l'Ailleurs. C'est aussi l'expression de la différence entre l'Européen, le regardant et l'indigène, le regardé. Cette déshumanisation c'est aussi la preuve de l'absence d'une culture.

De plus cette barbarie répond à l'attente du lecteur français. C'est surtout l'horrible qui le fascine car l'horreur engendrée par l'Autre justifie la distance qui sépare le civilisé et le non civilisé. L'Afrique paraît alors être l'espace de la mort et cela doit paraître conformément à l'imagerie populaire occidentale. L'indigène reste insensible à la mort d'un humain alors que l'Européen se désole à la mort d'un animal. La mort d'un petit singe chagrine énormément Monfreid. Voici le récit :

*Brusquement, des cris rauques emplissent les cimes de la forêt, et je vois bondir une bande de gourézas, ces petits singes blancs et noirs à la longue fourrure soyeuse.*

*Ces magnifiques animaux vivent au sommet des arbres les plus élevés et jamais ne touchent terre.*

*Mon premier coup de fusil rompt le charme et me rend à mon état de brute féroce. Je tue coup sur coup cinq gourézas dont une femelle qui allaitait son petit. Je le trouve pelotonné contre le cadavre de sa mère, qui vient de tomber de plus de vingt mètres de hauteur. C'est une petite poupée de soie blanche et noire avec des gestes humains. Quand je la prends, elle se cache la figure dans ses petites mains aux doigts fragiles. Je la mets dans ma chemise; elle se blottit contre ma poitrine et y apaise peu à peu ses gémissements plaintifs.*

*Je suis très fier de mon exploit; peut-être pourrai-je élever ce jeune gouréza, bien que cela soit, dit-on, fort difficile.*

*On écorche sur place mes cinq victimes, dont je veux emporter les peaux splendides. [...]*

*Dans la nuit, j'entends un faible cri plaintif, répété à intervalles réguliers. Le petit, sans doute, appelle sa mère pour téter, ou bien il a froid. J'allume ma chandelle. Aussitôt, la plainte cesse. Je cherche en vain le petit singe. Il est introuvable.*

*En passant près du paquet de peaux, un gémissement presque imperceptible m'y fait jeter les yeux, et je vois le petit animal pelotonné contre une des peaux fraîches; c'est celle de sa mère qu'il a reconnue entre toutes. Quand je veux l'enlever, ses mains se cramponnent désespérément aux longs poils, et il pousse des cris déchirants. Il me regarde de ses yeux ronds, couleur de noisette, avec une expression suppliante et angoissée. Je reste tout ému du désespoir de ce petit être qui se réfugie en vain dans cette toison ensanglantée et inerte, qui hier*

*l'emportait dans des courses vertigineuses à la cime des grands arbres et le couvrait la nuit de chaleur et de caresse... Je me sens criminel, j'ai un véritable remords d'avoir fait cette pitoyable victime...*

*Le lendemain, le petit singe s'est laissé mourir de faim... ou de tristesse, et ce petit cadavre m'a ôté à jamais le goût de la chasse.<sup>27</sup>*

La différence est que l'Européen trouve du regret après avoir tué. L'indigène éprouve, quant à lui, une fierté.

Ainsi l'Occident est le symbole de la vie tandis que l'Afrique symbolise la souffrance et la mort. Monfreid l'illustre :

*La respiration est saccadée et une sueur abondante couvre son corps. Les progrès de l'intoxication sont maintenant d'une rapidité foudroyante.*

*Gabré ouvre ses bons yeux qui semblent chercher la vie dans les miens. On dirait que toute l'âme de cet homme est concentrée dans ce regard, comme s'il voulait que sa dernière pensée entre en moi et y demeure impérissable.*

*Un sanglot me serre la gorge, et j'embrasse le front déjà froid de cet humble et fidèle compagnon. Il semble avoir conscience de cette ultime caresse de l'amitié, et, dans son dernier souffle, je l'entends murmurer ce premier mot des tout petits enfants : Ayo, Ayo (maman, maman !)*

*Son cœur s'est arrêté paralysé par le poison...*

*Je ferme ses grands yeux tristes et je recouvre le corps du chama ensanglanté.*

*Je ne peux pas croire à la réalité de cette mort foudroyante.<sup>28</sup>*

L'Afrique devient alors le monde à l'envers, opposé. Un monde où la mort survient soit par un coup de poignard soit par un empoisonnement. Là encore Monfreid est peiné, « un sanglot » lui « serre la gorge » devant son impuissance à sauver son ami Gabré. Le comportement à l'égard d'un mourant chez l'Européen est celui de la dignité, du respect et du recueillement.

Enfin l'utilité du voyage est qu'il établit un contact direct entre l'Européen et l'indigène, un contact qui permettra au premier d'apporter des informations différentes de celles qui préexistaient. Les noirs ne sont plus que des gens

<sup>27</sup> Monfreid (Henry de.) – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 202.

<sup>28</sup> Idem, p. 195.

hospitaliers et souvent bons suscitant l'amitié du blanc (exemple parmi tant d'autres Gabré et Monfreid) et d'une manière générale, en cette première moitié du XXème siècle, l'image du noir n'est plus celle de la cruauté, de la barbarie et de la sauvagerie sans nuance.

Dans l'imagerie collective européenne, l'Afrique mythique n'est pas donc un continent dominé essentiellement par la mort mais il est dominé aussi par l'érotisme.

### 3. L'érotisme

Le thème de l'érotisme est un autre thème récurrent dans presque tous les écrits des voyageurs. L'érotisme s'exprime dans nos écrits à travers la danse des prostituées, la description des femmes indigènes mais aussi des hommes indigènes faisant émerger ainsi une tendance homosexuelle.

Mais soulignons d'abord l'évocation de l'érotisme chez les femmes. Voici ce que la Comtesse Jumilhac rapporte.

*Le même soir, après dîner, vers onze heures, désireuse de me familiariser un peu avec la vie somalie, je me laisse entraîner le long des rues noires et désertes, dans une case en bambou où cinq jeunes filles indigènes nues se livrent à des danses rythmiques, sans honte et sans pudeur, en s'accompagnant de battements de mains. Elles semblent évoluer devant nous sans éprouver la moindre gêne. Danses à la fois gracieuses et voluptueuses.<sup>29</sup>*

La danse a une fonction érotique car elle traduit les désirs, l'exaltation sexuelle de la femme, perceptibles comme un appel à l'amour dans tout ce qu'il a de prosaïque. Jumilhac appelle cela « des danses rythmiques » « à la fois gracieuses et voluptueuses ». L'image de la danseuse prostituée est spécifique à la littérature de voyage. Elle a d'abord constitué un sujet d'élection dans la littérature exotique, incarnant le charme de l'Ailleurs enchanteur. Elle se transmet d'un écrivain à l'autre comme un élément

<sup>29</sup> Jumilhac (Comtesse de.) – *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933, p. 9.

indispensable, validant l'authenticité de tout écrit sur la société colonisée. Le thème de la danseuse prostituée fut présenté à la fois comme le symbole de la sensualité, de la féminité exotique alliées à la perversion et la soumission de la femme colonisée, docile aux caprices lubriques de l'homme. Elle a nourri tant de fantasmes, satisfait beaucoup de rêves et évacué autant de frustrations du côté de l'observateur occidental.

Ainsi, dans les portraits des danseuses tous les écrivains mettent l'accent sur la sexualité. S'appliquant à imiter les gestes de l'amour, ces danses reflètent fidèlement selon les auteurs le penchant et les activités lubriques du groupe colonisé.

Incarnation de la beauté, de la grâce, de la libre expression corporelle, de la volupté, la danseuse jouissait d'une représentation favorable et parfois même quelque peu idéalisée dans la littérature exotique.

Élément familier, thème préférentiel de la littérature féminine, la danse de la prostituée est alors connotée d'une façon nettement péjorative. Symbole de l'inconscience, de la délinquance d'une société en perdition, la figure de la danseuse, image charnelle, est chargée de toutes les significations érotiques négatives. Elle sert ainsi à confirmer la nature vulgaire de l'élément féminin et dévoiler la structure triviale des rapports entre sexes. La danse devient aussi un élément capital servant à démontrer l'exploitation abusive de la femme en tant qu'objet de distraction visuelle et de jouissance sexuelle éphémère.

Dépouillée totalement de son potentiel d'expression culturelle, elle est présentée comme un des aspects caractéristiques et dégradants, témoignant du penchant prosaïque d'une collectivité qui ne s'exprime qu'à travers une pantomime banale et triviale.

Destinée à la séduction, cette mimique sexuelle non déguisée, interprétation pure et simple de l'auteur, apparaît alors comme une invite à la débauche dans la mesure où elle tend à exalter l'instinct sexuel de l'homme. Ainsi le message « amoureux » est transmis sans ambiguïté et l'heureux élu n'a plus qu'à rejoindre sa tentatrice.

« Il faut partir ou se laisser prendre » nous dit Nizan dans la citation qui suit.

*De toutes les portes les filles sortent en courant comme des folles délivrées des charmes qui les retenaient dans le noir ; elles sautent devant le radiateur en se tenant les mains, elles crient de leurs voix aiguës de chanteuses, elles s'appellent, ce sont de grandes filles très jeunes couvertes de gros bijoux. Leur peau ointe reluit faiblement à la lueur des phares et au reflet rouge de leurs cabanes. Des mains se posent comme une patte d'animal sur votre cou, il faut partir ou se laisser prendre, se plonger dans les vagues d'un amour enfoncé dans l'étuve de la nuit.<sup>30</sup>*

Cette « danse » des prostituées est donc décrite chez certains écrivains comme un ensemble de déhanchements vulgaires, sans valeur artistique ni grâce, ni douceur. Présentée comme un ensemble de gestes irrespectueux et provocateurs, elle devient l'objet de l'aversion de l'écrivain qui s'empresse de la dénigrer au nom de la moralité et de la pudeur.

Enfin par sa recrudescence, le thème de la prostitution indigène s'impose ainsi au lecteur comme une idée fixe quasi obsessionnelle chez l'ensemble des écrivains. Elle constitue l'écueil contre lequel tous butèrent. La société colonisée semble, par l'intérêt qu'elle suscite et malgré tous les préjugés, exercer une immense attraction sur les écrivains. Prétendant en être les interprètes fidèles, les écrivains ne purent s'empêcher de concentrer leurs efforts à en traduire les gestes et faits en comportements sexuels pathologiques et pervers. Leur vision apparaît alors sans indulgence à l'égard de la prostituée dotée aussi bien de caractéristiques érotiques et voluptueuses qu'obscènes et bestiales.

Le mythe de la prostituée perverse et déchue, incrusté dans la conscience collective coloniale, trouve dans certains passages sa pleine justification. Et c'est à travers ces clichés que s'est maintenu dans la littérature coloniale le préjugé tenace de la femelle obsédée sexuelle, castratrice, de la mante religieuse destinée à flatter les goûts excentriques et les phantasmes sexuels d'un certain public.

---

<sup>30</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 1932, p. 144.

Les clichés véhiculent également, comme cela a déjà été évoqué dans la partie destinée à analyser la femme indigène, une image érotique de la femme indigène. Le corps de la femme exposée directement ou indirectement suscite un intérêt particulier des écrivains. Par le biais de son personnage principal Carlier, Jean d'Esme nous fait accompagner le regard déshabillant de son personnage pour une femme indigène qu'il vient de croiser alors qu'il se rendait à un café où un ami l'attendait.

*Il croisa au passage une naïade ambrée, aux longs yeux circonflexes, dont le corps, moite encore des ablutions récentes, colorait un peignoir mouillé. D'un mot, il en approuva la cambrure, la plénitude des saillies.<sup>31</sup>*

Le regard insiste sur « la cambrure, la plénitude des saillies ».

Deux parties de son corps sont alors exposées et traduisent un érotisme involontaire : les seins et les fesses.

Les seins et les fesses sont des éléments susceptibles d'évoquer les excentricités du monde colonisé, renvoyé dans un univers mythologique. Ces deux organes sont exploités avec habileté et leur évocation exprime un érotisme parlant. Les auteurs présentent des tableaux dans lesquels c'est la beauté caractéristique des poitrines de femmes qui dégage un fort parfum d'exotisme. Ces images sont utilisées par les écrivains dans l'intention de distraire à la fois son public et de le dépayser par la préfiguration de scènes inédites.

Les seins sont nus, « durs et charnus » rapporte Monfreid dans cette citation.

*Les femmes, sveltes, la croupe large, la gorge haute, montrent leur torse nu et leurs jambes nerveuses sans aucune crainte d'impudeur. Je me souviens d'une jeune fille qui me regardait avec des yeux étonnés et profonds de ruminant, tout en caressant d'une main distraite ses*

---

<sup>31</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque* - Paris : Lemerre ; 1931, p.4.

*seins durs et charnus, à cause d'un peu de sable collé par la moiteur de la peau.*<sup>32</sup>

Ils sont fermes, robustes, « gonflés » réitère le même auteur.

*Il pense peut-être à la tribu errante, sans maître ni voisin, qui va la lance au poing derrière ses troupeaux. Il revoit les femmes, le torse nu, les seins gonflés, moulant leur croupe nerveuse dans la jupe de cuir...*<sup>33</sup>

Les fesses rondes sont si somptueuses que la fille marche « en roulant sa croupe », dit Monfreid ci-dessous.

*Une jeune fille s'approcha, portant contre sa poitrine nue une carapace de tortue en guise de plat. Elle contenait des boules jaunes translucides comme de l'ambre ; elle posa cet étrange plateau à mes pieds, très simplement, comme une offrande, et s'en retourna, en roulant sa croupe, rejoindre ses compagnes occupées à sécher les poissons.*<sup>34</sup>

Mais dans ces « louanges », il faut voir une forme de perfidie car de tels avantages sont plus du domaine de l'animalité, de la bestialité que de l'humaine beauté. Les mots évocateurs comme « mamelle » ou « croupe » courent dans toute la littérature coloniale. Ici c'est une vieille femme « mamelue » que décrit Monfreid.

*Une vieille femme mal peignée, ventrue et mamelue, me regarde à distance, d'un air renfrogné et méfiant, comme si je venais pour placer du café ou encaisser un abonnement.*<sup>35</sup>

Aussi la qualité humaine est-elle cruellement dénuée aux femmes indigènes. C'est Monfreid qui parle de cette femme indigène en colère.

---

<sup>32</sup> Monfreid (Henry de.) - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 54.

<sup>33</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 158.

<sup>34</sup> Idem - *la poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 55.

<sup>35</sup> Idem, p. 84.

*Une grosse esclave vend des dattes et des fleurs de khadi ; elle invective un superbe Arabe, comme savent le faire toutes les marchandes de la Halle ; le ton monte rapidement, tout se tait alentour devant cette fureur ; la vieille Soudanaise domine l'assistance de sa voix perçante, ses yeux lancent du feu, ses mamelles et son ventre déferlent sous les hardes.<sup>36</sup>*

Sous l'effet de la colère son penchant bestial émerge et la femme prend l'apparence d'un animal sorti d'un autre monde car « ses yeux lancent du feu, ses mamelles et son ventre déferlent sous les hardes ».

Et lorsque la femme échappe aux appellations animales, une « énorme femelle » dit Kessel en décrivant le comportement d'une femme indigène juste après un festin, elles sont objets.

*Car, loin d'être assommés par la quantité de viande qu'ils avaient absorbée et dont ils étaient loin d'avoir l'habitude, ces faméliques étaient la proie d'une excitation singulière. Ils riaient, se poussaient les uns les autres, sautillaient et tournaient vers nous des faces hilares, fendues en deux par la joie et la reconnaissance. Le grand diable surtout ne pouvait tenir en place, et l'énorme femelle qui caressait de plus en plus rapidement sa poitrine, le ventre en avant, avec des regards non équivoques, s'offrait à nous comme une monstrueuse outre à luxure.<sup>37</sup>*

Après s'être rassasiée, la femme indigène cherche à s'offrir et s'excite en caressant de plus en plus ses seins et en tendant « le ventre en avant, avec des regards équivoques ».

Ainsi quand le corps en lui-même ne laisse pas exprimer son érotisme par sa fraîcheur et sa jeunesse, les écrivains explicitent leurs allusions érotiques. L'appel à l'érotisme ne se fait plus par le biais d'un simple regard mais aussi au moyen de gestes très suggestifs. Ce cas se présente surtout pour les femmes qui ont atteint un certain âge. Alors nous avons affaire à un lexique du genre « s'offrait » ou encore « offrande ».

<sup>36</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 218.

<sup>37</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 166.

L'érotisme se distingue dans l'exclamation prononcée par l'écrivain à la vue de l'Autre. C'était le cas de la femme, voyons ce qu'il en était pour l'homme indigène.

Dans nul autre domaine que celui-ci, l'être colonisé et plus particulièrement l'homme indigène n'a été plus chosifié. L'expression « statue » pour les désigner est omniprésente. L'exemple se retrouve chez Monfreid.

*Mes Somalis, entièrement nus, s'enduisent le corps de cette argile et la laissent sécher au soleil. C'est, paraît-il, excellent pour entretenir la finesse de la peau. Ainsi enrobés de terre de la tête aux pieds, ils ressemblent à des statues vivantes.*<sup>38</sup>

il compare ses « Somalis » à « des statues vivantes ». C'est l'esthétique de leur corps qui est mis en avant. L'érotisme se situe dans leur nudité. Les hommes sont ici « entièrement nus ». L'auteur s'attarde alors sur « la finesse de la peau » et leur confère ainsi un statut féminin.

Déjà dans presque tous les écrits, l'homme noir était considéré comme un homme doté d'une libido dérégulée. Cela vient du fait qu'il est bien constitué par la nature. Et Monfreid rajoute à cet atout naturel une beauté fine dans le physique. Nous sommes loin de l'Africain bien constitué mais simiesque. Les éloges se font encore un peu plus précis lorsque Monfreid décrit des marins arabes.

*Ils ont le torse nu, le biceps encerclé d'un bracelet d'argent ou de cuivre, les reins serrés dans un pagne très court, qui laisse voir des cuisses musclées et cache à peine, par un prodige, ce que l'on croit toujours apercevoir un peu plus haut.*<sup>39</sup>

Le lexique de cette référence est éloquent « biceps », « reins », « cuisses ». La description se termine par « cache à peine, par un prodige,

<sup>38</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaipan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 101.

<sup>39</sup> Idem, p. 26.

ce que l'on croit toujours apercevoir un peu plus haut ». Il n'y a pas plus suggestif.

Ici Monfreid se conforme à l'attente de son public. L'indigène est musclé et naturellement bien constitué. Certaines idées reçues véhiculaient même que l'indigène ne savait s'abstenir quand le besoin se présentait et certains écrivains le présentaient comme quelqu'un qui était capable de s'attaquer à des femmes blanches innocentes et non consentantes. Les noirs étaient incapables de réprimer leur désir de posséder par le viol des femmes blanches. Nos écrits ne rapportent à aucun moment ce genre de représentation. Au contraire, c'est la femme blanche qui va laisser paraître ses penchants pour un noir.

*Entre mes paupières qui se referment, la silhouette de Kassem se précise contre le ciel, svelte et élégante, lui-même pareil à un prince des Mille et une Nuits où Simbad le Marin, courbé sur la barre, immobile comme le bateau qui se balance sur la houle comme s'il était fixé au fond.<sup>40</sup>*

Ida Treat laisse libre cours à son imaginaire et une description connotant l'érotisme surgit peu à peu avec « courbé sur la barre », « le bateau qui se balance sur la houle » et tout finit par « fixé au fond ». Tout cela évoque l'acte sexuel. Mais cette évocation vient d'une femme blanche et satisfait quelque part l'imaginaire collectif du lectorat féminin européen. Mais c'est le seul exemple que le corpus étudié met à notre disposition.

Nos écrits vont par contre surtout insister sur la tendance homosexuelle des indigènes. Monfreid évoque pour cela la ville de « Chahar » connu pour son goût homosexuel.

*Dans la soirée, nous passons devant la ville de Chahar, la plus importante, capitale du pays des Chahari. Cette tribu arabe ne comprend que des marins, qui forment les équipages des grosses baghla faisant les grands voyages du golfe persique. C'est chez eux que se trouvent surtout ces mœurs particulières déjà signalées. Ces*

---

<sup>40</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 113.

*hommes n'emmènent jamais leurs femmes ou n'en prennent pas dans les pays étrangers où ils s'établissent. Ils trouvent plus simple, plus économique, plus pratique, de se faire entre eux de mutuelles concessions.*<sup>41</sup>

L'homosexualité est causée par le manque de femmes. C'est la séparation des sexes qui a pour origine l'homosexualité. Voici un exemple de Monfreid :

*Les plongeurs se groupent aux environs dans de petits abris en pierres recouverts d'herbes sèches.*

*Après trois jours, cela prend la physionomie d'un petit village. Évidemment, pour l'instant, le pays manque de femmes, mais les Arabes savent s'arranger par de réciproques concessions, et les longs célibats de leurs vies de marins semblent ainsi leur être assez légers.*<sup>42</sup>

Les marins travaillant en dehors de leur région, obligés ainsi d'abandonner la femme dans le foyer, ne se privent pas alors dès que l'occasion et l'envie se présentent de partager les plaisirs illicites de la chair avec certains hommes d'équipage et ainsi « de se faire entre eux de mutuelles concessions » ou encore « de réciproques concessions ».

D'ailleurs, ils étaient souvent accompagnés par de jeunes adolescents dénués de toute virilité. Ici dans le témoignage de Monfreid, c'est le mousse.

*La nuit venue, un jeune Zaranig, à la voix pure comme le cristal d'une eau fraîche, charma l'assistance par des chants, des danses suggestives et des contes merveilleux. Ce bel adolescent avait des yeux si beaux et si brillants que le charme de son regard eût fait tressaillir un eunuque octogénaire.*<sup>43</sup>

C'est un « bel adolescent » qui « avait des yeux si beaux et si brillants ».

Le mythe du jeune Chérubin se retrouve dans les contrées de l'Arabie au royaume des sultans arabes qui portaient une attention particulière pour les

<sup>41</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 123.

<sup>42</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 50.

<sup>43</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 76.

« adolescents lascifs à la peau brune plus soyeuse que le tronc d'un bananier » comme le montre Monfreid dans la citation ci-dessous.

*Il a aussi de nombreux zarougs rapides et légers pour franchir les récifs où nulle poursuite n'est possible. Ils passent hardiment au temps de Kamsim, dans le brouillard brûlant de poussière et de sable, pour ramener de Tadjourah les belles esclaves africaines, les vierges aux cheveux tressés ou les adolescents lascifs à la peau brune plus soyeuse que le tronc du bananier.<sup>44</sup>*

Cependant, le regard de Monfreid demeure plus insistant sur les marins et leur constitution physique..

*Cette noix est de la grosseur d'un gros potiron ; elle est double et ses deux hémisphères rappellent, à s'y méprendre, une paire de fesses entre lesquelles la nature s'est plu à reproduire minutieusement certains détails anatomiques particulièrement suggestifs.<sup>45</sup>*

Le corps masculin, révélé dans les plus petits détails, est alors décrit avec une telle liberté dans le vocabulaire qu'elle touche à la trivialité des tableaux pornographiques

La mer devient un lieu paradisiaque où la liberté du corps masculin trouve son expression la plus totale à travers sa nudité.

*En passant le long des docks, des matelots de sampang montent, j'ai l'impression qu'ils sont entièrement nus ; leur costume se réduit à un petit morceau d'étoffe passé entre les jambes et tenu par une ficelle en guise de ceinture. Vu par derrière, le fil retenant ce cache-sexe disparaît dans le sillon fessier et l'illusion est complète !... Ils portent, il est vrai, un bracelet d'argent au bras droit et de petits anneaux de cuivre dans la partie supérieure de l'oreille.<sup>46</sup>*

---

<sup>44</sup> Idem, p. 88.

<sup>45</sup> Idem - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 233.

<sup>46</sup> Idem, p. 78.

Cela peut paraître comme un lieu de rêve pour un public habitué à un tel spectacle de nudisme intégral. La constance reste la nudité de l'homme et l'insistance sur leur partie la plus virile. Monfreid ne cesse de le mentionner à travers ses différents œuvres. Là ce sont des matelots et ici c'est des Carayous, peuple éthiopien.

*Ce sont des Carailous, des hommes admirables dont les corps musclés et élégants sont à peine voilés par des haillons imprégnés de beurre.*<sup>47</sup>

Les descriptions anatomiques sont motivées par une volonté consciente de souligner la liberté licencieuse de ces êtres encore trop proches de la nature pour apprécier les vertus de la pudeur occidentale. Cependant les autres écrivains qui constituent notre corpus n'insisteront comme l'a fait Monfreid sur les parties anatomiques des indigènes, ils ne feront qu'effleurer le côté érotique dans leur description. Dans la citation ci-dessous, Albert Londres insiste seulement sur le « regard gracieux » que lui envoient les danseurs.

*C'était une danse à pas menus, discrète comme un menuet. Leurs poignards ne s'entrechoquaient point. De temps en temps, joueurs et danseurs m'envoyaient un regard gracieux.*<sup>48</sup>

Ainsi, l'Autre est investi de tous les fantasmes, de toutes les peurs, souvent de tous les désirs. Voici le témoignage de Kessel.

*Le matin se lève à peine. La nuit a été si lourde et si molle que nous avons fait porter nos angarebs sur la terrasse et que nous avons dormi à peu près nus sous les étoiles.*<sup>49</sup>

---

<sup>47</sup> Monfreid (Henry de.) – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 209.

<sup>48</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1931, p. 70.

<sup>49</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 136.

On connaît les clichés. Pour la femme blanche, l'homme noir est souvent le premier objet de désir. Pour l'homme blanc le noir est le rival, plus grand, plus fort, plus près d'un état de nature mythique d'où la révélation d'une tendance homosexuelle chez certains écrivains européens. La femme noire est aussi l'objet du désir honteux, de la passion vite assouvie. L'ambivalence est au cœur de ces phantasmes marqués par un phénomène complémentaire d'attirance/répulsion. La peur de la perte d'identité résultant du métissage, l'angoisse de l'engloutissement dans l'autre race, celle des fils de Cham, race maudite de Dieu. Dans tous les cas l'érotisme occupe une place importante dans les écrits étudiés.

Et, c'est décidément pour lutter contre l'érotisme que l'indigène arabe a imposé le voile aux femmes de sa communauté et cela au nom de la religion musulmane.

#### **4. Le voile**

Les cérémonies religieuses fournissent un large échantillon de manifestations du démoniaque. En proie à la plus totale frénésie, les danseurs apparaissent parcourus de spasmes, de convulsions, en un mot possédés du démon. Mais dans le registre du démoniaque, il est une figure particulièrement privilégiée des écrivains, celle de la femme noire mais aussi celle de la femme voilée.

La connaissance de la religion de l'Autre est la condition préalable d'une connaissance adéquate du pays parcouru et de celui qui y habite. Il faut parler des rites et des coutumes liés à ses croyances. Ce qui attire donc surtout l'intérêt de l'auteur, c'est le phénomène de la religion, la diversité des rites et croyances et l'aspect d'une piété traditionnelle. On s'intéresse à tout ce qui a trait à la religion, aux rites, à l'architecture religieuse, aux prières car ces matières forment généralement le nœud d'une recherche sur les différentes peuplades.

Le voyageur se rend compte de la fonction clef de la religion par rapport à la mentalité et à la vision du monde des sociétés dites archaïques. Il va donc

chercher à comprendre et à décrire les peuples différents qui jalonnent la route menant dans la Corne d'Afrique et des deux côtés de la Mer Rouge.

Voici la première impression que Monfreid retire de Moka, la principale ville côtière du Yémen.

*Moka ! Nom glorieux dont on honore le café comme d'un titre de noblesse, je la vois donc cette ville imposante.*

*Je vois de hautes maisons de style arabe, à plusieurs étages, dont les façades semblent sculptées par les moucharabiehs. Cachent-ils des femmes lascives derrière leurs panneaux ouvragés ?<sup>50</sup>*

Les voyageurs qui pénétrèrent pour la première fois dans l'Ailleurs furent frappés par un phénomène qui relevait de l'étrange à leurs yeux : c'est la vision généralisée des femmes invisibles derrière leurs fenêtres, « les moucharabiehs ».

Dans la citation ci-dessous, les femmes arabes se distinguent par leur voile et font valoir leur sentiment uniquement que par les yeux, de « longs yeux de velours » qui ne laissent pas Armandy insensible, c'était à Port Saïd avant d'arriver à Djibouti.

*Des femmes voilées portant entre leurs longs yeux de velours le petit cylindre doré qui distingue les femmes mariées, me décochèrent au passage des marques d'insistante sympathie. Positivement, j'aurais pu me procurer de tout à Port-Saïd, de tout, oui – sauf des munitions...<sup>51</sup>*

Le voile, cet élément vestimentaire apparaissait comme la première et la seule perception féminine de la société colonisée. Il a polarisé l'attention de nos écrivains pour deux raisons essentielles. Il est présenté comme un élément exotique témoignant des charmes et des mystères cachés de la femme autochtone. D'autre part, saisi comme particularité vestimentaire inconnue en Occident, représentant un élément de différenciation culturelle, il

<sup>50</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 26.

<sup>51</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 14.

est stigmatisé dans la mesure où il dérobe la collectivité féminine au pouvoir de l'occupant, en en limitant par conséquent la vision.

Vêtement traditionnel d'une société, il constitue le premier élément de différenciation sinon de totale opposition entre les deux mondes. Élément de décor exotique, retraçant le pittoresque des lieux, reproduisant la couleur locale, le voile prit de l'importance. Le fait d'être dissimulé augmente aux yeux de l'écrivain exotique le halo de mystère dont il l'entoure. Toute silhouette féminine disparaissant derrière un voile ne peut être que prétexte à des rêveries et au besoin d'évasion des réalités coloniales.

Certes, le voile transforme la femme en une énigme parfois inquiétante et non moins attirante. Albert Londres nous donne son avis :

*Les femmes ? En voici, paquets de hardes en marche, la tête sous la cagoule. Tantôt les deux trous de cette cagoule restent ouverts et l'on ne voit de la femme qu'un regard qui roule ; tantôt d'autres cagoules ont mis leurs volets, c'est-à-dire deux morceaux d'une étoffe moins épaisse cousus devant les yeux. Un enfant de chez nous en frissonnerait d'épouvante.<sup>52</sup>*

Le lexique qui s'impose désormais est « cagoule », « volets » et cette invisibilité ne semble pas fasciner Londres. Au contraire cela suscite en lui « l'épouvante ».

Considéré par la société colonisée comme le symbole de la féminité, il crée une impression de méfiance ou de fascination chez les voyageurs écrivains sur lesquels il exerce son pouvoir.

Interdite par le voile, la rencontre entre l'homme étranger et la femme arabe se fait quand même par le biais du regard, nous révèle Paul Nizan dans la citation qui suit.

*De grandes filles somalies passent, riant aux hommes des deux yeux, un pan de leur voile de saintes vierges entre les dents.<sup>53</sup>*

<sup>52</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 21.

<sup>53</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 1932, p. 117.

Nizan insiste sur le côté provocateur de ces « grandes filles somalies ».

La femme voilée, cette femme tant rêvée et, pratiquement inabordable, ne peut être appréhendée que par le truchement discret et complice des yeux. La rendant inaccessible, le voile donne au regard une puissance expressive, attractive qui confère à la femme une certaine transcendance sur l'observateur étranger. Le pouvoir des yeux provoquait chez les écrivains exotiques des émotions qu'ils ne cachaient pas. La cristallisation inconsciente qu'ils opèrent sur le regard les entraîne dans les rêves et encourage leur imagination.

Le regard de la femme voilée apparaît ici comme une agression inconsciemment souhaitée. En dissimulant le corps féminin, le voile exacerbe tant la curiosité qu'il fait du regard une obsession constante et le pose comme la seule fenêtre ouverte sur la femme. Le voile devient par conséquent un élément de séduction et d'excitation pour l'Européen, un élément exotique propre à renforcer ou provoquer le dépaysement du voyageur européen.

Le voile est un écran protecteur, un refus de communication, un rejet des valeurs occidentales, une volonté de démarcation et de différenciation à l'égard de la société coloniale conquérante et ostentatoire. Londres comprend même le dialogue de cette démarcation.

*Les femmes sont de deux confréries : la confrérie du voile-cagoule, avec deux fenêtres en face des yeux, et la confrérie du masque nasal, une espèce d'aile noire battant sur le nez et tenue par deux liens noués derrière la tête.<sup>54</sup>*

Il distingue deux variétés de voilage : le « voile-cagoule » et le « masque nasal ».

Le voile est gage de dignité, garant de la vertu, preuve indéniable de la décence vestimentaire et il impose le respect car il différencie des femmes

---

<sup>54</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 155.

de mœurs légères. Ces dernières ne sont pas voilées. En Arabie, les femmes qui ne se voilent pas appartiennent à une caste non reconnue et rejetée par la société yéménite. C'est un groupe de femmes appartenant à cette catégorie clanique qui approche Monfreid.

*Elles ne sont pas voilées et leur teint est très noir. Ce sont des Akdama, parias dont la condition sociale est inférieure à celle des esclaves. Le maître, par exemple, peut manger avec ses esclaves, jamais avec un kadam.*

*Types sauvages très étranges, où le mélange des races a mis, chez certaines femmes, cette mystérieuse force, ce charme troublant qu'on a baptisé en Europe, le sex-appeal. L'une d'elles la plus vieille, chez qui, bien entendu, la force en question s'est depuis longtemps évaporée, s'avance vers nous en découvrant son ventre noir plus bas que le nombril. Elle le frictionne énergiquement de sa main maigre pour nous exprimer qu'elle a faim.*

*Une autre, beaucoup plus jeune, se tient près d'elle, splendide et fascinante sous ses haillons. Elle se contente d'approuver les affirmations de la vieille en hochant la tête mais sans imiter son geste.*

*Je vois dans la nuit tombante briller les grands yeux de cette fille noire, comme ceux d'une bête aux aguets, anxieuse et craintive. Mon regard ne les fait point ciller, je dois même faire effort pour surmonter un trouble ridicule et soutenir l'éclat un peu diabolique de ces prunelles luisantes.<sup>55</sup>*

Il est fasciné par la beauté de la jeune fille, elle est « splendide et fascinante » ce qui provoque même « un trouble » chez lui.

Le voile est donc aussi un moyen de distinction sociale comme il est le symbole de la féminité. Il donne un caractère sacré à la femme. Une femme non voilée est une femme marginalisée et donc à la merci de tous les sévices ou c'est une femme vieille. La protection lui est ôtée à jamais.

Le voile était, au départ, juste un élément esthétique servant à distinguer la femme noble de celle du peuple, il tire ses origines de deux civilisations distinctes, la byzantine et la musulmane.

Le voile devient aussi un élément de travestissement dans certains cas. Il permet l'anonymat et favorise par conséquent les intrigues amoureuses par exemple. Le voile apparaît ainsi le moyen le plus apprécié pour contourner

<sup>55</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse* - Paris : N.R.F ; 1935, p. 133.

les interdits moraux, multiplier les escapades amoureuses et les infidélités extraconjugales. Sous les apparences de la pudeur, il cultive alors l'illicite, encourage les turpitudes et certains n'hésiteront pas à l'utiliser dans la traite des femmes comme le montre si bien Monfreid en parlant d'une livraison de filles esclaves.

*Mokbel m'explique comment il reçoit actuellement, en toute sécurité, son gracieux bétail.*

*Son frère, aidé de deux cousins, amène les sujets d'Ethiopie ou du Soudan, au qualité de femmes légitimes. Pour faciliter le transit, les filles sont soigneusement voilées, comme des dames de qualité. On leur donne, en général, un bébé arabe qu'elles portent maternellement. Cet échantillon de race, tout en donnant un cachet familial du meilleur aloi, ne laisse pas soupçonner la couleur de peau de la prétendue mère cachée par le voile.*

*On ajoute une ou deux suivantes, et une vieille femme arabe, la figure découverte, joue le rôle de mère noble.*

*Sous ces patriarcales apparences, trois ou quatre esclaves passent sans encombre. Leur transport ne coûte qu'un billet de chemin de fer.<sup>56</sup>*

Ces dernières étaient « soigneusement voilées » pour passer inaperçue.

Le voile sera aussi utilisé par la romancière Ida Treat lors de sa croisière dans les eaux de la Mer Rouge dans le but de mieux rendre compte d'un univers qui a tant fasciné l'Europe et l'Occident en général ; celui des pirates qui infestaient ces environs et qui pillaient et tuaient sans aucune hésitation. Les thèmes liés aux conditions de vie ont aussi joué un rôle considérable dans le dépaysement des lecteurs restés en Métropole.

---

<sup>56</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaipan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 127.

## B- Les thèmes liés aux conditions de vie

Il faut distinguer quatre thèmes parmi tant d'autres pour illustrer les thèmes liés aux conditions de vie dans la Corne de l'Afrique : le soleil, le casque, les animaux et le vocabulaire.

### 1. Le soleil : omniprésence et hantise

On constate chez la plupart des écrivains, et notamment chez ceux qui font l'objet de cette étude, une tendance marquée à donner du continent africain l'image d'un univers infernal. Ce thème de l'enfer se construit autour des images de la noirceur et du feu du ciel. C'est donc un univers de désolation et le paysage paraît le plus souvent figé, minéral. C'est ainsi que les frères Tharaud décrivent le paysage à bord du train qui les mène en Ethiopie.

*C'est un chaos de rochers noirs, de toutes formes, de toutes grandeurs, que bordent, à l'horizon, les hauts cratères éteints d'où toute cette lave est sortie. Puis le cauchemar cesse, les volcans s'éloignent et disparaissent. Une savane d'herbes roussies, parsemée d'arbres sans feuilles, secs comme des ossements et hérissés d'épines, succède aux funèbres pierres noires ; et presque à chaque branche, on voit un nid suspendu.<sup>57</sup>*

Ce paysage lunaire paraît marqué pour toujours par le volcan et quand « le cauchemar cesse », le reste du paysage épargné par le déchaînement intérieur de la terre se trouve à son tour terni par la présence du soleil qui rend les « herbes roussies » et les arbres « secs ».

La principale cause de cette désolation est donc le soleil. Voici l'illustration.

---

<sup>57</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 73.

*Partout pays incultes, brousse sauvage, chaos de roches et soleil implacable.*<sup>58</sup>

L'adjectif « implacable », employé par Monfreid, après « incultes », « sauvage » est le couronnement de toute une série de négativité.

Le soleil d'Afrique comme celui d'Arabie est d'ailleurs le plus souvent affecté d'un signe négatif ou dépréciatif. Jean d'Esme le montre :

*Ce couloir, c'est la Côte Française des Somalis ! Vous savez en quoi consiste cette colonie : du sable, des pierres, des madrépores et l'implacable soleil, et au milieu de cette désolation et de cette fournaise, Djibouti – une ville – Obock, un enfer avec trois maisons. Ambado et Tadjourah : une vingtaine de huttes au milieu du désert.*<sup>59</sup>

Il rajoute au qualificatif « implacable », trois substantifs constituant une gradation d'une extrême intensité : « désolation », « fournaise », « enfer ». La plupart des écrivains connotent le mot soleil par les termes appartenant au lexique de l'enfer. Le soleil est lié à des événements tragiques ou sanglants ou suggère encore l'accablement et la maladie ou encore le « coma » comme l'illustre bien Kessel.

*Le boutre avait seize mètres et nous étions, avec l'équipage et nos serviteurs, seize à bord. Tout le pont était encombré de tonneaux, de caisses de vivres et de cordages. Dans la journée, la chaleur rendait la cabine intenable. Le soleil mordait si durement que, pour être resté tête nue quelques heures, je demeurai un jour et demi dans le coma. A chaque manœuvre, à chaque changement d'amures, il fallait quitter la place où l'on s'était tant bien que mal accommodé.*<sup>60</sup>

En outre, le soleil est même comparé à un animal qui mord. Là encore les effets néfastes du soleil prennent des dimensions extraordinaires.

<sup>58</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 125.

<sup>59</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 246.

<sup>60</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 115.

Le soleil introduit ainsi dans un effroyable nulle part. Même ceux qui sont habitués au « Sahara », à l'image de Delvert, expriment le caractère unique et exceptionnel de « la puissance du soleil » de Djibouti.

*A aucun moment de ma vie, même au Sahara, je n'ai senti la puissance du soleil comme ici. Un jour d'août, le gouverneur me fit l'honneur de me prier à déjeuner. Je traversai donc la place du Gouvernement vers midi et demi afin d'atteindre l'escalier de pierre qui donne accès à la terrasse du palais. Oh ! La traversée de cette place d'or aveuglant sous ce soleil ! Il me semblait marcher dans un four flambant. Les rayons me brûlaient la peau à travers le couil de mon « blanc », et je hâtais le pas, comme pendant la guerre lorsqu'à Verdun nous traversions une zone dangereuse.<sup>61</sup>*

L'allusion militaire à Verdun confère un aspect dramatique à ce soleil, à ce « four flambant » qui vous envoyer dans le royaume des ténèbres.

Ce monde de ténèbres infernales paraît en outre marqué par une antique malédiction, qui contribue à renforcer l'atmosphère à la fois macabre et démoniaque que les écrivains distillent à dose variable dans leur présentation de la Corne de l'Afrique. Tel écrivain multiplie les notations destinées à renforcer l'obsession de mort qui hante son héros à partir du moment où il met le pied sur le sol du pays visité. Ida Treat en témoigne.

*Toujours la chaleur. Elle s'élève autour de moi en effluves irrésistibles. Mon cœur joue du tambour avec mes côtes. L'air manque de plus en plus. Mes carotides enflent. Impression d'asphyxie. Nausée. L'insolation ? Terreur subite.<sup>62</sup>*

La comtesse Jumilhac parle, dans la citation ci-dessous, d'un « aller simple » car le soleil anéantit « comme la foudre ».

*Malheur aux imprudents qui oublie, à Djibouti, de mettre le casque colonial !... Tête nue, c'est le voyage assuré par ces étourderies ou ces téméraires. Voyager aller simple, qui ne comporte pas, hélas ! de ticket*

<sup>61</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti*- Paris : Revue Deux Mondes ; 15 février 1936, p. 672.

<sup>62</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 104.

*de retour. Le coup de soleil de Djibouti tue comme la foudre. A bon entendeur, salut ! Nous ferons attention, la comtesse de Mieulle et moi, au moindre rais de soleil filtrant à travers nos persiennes ou nos stores.*<sup>63</sup>

Les pays visités sont donc des pays perçus dans leur dimension tragique. Le soleil est alors considéré comme un principe de mort surtout quand il est comparé à « la sole d'un four » (cf. citation ci-dessous).

*Le soleil à midi surchauffe la terre qui rayonne comme la sole d'un four.*<sup>64</sup>

Il incarne la suprématie des forces qui accablent l'individu. Pourtant par sa forme circulaire, forme symbolique de la clôture ou encore du cocon, il aurait pu symboliser la sécurité et la protection. Mais il terrasse la nature et suscite le chaos. Il fait de la nature un lieu où résident toutes les formes possibles de la souffrance régissent. Albert Londres hallucine !

*Un léger tableau de Djibouti avant d'aller plus loin.  
Des maisons coloniales convenables, pas très hautes à cause du soleil qui est tout de suite au-dessus du toit. Un étage de plus et la maison crèverait le soleil. Pour mon compte, je marchais toujours courbé quand j'atteignais une terrasse. Il était là, croyez-moi, à deux doigts de mon casque. Un faux mouvement et j'entrais dedans.*<sup>65</sup>

Albert Londres a l'impression que le soleil le touche car il est « à deux doigts de son casque ».

Le soleil réduit les sens et les facultés d'où une tendance à la folie, aux obsessions et au désespoir. L'homme se détourne même de la nourriture nous apprend la Comtesse Jumilhac dans la citation ci-dessous.

---

<sup>63</sup> Jumilhac (Comtesse de.) – *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933, p. 9.

<sup>64</sup> Idem, p. 189.

<sup>65</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 118.

*La chaleur est si grande à Djibouti qu'elle vous coupe l'appétit. Et, si l'on ne mange pas beaucoup dans un pays comme celui-là, en revanche, on absorbe une moyenne de six litres de liquide glacé par jour.<sup>66</sup>*

La constance du mot soleil est significative : elle établit le mythe du pays calciné. Et à l'image de ce décor, c'est aussi le mythe de l'indigène paresseux du fait de l'immobilisme du lieu dans lequel il vit et barbare du fait qu'il aime tuer. Tout est noir, l'indigène doit forcément être noir. Henriette Celarie dit :

*Ceux-ci sont des nomades, des pasteurs. Depuis des siècles, ils vont à travers l'espace, chercher un peu d'herbe pour leurs chèvres. Quand le soleil est trop dur ou que, par hasard, il pleut, on les voit jeter quelques peaux de bœuf sur des cerceaux de bois ; mais, bientôt, ils se lassent d'un abri. Ce qu'ils aiment, c'est l'air libre. Marcheurs que rien ne lasse, ils repartent...Les tremblements de terre ont achevé de meurtrir ce pays. En maints endroits, le sol a craqué. Ce qui était dessus est tombé dans des fissures, des trous, a été englouti. Les montagnes de l'intérieur présentent des lacs sans écoulement et qui sont les derniers vestiges des rivières. La nature, impitoyablement, a façonné la race. Qui dira les vies sacrifiées ? A l'image de leur roc, les Somalis, les Dankalis sont inhospitaliers. Actifs, intelligents, ils ont longtemps méprisé toute occupation.<sup>67</sup>*

« La nature » « a façonné la race ».

C'est le signe prédicateur de l'enlissement. Le temps semble arrêté et la nature triste paraît se plaindre de sa souffrance en exposant son infirmité. D'où un lexique qui se constitue de mots comme lunaire ou chaotique qui vont le plus souvent traduire la physionomie du décor.

De plus le mot soleil (comme cela a été dit ci-dessus) est toujours associé à des qualificatifs comme brûlant, dévorant, implacable... c'est un soleil mortel, un soleil qui dénature le sol comme les êtres. Une ville comme Djibouti n'a jamais été prise en compte par les scientifiques du monde civilisé nous fait part Armandy.

<sup>66</sup> Jumilhac (Comtesse de.) – *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933, p. 7.

<sup>67</sup> Celarie (Henriette.) – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p. 226.

*Sous l'accablement de midi, volets clos et ventilateur tourbillonnant, le mercure avait dépassé « Sénégal ». Dehors, l'ampoule eût éclaté, les fabricants de thermomètres n'ayant pas prévu Djibouti.<sup>68</sup>*

Un soleil auquel rien ne résiste : ni « ventilateur », ni « ampoule ».

La narratrice américaine Ida Treat enflamme (cf. citation ci-dessous) le décor en peignant le soleil envahissant l'horizon afar.

*Le soleil atteint déjà les cimes du Mabla qu'il incendie.<sup>69</sup>*

Le soleil impose alors un cadre lourd et engourdissant. L'aventurière américaine le défie.

*Il est quatre heures et demie. Le soleil s'achemine vers le Mabla. Déjà ses rayons deviennent obliques. Je ne mettrai pas de casque.  
- On s'hypnotise sur le danger du soleil, m'a dit Abd el Haï. On en a peur, on est impressionné, et ça y est.<sup>70</sup>*

L'astre apparaît alors comme une malédiction ou une punition de la nature menaçante en permanence. Voilà le conseil donné à Armandy :

*Le dernier soir, lorsque la Croix du Sud se hissa de guingois au bas de l'horizon, le commissaire me dit :  
- C'est demain que vous nous quittez. Attention au soleil de Djibouti !<sup>71</sup>*

Le conseil « attention au soleil de Djibouti » est valable aujourd'hui même.

<sup>68</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p. 1.

<sup>69</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 105.

<sup>70</sup> Idem, p. 102.

<sup>71</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 19.

C'est donc là une représentation matérielle d'une région infernale et surtout invivable même lorsque le soleil ne monopolise plus le ciel. Monfreid évoque la chaleur djiboutienne de la sorte :

*Qui n'a à Djibouti, éprouvé, au cours de ces journées étouffantes d'été ou de ces nuits qui n'apportent ni répit, ni détente, le désir fou de la douche bienfaisante ; il fut une longue période où ce désir s'exaspérait à ne pouvoir être réalisé, où l'eau était parcimonieusement comptée et où il n'y avait guère de ressource, pour les Djiboutiens, que de changer de lit plusieurs fois dans la nuit pour se rafraîchir : aujourd'hui, après les travaux considérables qui ont été exécutés, l'eau vient à tous les étages des maisons, abondante, accomplir sa mission d'apaisement et de réconfort.<sup>72</sup>*

La « détente » et « le désir » sont bannis du quotidien djiboutien.

Ce soleil accentue encore plus le caractère singulier et étrange de cette terre. Henriette Celarie évoque ce soleil ainsi :

*8h du matin. Sous les arcades de la place Ménélik, la brise glisse, légère, un peu fraîche : « mais Djibouti est très supportable. Djibouti est même agréable !*

*- D'octobre à mai, oui, grâce à la mousson du nord-est, reconnaît M. X... qui m'accompagne. Le reste de l'année, c'est la succursale de l'enfer ! 35°C, nuit et jour, 45°C quand souffle le khamsin.*

*- Plus de sommeil, alors, plus d'appétit. Un seul désir, torturant : boire ! 4 ou 5 litres de citronnade par jour pour les moins altérés. Il le faut pour prévenir le dessèchement des organes.*

*- Ceux qui le pensent fuient la côte, retournent en Europe ou gagnent l'Abyssinie. (...)<sup>73</sup>*

Voici la réflexion de Paul Nizan :

*Toute la journée à Aden, il y a au centre du ciel blanc la présence du soleil, les rochers éclatent, à la première défaillance d'attention les hommes peuvent être foudroyés, mais vers le bout de la journée le*

<sup>72</sup> Monfreid (Henry de.) - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 29.

<sup>73</sup> Celarie (Henriette.) - *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p. 222.

*soleil se dirige vers le sémaphore du Shamsan. Une sorte d'armistice est conclue et une moitié des rues est délivrée.*<sup>74</sup>

Chaque instant de résistance paraît alors un sursis, « une sorte d'armistice » avant la chute définitive car « les hommes peuvent être foudroyés ».

Ida Treat insiste bien sur l'usure engendrée par le soleil et les mouches.

*Le soleil frappe déjà dur. Les mouches harcèlent les mulets que la montée inonde de sueur. Cette vibration d'ailes incessante, irritante, aggrave l'accablement de la chaleur.*<sup>75</sup>

D'ailleurs le décor naturel lui-même communique l'idée du dépérissement tant il est figé, meurtri par la dureté du soleil et dégradé par le harcèlement des « mouches ».

Le pays de l'Autre devient alors celui de tous les maux et cela conformément à l'imagerie populaire occidentale : « nuits » « étouffantes », « moustiques » tels sont les lots de l'Afrique comme cela apparaît bien chez Monfreid. (cf. citation ci-dessous)

*Accablés par une chaleur qui ne se permet que de bien fugitives vacances, aveuglé par un soleil dont les poursuites directes ou insidieuses semblent se prolonger comme par sadisme jusqu'à travers les nuits rendues étouffantes, persécutés par les moustiques, instruments de revanche et de vengeance d'une nature violentée dans sa destinée désertique et contrainte par la volonté de l'homme de produire et de nourrir une végétation d'illusion, ils passeraient écrasés, sans en voir la grandeur, à côté de la victoire de l'homme.*<sup>76</sup>

L'Ailleurs devient l'univers des valeurs contraires de celles de l'Europe. Pour les Européens le soleil est un facteur de maladies, pour les indigènes il

<sup>74</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 1932, p. 133.

<sup>75</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 36.

<sup>76</sup> Monfreid (Henry de.) - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 22.

est un facteur de guérison. Comparons ces deux points de vue. Chez Armandy les effets bénéfiques du soleil sont mis en valeur.

*A la question :*

- *Il n'y a donc pas de médecin ici ?*

*Mon bourreau ricana :*

- *Dans la brousse ? si : le soleil ! Il s'acquitte d'ailleurs pas mal de ses fonctions, car les épidémies sont rares... relativement.*<sup>77</sup>

C'est cet Ailleurs qui est si horrible et si effrayant qui fascine pourtant, et paradoxalement, certains voyageurs. Monfreid célèbre ici le lever du soleil et lui donne une dimension poétique.

*Le soleil n'est pas encore éclos, mais là-bas, autour de cette montagne violette, tout l'espace vibre en lumière de plus en plus intense : c'est là qu'il va sortir.*

*La nature entière, dans ce calme, semble retenir son souffle et attendre.*

*Du côté opposé, les pentes escarpées et nues des Monts Ataka sont passées du mauve au rose tendre ; tout à coup, les sommets s'embrasent de tons dorés : ils ont vu le soleil ! C'est lui... et le globe rouge émerge lentement, lourd comme un métal précieux, majestueux comme un dieu. Vraiment, il semble naître, se détacher de la terre et prendre possession de l'univers.*<sup>78</sup>

Ainsi certains écrivains vont se détacher pour observer le soleil en tant que phénomène et en saisir la poésie profonde et les couleurs que les autres écrivains n'ont pas su ou pas voulu voir. Ici Monfreid célèbre le coucher du soleil.

*« Ce qui m'intéresse ? Mon Dieu, un peu tout... La beauté des couchers de soleil sur le Bab el-Mandeb, si vous voulez... »*<sup>79</sup>

La fascination de Monfreid est extrême :

<sup>77</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 96.

<sup>78</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 15.

<sup>79</sup> Idem - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 11.

*Ces hommes, ces bergers entrevus au passage, demi-nus, appuyés sur leurs lances, immobiles dans ce décor de feu, seuls aussi loin que porte le regard vers cet horizon irréel où ondulent les mirages, ces hommes maigres et musclés comme les bêtes élancées du désert, calmes et souverains, semble-t-il, au milieu de cette nature meurtrière, ces hommes au regard méprisant me font sentir tout le ridicule de ma classique tenue de colonial et sans plaisir je me compare aux mannequins casqués de blanc qui furent ma première impression africaine aux vitrines de la Canebière.*

*S'il y avait une glace, je ne m'y serais plus admiré de face et de trois quarts...*<sup>80</sup>

La fascination de Monfreid va même jusqu'à son désir de se nier face à la sérénité des « bergers » qui font preuve de fierté dans leur simplicité et leur modestie.

Il ne veut pas se conformer à l'Européen tel qu'il est vu par les indigènes eux-mêmes. La conception européenne du soleil frôle le ridicule pour les indigènes, comme le montre le cheik avec qui s'entretient Monfreid.

*Le cheik parle des blancs, des « koufris » et voici ce qu'il dit d'un ton grave, répété par la voix fraîche des enfants :*

- « Comme les larves qui vivent au sein de la pourriture, leur peau est blême et sans couleur.

« Comme les bêtes immondes, ils mangent la viande morte et redoutent le soleil, car ce flambeau de Dieu les tuerait s'ils osaient découvrir leur tête avant l'heure où l'hyène cherche les cadavres. »<sup>81</sup>

D'autres voyageurs comme Lagarde, l'homme qui a fondé Djibouti, feront du soleil, « le soleil de la Mer Rouge » un sens à leur vie, une fois de retour en France. Ce témoignage des frères Tharaud est poignant.

*Je savais par des amis qu'il habitait, rue de Grenelle, un très modeste appartement, pareil à ces chambres d'hôtel qu'un explorateur occupe pour deux nuits avant de reprendre le bateau. Car après avoir possédé une belle fortune, il ne lui restait que peu de chose, l'ayant dépensée toute entière pour représenter dignement son pays dans les postes qu'il avait occupés. J'ajoute, ou plutôt ses amis ajoutaient, qu'en*

<sup>80</sup> Idem - *Le lépreux* - Paris : Grasset ; 1935, p. 25.

<sup>81</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Éthiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 106.

*vrai mystique il n'avait fait ce qu'on appelle une installation ici-bas. Il n'avait d'autre luxe qu'un abonnement à l'Opéra (c'était un wagnérien passionné) ; et en toute saison, il se plaisait à voir grésiller dans sa cheminée le soleil de la Mer Rouge...<sup>82</sup>*

Mais la dramatisation du soleil sera un leitmotiv de la littérature coloniale. Le soleil reste incandescent et si agressif qu'il est conseillé à l'Européen de s'en protéger en portant un casque.

## 2. Le casque : signe d'appartenance et d'exclusion

Le soleil étant un facteur de maladies, l'Européen doit protéger sa tête par un casque. Un Européen non protégé est à la merci des effets immédiats du soleil comme un ébranlement du système nerveux par exemple. Ou tout simplement comme le dit la Comtesse Jumilhac, (cf. citation ci-dessous) « c'est le voyage assuré pour le cimetière ».

*Le lendemain, mon hôtesse attire mon attention sur le danger des insulations. Malheur aux imprudents qui oublie, à Djibouti, de mettre le casque colonial !... Tête nue, c'est le voyage assuré pour le cimetière, en très grande partie peuplé par ces étourdis ou ces téméraires.<sup>83</sup>*

Les colons non protégés sont en effet abrutis, engourdis, étourdis » par la chaleur qui tombe droit sur le crâne. Ceci nous est révélé par Ida Treat dans la citation ci-dessous.

*Il est quatre heures et demie. Le soleil s'achemine vers le Mabla. Déjà ses rayons deviennent obliques. Je ne mettrai pas de caque.  
- On s'hypnotise sur le danger du soleil, m'a dit Abd el Hai. On en a peur, on est impressionné, et ça y est.  
Je pense qu'il a raison. La veille de l'arrivée à Port-Saïd, on se promène encore tête nue sur le paquebot en plein soleil. Mais à Port-*

<sup>82</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 242.

<sup>83</sup> Jumilhac (Comtesse de.) – *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933, p. 9.

*Saïd, vite, le casque. C'est la tradition. Et l'on devient intarissable sur le compte du soleil qui tue. On cite l'exemple – classique – du matelot qui traversa le pont sans casque et tomba foudroyé – au cours du voyage précédent.<sup>84</sup>*

Des effets secondaires apparaissent également et affectent plus ou moins longuement le comportement du colon. Le tempérament est transformé et ce dernier devient désagréable, de mauvaise humeur et acariâtre. Il devient ainsi nerveux, se met en colère très vite et pour un rien explose de rage. Ses crises sont quotidiennes et ce sont ses proches qui subissent son irascibilité. Dans ses proches il faut distinguer la famille et ceux qui travaillent pour lui : les indigènes. Mais ce sont surtout ces derniers qui subissent le plus souvent les coups de colère de leur maître. Ils font les frais de ce dérèglement et sont traités de tous les noms et menacés quand ils ne reçoivent pas des coups de fouet. Des exemples ont déjà été cités lors de l'analyse du personnage du boy.

Le casque devient alors un moyen pour se protéger de ces conséquences qui conduisent parfois à la dépression et qui transforme sa victime en un homme incompris non seulement du côté des siens qui habitent avec lui et encore moins de ceux restés au métropole mais aussi du côté des indigènes. Mais cela suscite l'ironie d'Ida Treat :

*Trop de casques dans cette gare régulatrice de la mer... Assez de casques ! Guerre du blanc aux prises avec l'ultra-violet. Casques-à-gaz contre la lumière. Les petits enfants blancs ont un casque dès la naissance. Peut-être naissent-ils avec un casque, ces pauvres gosses pâles dont voici les pères. Ce sont tous des hommes de la race supérieure. Tueurs d'éléphants qui ne dépasseront pas Djibouti, chercheurs d'or qui le trouveront vraisemblablement dans la poche des autres, aventurières sans aventures, fonctionnaires... Casques, casques... Pyramides de blancheur grasse. Province internationale de conservateurs des hypothèques, de mercantis, de clercs de notaire, de percepteurs et de bandagistes avec leurs dames... Quadrille des lanciers du Poitou, du Middle West ou du Wurtemberg. Quelle mélancolie dans ce résidu des rêves fulgurants de la quinzième année ! Au fond du creuset des voyages, un peu de plomb... casques,*

<sup>84</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 102.

*casques... Civilisation livide de pompiers qui n'arrivent pas à éteindre le soleil !*<sup>85</sup>

L'ironie réside dans la présence massive du mot « casque » rien que dans cette citation où il est employé neuf fois. Le casque devient le premier élément caractéristique du folklore colonial djiboutien. Le casque confère à celui qui le porte une impression de supériorité et une sensation d'aventurier mais rien qu'une sensation nous laisse suggérer Ida Treat.

Les Européens reconnaissent les impacts négatifs du soleil mais ne comprennent pas souvent le prolongement de ses effets néfastes. Alors que les indigènes ne soupçonnent à aucun moment le soleil comme la cause principale du malaise de leur maître dans la mesure où eux-mêmes passent des heures interminables sous le soleil, la tête découverte, sans en subir des conséquences graves comme celles qui affectent le colon. Pourtant l'influence européenne finit par inciter des indigènes, des « djiboutiens » à imiter l'Européen et à porter le casque le jour pour l'enlever le soir. Pourtant cette pratique est celle de « un européen digne de ce nom » fait comprendre Monfreid. (cf. citation ci-dessous)

*C'est le soir, le soleil va se coucher, et les Djiboutiens sortent pour prendre l'air ; ils attendent que le dernier rayon soit éteint pour enlever l'immuable casque ; ils le remettent alors au boy qui s'en retourne à la maison avec cette cloche de carton sans laquelle un Européen, digne de ce nom, ne saurait affronter le soleil.*<sup>86</sup>

Petit à petit ce thème de la déprime va rejoindre le mythe du soleil et de ses effets négatifs : il devient même une réalité pour l'indigène. Le manquement au port du casque est digne d'une folie. C'est d'ailleurs ainsi que Monfreid se fait réprimander par le gouverneur de la colonie des Côtes Françaises.

<sup>85</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 50.

<sup>86</sup> Monfreid (Henry de.) – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 42.

*C'est très gentil de faire le fou, en plein soleil, sans casque et de fréquenter les cafés somalis.<sup>87</sup>*

Le comportement un peu excessif de certains colons devient alors compréhensible. Et ce type de trait qui va caractériser le colon a déjà été évoqué dans la partie consacrée à l'analyse psychologique de ce dernier. Monfreid dit :

*Les vedettes accourent, chargé d'Européens en casques. Les rameurs somalis, le torse nu, luisants sous le soleil oblique comme des bronzes, font glisser leurs longues barques. Une bande de gamins nage dans l'eau claire, au mépris de ces fameux requins dont les passagers ont tant parlé en traversant la Mer Rouge.<sup>88</sup>*

Désormais chaque arrivée à Djibouti est chargée « d'Européens casqués », c'est alors que le décor mythique de l'Afrique se met en place avec cette fois-ci un accueil selon le folklore djiboutien colonial : des enfants se jettent dans la mer pour manifester la bienvenue aux voyageurs européens.

Seulement le casque devient un élément encombrant quand il s'agit d'effectuer dans des contrées non sécurisées ou ne dépendant pas de l'autorité coloniale comme par exemple un voyage au Yémen. Voici les conseils de Monfreid :

*Il faut partir sans savoir où aller coucher, se vêtir sans excentricité, c'est-à-dire sans casque ni attirail d'explorateur, et puis il faut parler la langue locale et surtout accepter le risque de disparaître sans phrases, car la vie d'un homme vaut très peu, le prix d'une cartouche en général.<sup>89</sup>*

Monfreid conseille de ne pas s'habiller en « explorateur » mais de tenter de se mouvoir comme les gens du pays.

---

<sup>87</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 7.

<sup>88</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 42.

<sup>89</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 10.

Des fois Monfreid se révolte contre le port du casque.

*A travers la plage, Abd el Haï vient vers moi, tête nue.  
- Vous voyez bien, le casque est superflu quand on n'a pas peur.<sup>90</sup>*

il trouve le casque « superflu » et le fait savoir à sa passagère l'américaine Ida Treat. Lui va toujours « tête nue » et « n'a pas peur ».

Mais pour la plupart des Européens, le casque protège, quoique des fois il ne sert plus à rien. En effet, Paul Nizan insiste, dans la citation ci-dessous, sur l'inutilité de ce casque pour mieux critiquer les colons souvent voués à la débauche, à la déchéance :

*Mac Lean dort, raconte des histoires de femmes, boit un coup à toutes les calebasses qui pendent aux agrès autour de sa cabine. A une heure toujours fixe, il change de costume blanc, met un casque et des souliers propres.<sup>91</sup>*

Alors le casque n'étant plus efficace pour protéger et le mal ayant été fait, le colon victime trouve alors refuge dans l'alcool, (« boit un coup à toutes les calebasses » nous dit Paul Nizan), et dans la débauche sexuelle avec « des histoires de femmes ». C'est l'occasion pour certains écrivains (la catégorie ci-dessus, ceux qui critiquent les habitudes coloniales) de cadrer ces attitudes dans la rubrique des scandales coloniaux.

Dans tous les cas, nous voyons ici que le casque est un élément qui intègre directement ou indirectement le thème du soleil qui est un des éléments principaux caractérisant ce mythe. Les Européens non casqués étonnent comme le montre Ida treat :

*Au large des îles nous avons été longés par un paquebot dont le capitaine a salué Abd el Haï, et dont les passagers, casqués de blanc,*

<sup>90</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 105.

<sup>91</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 1932, p. 142.

*nous ont regardé à la jumelle et désignés avec des gestes de stupeur...*<sup>92</sup>

Les Européens non casqués paraissent alors des bêtes curieuses qu'on regarde de loin avec « la jumelle » tant la « stupeur » est grande.

Au fil du temps le casque va prendre d'autres significations surtout une fois que les conditions de vie ont quelque peu changé. Le voyage se fait, avec les nouvelles inventions scientifiques, moins long et plus confortable. Les mœurs se sont adoucies et la vie en communauté dans sa diversité symbolise désormais la vie quotidienne à Djibouti, témoigne Delvert.

*L'on y voyait, avant les hostilités, se presser commerçants et employés européens vêtus de blancs, le casque colonial en tête, et les indigènes au corps bronzé, à la démarche souple, ici couverts d'un simple pagne.*<sup>93</sup>

De plus l'endroit où l'on se rend est sécurisé. Donc, il n'est plus question de conquête mais de valoriser et d'exploiter. « Le casque colonial » reste toujours un moyen de protection même en Ethiopie. Armandy le confirme lors de sa visite à la légation de France en Ethiopie.

*Un boy, qui parlait français, me le vint confirmer en ouvrant la portière. Courtoisement, il me débarrassa de mon casque, de mes gants et m'invita à pénétrer dans le « salon d'attente ».*<sup>94</sup>

Le casque devient surtout un moyen de distinction sociale chez l'Européen. Il est de rigueur lors de la rencontre entre le narrateur et le Négus. Pourtant dans ces contrées éthiopiennes il ne fait vraiment pas chaud pour ne pas dire qu'il y fait même froid.

<sup>92</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 161.

<sup>93</sup> Delvert (Charles.) - *Djibouti*- Paris : Revue Deux Mondes ; 15 février 1936, p. 671.

<sup>94</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 210.

*Un boy prit mon casque et mes gants, et me fit pénétrer dans un petit salon, bourgeoisement décoré de papier à raie et à fleurs.<sup>95</sup>*

La preuve que le casque est devenu un moyen de reconnaissance sociale, c'est le fait qu'il soit porté par le Négus lui-même. Cette image, rapportée par les frères Tharaud, traduit la reconversion de la fonction du casque. Inutile de rappeler qu'en Ethiopie, le soleil n'est pas du tout dangereux et cela contrairement à Djibouti.

*Il était là, sur une estrade recouverte de toile, avec son casque colonial, sa cape grise jetée sur un uniforme kaki, en bottes jaunes éblouissantes, ses mains toujours gantées de blanc appuyées sur son sabres à poignée d'or.<sup>96</sup>*

L'Européen en fait une partie intégrante de sa tenue vestimentaire et cela manifeste une idéologie coloniale confirmée et vénérée. Alors le port du casque lui convient, à l'image de ce colon de bonne famille présenté par Monfreid. (cf. citation ci-dessous)

*Son casque était unique : il coûte un prix fabuleux ; c'est un modèle créé pour le Prince de Galles et Roosevelt par un fabricant de Bombay. Il consent à en faire venir pour de rares amis dignes de cette élégance et j'en connais qui, vingt ans après, sont restés fidèles à cette tradition de bon goût.*

*Il représente le champagne Mumm, marque lancée à cette époque, et n'en boit pas d'autre, comme Edouard VII.*

*Qu'étais-je donc pour lui, moi qui ne sais même pas jouer à la manille, qui cours les pistes sur un vulgaire mulet, en pantalon long, sans casque ni cravate, sans bottes, sans éperons, et qui met le comble en chassant avec un fusil à chiens pour tuer seulement les bêtes bonnes à manger !...<sup>97</sup>*

Celui qui porte le casque appartient à la catégorie de ceux qui dominent. Armandy ne se sépare pas de son casque même quand le trajet est difficile.

---

<sup>95</sup> Idem, p. 234.

<sup>96</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 127.

<sup>97</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 77.

*Négligeant les enseignements de leurs mulets, les Abyssins ignorent le lacet dans le tracé de leurs voies ascendantes. Après une roide montée, le casque enfoncé jusqu'aux yeux par le réflexe des cahots, je débarquai dans la cour de l'hôtel : un bâtiment quadrangulaire tenant de la caserne par la morosité, du chalet suisse par la balustrade de bois qui entourait la galerie de son unique étage, de la boîte à biscuits par ses toits de quincaillerie, et du dépôt de mendicité par ses cuisines.<sup>98</sup>*

C'est aussi le signe distinctif du voyageur qui opère des parcours difficiles et cahotiques qui l'obligent à enfoncer « le casque jusqu'aux yeux ».

Un voyage, dans ces contrées, est signe d'épuisement physique et de dénaturation. Le casque est de rigueur, nous montre Jean d'Esme :

*Tête levée, il examinait le grand garçon debout devant lui. Il avait une face brûlée, au teint si brun qu'on l'eut pris pour un indigène. Il jeta sur une chaise son chapeau de toile blanche, s'installa dans un fauteuil et frappa sur la table du plat de la main.<sup>99</sup>*

Le casque, même sous forme de « chapeau de toile blanche » est alors là pour faire la distinction entre « un indigène » et un Européen.

Le casque devient donc un symbole de l'Europe et de colonisation à l'image de cet « officier de police » dont le casque est ridiculisé par Monfreid en lui donnant « l'air d'un paratonnerre » surtout dans un pays où il ne pleut presque jamais. Armandy va plus loin :

*Après le docteur, un officier de police monte à bord. Il porte le casque colonial anglais, avec cette pointe de cuivre qui a vraiment l'air d'un paratonnerre.<sup>100</sup>*

Il affirme un peu plus loin que « Djibouti est le seul pays où il ne pleut jamais ». Le fossé par rapport à la réalité est donc profond.

<sup>98</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 120.

<sup>99</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 13.

<sup>100</sup> Monfreid (Henry de.) - *La poursuite du Kaipan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 236.

Le même auteur nous fait comprendre :

*Le dernier soir, lorsque la Croix du Sud se hissa de guingois au bas de l'horizon, le commissaire me dit :*

*- C'est demain que vous nous quittez. Attention au soleil de Djibouti ! Le casque ! Et comme vêtements, ce que vous aurez de plus léger. Djibouti est le seul pays au monde où il ne pleut jamais.<sup>101</sup>*

Le casque était porté par le colon car il était amené à travailler pendant des heures sur un terrain brûlé par le soleil et pour cela le casque lui était indispensable sans quoi il encourait toutes les conséquences déjà précisées.

Mais lorsqu'il est porté même pour parcourir quelques mètres, il devient alors un mode vestimentaire caractéristique d'une catégorie sociale. C'est au tour d'Albert Londres(cf. citation ci-dessous) de nous faire vivre la tentative de deux Européens qui embarquent dans une barque indigène : « le houri ». Cela nous introduit dans un monde donquichottesque.

*Deux silhouettes sautèrent dans le houri qui se détacha et gagna le lavoir, je veux dire le port. Les deux hommes mirent pied sur les pierres de corail, atteignirent la jetée et vinrent dans la ville ; l'un très grand, l'autre très petit, maigres tous les deux. Un casque jadis blanc, mais qui s'était roulé dans du cambouis comme un âne se roule dans l'herbe, une poitrine creuse encadrée d'une veste non boutonnée, de longues jambes flageolant dans les tuyaux d'un pantalon sans couleur, tel était le grand, qui portait aussi des verres jaunes.<sup>102</sup>*

Ida Treat voit l'Européen en « chasseur de lion » quand il s'agit de chasser juste des oiseaux.

*Deux coups de feu à un tournant. Des grelons en gerbes sur la surface du lac. Tourbillon d'oiseaux, chutes verticales, gerbes, plongeurs. Deux noirs se précipitent dans l'eau en s'éclaboussant. Un « chasseur de lion », un blanc casqué, vient de réussir un joli coup de fusil...<sup>103</sup>*

<sup>101</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 19.

<sup>102</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1931, p. 100.

<sup>103</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 36.

C'est pour mieux accentuer le ridicule de la manière dont est paré l'Européen lors d'une escapade dans la brousse djiboutienne où le lion n'a jamais existé. Elle ironise sur la mauvaise interprétation de la réalité.

Le casque, un symbole du folklore colonial djiboutien fait également l'objet d'ironie chez Monfreid car il attire « une nuée d'indigènes » (cf. citation ci-dessous).

*M. Lamare, un jeune français de 25 ans qui embarque avec Monfreid pour le Yémen :*

*Son débarquement a attiré une nuée d'indigènes. Son casque est un point de ralliement infaillible, et il le porte, selon les bons principes coloniaux, inamovibles sur sa tête.<sup>104</sup>*

Ida Treat s'acharne sur un représentant de l'Empire britannique qui vit dans un monde chimérique.

*Alors un grand diable casqué, la figure congestionnée, vêtu de blanc, fait son entrée. Il pénètre entre les haies des soldats qui portent l'arme sur l'épaule... Il avance majestueusement à la cadence d'une musique qui n'existe pas, lentement comme pour répondre à des acclamations absentes.<sup>105</sup>*

Le casque suscité par le soleil est devenu donc un signe distinctif alors qu'au tout début il était destiné à protéger du soleil qui est symbole de l'enfer et de la mort. Chez certains écrivains le casque traduit le respect d'une idéologie, pour d'autres, c'est une erreur d'interprétation où l'on est déconnecté de la réalité. Cependant la mort reste présente dans toutes les tendances confondues. De plus elle est symbolisée par les animaux qui arrivent à survivre dans ces régions de la Corne d'Afrique. Les animaux occupent, en effet, une place importante dans le mythe de l'Afrique.

<sup>104</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 128.

<sup>105</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 45.

### 3. Les animaux

La région visitée par nos écrivains est torride, incandescente peuplée d'êtres à l'image du climat qui les façonne cruels et primitifs mais elle est surtout peuplée d'animaux horribles et terrifiants.

Les écrivains vont évoquer chacun à sa manière les animaux qui grouillent dans les brousses qu'ils explorent. Certains comme Armandy se lèvent le matin pour assister à la chasse au léopard. Un décor au goût naturel et authentique.

*Et dans le clair matin tout fumant de rosée, un éclair ocellé poursuivait de ses bonds de fines bêtes, couleur de miel : léopard chassant des gazelles.*

*Mon âme secrète, mon âme de chasseur, mon âme de proie s'éveilla, frémissante de joie barbare...<sup>106</sup>*

Ils vont faire entendre et faire voir ces animaux qui rôdent le jour d'abord comme les charognards, les vautours, et ceux qui rôdent la nuit comme l'hyène par exemple. Ces trois animaux expriment à eux seuls le mythe de la brousse. La monopolisation du ciel djiboutien par « des vautours » permet à Jean d'Esme de nous offrir un spectacle séduisant et inquiétant à la fois.

*Dans le ciel immense et luisant, des vautours, très haut, tournoyaient paresseusement.<sup>107</sup>*

C'est peut-être l'adverbe « paresseusement » qui atténue la négativité de l'atmosphère.

Mais la tonalité change lorsqu'il s'agit d'évoquer le chacal et l'hyène. Jean d'Esme parle de la nuit dans la brousse :

<sup>106</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 55.

<sup>107</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 16.

*Ils dînaient le plus souvent sous la véranda. Autour d'eux, la nuit lumineuse, profonde, noyait le monde de pénombre bleue. Le cercle de clarté rayonnant de la lampe, éclairait tout juste leurs deux visages, un peu de la table. Tout le reste était ténèbres légères et chaudes et quand ils se taisaient le silence sonore vibrait soudain de bruits multiples.*

*La voix glapissante d'un chacal répondait aux appels sanglotés d'une hyène. Plus loin, formant le fond de cette harmonie nocturne, le ronronnement voluptueux de la mer mettait une note sourde.<sup>108</sup>*

Le dîner romantique en plein air de Louis Saulieu avec sa femme Andrée contraste avec l'ambiance sinistre rythmée par « la voix glapissante du chacal » et « les appels sanglotés d'une hyène » accompagné par un son de fond caractérisé par « le ronronnement voluptueux de la mer ». Jean d'Esme met donc un grain de poésie dans un univers sinistre, lugubre et taciturne.

Même en voiture la brousse inquiète la nuit nous avoue Ida Treat.

*Ombres qui s'évanouissent sitôt vues ; des chacals effarouchés croisent notre course, pris dans les pinceaux des phares. D'autres, immobiles, ne sont que des yeux phosphorescents et à éclipse.<sup>109</sup>*

Tous les fourrés de la brousse sont inquiétants et étranges car ils peuvent cacher des chacals, des hyènes. Le décor nocturne est animé par « des yeux phosphorescents ».

Les chacals et les hyènes sont les animaux qui vont le plus dominer les livres qui composent notre corpus. De plus ces animaux ne s'attaquent pas seulement aux cadavres mais au voyageur lui-même. Voici le récit d'une mésaventure d'Ida Treat ; elle est attaquée par une hyène.

*Un gros chien derrière moi ? Non. L'hyène.*

*A trente mètres, avec sa gueule atroce en avant, elle est là, marchant à pas comptés, une oreille ironique de côté, le regard qui louche... Une bête qui n'est qu'une tête que prolonge la crête hérissée d'un dos.*

<sup>108</sup> Idem, p. 144.

<sup>109</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 62.

*Depuis la famine, les hyènes de la contrée ont pris le goût du sang humain frais, le long des routes.*

*Elles ont enlevé un enfant et blessé une femme à une heure de marche d'ici.*

*Je n'ai pas d'arme. Je sais que si je cours, l'hyène courra aussi. Et que si je tombe, en deux bonds elle sera sur moi. En approchant des maisons, sans doute, elle disparaîtra. Mais les cris des noirs ne semblent pas lui faire peur. Je lui jette mon bouquet d'herbes. Elle le flaire à peine et continue sa marche. Et s'attache à ma piste, implacablement. Je m'arrête. Elle s'arrête. Je repars. Elle repart. Je crie. Elle n'entend pas...*

*En me retournant, mon pied nu s'est pris dans une racine. Je glisse sur le côté. Ça y est, je suis perdue. Pas une pierre sous ma main. Panique. Paralysie de cauchemar.*

*Un sifflement aigu au-dessus de ma tête. Un gémissement rauque derrière moi. Un rire devant. Je suis debout. L'hyène a disparu.<sup>110</sup>*

C'est un récit plein de suspense mais qui finalement donne l'occasion à « un noir » de sauver une femme blanche.

Donc la plupart de nos écrivains ont eu l'occasion de voir réellement ces animaux et ne se contentent pas de nous étaler une présence animale sans l'avoir réellement aperçue. Et quand c'est le cas, ils le mentionnent.

*A perte de vue, des cailloux et des buissons épineux. D'énormes vautours blancs et noirs, orgueilleusement juchés sur les poteaux télégraphiques qu'ils couvrent de leur fiente, nous regardent passer sans même remuer la tête sur leur long cou décharné. De loin en loin, un troupeau de gazelles ou quelques belles antilopes aux cornes en forme de lyre. Il n'y a pas si longtemps encore, on rencontrait dans ces parages des lions, des léopards, mais les grands fauves ont disparu devant ce pauvre petit train, qui n'a pourtant pas l'air méchant et ne traverse que deux ou trois fois par semaine ces étendues désolées.<sup>111</sup>*

Les frères Tharaud reconnaissent que « les grands fauves ont disparu ».

Un autre exemple de sincérité nous est également donné par la Comtesse Jumilhac.

<sup>110</sup> Idem, p. 23.

<sup>111</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 72.

*Un de mes amis m'assure que le gibier y pullule, mais je crois qu'il exagère ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y trouve des antilopes de diverses tailles dont la plus petite ne dépasse guère celle du lièvre, des gazelles, des outardes, des pintades, des francolins, beaucoup d'hyènes et de chacals. Quant aux grands fauves (lions et panthères) il faut les chercher plus à l'ouest, près des points d'eau.<sup>112</sup>*

Elle reconnaît qu'il n'y a pas de « grands fauves » à Djibouti.

Cependant les animaux qui continuent à peupler la région se distinguent par leur cruauté et leur perfidie. Ce sont des animaux sinistres qui évoquent la mort, le cadavre, la décomposition ; des animaux qui rôdent autour des champs de bataille et qui attendent la fin des combats pour achever les souffrants et les agonisants comme cela a déjà été montré. Ils rôdent aussi dans les villes et attaquent parfois les gens. Voici le cas mentionné par Albert Londres et dont la « figure avait été mangée par une hyène ».

*Ensuite, nous avons rencontré un homme épouvantable qui marchait dans le bled bouillant. Ralentissant, nous voulûmes lui dire : « Monte ! » Il nous faisait pitié, seul, sous le feu du ciel. La voiture l'ayant rejoint, il se tourna de notre côté, nous bondîmes en arrière. Ce n'était pas un homme. Sa figure avait été mangée par une hyène. On s'enfuit, les lèvres tremblantes.<sup>113</sup>*

Ces animaux se nourrissent de détritrus, d'ordure et de pourriture et pour cela ils sont même capables de déterrer les cadavres déjà enterrés. Les attributs de cette fonction leur sont donnés d'une façon directe et parfois d'une façon indirecte comme le fait ici Huchon en évoquant le monde animal de la brousse.

*Parmi ces rares arbustes, dans les ravins et la chaos des éboulis, vit une faune plus abondante qu'on pourrait le croire : singes qui vont en troupes savamment ordonnées, les femelles et les petits au centre ; gazelles ; antilopes « arkomda » ; grands koudous « sara » dont les mâles portent des cornes droites comme des banderilles, phacochères,*

<sup>112</sup> Jumilhac (Comtesse de.) – *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933, p. 17.

<sup>113</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 124.

*digs-digs, chacals, hyènes et même des guépards que craignent fort les indigènes.*

*Parmi les peuples des oiseaux, petits aigles à plumes fauves, vautours à tête rousse, corbeaux, francolins, toucans, merles, pigeons jaunes, pigeons bleus et tourterelles.*<sup>114</sup>

Mais certains écrivains ne se contentent pas d'esquisser un tableau de l'horreur qui peut se produire dans la brousse. Ils veulent atteindre la sensibilité du lectorat métropolitain car les images renvoyées par les descriptions macabres sont d'une très grande intensité. Il faut même peut-être voir du sadisme quand l'auteur insiste sur ces animaux sinistres que sont les hyènes et les vautours. Tout cela présente un décor effrayant mais nécessaire pour mieux représenter le mythe de l'Afrique. A l'issue d'un combat entre Danakil et Carailleurs, Monfreid nous fait voir un champ de bataille jonché de cadavres sur lesquels se sont abattus des « vautours ».

*Enfin, nous voici arrivés au point cherché: c'est la clairière où campaient les Danakils quand ils furent surpris par les Carailleurs.*

*Plus de cinquante squelettes gisent sur le sol ; ils sont déjà blanchis tant les oiseaux de proie les ont nettoyés. Presque tous sont disloqués, sans doute par les hyènes ; des touffes de cheveux adhèrent encore aux crânes, et les anneaux des bracelets de cuivre brillent aux humérus.*

*Tout cela évoque la scène macabre de la nuit précédente où les hyènes dévoraient les cadavres encore chauds et aussi... les agonisants.*

*Je pense au malheureux que la mort n'a pas encore délivré et qui gît conscient au milieu des cadavres de ses compagnons!*

*Il voit tournoyer les vautours, mais les corps sont encore trop frais. Cependant, peu à peu, ils abaissent les spirales de leur vol plané et quelques-uns s'enhardissent à raser le sol d'une courbe rapide. Un peu avant le coucher du soleil, ils s'abattent enfin au centre de la clairière. D'un pas lourd, ils s'approchent, montent sur les cadavres, et tout de suite attaquent les yeux et les lèvres.*

*Le blessé tente en vain de les effrayer. Il ferme les yeux pour ne plus voir ce ricanement atroce des têtes aux yeux vides et aux mâchoires dénudées... Ce qu'il sera bientôt lui-même...*

*Le soleil se couche, la nuit tombe très vite, tout devient imprécis, les oiseaux regagnent leurs grands arbres. Alors les grillons vibrent dans le silence sur ce charnier où tout semble dormir.*

<sup>114</sup> Huchon (Dr Henry.) – *Mission dans les Monts Gouda*- Paris : Revue Troupes col ; n°225, 1934, p. 13.

*Le blessé va s'assoupir pour ne plus se réveiller peut-être, il s'abandonne... Alors des hurlements lointains se répondent et s'approchent ; des ombres grises sortent du taillis, elles courent sans bruit comme des fantômes, passant et disparaissent.*

*Les grillons se sont tus. On entend les souffles brefs des bêtes qui reniflent, et l'odeur infecte de la hyène emplit l'air.*

*Tout à coup, une forme grise à la tête énorme, l'arrière-train bas, saute lourdement près d'un cadavre avec un grognement vorace, elle fouille les entrailles, et on entend les os broyés craquer sous les mâchoires. D'autres fantômes surgissent et se jettent pêle-mêle sur ces formes humaines qui semblent dormir.*

*Les hyènes se battent et s'enfuient en traînant un membre arraché, qu'elles vont dévorer derrière un buisson.*

*L'agonisant est encore protégé par le mystérieux sortilège de la vie qui intimide les bêtes de nuit, mais une ombre tourne autour de lui et s'approche; il reconnaît la « ouaraba » bête et féroce. Il crie, agite ses bras pour l'effrayer; peut-être ira-t-elle sur un cadavre? Mais c'est lui qu'elle veut, elle ne s'éloigne pas, elle recule, hésite, s'avance, s'enhardissant de plus en plus. L'homme n'a plus de force, ses mouvements s'amollissent, il bouge à peine, sa voix s'assourdit...*

*Alors, brusquement, la hyène, tête baissée, s'élançe. D'un coup de dents, elle déchire le ventre et arrache les intestins; d'autres se précipitent à la curée avec leur hideux ricanement, et l'homme est mis en pièces.<sup>115</sup>*

Les vautours arrachent les yeux des blessés qui agonisent encore et qui tentent de se défendre vainement puis vient le tour de l'hyène pour broyer les os des membres encore frémissants. Ainsi grâce aux écrits qui composent notre corpus, nous avons l'occasion d'assister parfois en direct à une besogne cruelle certes mais authentique.

D'autres animaux, eux aussi désagréables et dégradants, surgissent dans le décor de la brousse : ce sont les insectes. Ils occupent une bonne place dans les écrits étudiés car ils constituent un élément incontournable de la brousse. Des insectes qui font tous référence au surnombre. Il faut alors distinguer par ordre d'importance les mouches. Elles cohabitent avec les marins et à la manière du moucheron de La Fontaine, le harcèlement incessant finit par faire de ces insectes un assaisonnement obligé dans les repas. Tout est question d'habitude nous rassure Monfreid.

<sup>115</sup> Monfreid (Henry de.) – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 123.

*De minuscules mouches noires naissent par nuées de cette pourriture et enveloppent le navire d'un nuage vivant. Si violent que soit le vent il ne le chasse pas. On n'a de trêve que la nuit.*

*Ces horribles petites mouches noires entrent dans les oreilles, dans le nez, dans la bouche, on les écrase en voulant les chasser, car elles sont collantes et ne s'envolent pas. On en mange avec des aliments où elles tombent par centaines. Au début on crache, puis on finit par ne pas plus réagir contre ce fléau tenace ; on les avale, impuissant, résigné ; enfin on s'habitue, on s'adapte, on ne les voit plus, tout comme on ne sent plus l'odeur infecte.<sup>116</sup>*

Quant aux termites, aux fourmis et aux abeilles, les indigènes ont fini par adopter leurs instincts ; d'où l'admiration des frères Tharaud.

*Comment peut se transmettre cet ordre ? Là encore on reste stupéfait devant une organisation précise et compliquée dont rien ne fait soupçonner l'existence aux étrangers. Pas le moindre bureau, pas le moindre « service », tout se fait verbalement, les ordres volent de bouche en bouche, chacun obéit militairement, aveuglément, sans paraître subir la discipline. C'est l'instinct de la fourmi, du termite ou de l'abeille.<sup>117</sup>*

Par contre les moustiques en association avec l'humidité ne gagnent pas la sympathie des voyageurs puisqu'ils ne facilitent pas le sommeil et poussent ces derniers à une sorte de gymnastique qui suscite la compassion, dans tous les cas présentés de cette manière là par Albert Londres.

*Des nuits pittoresques. D'abord, je m'étendais sur mon lit. Boy ! Le ventilateur ne tourne plus. Il tournait à toute vitesse mais on ne le sentait pas. Alors j'allais sur la terrasse rejoindre mon cadre de secours. Les moustiques m'y toléraient deux minutes. J'avais compris. Je rentrais dans la chambre et replongeais sous la moustiquaire ! Etouffement ! Retour à la terrasse : moustiques ! De nouveau la moustiquaire : suffocation ! De l'un à l'autre, la nuit passait.<sup>118</sup>*

<sup>116</sup> Monfreid (Henry de.) - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 20.

<sup>117</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936 p. 236.

<sup>118</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 119.

Et puis il y a aussi les animaux liés à la présence de la mer qui jouent un grand rôle dans l'imagerie populaire occidentale lorsqu'il s'agit d'évoquer les régions côtières. Les coquillages inoffensifs mettent de la gaieté à une ambiance monotone et vous chatouille longuement que cela finit par devenir un supplice. Albert Londres parle « des Bernard-l'ermite ».

*De temps en temps, la nuit, on passe la ligne de chemin de fer et l'on va s'asseoir au bord du golfe d'Aden. Soudain on s'aperçoit que la plage remue. Un bruit, rappelant de très près celui de deux squelettes en exhibition de boxe, monte, s'accroît, s'impose. Des coquillages dansent au clair de la lune ! Ce sont des bernard-l'ermite ! Ces crustacés à cinq pattes ne peuvent rencontrer une coquille sans l'occuper aussitôt. Petits, moyens, gros, tous ont trouvé maison à leur taille. Ils grouillent, s'entrechoquent, donnent l'assaut à vos semelles. C'est terrifiant ! On finit par appeler au secours.<sup>119</sup>*

Monfreid parle aussi des crabes mais cette fois-ci il désigne les « holothuries » et le cri d'oiseaux.

*A notre passage, de gros crabes bruns courent sur les troncs tordus et se laissent choir dans l'eau noire, avec un floc lourd. Des bruits étranges, comme de petits claquements, sortent des trous d'ombre entre les arceaux des racines aériennes : c'est le mystérieux travail des holothuries creusant le sable humide aux heures où la mer se retire.*

*A un détour, une sorte de clairière, comme un miroir d'eau, se découvre brusquement et une bande d'aigrettes blanches s'envole dans un grand bruit d'ailes et de cris stridents.<sup>120</sup>*

Mais ce sont les animaux de la brousse qui vont le plus dominer les productions écrites constituant notre corpus. Il y a ceux qui sont classés parmi les plus agréables (par opposition aux animaux sinistres évoqués longuement auparavant) mais eux ne jouent réellement aucun rôle dans les récits et pourtant ils font acte de présence. Ce sont les chameaux, les singes et les chiens. Alors comment ces animaux nous sont-ils présentés?

<sup>119</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 120.

<sup>120</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 18.

Commençons d'abord par le chameau. Monfreid révèle des vertus jamais soupçonnés du chameau : sa bave peut servir de mousse à raser. Il propose même une mousse à raser « à la bave de chameau ».

*La première précaution était de couper ma barbe. J'affûtai mon couteau sur le cuir de mes bottes, profondément soulagé de n'avoir à m'en servir que pour trancher le poil de mon menton. N'ayant pas de savon, un des Arabes me conseilla la bave de chameau, et lui-même, sans façon, me barbouilla la figure avec ces mucosités peu appétissantes que ces bêtes acariâtres font gargouiller et rejettent en ouvrant leurs gueules aux longues dents verdâtres...*

*Je dois avouer que cette matière lubrifie assez bien et permet au rasoir de passer sans trop de douleur. J'ai beaucoup pensé à M. Gibbs pendant cette opération et à toutes les spécialités dont usent nos élégants. Peut-être y en aurait-il une à la bave de chameau !... En tout cas, je donne la recette et je rends hommage à ce sobre animal plein de ressources insoupçonnées.<sup>121</sup>*

Le deuxième animal qui suscite notre intérêt est le singe. Il n'apparaît presque jamais dans les écrits étudiés mais il reste symbolisé par l'être humain et en la personne du boy. En effet, le singe devient un élément de comparaison dans la prose coloniale. L'indigène primitif qui ne comprend pas certains traits du modernisme se montre maladroit et gauche suscitant le rire et devient comique. Un indigène qui imite à la manière d'un singe l'Européen est perçu malgré son effort d'intégration ou d'assimilation comme un élément provoquant le rire moqueur.

Le chien, quant à lui, il représente la fidélité et l'attachement par sa soumission, son obéissance aveugle. Dans nos écrits, c'est l'image du boy qui va le plus correspondre au chien.

*Le capitaine, un vieil Écossais revêché, nous prévint qu'il n'y avait à son bord ni cabines, ni nourriture pour nous. Mais nous avons nos couvertures de caravanes, notre cuisinier Omar, fidèle, amusant et vif comme un jeune caniche, notre boy interprète Ibrahim ; nous achetâmes des provisions et, vivant sur le pont au milieu des pèlerins de blancs vêtus, de l'équipage hindou et des insectes de toutes sortes,*

<sup>121</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 149.

*nous fîmes une traversée plus instructive qu'elle ne l'eût été sur un paquebot normal.*<sup>122</sup>

On demande au boy d'obéir sans chercher à comprendre. Il est « fidèle, amusant et vif comme un caniche » nous dit Kessel. Cette comparaison suffit et illustre notre assimilation. Mais cette image du boy a déjà été évoquée auparavant dans l'analyse du couple maître/serviteur : attachement, fidélité, soumission et dévouement.

Toutefois, certains voyageurs insistent quand même sur une autre catégorie animale qui fait plaisir à l'œil du lecteur : les oiseaux, en excluant biens sûr les charognards. Les frères Tharaud nous font pénétrer dans le « pays des oiseaux merveilleux ».

*On est ici au pays des oiseaux merveilleux, aigrettes, marabouts, toucans, merles blancs, merles tricolores, cent autres espèces dont j'ai vu l'étincelant plumage et dont je ne saurai jamais les noms. Rien de plus beau que ces ailes diaprées glissant vivement sous les branches, et leurs éclairs fulgurants qui jettent l'éclat du paradis dans cet enfer d'ennui.*<sup>123</sup>

Les animaux comme le casque et le soleil revendiquent tous la présence de l'Afrique et déterminent les différentes visions de tous ceux qui ont écrit sur cette partie du monde. Et quels que soient les conditions et les modes de vie, comme Monfreid l'avait évoqué auparavant, les frères reconnaissent qu'on finit par s'y habituer. C'est même la certitude « d'être plongé dans une vie qui n'a rien à voir avec celle que je mène d'ordinaire » nous dit l'auteur du *Passant d'Ethiopie*.

*La nuit, les hyènes ne me réveillent plus : je me suis fait à elles, comme je me suis fait aux lépreux ; et si je les entends encore, elles ne sont plus pour moi que le vague rappel agréable d'être plongé dans une vie qui n'a rien à voir avec celle que je mène d'ordinaire.*<sup>124</sup>

<sup>122</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 163.

<sup>123</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 73.

<sup>124</sup> Idem, p. 199.

Mais il reste un autre élément qui cautionne encore plus l'authenticité de ceux qui veulent se revendiquer des grands qui ont contribué à la création du mythe de l'Afrique. Cet élément c'est le vocabulaire de l'Ailleurs, de ce monde qui a tant bouleversé l'attente du public. Le vocabulaire est une teinte de l'Autre mais aussi la preuve de tous les propos évoqués dans les récits.

#### 4. Le vocabulaire

Dans les œuvres qui composent notre corpus, le vocabulaire a une place prédominante. En effet, la présentation de tableaux exotiques riches en couleurs, d'images symboliques, de figures métaphoriques nécessite un vocabulaire spécifique.

Les écrivains doivent convaincre les lecteurs que leur expérience relatée est authentique, et dans cette tentative de persuasion ils doivent faire émerger dans leurs récits des mots appartenant au monde indigène suscitant ainsi une forte impression sur leurs lecteurs. Le vocabulaire de l'Autre devient alors un des moyens les plus efficaces pour mieux dépayser et pour mieux traduire la couleur locale.

Le choix d'un vocabulaire référant à un autre monde, à un monde différent, à une culture totalement inconnue et renvoyant à une psychologie qui n'a rien de commun avec les schémas de la pensée occidentale, donne une forte note exotique aux écrits. Il sert aussi, et c'est le but principal des écrivains, à témoigner sur leurs connaissances du monde observé. Cela lui permet également de mieux faire pénétrer le lecteur dans les méandres de la psychologie autochtone. Nous distinguerons un lexique abondant et varié illustrant plusieurs domaines : les lieux, les groupes ethniques, les objets usuels, l'administration, le commerce, les expressions dialectales, la religion, la tenue vestimentaire, Nous allons commencer par répertorier les noms des lieux car l'exotisme commence d'abord par le changement de lieux. Certains

de ses mots sont expliqués dans le *Dictionnaire historique afar (1288-1982)* de Didier Morin.<sup>125</sup>

▪ **Les noms des lieux :**

Pour le Yémen, nous avons les villes côtières :

Paul Nizan localise « Zibit » (ou Zabid dans la prononciation actuelle) en ayant recours à Samson :

*Samson, dans sa géographie, en 1683, écrit de beaux contes : « Zibit, près de l'extrémité de la mer Rouge est belle, bien bâtie, riche et d'un grand négoce en drogues, épiceries et parfums ».*<sup>126</sup>

Mais c'est surtout chez Monfreid que les noms de lieux permettent un voyage dans la Corne d'Afrique du Yémen à Djibouti.

*Bab el-Mandeb,<sup>127</sup> Cheik-Saïd,<sup>128</sup> Moka,<sup>129</sup> Doubaba,<sup>130</sup> et <sup>131</sup>L'île Omma-namous (mère des moustiques),<sup>132</sup> Kauka<sup>133</sup>, Haïs,<sup>134</sup> Dahlak, l'île des perles,<sup>135</sup> Bender Djedid : ville nouvelle,<sup>136</sup>, Hodeïdah<sup>137</sup>, Tehama, Bet-el-Faki, Sanaa<sup>138</sup> Aden<sup>139</sup>*

Pour l'Éthiopie, c'est surtout les villes côtières qui constituent maintenant l'Érythrée mais aussi l'intérieur du pays:

<sup>125</sup> Morin (Didier.) – *Dictionnaire historique afar (1288-1982)*- Paris : Karthala ; 2004.

<sup>126</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 1932, p. 106.

<sup>127</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 19.

<sup>128</sup> Idem, p. 19.

<sup>129</sup> Idem, p. 26.

<sup>130</sup> Idem, p. 73.

<sup>131</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 66.

<sup>132</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 76.

<sup>133</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 217.

<sup>134</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 232.

<sup>135</sup> Idem, p. 81.

<sup>136</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 57.

<sup>137</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 130.

<sup>138</sup> Idem, p.159.

<sup>139</sup> Nizan (Paul.) - *Aden Arabie*- Paris : Maspero; 1960, 1932, p.1

*Massaouah*<sup>140</sup>, *Asmara*<sup>141</sup>, *Addis-Abéba*<sup>142</sup> (*la Fleur nouvelle*), *Diré-Daoua*<sup>143</sup>, *Harrar*<sup>144</sup>, *Haoussa*<sup>145</sup>, *Assab*<sup>146</sup>

Pour Djibouti c'est :

*Tadjoura*<sup>147</sup> et <sup>148</sup> *Le Mont Gudda*<sup>149</sup>, *Obock*<sup>150</sup>, *Les Monts Mabla*, *Le Lac Assal*, *Dekkel*, *Gubbet Kharab*<sup>151</sup>, *Abaitou*, *Galamo*, *Saggadera*, *Nehellé*<sup>152</sup>

*Magala*<sup>153</sup> et <sup>154</sup> : nom somali et afar désignant la ville.

*Hafa*<sup>155</sup> : village.

*Toucoule* :<sup>156</sup> paillote abyssine.

*Zériba*<sup>157</sup> et <sup>158</sup> : clôture fait de branches mortes mais épineuses.

#### ▪ Les noms des groupes sociaux

Les Somalis : *Issas*<sup>159</sup>, *Issaks*<sup>160</sup>, *Somali*<sup>161</sup>

<sup>140</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 67.

<sup>141</sup> Idem, p. 77.

<sup>142</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 79.

<sup>143</sup> Idem, p. 152.

<sup>144</sup> Idem, p. 156.

<sup>145</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 97.

<sup>146</sup> Idem, p. 119.

<sup>147</sup> Idem, p. 73.

<sup>148</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 235.

<sup>149</sup> Idem, p. 233.

<sup>150</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 42.

<sup>151</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 97.

<sup>152</sup> Idem, p. 102.

<sup>153</sup> Idem, p. 158.

<sup>154</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 39.

<sup>155</sup> Idem, p. 202.

<sup>156</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p. 99.

<sup>157</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 143.

<sup>158</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 11.

<sup>159</sup> Idem , p. 45.

<sup>160</sup> Idem, p. 235.

<sup>161</sup> Monfreid (Henry de.) - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 26.

Les Afars : *Les Danakil*<sup>162</sup>, *Afar*<sup>163</sup>

Les Arabes : *Arabes zaranigs*<sup>164</sup>, *Arabes Hakmis*, *La Reine de Saba ou Bilqis*<sup>165</sup> ou encore ; *Balqis est comparée à Cléopâtre*<sup>166</sup>

Les Ethiopiens : *Abech*<sup>167</sup> : (note de bas de page : en arabe veut dire étranger. Cette appellation remonte au temps de l'invasion éthiopienne du Yémen vers le Vème siècle et de là vient le nom « Abyssin ».), *Les Chankallas*<sup>168</sup>, *Le Warsangali: tribu guerrière des environs du Cap Gardafui*<sup>169</sup>, *La Reine de Saba (Bilqis pour les Yéménites ou Makéda pour les Ethiopiens)*<sup>170</sup> ou encore ; *Balqis est comparée à Cléopâtre.*<sup>171</sup>, *Gallas, Ouallomos, Gouragués, Sidhamos*<sup>172</sup>, *les Coutous*<sup>173</sup>

Les Européens :

*Sultan el Bahar (roi de la mer)*<sup>174</sup> ou <sup>175</sup>( Il s'agit de Henry de Monfreid qui avait également un nom musulman : Abd el Haï.), les Anglais l'ont surnommé « le loup des Mers ».<sup>176</sup>

*Naserani (Nazaréen)*<sup>177</sup>, *Frenjis*<sup>178</sup>, <sup>179</sup> *Kawaga (représentant d'un Européen)*, (cf.<sup>180</sup>, <sup>181</sup>) : tous ces mots désignent l'Européen.

<sup>162</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 69.

<sup>163</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 143.

<sup>164</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 28.

<sup>165</sup> Malraux (André.) - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p. 104.

<sup>166</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 97.

<sup>167</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 87.

<sup>168</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 170.

<sup>169</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 68.

<sup>170</sup> Malraux (André.) - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993, p. 104.

<sup>171</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 97.

<sup>172</sup> Tharaud (J.J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936, p. 143.

<sup>173</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 34.

<sup>174</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 113.

<sup>175</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 213.

<sup>176</sup> Idem, p. 20.

<sup>177</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 211.

*Madamas* :<sup>182</sup> femmes blanches.

▪ **Les objets usuels du quotidien**

*La tanika* <sup>183</sup> : sorte de bidon ou de seau. (cf. <sup>184</sup> et <sup>185</sup> et <sup>186</sup>)

*Les moucharabiehs* <sup>187</sup> : des fenêtres en forme de grilles servant aux femmes arabes de regarder l'extérieur sans se faire voir.

*Tafi* <sup>188</sup> : la paille qui sert à confectionner des paniers par exemple ou des nattes.

*Djembia* <sup>189</sup> et <sup>190</sup> : le poignard courbé que porte les yéménites.

*Angareb* <sup>191</sup> ( <sup>192</sup>, <sup>193</sup>, <sup>194</sup>, <sup>195</sup>, <sup>196</sup>) : petit lit en bois.

*Courbache* <sup>197</sup> : le fouet.

*Guerba (peau de chevreau)* <sup>198</sup> : une outre pour conserver l'eau puisée du puits.

*Ouba*<sup>199</sup> :alebasse

*Kababa (plat en terre où cuit la boudena)*<sup>200</sup> : plat en terre.

<sup>178</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 81.

<sup>179</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 240.

<sup>180</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 87.

<sup>181</sup> Kessel (Joseph.) - *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p.123.

<sup>182</sup> Monfreid (Henry de.) - *La croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 197.

<sup>183</sup> Idem, p. 22.

<sup>184</sup> Monfreid (Henry de.) - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 86.

<sup>185</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 73.

<sup>186</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1931, p. 69.

<sup>187</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 27.

<sup>188</sup> Monfreid (Henry de.) - *Idem*, p. 49.

<sup>189</sup> Monfreid (Henry de.) - *Idem*, p. 59.

<sup>190</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p.32.

<sup>191</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 124.

<sup>192</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 52.

<sup>193</sup> Monfreid (Henry de.) - *Aventures de mer*- Paris : Grasset ; 1932, p. 17.

<sup>194</sup> Kessel (Joseph.) - *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 135.

<sup>195</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 202.

<sup>196</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 58.

<sup>197</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 31.

<sup>198</sup> Idem, p. 99.

<sup>199</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 33.

*Le handoul* :<sup>201</sup> sorte de hamac.

*Médaha* <sup>202</sup>, <sup>203</sup> : le narghilé ou pipe à eau.

*La harba (la lance)* <sup>204</sup> : la lance.

*Fanous (lampe-tempête)* <sup>205</sup> : la lampe-tempête

*Moufa* <sup>206</sup> : four traditionnel.

*Hatab* <sup>207</sup> : le fagot.

*La mourailla* <sup>208</sup> : le miroir.

Les spécificités vestimentaires ne sont pas négligées non plus ainsi que les produits de toilette.

#### ▪ Les spécificités vestimentaires

*Fouta*<sup>209</sup> : pagne porté par les hommes.

*Chama* <sup>210</sup> : sorte d'écharpe que porte les indigènes hommes.

*Tarbouche* <sup>211</sup> : chapeau porté par les dignitaires turcs.

*Maklama* <sup>212</sup> : foulard.

*Goguera (jupe plissée)* <sup>213</sup> : jupe plissée.

<sup>200</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 205.

<sup>201</sup> Idem, p. 242.

<sup>202</sup> Idem, p. 116.

<sup>203</sup> Monfreid (Henry de.) - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 124.

<sup>204</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 72.

<sup>205</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » dirigée par Francis Lacassin ; 1984, p. 55.

<sup>206</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 108.

<sup>207</sup> Monfreid (Henry de.) - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 97.

<sup>208</sup> Idem, p. 194.

<sup>209</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 82.

<sup>210</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 145.

<sup>211</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 19.

<sup>212</sup> idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 96.

<sup>213</sup> Idem, p. 93.

*Taube (fouta)*<sup>214</sup> : pagne noué autour des reins utilisé par les indigènes.

*Orod* :<sup>215</sup> masque de beauté pour femme de couleur jaunâtre.

*Boukour* :<sup>216</sup> encens.

#### ▪ Le lexique de l'administration

*Askaris*<sup>217</sup> et<sup>218</sup> : soldat.

*Wali*<sup>219</sup> : gouverneur.

*Corani*<sup>220</sup> : lettré

*Nagadis*<sup>221</sup> : conducteur de caravane.

*Le dagna*<sup>222</sup> : juge éthiopien.

*Un bassas*<sup>223</sup> : un espion.

*Okil*<sup>224</sup> : un secrétaire.

*Bando*<sup>225</sup> : couvre-feu.

#### ▪ Le lexique du commerce

*Kam*<sup>226</sup> : Combien ?

<sup>214</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 184.

<sup>215</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 135.

<sup>216</sup> Monfreid (Henry de.) - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 90.

<sup>217</sup> Idem, p. 26.

<sup>218</sup> Monfreid (Henry de.) - *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 93.

<sup>219</sup> Idem - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 29.

<sup>220</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 115.

<sup>221</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 116.

<sup>222</sup> Idem, p. 187.

<sup>223</sup> Idem, p. 169.

<sup>224</sup> Kessel (Joseph.) - *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 134.

<sup>225</sup> Idem, p. 158.

<sup>226</sup> Idem, p. 84.

*Dourah*<sup>227, 228</sup> : le sorgho.

*Daoua*<sup>229</sup> : médicament.

*Doukakin*<sup>230</sup> : boutiques.

*Le kat*<sup>231, 232, 233, 234, 235, 236</sup> : retenons les définitions de Kessel et de Monfreid.

Kessel :

*Ainsi s'appelle une plante stupéfiante dont tout le monde, depuis l'imam et les princes jusqu'au plus pauvre paysan, use au Yémen.*

*Mahomet, dans sa haute sagesse, n'avait point prévu cette étrange drogue qui pousse abondamment en Arabie Heureuse.*

*C'est elle qui anémie le travail du peuple, qui assoupit la vigilance des guerriers, qui fait à tous les hommes de la ville, dès que les heures humides de l'après-midi commencent à couler avec une épuisante lenteur, les yeux vagues et calmes et profonds, cernés de meurtrissures bleues.*

Monfreid (*Les derniers jours de l'Arabie heureuse*):

*Le kat n'est connu qu'au Yémen, dont il est originaire, et dans la province du Harrar, en Ethiopie, où il a été importé par les Arabes, il y a environ un siècle.*

*En thérapeutique, cette plante serait susceptible de rendre de grands services, mais elle n'a été malheureusement étudiée qu'à l'état sec, ce qui modifie profondément ses propriétés.*

*Dallal*<sup>237</sup> : courtier.

*Le bakchiche*<sup>238, 239, 240, 241</sup> : récompense.

<sup>227</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 25.

<sup>228</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 86.

<sup>229</sup> Idem, p. 45.

<sup>230</sup> Idem, p. 67.

<sup>231</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 116.

<sup>232</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 137.

<sup>233</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p. 121.

<sup>234</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935, p. 72.

<sup>235</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 32.

<sup>236</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1931, p. 69.

<sup>237</sup> Idem, p. 19.

<sup>238</sup> Idem, p. 32.

<sup>239</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 100.

*Kecher*<sup>242</sup> : infusion en écorce de café.

*Neggadi*<sup>243</sup> : marchand.

*Doma*<sup>244</sup> : vin de palme.

#### ▪ Le lexique religieux

*Les Raka*<sup>245</sup> : les prosternations.

*La Fatha*<sup>246</sup> : la sourate constituant le Coran qu'on traduit par l'ouverture.

*Le Zar*<sup>247</sup> : cérémonie religieuse qui consiste à exorciser.

*Hakim*<sup>248</sup> : sage !

*Al allah...*<sup>249</sup> : à la volonté de Dieu.

*Namous*<sup>250</sup> : honneur.

*Ya allah*<sup>251</sup> : Mon Dieu !

*Bism illah*<sup>252</sup> : au nom de Dieu.

*Mektoub*<sup>253</sup> : c'est écrit.

*Habibi ia rasoul Allah*<sup>254</sup> : ô Prophète, envoyé de Dieu !

<sup>240</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 43.

<sup>241</sup> Monfreid (Henry de.) - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 156.

<sup>242</sup> Idem – *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 81.

<sup>243</sup> Armandy (A.) - *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 168.

<sup>244</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 48.

<sup>245</sup> Idem - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 112.

<sup>246</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 28.

<sup>247</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 31.

<sup>248</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 135.

<sup>249</sup> Idem, p. 106.

<sup>250</sup> Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 212.

<sup>251</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 179.

<sup>252</sup> Idem, p. 194.

<sup>253</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 39.

<sup>254</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 82.

*Anta chétion !...<sup>255</sup> chaïtane<sup>256</sup> sheïtan<sup>257</sup> ou Effrits<sup>258</sup>* : tu es un diable. La transcription varie d'un écrivain à un autre selon la prononciation.

*Djinns<sup>259</sup>,<sup>260</sup>,<sup>261</sup>* : Les diables.

#### ▪ Les chants

Ou encore des chants. Mais l'écrivain qui s'est révélé le spécialiste de la littérature orale est Edouard Duchenet dans son livre intitulé *Histoires Somalies*. Les chansons qu'on retrouve dans nos écrits sont soit en Afar, soit en Arabe.

Chant afar :

*Guénieh odeissi*  
*Adari godo guenieh.* (Ida Treat traduit : « Je conduis le troupeau sur la route d'Harrar ».)

Chant arabe : les marins chantent pour se stimuler au travail.

*Aïa, Bent'al Berbera*  
*Benat'al Berbera ;*  
*Reh chamalo*  
*Reh halbar<sup>262</sup>*

*Chants (Hès) :<sup>263</sup>,<sup>264</sup>,<sup>265</sup>,<sup>266</sup>* : chanson en Somali

<sup>255</sup> Idem, p. 162.

<sup>256</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p.155.

<sup>257</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 11.

<sup>258</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 205.

<sup>259</sup> Idem – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 45.

<sup>260</sup> Idem - *la poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 57.

<sup>261</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 85.

<sup>262</sup> Idem, p. 192.

<sup>263</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 162.

<sup>264</sup> Idem, p. 212.

<sup>265</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 86.

<sup>266</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 48.

- **Les insultes**

*Nâl bouk*<sup>267</sup> : Que ton père soit maudit !

*Sakranim*<sup>268</sup> : Les ivrognes.

*Magnoun*<sup>269</sup> : fou !

*La chermout*<sup>270</sup> : femme publique ou prostituée.

*Meskins*<sup>271</sup> : pauvres.

*Djaria nel melbach*<sup>272</sup> : servante pour le ménage.

*Djaria nel sarir*<sup>273</sup> : servante pour le lit.

*Bédoui*<sup>274</sup> : bédouin.

*Le plus kachim des kavagas*<sup>275</sup> : le plus naïf des Européens.

- **Les animaux**

*La Ouaraba, ouarabéssa*<sup>276</sup> : l'hyène

(Le premier nom est arabe, le second est « afarisé »).

- **Les expressions dialectales**

<sup>267</sup> Armandy (André.) - *La voie sans disque*- Paris : Lemerre ; 1931, p. 126.

<sup>268</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 48.

<sup>269</sup> Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 54.

<sup>270</sup> Idem, p. 125.

<sup>271</sup> Idem, p. 124.

<sup>272</sup> Idem, p. 109.

<sup>273</sup> Idem, p. 109.

<sup>274</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 103.

<sup>275</sup> Monfreid (Henry de.) - *la croisière du haschisch*- Paris : Grasset ; 1933, p. 171.

<sup>276</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 23.

Les expressions dialectales, les tournures de phrases populaires, les interjections, les onomatopées renvoient à une catégorie sociale bien déterminée ; celle de l'indigène.

Par ailleurs, l'auteur se démarque des autres écrivains par l'utilisation fréquente d'expressions dialectales.

*Min anta* : une note de bas de page indique<sup>277</sup> : qui es-tu ? ou qui va là ?

*Min*<sup>278</sup> : qui ?

*Arde y ban*<sup>279</sup> : on voit de la terre.

*Illa fat mat*<sup>280</sup> : ce qui est passé est mort.

*Ouafi*<sup>281</sup> : il est mort

*Ya mal*<sup>282</sup> : ô fortune !

*Sobah el-rheir*<sup>283</sup> : bonjour

*Dabi dabi*<sup>284</sup> : une gazelle, une gazelle !

*Boukra*<sup>285</sup> : demain.

*Karman*<sup>286</sup> : envie.

*Kalas*<sup>287</sup> : c'est fini !

*Nocib*<sup>288</sup> : la chance!

*Tamam*<sup>289</sup> : parfait !

*Chebbana*<sup>290</sup> : rassasié.

<sup>277</sup> Idem, p. 22.

<sup>278</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 70.

<sup>279</sup> Idem, p. 41.

<sup>280</sup> Idem, p. 128.

<sup>281</sup> Idem, p. 125.

<sup>282</sup> Idem, p. 47.

<sup>283</sup> Idem, p. 160.

<sup>284</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 58.

<sup>285</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 176.

<sup>286</sup> Idem, p. 50.

<sup>287</sup> Idem, p. 99.

<sup>288</sup> Idem, p. 106.

<sup>289</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 149.

<sup>290</sup> Monfreid (Henry de.) - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 65.

*Tareg ! Tareg !*<sup>291</sup> : place ! place !

*Mafish*<sup>292</sup> : rien.

#### ▪ Le lexique de la mer

Il s'agit de parler local pour rester plus près de la réalité et pour assaisonner le récit semble être la devise des écrivains qui font l'objet de notre étude. Le champ lexical de la mer joue également un grand rôle.

*Down*<sup>293</sup> : bateau en afar.

*Le houri*<sup>294</sup> et<sup>295</sup> : une pirogue.

*Boutre*<sup>296</sup>, *Sambouc*<sup>297</sup> : c'est le bateau yéménite construit à partir du bois.

*Un zaroug*<sup>298</sup> : barque légère connue pour sa rapidité et souvent utilisé par les pirates ou les marchands d'esclaves.

*Achmour !*<sup>299</sup> : mets à la voile !

*Le bilbil*<sup>300</sup> et<sup>301</sup> ou *Loul*<sup>302</sup> ou *Sadafs*<sup>303</sup> et<sup>304</sup> : Les perles.

*Le Sahala*<sup>305</sup> : nom de bateau.

<sup>291</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters » ; 1984, p. 133.

<sup>292</sup> Idem, p. 211.

<sup>293</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaiïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 21.

<sup>294</sup> Idem, p. 35.

<sup>295</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 56.

<sup>296</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 13.

<sup>297</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 217.

<sup>298</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 21.

<sup>299</sup> Idem, p. 167.

<sup>300</sup> Idem, p. 51.

<sup>301</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 85.

<sup>302</sup> Idem, p. 151.

<sup>303</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 16.

<sup>304</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 85.

<sup>305</sup> Monfreid (Henry de.) – *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 17.

*Le khamsin*<sup>306</sup> *et*<sup>307</sup> : vent de sable chaud et sec soufflant sur la Corne d'Afrique en juillet et août.

*Le poisson arabi*<sup>308</sup> : le mulot.

*Toboguelés*<sup>309</sup> : mot somali désignant une sorte de mangoustes.

*Serinj*<sup>310, 311</sup>, *Rouban*<sup>312, 313</sup>, *Nacouda*<sup>314, 315, 316</sup> : pilote.

*Kawassin*<sup>317</sup> : plongeurs

*Le terra* : note de bas de page (*Sorte d'oiseau de mer qui se pose la nuit sur l'arrière des navires et que les indigènes disent être l'incarnation de l'âme errante d'un noyé.*)<sup>318</sup>

*Sangar* : deux navires qui vont « Sangar » quand ils naviguent de conserve. Ils ne doivent jamais se perdre de vue et sont obligés de se porter secours en toute circonstance.<sup>319</sup>

*Omer el Bahar* : littéralement « commandeur de la mer ». C'est celui qui perçoit les taxes de mouillage et vise les permis de navigation.<sup>320</sup>

*Fat-el-Rahman*<sup>321</sup> : nom de bateau.

*Derak*<sup>322</sup> : le mérout

<sup>306</sup> Idem, p. 37.

<sup>307</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 107.

<sup>308</sup> Idem, p. 28.

<sup>309</sup> Monfreid (Henry de.) - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935, p. 133.

<sup>310</sup> Idem - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 50.

<sup>311</sup> Idem - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 27.

<sup>312</sup> Idem - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 67.

<sup>313</sup> Idem - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 27.

<sup>314</sup> Idem - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 50.

<sup>315</sup> Idem - *La poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 27.

<sup>316</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 42.

<sup>317</sup> Monfreid (Henry de.) - *Les secrets de la Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1932, p. 67.

<sup>318</sup> Idem, p. 130.

<sup>319</sup> Idem, p. 161.

<sup>320</sup> Idem - *Aventures de mer*- Paris: Grasset ; 1932, p. 25.

<sup>321</sup> Idem, p. 33.

*Altaïr*<sup>323</sup> : nom de bateau.

*Maya*<sup>324</sup> : l'eau.

*Sifa*<sup>325</sup> : huile de poisson pour calfater et enduire les navires.

*Chati*<sup>326</sup> : plage.

La saison de pêche : *amieneh, rhanchiyah, rôss, radda, r'deidah.*<sup>327</sup>

Les poissons : (*abou seyaf, lor-ma, your-your*<sup>328</sup>), (*Les rhecs, la sftam, les radifs, les tabahs, les aghiars*<sup>329</sup>).

Nous avons là l'adoption d'une nouvelle technique qui apporte du nouveau par rapport aux récits qui ont précédé. Et la référence à ce langage parlé est souvent une imitation déformante de la langue de l'indigène et cela contribue encore à mieux marquer la particularité socio-linguistique de l'Autre. Un Autre qui a servi à tous ces écrivains de s'exprimer et d'occuper une place plus ou moins notoire au sein de la société française avec des récits d'aventures qui vont inciter certains à prendre le large et d'autres à rêver tout en restant sur place. Des écrivains qui ont marqué la littérature française à travers des techniques qui favorisent l'exotisme.

Une similitude s'observe chez l'ensemble des écrivains dans l'utilisation fréquente de mots appartenant au langage autochtone courant. Traduits ou expliqués en note, ils servent à mettre une note d'exotisme dans le texte. Un tableau récapitulatif du vocabulaire présenté là-haut pourrait être évocateur :

<sup>322</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 116.

<sup>323</sup> Monfreid (Henry de.) - *la poursuite du Kaïpan*- Paris : Grasset ; 1934, p. 11.

<sup>324</sup> Idem, p. 24.

<sup>325</sup> Idem, p. 58.

<sup>326</sup> Londres (Albert.) - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 174.

<sup>327</sup> Idem, p. 169.

<sup>328</sup> Idem, p. 170.

<sup>329</sup> Idem, p. 178.



|    | Vocabulaire              | Somali | Afar | Arabe | Ethiopien |
|----|--------------------------|--------|------|-------|-----------|
| 1  | Abech                    |        |      | X     |           |
| 2  | Abou seyaf               |        |      | X     |           |
| 3  | Achmour                  |        |      | X     |           |
| 4  | Afars                    |        | X    |       |           |
| 5  | Aghiars                  |        |      | X     |           |
| 6  | Al Allah                 |        |      | X     |           |
| 7  | Altair                   |        |      | X     |           |
| 8  | Amieneh                  |        |      | X     |           |
| 9  | Angareb                  |        |      | X     |           |
| 10 | Anta chaïtane            |        |      | X     |           |
| 11 | Arabi (le poisson)       |        |      | X     |           |
| 12 | Arde y ban               |        |      | X     |           |
| 13 | Askaris                  |        |      | X     |           |
| 14 | Asmara                   |        |      |       | X         |
| 15 | Bab el Mandeb            |        |      | X     |           |
| 16 | Bakchiche                |        |      | X     |           |
| 17 | Bando                    |        |      | X     |           |
| 18 | Bassas                   |        |      | X     |           |
| 19 | Bédoui                   |        |      | X     |           |
| 20 | Bender Djedid            |        |      | X     |           |
| 21 | Bilbil                   |        |      | X     |           |
| 22 | Bilqis                   |        |      | X     |           |
| 23 | Bism illah               |        |      | X     |           |
| 24 | Boukour                  |        |      | X     |           |
| 25 | Boukra                   |        |      | X     |           |
| 26 | Boutre                   |        |      | X     |           |
| 27 | Chama                    |        |      |       | X         |
| 28 | Chankallas               |        |      |       | X         |
| 29 | Chati                    |        |      | X     |           |
| 30 | Chebbana                 |        |      | X     |           |
| 31 | Cheik Saïd               |        |      | X     |           |
| 32 | Chermout                 |        |      | X     |           |
| 33 | Corani                   |        |      | X     |           |
| 34 | Courbache                |        |      | X     |           |
| 35 | coutou                   |        |      |       | X         |
| 36 | Dabi, Dabi               |        |      | X     |           |
| 37 | Dagna                    |        |      |       | X         |
| 38 | Dahlak, l'île des perles |        |      | X     |           |
| 39 | Dallal                   |        |      | X     |           |
| 40 | Danakils                 |        | X    |       |           |
| 41 | Daoua                    |        |      | X     |           |
| 42 | Derak                    |        |      | X     |           |
| 43 | Djaria nel melbach       |        |      | X     |           |
| 44 | Djaria nel sarir         |        |      | X     |           |
| 45 | Djembia                  |        |      | X     |           |
| 46 | Djinns                   |        |      | X     |           |
| 47 | Doma                     |        | X    | X     |           |
| 48 | Doubaba                  |        |      | X     |           |
| 49 | Doukakin                 |        |      | X     |           |
| 50 | Dourah                   | X      | X    | X     | X         |
| 51 | Down                     |        | X    |       |           |
| 52 | Fanous                   |        |      | X     |           |
| 53 | Fat el rahman            |        |      | X     |           |
| 54 | Fatha                    |        |      | X     |           |
| 55 | Fouta                    | X      | X    | X     |           |

|     |                         |   |   |   |   |
|-----|-------------------------|---|---|---|---|
| 56  | Frenjis                 |   |   | X |   |
| 57  | Gallas                  |   |   |   | X |
| 58  | Goguera                 |   |   | X |   |
| 59  | Gouragués               |   |   |   | X |
| 60  | Guerba                  |   |   | X |   |
| 61  | Habibi ia rassoul Allah |   |   | X |   |
| 62  | Hafa                    | X | X | X |   |
| 63  | Haïs                    |   |   | X |   |
| 64  | Hakim                   |   |   | X |   |
| 65  | Hakmis                  |   |   | X |   |
| 66  | Handoul                 |   |   | X |   |
| 67  | Harba                   |   |   | X |   |
| 68  | Hatab                   |   |   | X |   |
| 69  | Hès                     | X |   |   |   |
| 70  | Houri                   |   |   | X |   |
| 71  | Illa fat mat            |   |   | X |   |
| 72  | Issaks                  | X |   |   |   |
| 73  | Issas                   | X |   |   |   |
| 74  | Kababa                  |   |   |   | X |
| 75  | Kalas                   |   |   | X |   |
| 76  | Kam                     |   |   | X |   |
| 77  | Karman                  |   |   | X |   |
| 78  | Kat                     | X | X | X | X |
| 79  | Kauka                   |   |   | X |   |
| 80  | Kawaga                  |   |   | X |   |
| 81  | Kawassin                |   |   | X |   |
| 82  | Kecher                  |   |   | X |   |
| 83  | Khamsin                 |   |   | X |   |
| 84  | Lor-ma                  |   |   | X |   |
| 85  | Loul                    |   |   | X |   |
| 86  | Madamas                 | X | X | X | X |
| 87  | Mafish                  |   |   | X |   |
| 88  | Magala                  | X | X |   |   |
| 89  | Magnoun                 |   |   | X |   |
| 90  | Makeda                  |   |   |   | X |
| 91  | Maklama                 |   |   | X |   |
| 92  | Massaouah               |   |   |   | X |
| 93  | Maya                    |   |   | X |   |
| 94  | Médaha                  |   |   | X |   |
| 95  | Mektoub                 |   |   | X |   |
| 96  | Meskins                 |   |   | X |   |
| 97  | Min                     |   |   | X |   |
| 98  | Min anata               |   |   | X |   |
| 99  | Moka                    |   |   | X |   |
| 100 | Mont Gudda              |   | X |   |   |
| 101 | Moucharabieh            |   |   | X |   |
| 102 | Moufa                   |   |   | X |   |
| 103 | Mouraila                |   |   | X |   |
| 104 | Nacouda                 |   |   | X |   |
| 105 | Nagadis                 |   |   |   | X |
| 106 | Nâl bouk                |   |   | X |   |
| 107 | Namous                  |   |   | X |   |
| 108 | Naserani                |   |   | X |   |
| 109 | Nocib                   |   |   | X |   |
| 110 | Obock                   |   | X |   |   |
| 111 | Okil                    |   |   | X |   |
| 112 | Omma- Namous (L'île)    |   |   | X |   |
| 113 | Orod                    | X | X |   |   |

|              |                         |           |           |            |           |
|--------------|-------------------------|-----------|-----------|------------|-----------|
| 114          | Ouafi                   |           |           | X          |           |
| 115          | Ouallamos               |           |           |            | X         |
| 116          | Ouaraba                 |           |           |            |           |
| 117          | Ouba                    |           |           |            |           |
| 118          | Plus kachim des kawagas |           |           | X          |           |
| 119          | R'deidah                |           |           | X          |           |
| 120          | Radda                   |           |           | X          |           |
| 121          | Radifs                  |           |           | X          |           |
| 122          | Rakaa                   |           |           | X          |           |
| 123          | Rhanchiyah              |           |           | X          |           |
| 124          | Rhec                    |           |           | X          |           |
| 125          | Rôss                    |           |           | X          |           |
| 126          | Rouban                  |           |           | X          |           |
| 127          | Sadaf                   |           |           | X          |           |
| 128          | Sahala                  |           |           | X          |           |
| 129          | Sakranine               |           |           | X          |           |
| 130          | Sambouc                 |           |           | X          |           |
| 131          | Sangar                  |           |           | X          |           |
| 132          | Serinj                  |           |           | X          |           |
| 133          | Sftam                   |           |           | X          |           |
| 134          | sidhamos                |           |           |            | X         |
| 135          | Sifa                    |           |           | X          |           |
| 136          | Sobah el rheir          |           |           | X          |           |
| 137          | Somalis                 | X         |           |            |           |
| 138          | Sultan el Bahar         |           |           | X          |           |
| 139          | Tabahs                  |           |           | X          |           |
| 140          | Tadjourah               |           | X         |            |           |
| 141          | Tafi                    |           |           | X          |           |
| 142          | Tamam                   |           |           | X          |           |
| 143          | Tanika                  |           |           | X          |           |
| 144          | Tarbouche               |           |           | X          |           |
| 145          | Tareg                   |           |           | X          |           |
| 146          | Taube                   |           |           | X          |           |
| 147          | Toboguelés              | X         |           |            |           |
| 148          | Toucoule                | X         | X         |            |           |
| 149          | Wali                    |           |           | X          |           |
| 150          | Warsangalis             |           |           |            | X         |
| 151          | Ya Allah                |           |           | X          |           |
| 152          | Ya mal                  |           |           | X          |           |
| 153          | Your-your               |           |           | X          |           |
| 154          | Zabid                   |           |           | X          |           |
| 155          | Zar                     | X         | X         | X          |           |
| 156          | Zaranigs                |           |           | X          |           |
| 157          | Zaroug                  |           |           | X          |           |
| 158          | Zériba                  |           |           | X          |           |
| <b>TOTAL</b> |                         | <b>14</b> | <b>16</b> | <b>111</b> | <b>17</b> |

Ce tableau nous permet constater que ce sont les mots arabes qui constituent le plus grand nombre du lexique « exotique ». Ainsi, dans le choix du vocabulaire, on passe par l'intermédiaire de l'Arabe. Sur les **158** mots ou expressions relevées, **14** sont Somalis, **16** sont Afars, **17** sont éthiopiens et **111** mots sont Arabes.

Enfin ces références linguistiques peuvent être saisies, au même titre que la race, la religion comme des éléments de distanciation historico-culturelles accentuant les différences entre les deux sociétés et n'encourageant pas les rapprochements. En effet, les appellatifs spécifiques sont très souvent évoqués : on les retrouve très fréquemment à travers les ouvrages et désignent respectivement le Français et la Française ou l'étranger en règle générale. Ils tiennent à marquer une certaine distanciation entre les deux communautés.

L'emploi de cette technique (emploi de mots locaux), considérée par les auteurs comme un témoignage de leur connaissance profonde du monde observé, n'est pas particulièrement révélateur à nos yeux d'une approche authentique de la réalité observée. Le dernier des touristes épris de couleur locale et désirant s'informer sur ce qu'il observe pourrait obtenir ces notations élémentaires. Cependant ils manifestent une coloration locale et cela est suffisant pour caractériser une littérature de voyage et une société coloniale.

## C- Littérature de voyage et société coloniales

### 1. Les techniques narratives : paroles et détournement

Il est difficile de donner la définition d'une littérature de voyage dans la mesure où elle se situe dans un axe de jonction de plusieurs genres (autobiographie, carnet de route, reportage, mémoires, récits fictifs, etc.). Cependant, tous les ouvrages évoquent des thèmes similaires dans des perspectives semblables. La forme de la littérature de voyage est secondaire. Cette affirmation de Todorov illustre nos propos.

*La limite, d'un côté, est la science ; de l'autre, l'autobiographie ; le récit de voyage vit de l'interpénétration des deux.*<sup>330</sup>

La production écrite abondante, qui constitue notre corpus, nous a fourni une multitude d'images sur le regardé et le regardant à travers différents genres. Il s'agit de décrire avec plus ou moins de précision les us et coutumes des sociétés de l'Autre et si différentes de la leur. La définition de Daniel-Henri Pageaux illustre nos propos :

*Le texte imagologique sert à quelque chose dans et pour la société dont il est l'expression fugitive et parcellaire. C'est que l'image de l'Autre sert à écrire, à penser, à rêver autrement. En d'autres termes : à l'intérieur d'une société et d'une culture envisagées comme champs systématiques, l'écrivain écrit, choisit son discours sur l'Autre, parfois en contradiction totale avec la réalité politique du moment : la rêverie sur l'Autre devient un travail d'investissement symbolique continu. Si, au plan individuel, écrire sur l'Autre peut aboutir à s'autodéfinir, au plan collectif, dire l'Autre peut aussi servir les défoulements ou les compensations, justifier les mirages ou les fantasmes d'une société.*<sup>331</sup>  
(« De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », *Précis de littérature comparée*, p. 151)

<sup>330</sup> Todorov (Tzvetan). – *Les Morales de l'histoire*- Paris : Grasset, 1991 ; rééd. HachettePluriel, p. 133.

<sup>331</sup> Pageaux (Daniel-Henri). « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in Brunel (P.) et Chevrel (Y.) (dir), *Précis de littérature comparée*, Paris : PUF, 1989 ; p. 151.

Les voyageurs entrèrent donc en contact avec les indigènes et bénéficient ainsi de l'observation directe de certains aspects de la vie du regardé.

A travers les longues excursions à pied (Monfreid, Kessel, Ida treat), à dos d'animal (Armandy), en auto (Jumilhac, Paul Nizan), en train (Armandy, les frères Tharaud), en avion (Malraux) ou en bateau (Monfreid, Ida Treat, Albert Londres, Paul Nizan, Delvert, Jumilhac), chaque auteur se persuade avoir découvert le vrai visage et les profondeurs de ces contrées que constituent Djibouti, l'Ethiopie ou l'Arabie.

Chaque ouvrage permet de faire le tour de diverses questions. Dans tel endroit nous assistons à une scène quotidienne des regardants. Dans un quartier indigène, l'auteur nous transporte au centre des souks. Ailleurs l'écrivain nous fait aboutir au quartier réservé exclusivement aux plaisirs charnels.

D'autres passages nous font découvrir les traits cachés de la société regardée : le caractère et le tempérament du regardé ou de la regardée.

Les titres des écrits jouent également un rôle important dans l'imagerie et contribuent souvent à la représentation de l'Autre. Certains mots constituant les titres sont évocateurs comme par exemple : croisière, mer, sable, terres etc.

D'autres écrits constituent des guides touristiques de l'Ailleurs lointain afin d'attirer la curiosité du lecteur occidental.

La technique utilisée est celle de la description. Cela permet de présenter grâce à l'accumulation de matériaux d'observation et la composition des détails, le maximum d'informations sur les divers fonctionnements de la société du regardé.

Les écrivains présentent leurs écrits comme étant un ensemble vaste d'observations prises méticuleusement sur le champ, une fresque témoignant du dénuement et de la pauvreté de la société observée. Alors, seule une action civilisatrice, donc coloniale pourrait conduire vers le progrès de la civilisation. Cette action salvatrice devient alors justifiée et légitime.

Ce sont donc des voyages qui font pénétrer dans « l'intérieur » indigène et qui plongent profondément le lecteur dans la psychologie du regardé. Alors les petits détails et les actes qui caractérisent les défauts de l'Autre deviennent prétextes à généralisation. Le profil du regardé se dégage ainsi.

Seulement, quoique les ouvrages présentent une valeur documentaire certaine, ils recouvrent quand même une profusion de préjugés et d'idées reçues. En effet, les visites des auteurs voyageurs chez l'Autre ont toujours un cachet protocolaire puisqu'ils appartiennent à la race conquérante et dominante. Alors leurs témoignages peuvent ne pas être toujours concluantes car ceux qui les accueillent ne leur dévoilent que les aspects extérieurs de la vie collective comme les rapports sociaux, les cérémonies religieuses, les traditions. C'est déjà de la simulation car on sait que le voyageur va rapporter ce qu'il observe. Alors il demeure toujours une méfiance à l'égard du conquérant qui interdit de livrer les secrets profonds qui nouent le regardé lui-même.

De plus les écrits des écrivains voyageurs sont aussi fondés sur diverses informations recueillies çà et là, au cours de rencontres avec des membres de l'administration coloniale mais aussi des membres indigènes nouveaux ou encore des lectures précédentes ainsi que des rapports et études faits sur les mécanismes internes caractérisant la société indigène colonisée pour mieux les dominer et exploiter la colonie. La sincérité de ces sources ne fait pas souvent l'unanimité. Il est vrai que tous ces sources confèrent un caractère de reportage aux récits mais l'essentiel de la psychologie du colonisé est demeuré impénétrable : en traitant des questions qui semblent maîtrisées, les écrivains voyageurs n'ont pas toujours respecté leur contexte socio-culturel. Ainsi les informations qu'ils apportent deviennent pure abstraction et leur sens échappe au regardant non imprégné de la culture et de la philosophie animiste et surtout arabo-musulmane.

Ces écrits se considèrent aussi comme une interprétation désintéressée et une réflexion objective sur les mœurs et les coutumes de la société du regardé. Ils abordent divers thèmes socio-religieux traduisant des situations

concrètes, réelles et surtout inspirées essentiellement de la réalité. Ils ont ainsi une valeur de témoignage, de reportage qui cautionne la réalité.

Ces écrits se présentent alors comme des études, une analyse sociologique des diverses structures internes de la société du regardé et cela à travers une structure romanesque. Les écrits sont présentés soit comme des histoires vécues desquelles ils furent témoins, soit comme des événements réels racontés par d'autres.

Dans les histoires vécues, l'auteur intervient directement dans le récit. Sa présence est marquée par le pronom personnel « je ». L'exemple le plus significatif est celui de Monfreid,.... Les écrivains accumulent les fonctions d'auteur-narrateur et interlocuteur. Son intervention doit être considérée comme un label d'objectivité, un cachet d'authenticité indiscutable. Il tient d'ailleurs toutes les ficelles du récit et dirige la narration dans le sens voulu. Dans ce genre d'écriture les auteurs voulurent faire preuve d'objectivité en montrant qu'ils n'ont été que les témoins des événements.

Des problèmes comme les négoces, les conversions, la prostitution, les intrigues amoureuses, les passions tragiques, sont soulevés et traités selon les besoins et les tendances idéologiques des écrivains, qui convergent dans leur refus du monde colonisé et de l'ensemble de ses valeurs pour certains. D'autres écrivains convergent dans la mythification du monde colonisé.

Mais ces études de mœurs, même si elles contiennent des vérités incontestables, resteront dans leur ensemble partielles car elles n'abordent les problèmes que de l'extérieur.

L'analyse objective, tendant à refléter les préoccupations et le vécu quotidien, sera noyée parmi tous les éléments du récit, à savoir l'imagination créatrice, une série d'anecdotes et d'images fantaisistes. Aucun écrivain n'atteindra une reproduction fidèle et intégrale de la réalité.

En fait ils vont tomber dans le pittoresque, les descriptions hautes en couleur l'emportant sur le récit des réalités et l'analyse objective car ils sont largement influencés par leurs souvenirs littéraires et les facteurs sociaux historiques et surtout ils sont préoccupés aussi par le souci de distraire le lecteur et de lui apporter du nouveau.

En somme, ces ouvrages à prétention réaliste et récits de voyage constituent à nos yeux plus une série d'appréciations fragmentaires qu'un ensemble cohérent de scènes et de situations dévoilant les différentes caractéristiques de la vie du regardé. Constituant des éléments non négligeables dans l'approche de la société observée du regardé, ces productions écrites abondent en informations qui demeureront souvent une interprétation déformée de certains faits, alimentés par l'imagination et l'orientation idéologique des auteurs.

Dans ces ouvrages, il y a également ceux qui présentent un récit à caractère fictif. Ce sont des histoires fictives où l'auteur nourrit ses lecteurs de rêves par des aventures sentimentales, des situations émouvantes, où l'amour contrarié constitue la trame romanesque dans un cadre exotique.

Ce sont des romans où l'imagination tisse des intrigues amoureuses vécues la plupart du temps dans un décor africain ou oriental enchanteur. L'harmonie des couleurs, des parfums, des sons alliés aux plaisirs sensuels de la chair finissent par emporter le lecteur hors des frontières du réel prosaïque et routinier : celui de la colonisation et de la différence. Ces écrits se démarquent nettement des autres, par la puissance de la fiction et s'inscrivent tous par les thèmes traitant essentiellement de l'amour dans la catégorie du roman sentimental.

L'écriture étant essentiellement une activité de transformation et de substitution, les souvenirs littéraires, les rêves d'un passé nostalgique constitueront un matériel efficace pour la reproduction d'un monde à un horizon d'attente épris de curiosité et de découvertes.

Ici le lecteur recherche un contenu romanesque original et les écrivains vont chercher à satisfaire ce désir en donnant la grande priorité à l'imagination reléguant ainsi au second rang l'attache à la réalité qui constitue pourtant un détail notoire dans leur identité. Dans tous les cas, la littérature de voyage constitue un genre bouleversant dans l'univers littéraire, un genre qui a donné aux dialogues une portée significative.

Certaines productions écrites apportent un changement essentiel dans la structure de l'ouvrage colonial. Le regardé n'est plus objet d'intérêt mais il devient sujet et la parole lui est donnée. Une attention particulière est donc accordée au regardé. Il est porté sur la scène littéraire, et il a surtout le droit à la parole. Mais attention, cet intérêt, qui est certes une bonne chose, ne semble pas gratuit vu sa finalité. Il est, en effet, aussi soumis à des mobiles déguisés. Il s'agit en fait de laisser accuser la société colonisée par elle-même, lui faire reconnaître ses défauts. Cela permet ainsi d'innocenter par là l'attitude négative de l'observateur. L'octroi de la parole aux regardés n'est donc pas inopiné. Les ouvrages étudiés sont donc construits sur une alternance entre les descriptions narratives et les dialogues. Ces derniers véhiculent les idées essentielles de l'ouvrage. La prise de la parole sous couvert des personnages est alors une technique narrative investie d'une fonction idéologique définie.

Ainsi les personnages deviennent le reflet des opinions de l'auteur-narrateur sur les diverses questions abordées. Le dialogue a été ainsi utilisé comme une technique privilégiée servant à exprimer la thématique coloniale et à annoncer les messages véhiculés par les ouvrages coloniaux.

Les interventions directes du narrateur à travers les descriptions ou commentaires ont aussi surtout une fonction informative. Elles renseignent le lecteur sur les divers aspects de la vie indigène : mœurs, us, coutumes et rites par le biais d'un style ethnographique similaire à celui du documentaire.

Ces interventions permettent à l'écrivain d'expliquer et de justifier les revendications de ses personnages, exprimées ainsi d'une manière explicite afin d'en persuader le lecteur.

Sur les questions importantes, les idées essentielles sont développées par les personnages principaux. Formulées très souvent sur un ton dogmatique, elles prennent valeur de vérité absolue et approchent de la sentence proverbiale. Ce qui explique la tendance des auteurs à se poser en moralistes, et en guides et cela confère à leurs interventions une fonction non seulement informative mais aussi didactique. Et à travers les dialogues

par lesquels ils s'affirment, les personnages deviennent ainsi les porte-parole authentiques des auteurs.

Le narrateur guide toujours ses conversations dans le sens de ses opinions personnelles. Il fait condamner par ses personnages ce qui ne cadre pas avec son idéologie. Il termine toujours le débat par un commentaire personnel quand il s'agit de donner au discours son sens définitif, celui qu'il a assigné au regardé. L'exemple nous est donné par Albert Londres, il est à Djeddah et il assiste au pèlerinage à la Mecque quand un noir, un Soudanais\* lui adresse la parole :

- J'étais en train de suffoquer quand j'entendis :*  
*« Eh ! bonjour ! » Je revins à la vie. Un nègre, en costume d'ibram, me souriait.*  
 - *Sois béni ! fis-je, enfin quelqu'un sourit dans ce pays !*  
*Il me dit qu'il voulait me serrer la main parce qu'il avait reconnu que j'étais français.*  
 - *Et toi, tu es soudanais, et tu vas au pèlerinage ?*  
*C'était un conseiller municipal de Dakar. Je lui montrai l'immense troupeau humain de plus en plus effervescent, sans nul doute une innommable pouillerie.*  
 - *Que penses-tu de tout cela ? lui dis-je.*  
 - *M'en parle pas, cher z'ami, répondit mon citoyen, en haussant une épaule : des sauvazes !*<sup>332</sup>

Les dialogues ont donc une fonction précise. Ils donnent d'abord, et ceci est leur rôle principal, un lien aux thèses de l'auteur. Pour conforter l'effet de ses assertions et lui donner un pouvoir de conviction, l'écrivain voyageur place les condamnations de la société observée dans la bouche de ses personnages dont parfois l'auteur constitue le principal interlocuteur.

Par les questions-réponses, les dialogues, dégageant en partie la responsabilité de l'écrivain sur ce qu'il écrit, donnent aussi un cachet d'authenticité au discours. Le parler petit-nègre accentue encore plus cette authenticité.

<sup>332</sup> Londres (Albert). - *Pêcheurs de perles*- Paris : Le Serpent à Plumes ; 1994, p. 23.

\* Il s'agit du Soudan français qui désignait le Sénégal et le Mali.

Orientés toujours dans le sens de la réflexion et de la conception de l'auteur, les dialogues facilitent ainsi le développement des idées qui lui sont chères et qu'il commente par la suite dans le discours descriptif pris en charge. Il utilise le dialogue pour faire passer les idées dont il ne veut pas prendre la responsabilité directe et se trouve couvert ainsi. C'est au tour des Soudanais d'être dévalorisés dans cet exemple de dialogue que présente Ida Treat entre Kassem, un des personnages principaux du récit, et un espion. Kassem raconte comment des esclaves se mutinèrent et s'emparèrent du vaisseau qui les acheminait vers les côtes où ils devaient être vendus. Seulement leur vaisseau n'a jamais pu prendre le large car ils ne savaient pas qu'il fallait lever l'ancre pour que le bateau navigue. Voilà comment un indigène (Kassem) se moque des autres indigènes (les soudanais).

*La côte était toujours là. Il n'avait pas quitté le mouillage de la veille. Il n'avait oublié qu'une chose : lever l'ancre de l'arrière.*

- *Eh bien ? dit l'espion.*
- *C'est tout.*
- *Veux-tu dire que je suis aussi bête qu'un Soudanais ?*
- *Je veux dire aussi intelligent que toute une cargaison de Soudanais...*<sup>333</sup>

Pour donner plus de poids à ses idées, l'écrivain pousse ses personnages à reconnaître leurs défauts et à les dénoncer. Le docteur Huchon nous donne un exemple révélateur. Ces témoignages confortent ainsi les auteurs dans leurs assertions idéologiques, à savoir le primitivisme de ces êtres abrutis par les structures socio-religieuses. Sans la présence de l'Européen, la boucherie (« le combat ») aurait eu lieu.

*La nuit tomba ; Nous poursuivons au clair de lune. Soudain, sans modifier le pas, le chamelier de tête entonne le chant de guerre Issa : « les Issas sont forts et nombreux. Ils prendront tous les chameaux des Danakils. » Derrière moi, mon cuisinier lui répond par les chants de guerre : « les Issas sont comme des femmes. Moi vivant, Ô mon chameau, les Issa ne te prendront jamais. » Les autres ne disent rien, mais je sens la tension qui monte. Si je n'étais pas présent,*

<sup>333</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 60.

*le combat serait inéluctable. Dans la brousse, quand ils se rencontrent, ils se bravent de la sorte ; puis, ils s'égorgeant ou ils s'émasculent.*<sup>334</sup>

Pour donner plus de force et de poids à l'accusation d'immobilisme et de retard culturel de la société colonisée, l'auteur place dans la bouche d'un jeune évolué, possédant ainsi un niveau de réflexion intellectuelle avancé, imprégné par les valeurs occidentales, la reconnaissance de l'infériorité des siens. L'indigène évolué est quelqu'un qui va prôner l'efficacité de l'adoption des valeurs françaises. Écoutons les révélations de ce boy, « l'un des domestiques indigènes » du gouverneur ; un indigène évolué.

*Beaucoup ont un bracelet : « quand le Dankali ou le Somali y n'a encore tué personne, m'a expliqué l'un des domestiques indigènes de Mme Chapon Baissac, lui pas pouvoir se marier ; lui, compter pour les femmes, seulement quand il a tué 3 ennemis ». Le bracelet au bras droit ne se porte qu'après 15 meurtres : « Toi comprendre, c'est sa légion d'honneur... » Pour la possession d'une broussaille poussiéreuse, pour celle d'une eau saumâtre, il y a eu, autrefois, entre les tribus des batailles rangées. L'animosité subsiste entre elles. Le moindre prétexte la fait éclater. Le gouverneur a dû interdire aux indigènes d'entrer en ville en armes*<sup>335</sup>

Lorsque cela vient de la bouche d'un colonisé instruit, le témoignage acquiert ainsi une double valeur symbolique. Il gagne en authenticité car il est le message des principales personnes concernées d'un côté, et de l'autre, il tend ainsi à prouver l'impartialité et l'objectivité de l'auteur sur la question. Les commentaires de l'auteur qui suivront auront alors le mérite d'avoir une valeur didactique dictée par l'expérience ; car le personnage semble par son sens développé du jugement révéler des vérités générales, universelles et donc incontestables. Les dialogues s'avèrent être les stratégies les plus efficaces pour attirer la curiosité du lecteur, le faisant pénétrer dans la psychologie des personnages. Ce dernier se sent impliqué. Les dialogues lui donnent ainsi l'impression de participer au débat d'idées en le posant comme témoin et juge.

<sup>334</sup> Huchon (Dr Henry.). – *Mission dans les Monts Gouda*- Paris : Revue des Troupes col ; n°225, 1934, p. 37.

<sup>335</sup> Celarie (Henriette.). – *Ethiopie du XX<sup>e</sup> siècle*- Paris : Hachette ; 1934, p.225.

Afin de justifier l'entreprise coloniale et de donner un sens à son existence en Afrique, l'auteur en chante les mérites par la bouche d'un indigène dont le témoignage peut symboliser l'authenticité des voix profondes du peuple. Il lui fait chanter les mérites de l'homme blanc et de la femme blanche pour témoigner de la sympathie et de la fidélité que lui portent ses protégés. Ce fut le cas pour Monfreid :

*Abd el Hai est grand  
Il a vaincu tous les hommes  
Du pays des blancs  
Peuplé comme la mer  
Vaste et mouvementé...  
Abd el Hai est comme le beurre...  
Il flotte toujours au dessus de la mer en tempête...*<sup>336</sup>

Il en fut de même pour Ida Treat, l'aventurière blanche qui entrepris une croisière avec Monfreid et son équipage noir :

*J'ai vu une femme à bord  
D'abord j'ai cru que ce n'était pas une femme  
Car elle est habillée comme un homme  
Mais c'était une femme après tout  
Elle a des jambes comme des arbres  
Elle doit venir d'un pays où les blancs sont plus gentils que chez nous  
Car elle nous donne des cigarettes...*<sup>337</sup>

Les personnages deviennent ainsi les témoins irrécusables de la générosité et de l'équité occidentale. A travers les dialogues ou les chants, le message du narrateur est transmis sans ambiguïté. Il dévoile le témoignage le plus sûr ; celui de l'acceptation par l'indigène de la colonisation.

Cette idée est largement exprimée par l'indigène évolué symbolisant le courant assimilationniste pendant que d'autres prônent le refus et

<sup>336</sup> Treat (Ida.) - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930, p. 126.

<sup>337</sup> Idem, p. 127.

revendiquent la spécificité culturelle. En outre, il y a une autre technique narrative qui est peut-être moins fréquente que les dialogues, mais elle remplit la même fonction romanesque et idéologique : c'est le monologue intérieur.

Le monologue intérieur revêt aussi une grande importance dans la mesure où il sert à transmettre un message et à éluder les questions les plus épineuses. Le personnage se perd en méditation sur les bons et les mauvais côtés de la chose. Jean d'Esme nous livre les pensées d'Andrée, la femme de Louis Saulieu. Là voici « méditant amèrement » sur les agissements de son mari :

*Immobile, évitant le moindre mouvement, elle demeurait là, la nuit, méditant amèrement.*

*Toutes sortes de petits détails de leur vie, auxquels, sur le moment, elle n'avait attaché aucune importance, auxquels elle n'avait prêté qu'une attention distraite, lui revenaient ce soir à la mémoire : les voyages accomplis par les boutres et dont chacun avait été précédé par des absences de Louis, par des visites aux villages somalis environnants ; ses conciliabules avec Ahmed au retour des boutres qui, chaque fois, ou à peu près, rapportaient une arme quelconque soi-disant destinée à ses collections ; les visites inattendues de malades exigeant d'être soignés par Louis lui-même ou de mendiants insistant pour le remercier de ses bontés ; les sacs de thalers du cabinet noir s'en allant chaque semaine vers des destinataires mystérieux, et enfin, comme une sorte de conclusion naturelle à tous ces préparatifs, ce voyage de deux jours brusquement décidé sous prétexte d'une affaire de sel à traiter sur la côte ! Tels étaient les indices que, durant son insomnie, la jeune femme s'attachait à analyser un à un. Elle cherchait, pour l'instant, en coordonnant le faisceau de ses remarques, à leur découvrir un but quelconque lorsque soudain, le cœur battant et les mains moites, elle cessa de penser.<sup>338</sup>*

Ce type de discours peut donc être la manière la plus astucieuse de décharger sur le personnage les thèses dont l'auteur ne tient pas à prendre la responsabilité comme la contrebande illustrée par la référence ci-dessus. Cet exemple récapitule en même temps les caractéristiques positives de l'Européen comme la bonté, la générosité, la charité.

<sup>338</sup> Esme (Jean d'.) - *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle Revue critique ; 1930, p. 183.

Ces monologues apparaissent donc comme la conclusion, la leçon tirée des événements par les personnages qui adoptent la voix de la sagesse. Celle-ci n'est autre que celle de l'auteur-narrateur qui tient ainsi à ancrer chez le lecteur sa propre vision des choses en se posant comme guide et informateur encore une fois. C'est lui qui ouvre et clôt la méditation du personnage.

A travers le monologue du personnage, il y a l'idéologie omniprésente du narrateur. Ainsi ces diverses techniques narratives constituent pour lui un moyen privilégié, un bouclier solide derrière lequel il se protège pour avancer ses idées sans trop d'engagement.

Les dialogues et les monologues jouent donc un rôle essentiel dans la vulgarisation de l'idéologie coloniale des écrivains. En même temps qu'ils sont les supports des idées essentielles véhiculées par le livre, ils en facilitent par ce biais la lecture et leur donnent une audience plus large. L'accès à la parole des personnages sert à l'écrivain pour compenser un manque. Et pour compenser ce manque, il adoptera d'autres procédés comme l'animalisation ou la chosification du regardé et de la regardée.

## **2. La « zoologification » : animologie et exhibition**

Ce sont les idées qui ont servi à déshumaniser l'indigène afin de rassurer le colonisateur. C'est une déshumanisation par analogie avec les animaux afin de donner une représentation négative sur l'indigène observé. Ils se basent sur des critères anthropologiques. Des exemples ont déjà été donnés dans la partie consacrée à l'étude du regardé et les mentionner serait se répéter. Nous allons plutôt essayer de cerner les motivations qui ont contribué à de tels procédés.

Dans leur rencontre avec les indigènes, les écrivains conservent des préjugés et même des idées quasi-obsessionnelles sur la primitivité et les défauts du regardé. Ils vont chercher à présenter l'image d'êtres attardés,

pétrifiés chez lesquels la bestialité fait force de loi. Tout un arsenal de métaphores zoologiques est exploité par les écrivains afin d'assimiler les indigènes à un stade arriéré du développement rappelant la vie primitive, sauvage. Les analogies mentionnent toutes une connotation dépréciative. La société indigène est donc un terrain apprécié pour la projection des phantasmes.

Les métaphores zoologiques étaient de toutes les façons un mécanisme assez courant dans l'écriture coloniale et les productions écrites qui constituent notre corpus ne font pas l'exception. Leur usage éclaire un désir constant et quasi-obsessionnel de déprécier le personnage de l'indigène colonisé, le regardé. Pour donner une image négative de ces êtres, les écrivains n'ont eu d'autres idées que de les comparer à des créatures qui se reconnaissent par leur surnombre comme les insectes par exemple.

Il y a en effet un désir et une capacité étonnants à cultiver les épithètes zoologiques, les connotations péjoratives. Alors les images stéréotypées apparaissent donc comme le moyen d'expression privilégié des écrivains.

Le répertoire des animaux cités allant de la larve, passant par les vautours, l'hyène, le chacal, le chien et le singe aboutit au chameau rebutant et repoussant par sa laideur.

Seulement, là encore, le choix d'un répertoire animalier n'est pas gratuit. Ces descriptions recouvrent une condamnation morale. Il y a une constance chez les écrivains : ils établissent toujours une correspondance entre les traits physiques et moraux. Les bons personnages sont dotés de qualités physiques agréables et les mauvais rassemblent les anomalies rebutantes dont, bien sûr le rapprochement avec l'animal qui exprime une hostilité évidente. La récurrence des termes zoologiques contribue alors à perpétuer l'image de ces êtres inachevés, figés dans une étape retardée du développement humain et se conformer ainsi aux images de jadis qui représentaient l'homme noir comme un animal.

La malédiction de Cham n'a jamais été autant bien représentée et le regardé subit une punition ancestrale. Le destin de l'indigène est inscrit dans

son anatomie, il n'y échappera pas. Défini par ses instincts, il échappe au monde de la raison et de l'intelligence : le monde civilisé.

Le registre d'épithètes zoologiques différencie, exclut le regardé et l'enferme dans ses tares supposées. Être inachevé entre l'animal et l'homme, le regardé ne mérite pas aucun intérêt et aucun égard.

Toutes ces peintures déshumanisantes ne sont autres que des traces claires, exprimant une structure obsessionnelle de la pensée des écrivains dans leur représentation de l'indigène colonisé, une représentation héritée d'une tradition qui remonte à l'antiquité.

Une telle attitude du regardant peut également se justifier sur le plan psychanalytique. Par la transformation du personnage en animal ou en objet figé et inerte, les regardants évacuent, en effet, certains conflits intérieurs à l'égard de la société colonisée. Les justifications conscientes ne peuvent expliquer les motivations inconscientes. Inquiétant par son mystère impénétrable, le regardé engendre une sensation de frustration se manifestant par une réaction de mépris. Il engendre aussi des descriptions fantaisistes se manifestant également par une réaction de mépris et des descriptions déshumanisantes. Il y a un désir de détruire le personnage du regardé tant il est accablé par des propos dépréciatifs.

Mais ces charges négatives témoignent d'un parti pris, chez les voyageurs écrivains voulant donner la vision la plus dévalorisante du regardé : l'être colonisé. Alors, ils vont chercher eux-mêmes à se préserver contre certaines tentatives excessives à porter des accusations hâtives et non méditées. Ils vont plonger le monde observé dans un univers préhistorique, où l'homme ne se différencie pas de l'animal. Ceci est un moyen qui tend à créer une certaine atmosphère de peur, de phobie de la société colonisée, du regardé. Peur éprouvée en effet par la collectivité coloniale et qui n'a pourtant aucun fondement réel.

Mais assimiler le regardé à l'animal est aussi une réaction de mépris provoquée par un mécanisme de défense et de déculpabilisation tendant à

exorciser la mauvaise conscience. Ce procédé aide à l'évacuation des angoisses.

Ces considérations anthropologiques ont quand même une relation avec la théorie raciale de Darwin que le monde occidental a pris l'habitude d'appliquer aux peuples qui diffèrent des siens. En effet, les comparaisons simiesques sont par elles-mêmes une réplique de la théorie de l'évolution des espèces. Ces comparaisons acquièrent une nouvelle dimension lorsque ces associations se font avec les éléments inertes : les choses. Là encore, des exemples illustrant ces procédés ont été largement mis en évidence dans l'étude du regardé et de la regardée : c'est ce que nous avons appelé la chosification.

Aux multiples facettes d'une société indigène, celle dans laquelle vit le regardé, représentée sous le signe du vice, de la violence, des affinités avec le monde animal, s'ajoute une caractéristique non moins frappante ; elle consiste dans le rapprochement des traits physiques des personnages avec certains éléments de la matière inerte au point de les confondre parfois créant ainsi une harmonie entre le décor et celui qui y habite. C'est pourquoi on parle de chosification.

### **3. La chosification : pétrification et sécurité**

Ce procédé de la chosification tend à prouver à la fois l'enracinement de ces êtres mêlés encore dans la nature et leur immobilité qui répond si bien au mythe de l'apathie inhérente au groupe colonisé : son archaïsme, son immobilisme et son inculture. La réduction de l'être par la chosification comme par l'animalisation apparaît ainsi comme un mécanisme usuel. La rencontre avec la société colonisée du regardé s'avère donc être essentiellement marquée par des obsessions personnelles et collectives.

Représentée toujours par ses manques, l'indigène infantilisé, irresponsable se distingue par son inachèvement. Il est arrêté dans un stade arriéré du développement humain, il est présenté comme inapte à toute communication.

La transformation d'êtres vivants en êtres sinistres est une attitude psychologique explicite. Elle exprime plus le regret négateur, destructeur de l'auteur et une anxiété transmise au lecteur qu'elle ne traduit une réalité décadente. La crainte est alors à la mesure de l'agressivité qu'elle déclenche chez l'auteur.

Ce genre de réaction de mépris relevant d'une idéologie collective, même si elle naît d'une agressivité parfois inconsciente, peut donner au regardant un sentiment de sécurité. C'est pour cette raison que le regardé n'est perceptible qu'à travers les indénombrables tares qui lui sont attribués.

Dans le même ordre d'idées tel écrivain voyageur établit lui aussi un rapprochement entre le corps humain et les éléments de la matière inerte, arbre, terre, bronze, pierre, etc.

Ces rapports analogiques entre les êtres vivants et la matière contiennent bien sûr, comme cela a déjà été démontré, une connotation péjorative. Réduisant le personnage à une quantité négligeable, le pétrifiant, ils relèvent de tout un processus psychique. Cela sert à éliminer une angoisse profonde qui sévit chez le regardant.

Enfin, c'est le refus de la réalité qui se traduit alors par tout un processus de transformation, de déformation des éléments observés. A travers cette vision subjective les qualités physiques des personnages deviennent alors des défauts. Par exemple l'insistance sur le visage inexpressif, le regard éteint du personnage renforcent l'aspect négatif des portraits. Les images analogiques sont récurrentes.

Le phénomène de la chosification, peinture dépréciative, dévoile cette attitude de condescendance méprisante commune aux écrivains. Il apparaît donc comme un refus négateur de l'identité de l'Autre dans lequel ils ne voient que des apparences négatives.

Les analogies animales, l'association d'êtres vivants à des objets inertes semblent être des conventions tacites entre les écrivains. Classant définitivement leurs personnages dans la catégorie inférieure de la création, elles trouvent ainsi dans l'écriture un mode d'expression privilégiée de cette haine viscérale opposant continuellement le colonisateur au colonisé, le

regardant au regardé. A ce sujet, tel écrivain se distingue encore par l'image de la métonymie qui lui semble être le moyen le plus adéquat pour représenter les regardées, quantité négligeable à ses yeux. Pour les définir, il les réduit ainsi au seul voile qu'elles portent.

Les diverses descriptions dénotent toutes la même structure d'une vision réductrice. Celle-ci se traduit évidemment par de multiples accusations se déployant à travers une peinture déshumanisante et humiliante.

Ainsi, nous restons souvent confondus par les contradictions flagrantes, explicites entre la cruauté des tableaux, la fantaisie des descriptions, les prétentions humanitaires et la sollicitude des écrivains à l'égard du regardé. Sur un ton condescendant, ou apparemment coopératif ils lancent les insinuations les plus terribles avec une persistance quasi-régulière.

Etablir de telles associations entre des êtres humains, des animaux ou des choses, ne peut paraître comme une revanche personnelle sur l'image de l'indigène.

#### **4. La littérature de voyage : instrumentalisation et idéologie**

Beaucoup d'exemples rencontrés justifient une démarche orientaliste ou du moins un goût pour l'Orient.

Leur prétention de vouloir démystifier les idées reçues sur l'indigène ne semble pas fondée. Ils établissent, eux-aussi, un rapport étroit entre l'Orient lointain fabuleux et la réalité nouvelle et misérable qu'ils rencontrèrent, en inventant des situations tout à fait invraisemblables parfois.

En effet, les écrivains ne firent que perpétuer et même renforcer les préjugés sur l'appartenance des mœurs indigènes aux traditions culturelles de cet Ailleurs mystérieux et indéchiffrable.

Les œuvres à l'étude ayant pour thème essentiel le regardé, sujet assez original à l'époque, n'ont pas apporté une grande nouveauté dans le message qu'ils véhiculaient. Se pencher sur l'indigène pour n'en montrer que les revers, ne lui découvrir que des défauts, les traiter dans leurs détails, les

absolutiser, les présenter sous des couleurs excentriques ne sont nullement des procédés de démystification. Ils traduisent plutôt une vision folklorisante et une attitude idéologique manifeste.

Ainsi donc à l'instar de leurs prédécesseurs, ils ne firent que reproduire les poncifs et préjugés prévalant à leur époque en y ajoutant bien sûr leur style personnel.

Sur le concept Ailleurs, pris dans un sens mythique, tous les rêves seront projetés, les libertés et les assertions permises. C'est de cette façon que se prolongent les clichés et les images standardisés prêts à tous les usages et alimentant le courant de l'opinion publique métropolitaine.

Afin de détourner le regard sur la véritable nature des choses, d'éluder la problématique coloniale, les évocations exotiques s'avèrent être un moyen efficace de fausser la réalité par le pouvoir de fascination.

Tout est présenté comme si la situation coloniale était dans l'ordre des choses un phénomène naturel, historique, définitif et indiscutable, donc justifiée. Avec tout ce qu'elle implique, elle est totalement niée, escamotée au profit d'une vision fantastique, irréaliste.

La nostalgie du passé, qui s'exprimait par la fuite dans un monde de splendeur et des voluptés, faussa l'image réelle de l'Afrique colonisée. Elle dissimula les réalités coloniales pour ne présenter qu'un monde conventionnel, enfoui dans les senteurs de l'encens, les variétés des couleurs et les délices de la volupté.

Le monde africain, irrationnel, quasi-primitif, envoûtant par son excentricité, sert de faire valoir à la civilisation et aux valeurs coloniales. En effet, associer continuellement les caractéristiques de la société observée à l'Orient est un procédé psychique de négation qui exprime en même temps le refus d'associer certains problèmes de la société observée à l'action coloniale.

Constituant un éloignement dans le temps et dans l'espace, l'africanisation établit une distance infranchissable entre les deux mondes. Cela revient à les opposer pour inférioriser l'Afrique bien sûr.

La vision exotique de l'Afrique, motivée par la recherche du dépaysement ne peut donc être désintéressée. Elle perd de sa valeur d'objectivité et de témoignage dans la mesure où il n'est pas toujours aisé de faire la part entre la fiction et la réalité.

En effet, en tant que chantres de la mission coloniale, peintres d'un monde inconnu et différent, les écrivains restent prisonniers entre un traditionnel africanisme, un réalisme descriptif et leur idéologie coloniale. Il faut qu'ils se conforment à un horizon d'attente. Et ils dévoilent cette intention, à leurs destinataires, dans la plupart de leurs ouvrages.

En effet, le début d'un livre joue un rôle important dans la mesure où il dévoile les motivations profondes qui ont incité l'auteur à voyager. C'est ainsi que se justifie l'écriture du voyage. Dans le cas de nos voyageurs, plusieurs cas se présentent.

La préface peut servir à inviter le lecteur à trancher sur un différent dont souffre l'auteur. Voici comment s'exprimait Monfreid :

*L'avenir le dira, le lecteur sera juge.*<sup>339</sup>

Le lecteur qui devient le principal commanditaire de Monfreid :

*Part en Arabie pour donner à « l'Intran » un vrai reportage, uniquement objectif, je n'ai vu qu'une manière de « coucher le soleil » devant l'émouvante agonie de cette Arabie heureuse, brusquement éveillée de son rêve par les avions, les autos, la T.S.F. et les utopies philanthropiques et sociales...*

*J'ai donc dit tant pis pour le journalisme et j'ai écrit pour moi, c'est-à-dire pour toi, mon cher lecteur, ami toujours présent, qui, en tous lieux, m'a aidé à mieux voir, à mieux sentir... à comprendre.*<sup>340</sup>

<sup>339</sup> Monfreid (Henry de). - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933, p. 1.

<sup>340</sup> Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse* - Paris : N.R.F ; 1935, p. 7.

La préface de Robert Chauvelot (Professeur au collège des sciences Sociales de Paris, Membre du Conseil Supérieur des Colonies.) s'adresse directement au lecteur.

*Mais, à la faveur du livre si personnel et si captivant de Madame de Jumilhac, il m'a semblé – et il vous emblera aussi, certainement, voyager en Ethiopie.*

*Pourquoi ?*

*- Parce que ce volume n'est pas qu'une simple narration où voisinent à la fois des descriptions touristiques et le récit d'un couronnement grandiose. Ce par quoi ces notes éparses (classées et revues amicalement par moi) valent surtout, c'est par l'acuité du regard féminin qui les a hâtivement et sans prétentions consignées sur un calepin de voyage. Jusqu'alors (et critique littéraire du Mercure de France pour les questions exotiques et les romans coloniaux, je crois avoir lu tout ce qui s'écrit sur l'Ethiopie), jusqu'alors, je ne sais pas qu'aucun livre ait autant décortiqué, fibre à fibre, ces mœurs éthiopiennes si originales, si curieuses, inédites, pourrait-on dire. Pour les décrire, ces mœurs d'Afrique Orientale, il fallait un cerveau féminin à la fois compréhensif et libéré de tout préjugé de plaire ou de déplaire. Ce que ses yeux ont vu, l'auteur l'évoque avec sympathie, mais surtout avec véracité. Sa sincérité est si évidente qu'elle ne s'embarrasse pas de vains euphémismes et qu'elle va droit au but. Cette fière indépendance n'empêche pas notre voyageuse de mêler un peu – très peu- de subjectivisme à un objectivisme résolu, alliage qui nous vaut des lignes savoureuses. Chaque page fourmille en aperçus pleins de profondeur, de fraîcheur, de grâce.<sup>341</sup>*

L'avant propos est aussi le lieu où le voyageur définit la catégorie du lectorat qui l'incite à s'aventurer.

*Lorsque les Editions revue Française me firent l'honneur de me demander de rédiger, dans leur belle collection, le fascicule consacré à la Côte française des Somalis, je ne pus m'empêcher de marquer mon étonnement et de décliner, tout d'abord, cette mission.<sup>342</sup>*

Dans d'autres livres, l'auteur nous dévoile ses motivations dans les premières pages du récit. Armandy a voyagé car il devait trouver un sujet pour écrire une fiction et satisfaire ainsi un lectorat fidèle :

<sup>341</sup> Jumilhac (Comtesse de.) – *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933, préface.

<sup>342</sup> Hachette (René) et Ginestou (Jo). – *Djibouti, au seuil de l'orient*- Paris : Ed. Revue Française ; 1932, p. 7

*Mes lecteurs ont eu la complaisance de suivre chaque année mes héros de roman dans un lieu différent du monde. J'étais en quête du sujet de l'année et de l'endroit où le situer.*<sup>343</sup>

Kessel entreprend son incursion dans la brousse de la Corne d'Afrique afin de réaliser pour le journal « Le Matin », un reportage sur l'esclavage. Cela nous est révélé au cours de la lecture.

*Je parlai de ce projet au Matin. Ce grand journal accepta tout de suite. Il me fournit l'appui financier et moral nécessaire.*<sup>344</sup>

Le destinataire occupe donc une place de choix dans la pensée de l'auteur, c'est même, en quelque sorte, lui qui justifie l'écriture du voyage. On décèle même sa présence dans la lecture car l'auteur s'adressera directement à lui. Le lecteur participe donc au récit et il juge tous les témoignages que lui apporte le voyageur. Alors deux réactions se manifestent chez lui, soit il se retrouve puisque cela est conforme à ce qu'il connaît déjà, soit il est déçu car ce que lui fait découvrir l'auteur n'a jamais fait l'objet de ses rêves, soit il est sublimé puisqu'il se retrouve dans un univers enchanteur, jamais soupçonné jusque là. Dans les deux derniers cas, le lecteur se trouve en situation d'apprentissage et compense ainsi une ignorance, un manque. Il y a donc un échange entre l'auteur et le lecteur favorisant une certaine complicité et surtout une étroite intimité. C'est le but recherché de tout écrivain : un lecteur complice est un lecteur acquis pour longtemps et en même temps un signe de notoriété.

Le lecteur peut être cerné dès le départ dans la préface, l'avant-propos ou même après le début du récit. Il peut être nommé et alors on saura à qui est destiné l'ouvrage ou bien il est anonyme. Dans ce dernier cas, il y a une intention de globalisation et d'universalisation. Le lecteur interpellé est alors soit averti soit novice dans l'univers du voyage. L'écriture du voyage prend

<sup>343</sup> Armandy (A.)- *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre ; 1930, p. 3

<sup>344</sup> Kessel (Joseph.) – *Marchés d'esclaves*- Paris : Série « Grands Reporters »; 1984, p. 39.

alors tout son sens et sa force dans son intention à être réceptionné par un lectorat. L'écriture du voyage sert alors à distraire, à enseigner et surtout à faire évader dans son sens le plus large. L'écriture du voyage fait du lecteur un futur voyageur en le formant psychologiquement. La formation physique se fera sur le terrain et dès le départ.

La préparation psychologique se fait par le biais d'une dualité : les descriptions d'un décor fascinant se jumellent à un univers hostile où seule la verve aventurière pourrait l'emporter. Des exemples amplement suffisants ont déjà été donnés lors de l'analyse de l'Ailleurs pour illustrer ces propos. Ainsi le lecteur sait ce qui l'attend s'il prend le large. S'il décide de partir, c'est parce que l'appel de l'Ailleurs et de l'Autre est devenu une préoccupation à sa vie. Chaque lecteur qui voyage est une réussite de l'écrivain voyageur. Cela veut dire qu'un lien invisible mais solide et sûr s'est établi entre le lecteur et l'écrivain. C'est la naissance d'une séduction indélébile.

## Conclusion

L'observation des sociétés caractérisant l'Ailleurs symbolisé par la Corne de l'Afrique a donc permis aux écrivains voyageurs qui ont constitué notre corpus de trouver un terrain d'entente qui leur permet de lier tous leurs efforts, malgré le fait qu'ils viennent de milieux divers et forcément avec des modes de pensées différents.

Le dénominateur commun qui lia les ouvrages étudiés est le personnage du regardé : le Somali, l'Afar, l'Arabe et l'Ethiopien. Ils ont concentré toutes leurs énergies et leurs potentialités sur ce thème. Ils ont essayé d'analyser les différents aspects de la vie quotidienne en Afrique mais aussi en Arabie et ont uni leurs efforts afin de dévoiler le comportement particulier de l'indigène dans son milieu qui légitimait l'action coloniale.

En étudiant la société du regardé, les écrivains ont observé mais ils ont jugé aussi. D'après leurs canevas et leurs schémas de penser européens, les qualificatifs qui caractérisent la société du regardé sont : inculture, immobilisme et retard. Mais ceci n'est uniquement valable que pour ceux qui n'ont pas adopté les valeurs civilisatrices de l'Occident. Ainsi « les indigènes nouveaux » ne font pas partie de la liste : il s'agit de l'indigène éduqué, du boy, de l'enfant de la mission et du métis.

En fait, nos écrivains n'ont pas compris ou n'ont pas voulu comprendre que le regardé avait déjà forgé une structure socio-religieuse musulmane acquise bien longtemps avant son arrivée. La quasi-totalité des indigènes rencontrés dans la Corne de l'Afrique étaient musulmans, à l'exception d'une partie des Ethiopiens. Il y a donc une volonté des indigènes de préserver leur religion, leur culture et leur civilisation. Seulement, cette résistance n'est pas perçue par nos écrivains comme un besoin de se protéger. Elle est plutôt comprise comme une persistance irréfléchie et primitive des colonisés à s'entêter dans leur refus du progrès civilisateur.

Seulement chercher à imposer sa propre échelle de valeurs au nom de la mission civilisatrice et à empêcher de ce fait l'épanouissement de l'originalité,

des particularismes locaux et des traditions culturelles de la société regardée n'est-il pas signe d'une attitude paradoxale, ethnocentriste et totalitaire ?

Dans leurs récits descriptifs, nos écrivains tentent de présenter à travers les diverses formes d'activités sociales les modes de pensées et de comportements censés être les témoignages fidèles sur la mentalité du regardé ou de la regardée.

Mais le paradoxe réside dans le fait que d'un côté, ils prétendent appréhender totalement la situation du regardé, sympathiser avec lui. De l'autre, ils refusent catégoriquement ses schémas de pensée et dénoncent ses comportements. C'est pourquoi leur objectivité est mise en doute. Ils ne représentent en effet que ce qu'ils ont cru voir. Leur centre d'intérêt est désormais des attitudes du regardé jugées négativement alors que dans la réalité du regardé, elle a un sens.

Ainsi, la plupart des traits relevés sont systématiquement à caractère négatif. L'aversion des auteurs se traduit par la démesure du comportement, des instincts, des sentiments qu'ils attribuent aux indigènes, et sur les considérations de moralité ou d'immoralité indigène.

Il y a donc là un dysfonctionnement du mode d'appréhension de la société observée, et surtout de sa logique interne qui échappe totalement à l'écrivain voyageur. De plus, la volonté manifeste de dévaloriser n'est pas absente non plus. Cela devient choquant quand des propos illustrant les théories monogénistes, polygénistes, physionomiques et phrénologiques sont prononcés par des auteurs de grande notoriété comme Kessel par exemple.

Enfin les écrivains soulignent par ailleurs et exagèrent les causes de retard de la société en oubliant d'en citer les plus importantes. Ce sont celles qui relèvent du fait colonial. Et ils ne manquent pas alors de dresser un large répertoire d'accusations délibérément choisies et signalées comme zones de retard.

Tous les moyens de dénonciations des prétendues laideurs sociales sont alors épuisés pour assombrir le tableau de la société regardée, réduite à une

couleur locale, à une tenue vestimentaire sans goût, aux gestes pervers associés habilement aux pratiques superstitieuses.

Enfin, dans la qualité du regard, dans le matériel stéréotypique apparaît une hostilité certaine à l'égard des regardés. Les prétentions d'objectivité n'éliminent certes pas le facteur personnel de l'écrivain. Il surgit alors à travers le jugement moral, le procès d'intention ou la petite note de polémique.

Le tableau de fond idéologique sur lequel les écrivains ont essayé de greffer chacun à sa manière, leur propre conception du monde observé se base sur des préjugés séculaires et des idées préconçues. En ce qui concerne par exemple l'origine pour laquelle le regardé apparaît souvent sous le signe de l'agressivité dès qu'il est confronté à la moindre contrariété, il faut interroger le Moyen âge. En effet, cette représentation négative du regardé est une crainte ou une aversion tout d'abord envers l'islam. C'est peut-être la vision médiévale qui déforma et alimenta l'image d'un Islam négativé : violent, cruel, intolérant, latent sous chaque geste du colonisé. C'est donc la mauvaise interprétation de l'Islam et l'incompréhension de la culture africano-arabo-musulmane profonde qui est à la base des jugements erronés des écrivains qui tombent dans le piège des stéréotypes.

Par ailleurs, dans le domaine de la sensualité les préjugés accablant les regardées sont encore plus tenaces. Ainsi, dans le choix des exemples illustrant la mentalité et la moralité de la regardée, apparaît une intention manifeste de conférer un caractère de trivialité à tout ce qui touche l'aspect socio-culturel du groupe observé.

Cette étude nous a donc mis en scène les regardés africains ou arabes mais aussi les regardants c'est-à-dire les Européens en général et le colon en particulier. Et dans cette étude, L'homme colonial nous est présenté comme quelqu'un de conservateur et d'antiféministe, il imposait à la femme, du moins la sienne, une moralité stricte, rigoureuse. Toutefois, il s'octroyait tous les privilèges, les conquêtes féminines et les libertés sexuelles.

Et il serait quand même utile de signaler que quand les écrivains semblent s'attendrir sur les tares des regardés, les présentant quelquefois avec complaisance, ils cherchent aussi et surtout à donner sur eux-mêmes une impression de supériorité afin d'atteindre à la transcendance, face à des êtres ignorants, faibles, puérils et pervers à la fois.

Si on prend le cas de la représentation d'une certaine catégorie des regardées africaines pour mieux illustrer nos propos, on constate que leurs prétendues laideurs morales et physiques, les valeurs négatives incarnées servent alors de repoussoir aux qualités de la femme française de la colonie, image fidèle de la culture française, raffinée et universelle.

C'est ce dogmatisme des écrivains voyageurs qui cherche à démontrer à son lecteur que seul son monde est authentique, sûr et universel. Ainsi il rejette la diversité des cultures et les structures mentales propre à l'Ailleurs. Ceci n'est autre qu'une attitude réductrice et purement colonialiste. Encore plus, quand ils attribuent aux valeurs françaises une suprématie qui prit l'importance d'un mythe collectif.

Ainsi, la littérature coloniale à l'étude a continué à répandre et à maintenir pendant longtemps le mythe d'un Autre irresponsable, inconscient, instable. Un être qui accumulait tous les défauts exotiques, ceux de l'Autre, vulgarisés à travers les récits de voyage qui dataient déjà de l'Antiquité, et plus récemment des expositions, des photos, des cartes postales, etc.

Toute la production écrite, contribua à la singularisation de l'homme noir en insistant sur son étrangeté tout simplement pour répondre à un horizon d'attente. Le lecteur occidental avait besoin de plonger dans un monde qui lui faisait oublier le sien même pour un temps très court. Un monde dont il a déjà une idée et qu'il cherche à retrouver pendant ses moments de récréation, de détente : la lecture des récits de voyage où il se retrouve, par procuration, face à face avec l'Autre. Un Autre que le voyageur a rencontré après tant de péripéties et d'efforts ; c'est le mérite de tout voyageur qu'on ne peut nier.

En outre, les motivations avouées de partir à la recherche de l'Autre ne pourraient être mises en doute. Mais c'est la démarche de ces écrivains voyageurs qui ne pouvait manquer de partialité car ils se vantent par le biais de l'observation directe, de la réflexion objective et de l'interprétation romanesque d'avoir pu exprimer la réalité sous ses diverses manifestations, mais ils ne firent que la côtoyer et très souvent escamoter.

Les ouvrages avaient une égale importance quant à leur portée sur un public français dans la mesure où ils traitaient, à travers différentes écritures, des thèmes communs sous un même angle idéologique. En effet, à ce sujet les écrivains apparaissent comme liées par des connivences tacites en ce qui concerne l'utilisation des mêmes thèmes et leur récurrence à travers les écrits de chaque auteur, comme si l'effet répétitif pouvait augmenter leur pouvoir de conviction.

Ainsi donc nous dénonçons un défaut d'analyse objective, un manque d'approche compréhensive et critique qui s'observent au niveau de cette peinture.

Décrivant de simples comportements détachés de leur contexte, les amplifiant outre mesure, les auteurs se pressent de porter des jugements, des condamnations sans chercher à connaître les motivations et les conditionnements de l'environnement.

Objets d'une exagération trop poussée, ils dépassent de loin leur modèle pour aboutir à des caricatures. Mais leur fonction véritable se trouve ailleurs. Ils incarnent en même temps les différentes représentations que la société coloniale se fait sur la collectivité colonisée. Ils ne sont que la manifestation d'une idéologie coloniale. Ces visages féminins et masculins stéréotypés et figés ne reflètent qu'une petite partie de la réalité dictée par une conception de l'Autre largement répandue dans l'opinion publique coloniale. Schématisés, ils répondent tout simplement aux stéréotypes traditionnels de l'Autre.

L'Autre apparaît ainsi comme le bouc émissaire même de ceux qui prétendent le défendre. Rassemblant beaucoup de défauts, il devient le réceptacle des maux propres à l'humanité entière. Assimilé à l'animal par les

réactions instinctives et surtout inattendues dont il est doté, cet Autre fait peur. Et le paradoxe, il provoque certaines appréhensions mais il intéresse. En effet, les écrivains s'y sont intéressés et en ont montré tous les travers dans le seul but de le rejeter en bloc.

Ainsi, le rapprochement était refusé. Seul le rapport de domination existait. Ceci est bien illustré par le lexique zoologique qui traduit alors un refus de communication, du dialogue sincère, objectif avec l'objet de leur étude.

Cette aversion à l'égard du groupe observé explique en partie l'absence de contact profond et réel, d'une approche véritable avec l'objet de leur curiosité, l'Autre.

Le mépris que les écrivains ne peuvent cacher, dû à cette hostilité transmise par les générations à l'égard de cet Autre, ne facilite pas une vision saine, un regard lucide, une recherche objective. Le sentiment collectif colonial de rejet du monde colonisé est exprimé à travers tant d'accusations injustes.

Les images négatives, défauts humains et analogies animales, ne sont en fin de compte qu'un processus psychique négateur reniant l'identité humaine des gens observés. Ce qui revient à leur refuser même une existence.

Le choix du répertoire animalier n'est donc pas si innocent. Il s'avère être une lame à double tranchant. Utilisé afin de nous renseigner sur les carences d'une société jugée attardée, il révèle par contrecoup l'agressivité du colonisateur et sa psychologie égocentrique.

Ainsi on voit que l'héritage de l'exotisme du siècle pèse lourdement sur les vues des écrivains voyageurs et il a conditionné autant leur vision du monde observé que leur sens esthétique. Mais leur réussite littéraire consiste surtout dans leur pouvoir de dépaysement, de fascination et d'effroi du lecteur par le mirage de l'Arabie et de l'Afrique. Et il faut quand même un tour de force habile pour concilier les images contradictoires sur l'indigène colonisé. Le faste, les richesses, les parfums, les fleurs voisinent avec la misère, le vice, la déchéance et tant de caractéristiques dépréciatives.

Ainsi, les ouvrages étudiés ne sont pas seulement l'expression du dit mais du non-dit aussi. Ils dévoilent à la fois l'identité souvent déformée du colonisé que la psychologie complexe, les désirs non formulés du colonisateur représenté par l'écrivain. Monfreid est l'exemple même d'une psychologie complexe.

Cependant, nous ne pouvons nier le fait que les ouvrages sont quand même assez étoffés d'observations justes, de réflexions sensées sur certaines coutumes rétrogrades. Mais les écrivains ont aussi été victimes de fausses apparences et ont abouti très souvent à des vérités détournées.

Les portraits physiques étant plus ou moins mélioratif et les portraits moraux étant réellement peu flatteurs, le choix négatif de tant de personnages caricaturaux dévoile tout simplement la conception véritable de la société coloniale à l'égard de la société observée.

Le regardé est presque toujours apparu comme un être emporté par la démesure de ses sentiments, l'erreur, la duplicité, les mauvais instincts. Le personnage colonisé caractérisé par la fixité, rassemblant toutes les caractéristiques de la primitivité, est ainsi rejeté en dehors de toute culture et de toute civilisation.

Les auteurs, que nous avons sélectionnés semblent accréditer l'idée de l'infériorité de la société colonisée. Ils approuvèrent à travers la peinture de leurs personnages la théorie de la sélection des êtres et de la « supériorité des races ». Beaucoup de nos écrivains voyageurs hommes comme femmes ont rendu hommage à la supposée race de ceux qui ont contribué à l'édifice de Djibouti : « un pays sans ombre » au départ qui devient une position géostratégique convoitée. D'autres comme Nizan ou Londres ont critiqué les colons mais cela ne veut pas dire, pour autant, qu'ils ont compris le colonisé. Des écrivains comme Monfreid marquent l'exception car il s'est insurgé contre les colons mais c'est lui qui a fait le plus mal aux indigènes. Il a gagné la confiance des indigènes en faisant semblant de s'assimiler à eux mais c'est lui qui les a le plus exploités et maltraités. N'a-t-il pas été négrier ? Ses propos n'illustrent-ils pas la théorie de l'échellement des êtres ? Et le comble, c'est qu'il s'est autoglorifié dans les textes. Cette glorification a été même cautionnée par des hommes illustres comme Joseph Kessel. Ainsi

Monfreid se démarque de tous les autres écrivains par le fait qu'il soit le seul écrivain à être cité par d'autres écrivains : Joseph Kessel, Ida Tread et la Comtesse de Jumilhac ou encore Theilhard de Chardin. De plus il est le seul écrivain de second rang qui soit encore connu du public : tous les autres écrivains, à part ceux qui ont un prix de littérature, sont oubliés. Si son image de « pirate » et de « contrebandier » a pu se retourner en sa faveur, il n'en reste pas moins vrai que ses choix envers Mussolini et le fascisme sont inadmissibles.

Si la francophonie est représentée par ces écrivains qui ont constitué notre corpus, alors, nous Djiboutiens, africains mais francophones, nous sommes amenés à faire le choix entre : les ignorer ou les critiquer. Il n'est pas possible d'être solidaire de tels textes et la première tâche d'un francophone djiboutien est, en conséquence, de prendre ses distances avec de tels auteurs et de constituer soi-même une littérature francophone d'un autre ordre exprimant ce que les Djiboutiens ressentent à commencer par le refus de la colonisation tant sous sa forme historique que dans son mode de représentation littéraire. Il n'en reste pas moins que la déception est d'autant plus grande que bon nombre des écrivains étudiés sont considérés, dans l'Hexagone, comme des phares de la littérature contemporaine

**BIBLIOGRAPHIE**

**I- Ouvrages du corpus**

Angoulvant (G.). - *Etapas asiatiques*- Paris : Ed du monde moderne ; 1930, 302 pages, préf. O. Homberg. (voir « le départ » et « les escales », p.16-25).

Armandy (A.).- *La désagréable partie de campagne*- Paris : A. Lemerre,1930.

Idem - *La voie sans disque*- Paris : A. Lemerre ; 1931.

Celarie (H.). -*Ethiopie xxème siècle*- Paris : Hachette ; 1934, 252, pp 213-252 ; *La côte des Somalis*, Djibouti.

Delvert (C). – « *Djibouti* »- Paris : Revue des Deux Mondes ; 15 février 1936, pp 699-682.

Duchenet (E.). - *Histoires somaliés*- Paris : Larose ; 1936

Esme (J.d').- *L'homme des sables*- Paris : la Nouvelle revue critique ; 1930.

Huchon (Médecin-capitaine) – « *Mission dans les Monts Gouda* »- Juillet 1934, Rev troupes col, n°225, juillet-août 1935, pp 305-379.

Jumilhac (E.B) - *Ethiopie moderne*- Paris : Berger-Levrault ; 1933.

Kessel (J). - *Marchés d'esclaves*- Paris : Editions de France, 1933.

Leiris (Michel). - *L'Afrique fantôme*- Paris : N.R.F ; Gallimard, 1934.

Londres (Albert). - *Les Pêcheurs de perles*- Paris : Albin Michel ; 1931.

Malraux (A.). - *La Reine de Saba*- Paris : Gallimard ; 1993.

Monfreid (Henry de) - *Les secrets de la Mer rouge*- Paris : Grasset ; 1931.

Idem - *Aventures de mer*- Paris : Grasset ; 1932.

Idem - *La croisière du haschich*- Paris : Grasset ; 1933.

Idem - *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* : Paris : Grasset ; 1933.)

Idem - *Le lépreux*- Paris : Grasset ; 1935.

Idem - *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*- Paris : N.R.F ; 1935.

Nizan (Paul). - *Aden Arabie*- Paris : 1932 ; réed, Maspéro, 1970.

Norden (H.). -*Le dernier empire africain en Abyssinie*- Relation d'un voyage de la Mer Rouge au Soudan. Un paragraphe pour Djibouti (chap 2).

Tharaud (J. et J.) - *Le passant d'Ethiopie*- Paris : Plon ; 1936.

Treat (Ida). - *La croisière secrète*- Paris : Gallimard ; 1930.

## II- Ouvrages sur Djibouti entre 1930 et 1936 non consultés

Andlauer (général). - *Carnet de route de la croisière du Touring club en Indochine*- Paris : Au delà des mers n°4 ; janvier 1933, p. 17 et n°5, février 1933, p.27.

Balsan (F). - *Poursuite vers le Nil Blanc*- J. SUSSE, en 1947, 276 p.

Bonneuil (M.E.de). -« *Vers la Dankalie et ses déserts de lave* »- Paris : L'illustration n°4790 ; 22 déc 1934, p 577-580.

Frantz (G). - *Djibouti la brûlante. Au royaume de la touffeur*- Verdun sur Meuse, impr. M. Lefèvre, 1932, 196 p.

Monfreid (Henry de). - *Le naufrage de la Marietta*- Grasset ; 1934.

Idem - *Evasion sur mer*- Paris : Grasset ; 1935.

Idem - *L'île au perle*- Paris : Grasset ; 1935.

Idem - *Trafic d'armes en Mer Rouge*- Paris : Grasset ; 1935.

Idem - *Le drame éthiopien*- Paris : Grasset ; 1935.

Idem - *L'avion noir*- Paris : Grasset ; 1936.

Idem - *Les guerriers de l'Ogaden*- Paris : Gallimard ; 1936.

Idem - *Le masque d'or, le dernier négus*- Paris : Grasset ; 1936.

Ravier-Frachon (C). - *Etapés africaines*- Paris : 1930-1934, Maine, 1935.

Salmon (C).- *La CFS*- Mer O.M, oct 1935.

Thesiger (W). - *Le désert des déserts avec les bédouins, derniers nomades de l'Arabie du Sud*- Paris : 1959 ; Trad. M. Bouchet-Farnez, Plon, 1978, 433 p., 8 cartes, 3 photos de l'auteur.

## III- Ouvrages sur Djibouti après 1936 écrits par les non Djiboutiens

- Aubry (M.C.). – *Djibouti l'ignoré*- Paris : L'Harmattan ; 1988.
- Idem – *Djibouti, Bibliographie Fondamentale*- Paris : L'Harmattan ; 1990.
- Blonay (D.) – *Le roi des femmes*- Paris : Gallimard ; 1980.
- Blottière (A.) – *Saad*- Paris : Gallimard ; 1980.
- Gary (Romain). – *Les Trésors de la Mer Rouge*- Paris : Gallimard ; 1971.
- Grandclément (Daniel). – *L'incroyable Henry de Monfreid*- Paris : Grasset ; 1990.
- Goum (A.) – *Djibouti, création française, bastion de l'empire*- Paris : Comité de l'Afrique française ; 1939.
- Kessel (Joseph). – *Fortune carrée*- Paris : Gallimard ; 1955.
- Idem – *Tous n'étaient pas des anges*- Paris : Plon ; 1988.
- Monfreid (Henry de). – *Le roi des abeilles*- Paris : Grasset ; 1937.
- Idem – *Le serpent de Cheik Hussein et Abdi, l'homme à la main coupée*- Paris : Grasset ; 1937.
- Idem – *Le chant du Toucan*- Paris : Fayard ; 1937.
- Idem – *L'enfant sauvage*- Paris : Grasset ; 1937.
- Idem – *La cargaison enchantée*- Paris : Grasset ; 1947.
- Idem – *Le radeau de la Méduse ou comment fut sauvée Djibouti*- Paris : Grasset ; 1956.
- Idem – *Journal de bord*- Paris : Artaud ; 1984.
- Morin (Didier). – *Contes de Djibouti*- Paris : CILF ; 1980.
- Idem - « *La littérature djiboutienne une littérature entre hiatus et lapsus* » in *Littérature et espace*- Limoges : Actes du XXXe Congrès de la SFLGC sous la direction de Juliette Vion-Dury, Jean-Marie Grassin et Bertrand Westphal; 20-22 septembre 2001.
- Idem - *Dictionnaire historique afar (1288-1982)*- Paris : Karthala ; 2004.
- Pénel (J.D.). – *Langue et littérature de la Corne de l'Afrique*- Djibouti : CFPEN (ronéoté) ; 1998.

Idem – *Documents pour une histoire de l'école à Djibouti*- Porto, Paris, Limoges : Documentation Universitaire Fernando Pessoa ; 1998.

Idem – « *petit essai géocritique sur deux pays : Djibouti et la Gambie* » in - *Littérature et espace*- Limoges : Actes du XXXe Congrès de la SFLGC sous la direction de Juliette Vion-Dury, Jean-Marie Grassin et Bertrand Westphal; 20-22 septembre 2001.

Idem – « *La littérature djiboutienne post coloniale* »- in Samba Diop (éditeur) - *Littératures africaines et postcolonialisme*- Paris : L'Harmattan ; 2002.

Pratt (H.) – *Conversation mondaine à Mouluhle*- Paris : Casterman ; 1984.

Sauquet (M.). – *Cris étouffés de Tadjoura*- Paris : L. Talmart ; 1987.

Soupault (P.). – *Mer Rouge*- Paris : Revue ; mai-août, 1951.

Souny (William). – *Eléments pour une poétique du désert-désir*- in *Littérature et espace*- Limoges : Actes du XXXe Congrès de la SFLGC sous la direction de Juliette Vion-Dury, Jean-Marie Grassin et Bertrand Westphal; 20-22 septembre 2001.

#### **IV- Ouvrages sur Djibouti après 1936 écrits par les Djiboutiens**

(Classés selon le système djiboutien de désignation)

Abdi Mohamed – *No man's land*- Djibouti : CCFAR ; 1996.

Abdourahman Ismael – *L'enfance éclatée*- Djibouti : CCFAR ; 1997.

Abdourahman Ali waberi – *Le pays sans ombre*- Paris: Le Serpent à plumes ; 1994.

Daher Ahmed Farah – *Splendeur éphémère*- Paris : L'Harmattan ; 1993.

Chehem Mohamed Watta – *Pèlerins d'errance*- Djibouti: CCFAR; 1996.

Erouard-Syad (Patrick) – *Cahiers de la Mort-Colibri*- Paris : Seuil ; 1987.

Idem – *Océanie*- Paris : Seuil ; 1992.

Idriss Youssouf Elmi – *La galaxie de l'absurde*- Paris : L'Harmattan ; 1997.

William (Joseph Farah) Siad– *Khamsin*- Paris : Présence Africaine ; 1959.

#### **V- Ouvrages sur l'Afrique**

Cohen (William B.). – *Français et Africains: les noirs dans le regard des blancs de 1530-1880*- Paris: Gallimard; 1981.

Coquery-Vidrovitch (C.) - *Le Congo français au temps des grandes compagnies concessionnaires 1898-1930*- Paris : Mouton ; Paris/La Haye, 1972.

Coquery-Vidrovitch (C.) et Honiot (H.) - *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*- Paris : P.U.F ; 1974.

Delafosse (Maurice). – *Les civilisations disparues. Les civilisations negro-africaines*- Paris : 1925.

Delesalle et Valensi – « *Le mot nègre dans les dictionnaires d'Ancien Régime, histoire et lexicographie* »- in *Langue Française*, 15 septembre 1972.

Deschamps (Hubert). - *L'Afrique noire pré coloniale*- P.U.f, Que sais-je ?, 1976.

Idem - *Histoire générale de l'Afrique, 7<sup>ème</sup> volume : l'Afrique sous domination coloniale (1880-1935)*- Paris : Edition abrégée ; UNESCO, 1989.

Dessanges (Jehan). – « *L'Afrique noire et le monde méditerranéen dans l'Antiquité ( Ethiopiens et Gréco-Romains)* »- *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer* ; 1975.

Dubois, (Colette.). – *Djibouti (1888-1967), héritage ou frustration ?* Paris : 1997.

Ewondo (Bengono). – *La blanche et le noir africain*, Paris : 1970.

Fanouh-Siefer (Léon). – *Le mythe du nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française*- Paris: Librairie C. Klincksieck ; 1970.

Hanke (L.). – *Colonisation et conscience chrétienne au 16<sup>ème</sup> siècle*- Paris : Plon ; 1957.

Hoffmann (Léon-François). – *Le nègre romantique*- Paris : 1973.

Martinkus-Zeap (Ada). – *Le blanc et le noir: essai d'une description de la vision du noir par le blanc dans la littérature française de l'entre-deux-guerres*- Paris: 1975.

Mercier (Roger). – *L'Afrique noire dans la littérature française : les premières images ( XVII<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles)*- Dakar : 1962  
Idem - « *Les débuts de l'exotisme africain en France* »- *Revue de littérature comparée*.

Pénel (Jean-Dominique). – *Homo Caudatus*- Paris : SELAF ; 1982.

Sachs (Ignacy). – « *L'image du noir dans l'art européen* »- *Annales, économies, civilisation, sociétés* ; 24 juillet-août 1909.

Suret-Canale (J.). - *L'Afrique noire, l'ère coloniale 1900-1945*- Londres : C. Hurst ; 1964.

Turbot-Delof (Guy). – *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècle*- Paris : 1973.

Verdes-Leroux (Jeanine). – « *Les Nord Africains dans l'opinion* »- in *Racisme et société*- Paris : Patrice Commarmond et Claude Duchet ; 1969.

Yacono (Xavier) - *Histoire de la colonisation française*- P.U.F, Que sais-je ?, 1984.

## VI- Ouvrages généraux

Affergan (François) - *L'Autre et l'ailleurs, hommage à Roger Bastide*- Paris : Berger-Levrault ; 1976.

Idem - *Exotisme et altérité*- Paris : P.U.F ; 1987.

Albérès (R.-M.). - *Histoire du roman moderne*- Paris : Albin Michel ; 1968.

Amossy (Ruth), Hershberg (Pierrot) – *Stéréotypes et clichés*- Paris : Nathan ; 1997.

Barthes (Roland) – « *Introduction à l'analyse structurale des récits* »- in *Communications 8*, Seuil, Points, 1981.

Idem – *S/Z*- Paris : Seuil ; 1970.

Bastide (R.) - *Le proche et le lointain*- Paris : Cujas ; 1970.

Idem – *Le symbolisme des couleurs*- Paris : Le courrier de l'UNESCO, II, 6.

Idem et Raveau. – « *Variations sur le noir et le blanc* »- *Revue française de sociologie* : 1963.

Benabou (M.). – « *Monstres et hybrides chez Lucrèce et Pline l'Ancien* » dans *Hommes et bêtes : entretiens sur le racisme*.- Paris : Léon Poliakov ; 1975.

## BIBLIOGRAPHIE

---

- Bessiere (Jean). – *L'ordre descriptif*- Paris : PUF ; 1988.
- Boissel (Jean). – *Victor Courtet (1813-1867) : premier théoricien de la hiérarchie des races*- Paris : 1972.
- Booth wayne (C.). – « *Distance et point de vue* » in *Poétique du récit*- Paris : Seuil, 1977.
- Brémond (Claude) – « *La logique des possibles narratifs* »- in *Communications 8*, Points, 1981.
- Brunel (P.), Pichois (C.), Rousseau (A. M.). - *Qu'est-ce que la littérature comparée ?*- Colin, 1983.
- Idem - *Critique littéraire (La)*- P.U.F, *Que sais-je ?* 1984.
- Buffon (Georges-Louis Leclerc, comte de). – *De l'homme*- Paris : Michèle Duchet ; 1971.
- Butor (H.). – « *Le voyage et l'écriture* »- Paris : in *Répertoire 4* ; Ed.de Minuit, 1974.
- Cabeza de Vaca (Avar Nunez). - *Relation et commentaires*- Paris : Mercure de France ; 1980.
- Calmes (Alain). – *Le roman colonial en Algérie avant 1914*- Paris : L'Harmattan ; 1984.
- Canguilhem (G.). – « *La monstruosité et le monstrueux* »- in *Diogène*, 1962.
- Carré (J.M) – *Connaissance de l'étranger*- Paris : Didier, 1964.
- Charles (M.) - *Rhétorique de la lecture*- Paris : Seuil ; 1977.
- Chaunu F. – *L'expansion européenne du 13<sup>ème</sup> au 15<sup>ème</sup> siècle*- Paris : P.U.F, 1969.
- Idem - *Conquête et exploitation des nouveaux mondes*- Paris : P.U.F, 1970.)
- Chevrel (Y.) – « *De l'influence à la réception critique* », in *La recherche en littérature générale et comparée en France, aspects et problèmes*- Paris : SFLGC ; 1983, (p.89-107).
- Idem – « *Les études de réception* », in *Précis de Littérature Comparée*- (p. 177-21).
- Chinard (Albert). – *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècle*- Paris : 1931.
- Cohen (William B.) – *Français et Africains*- Paris : Gallimard ; 1981.

Conry (Yvette). – *L'introduction de darwinisme en France au 19<sup>ème</sup> siècle.*- Paris : 1974.

Cros (E.) - *Théorie et pratique sociocritiques*- Montpellier, Paris : *études sociocritiques* ; Ed. Sociales, 1983.

Deleuze (Gilles) et Guattari (Felix) – *Mille plateaux*- Paris : Ed. de Minuit ; 1980.

Derrida (Jacques) – *L'écriture et la différence*- Paris : Seuil

*Dictionnaire des Termes Littéraires*- Directeur Scientifique Jean-Marie Grassin.

Dubois (J.) - *L'institution de la littérature, Introduction à une sociologie*- Bruxelles, Paris : Ed. Labor ; Nathan, 1975.

Duchet (M.). – « *Voltaire et les sauvages* »- Europe 38 : mai-juin ; 1959.(Idem - *Anthropologie et histoire au siècle des lumières*- Paris : Flammarion ; 1977.)

Idem – *L'histoire des voyages : originalité et influence*- Aix-en-Provence ; actes du colloque d'Aix-en-Provence ; 1965.

Idem -*En marge, l'Occident et ses autres*- Paris : 1970.

Dufour (Jean Paul) – « *Etude lexicographique des paysages bibliques* »- in *lire le paysage, lire les paysages*, Actes du colloque des 24 et 25 novembre 1983, CIEREL, Université de Saint Etienne.

Dutu (A.). – « *L'histoire des mentalités et la comparaison des cultures* »- Revue roumaine d'histoire n°4, 1983.

Edward Saïd – *L'orientalisme*-

Eliade (M.). – *Le mythe de l'éternel retour*- Paris : Gallimard ; 1969.

Escarpit (R.). - *La sociologie de la littérature*- P.U.F, 1958.(Idem (R.). - *Le littéraire et le social*- Flammarion, 1970.)

Idem – *Le littéraire et le soleil*- Paris : Flammarion.

Genette (Gérard). – *Figure I*- Paris : Seuil, 1976.

Idem - *Figure II*- Paris : Seuil, 1979.

Idem – *Nouveaux discours du récit*- Paris : Seuil, 1983.

Idem – *Palimpsestes*- Paris : Seuil, 1992.

- Gandelman (Claude). – *Le regard dans le texte*- Klincksieck : éd. Méridien.
- Goethe – *Traité des couleurs*- Paris : Triades ; 1973.
- Goldman (L.). - *Pour une sociologie du roman*- Gallimard, 1964.
- Halen (Pierre). – « *Voyages, Ailleurs* »- Bruxelles : Revue des Lettres Belges de langue française ; 1995.
- Hamon (Philippe) - *Pour un statut sémiologique du personnage*- in *Poétique du récit*, Paris : Seuil ; 1977.
- Hazard (P.). – *La pensée européenne au 18<sup>ème</sup> siècle de Montesquieu à Lessing*- P. Boivin, 1946.
- Heidegger (M.). – « *Identité et différence* »- Paris : in *Questions I* ; Gallimard.
- Herskovits (M-J.). - *Les bases de l'anthropologie culturelle*- Paris : Payot ; 1967.
- Ibn Battuta – *Voyages*- Paris : La découverte ; 1982.
- Iser (W.). - *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*- Bruxelles : Mardaga ; 1985.
- Jacques (F.). - *Différence et subjectivité*- Paris : Aubier-Montaigne ; 1982.
- Jauss (H.R.). - *Pour une esthétique de la réception*- Paris : Gallimard ; 1978.
- Idem - *Pour une herméneutique littéraire*- Paris : Gallimard ; 1988.
- Jean-Léon L'Africain - *Description de l'Afrique*- Paris : éd. et trad. Par A. Epaulard ; 1956.
- Julien (C-A). – *Les voyages de découverte et les premiers établissements*- Paris : P.U.F ; 1948.
- Kappler (C.). – *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Age*- Paris : Payot ; 1980.
- Kayser (Wolfgang) - *Qui raconte le roman*- in *Poétique du récit*, Paris : Seuil ; 1977.
- Kish (G.). - *La carte, image des civilisations*- Paris : Seuil ; 1980.
- Kupisz (K.), Perouse (G.-A.), Debreuille (J.-Y). – *Le portrait littéraire*- Presse Universitaire de Lyon ; 1988.
- Labarrière (P-J.). - *Le discours de l'altérité*- Paris : P.U.F, 1983.

Leenhardt (J.), Jozsa (P.) - *Lire la lecture. Essai de sociologie de la lecture*- Paris : Le Sycomore ; 1982.

Lestrigant (F.). – « *Rhétorique et dispositif d'autorité dans le texte cosmographique de la Renaissance* »- in *Litterature*, 1978.

Leutrat (Jean-Louis) – *Kaleidoscope*- Lyon : Presse Universitaire de Lyon ; 1998.

Levinas (E.). – « *Le temps et l'Autre* », in *le choix, le monde, l'existence*- Cahiers du collège philosophique, 1949.

Levi-Strauss (Claude). - *Anthropologie structurale*- Paris : Plon ; 1958.

Idem - *Le regard éloigné*- Paris : Plon ; 1983.

Linné (Carl Von). – *Les voyages*- Paris: Le Centurion; 1980.

Lowie (R.). – *Histoire de l'ethnologie classique*- Paris : Payot ; 1971.

Idem - *Aspects de la marginalité au Moyen Age*- Montréal : Ed. de l'Aurore ; 1975.

Lowie (R.). - *Traité de sociologie primitive*- Paris : Payot ; 1969.

Macherey (P.). - *Pour une théorie de la production littéraire*- Maspero, 1966.

Mathe (Roger) – *L'exotisme*- Paris : Univers des Lettres ; Bordas ; 1972.

Mollat (M.). - *Grand voyage et connaissance du monde*- Paris : CDU ; 1966.

Moura (Jean-Marc.). – *Lire l'exotisme*- Paris : Dunod ; 1992.

Pageaux (Daniel-Henri). – *Précis de littérature comparée*- « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in Brunel (P.) et Chevrel (Y.) (dir), Paris : PUF, 1989.

Piaget (Jean) - *Le structuralisme*- Paris : PUF ; Que Sais-je?, 1987.

Pichois C., Rousseau (A.M.). - *la littérature comparée*- P., A. Colin, 1967.

Pierre Brunel et Yves Chevrel - *Précis de littérature comparée*- Ouvrage collectif, sous la direction de, Paris : P.U.F ; 1989.

Pigafetta – *Magellan, le premier tour du monde*- Paris : Taillandier ; 1984.

Portal (F.). – *Des couleurs symboliques dans l'Antiquité, le Moyen Age et les Temps modernes*- Paris : Ed. de la Maisnie ; 1975.

Randles (W.G.L.). - *De la terre plate au globe terrestre. Une mutation épistémologique rapide*- Paris : 1980.

Idem – *Sur l'idée de découverte*- in Actes du 5<sup>ème</sup> colloque international d'histoire maritime- Paris : 1966.

Roux (J.P). - *Les explorateurs au Moyen Age*- Paris : Seuil ; 1967.

Sapia (E.). – *Anthropologie*- Paris : Ed. de Minuit ; 1967.

Segalen - *Essai sur l'exotisme*- Montpellier : Fata Morgana ; 1978.

Soler (Patrice). – *Genres, formes, tons*- Paris : PUF ; 2001.

Sperber (D.). - *Le savoir des anthropologues*- Paris, Hermann, 1982.

Thévet (A.). *Les singularités de la France Antarctique*- Paris : La découverte ; 1983.

Tinland (F.). - *La différence anthropologique*- Paris : Aubier-Montaigne ; 1977.

Todorov (T.). – *Poétique de la prose* - Points, Seuil, 1980.(

Idem – « *Poétique* »- N° 2 de la revue *Qu'est-ce que le structuralisme?*, Points, Seuil, 1973.)

Idem – *Les Morales de l'histoire*- Paris : Grasset ; 1991.

Vigner (Gérard). – *Lire du texte au sens*- Paris : CLE International ; 1979.

Westphal (Bertrand). – *Le rivage des mythes. Une géocritique méditerranéenne. Le lieu et son mythe*- Limoges : Pulim (Presse Universitaire de Limoges) ; 2001.

Wolfzettel (Friedrich). – *Le discours du voyageur*- Paris : PUF ; 1996.

Zéraffa (M.). - *Roman et société*- P.U.F, 1971.

Zima - *Pour une sociologie du texte littéraire*- UGE, 10/18, 1978.

## VII- Colloques et Congrès

Colloque : *L'image du monde négro-africain en Occident*- Paris : Colloque du Cerclef ; Paris III-Val-de-Marne, 21-22 nov. 1980, n°58, 1<sup>er</sup> trim., 1981.

Idem - Borer (Alain), Bouvier (Nicolas), Chaillon (Michel), Coatalem (Jean Luc), Dugrand (Alain), Lacarriere (Jacques), Lapouge (Gilles), Le Bris (Michel), Meunier (Jacques), Walter (Georges), White (Kenneth). – *Pour une littérature voyageuse*-

Idem - *Métamorphoses des récits de voyage*- Actes du colloque de la Sorbonne et du Sénat (2 mars 1985) recueillis par François Moureau-Genève : Slatkine ; 1986.

Idem - *Littératures postcoloniales et représentation de l'ailleurs*- Paris : Champion-Varia ; 1999.

Congrès : - *Le nouveau monde, l'Autre monde et la pluralité des Mondes*- Lisbonne : Congrès international d'histoire des découvertes ; 1961.

Idem - *Mythes, images, représentations*- Limoges : Trame-Didier érudition ; SFLGC , 1981.

Idem - *Acculturation*- Paris : Actes du XIème Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée ; 20-24 août 1985.

Idem – *Littérature et espace*- Limoges : Actes du XXXe Congrès de la SFLGC sous la direction de Juliette Vion-Dury, Jean-Marie Grassin et Bertrand Westphal; 20-22 septembre 2001.

### **VIII- Thèse et Mémoire**

Kadar Ali Diraneh – *La vision de l'Autre dans trois récits de Henry de Monfreid*- Lille III : Mémoire de Maîtrise soutenu en 1993 à l'université de Lille.

Souny William – *L'écriture du désir dans l'œuvre de William Joseph Faarax Syad*- Limoges : Thèse de Doctorat soutenue à l'Université de Limoges en 2001.

**INDEX**

**Abdi Ismael Abdi** : 9  
**Abdi Mohamed** : 9  
**Abdoulaye Doualeh** : 9  
**Abdourahman Ali Waberi** : 9

**Affergan (Francis)** : 82, 83  
**Angoulvant (G.)** : 11, 16, 17, 243.  
**Armandy (André)**:10, 11, 16, 17, 29, 37, 41, 55, 75, 78, 103, 107, 118, 120, 149, 152, 162, 174, 176, 178, 188, 192, 193, 195, 200, 216, 221, 222, 229, 246, 273, 274, 282, 285, 287-290, 317, 327, 336, 346, 349, 356-359, 361, 373, 374, 378, 379, 381, 391, 400.  
**Aubry (Marie-Christine)** : 11.

**Baïssac (Chapon)** : 99  
**Balsan** : 16  
**Bonneuil (M.E)** : 16

**Celarie (Henriette)**: 10, 11, 17, 45, 72, 77, 99, 115, 116, 119, 131, 133, 135, 150, 155, 156, 215, 216, 243, 244, 266-268, 308, 321, 345, 347,398.  
**Chehem Watta** : 9  
**Cohen (William B.)**:144, 145.

**Daher Ahmed Farah** : 9  
**Delvert (Charles)**: 11, 16, 17, 65, 77, 87, 101, 113, 124, 149, 163, 168, 169, 225, 280, 288, 317, 343, 356, 391.  
**Dorgelès (R)** : 10.  
**Duchenet (Edouard)**: 97, 379.  
**Dufour (Jean-Paul)**: 84.

**Esme (Jean d')**: 11, 16, 17, 23, 68, 82, 89, 99, 125, 131, 155, 163, 175, 223, 225, 226, 242, 277, 278, 284, 289, 304, 318-320, 342, 361, 362, 373, 376, 378, 379, 381, 382.

**Farrère (Claude)** : 10.

**Gary (Romain)** : 9.  
**Goum (A)** : 7  
**Grassin (Jean-Marie)** : 5, 50.

**Hachette (René)**: 11, 42, 46, 409.

**Idriss Yousouf Elmi** : 9

**Jumilhac (La Comtesse de)**:10, 11, 17, 266, 268-272, 324, 344, 345, 351, 364, 391, 409.

**Kadar Ali Diraneh** : 11.  
**Kessel**: 11, 25, 57, 63, 65, 66, 75, 80, 107, 111, 112, 115, 116, 119, 122, 125, 129, 131, 132, 134-138, 158, 161, 171, 176, 222, 234, 306, 310, 313, 327, 329, 334, 342, 370, 372-379, 382, 384, 391.

**Lagarde(Léonce) :** 94.

**Leiris (Michel):** 11, 27, 98

**Londres (Albert):** 11, 17, 28, 55, 69, 86, 87, 102, 106, 123, 134, 165, 169, 202, 215, 219, 286, 334, 337, 338, 344, 359, 364, 367, 368, 377-379, 381, 385, 396.

**Loti (Pierre) :** 10.

**Malraux (André):**10, 17, 24, 31, 39, 41, 42, 47, 85, 86, 102, 374.

**Mitterand (François):**16.

**Monfreid (Henry de) :** 10, 11, 31-35, 38, 39, 40, 42, 48, 49, 52-55, 58-64, 71, 74, 79-81, 84, 88, 94-97, 100, 102, 104, 105, 111-115, 117-121, 123, 128-130, 133-137, 146-161, 163, 165-168, 170-175, 177-182, 186, 187, 190-193, 196, 197, 198, 201, 203, 205-210, 213, 221, 223, 226-230, 236, 240-242, 245, 247-249, 252, 275, 280, 281, 283, 289, 291, 292, 294, 295, 296, 299, 304-306, 309, 311-316, 323, 328-330, 332-334, 336, 339, 340, 342, 347-350, 353, 354, 357, 358, 360, 366-369, 372-378, 380, 383, 384, 385, 391, 393, 408.

**Morin (Didier):** 371.

**Nizan (Paul):** 9, 10, 11, 17, 26, 52, 67, 68, 130, 175, 211, 212, 220, 237, 326, 337, 348, 355, 372, 391.

**Omar Osman Rabeh :** 9

**Pageaux (Daniel-Henri) :** 389

**Penel (Jean-Dominique) :** 139, 140.

**Tharaud (Jérôme et Jean):** 10, 11, 176, 82, 94, 174, 195, 201, 214, 222, 238, 298, 310, 341, 351, 358, 363, 367, 370, 373, 374.

**Treat (Ida):** 11, 17, 29, 56, 64, 65, 74, 83, 100, 116, 117, 126, 146-149, 151, 156, 165, 192, 199, 202, 204, 228, 233, 235, 255-260, 262-265, 307, 321, 331, 343, 346, 348, 352, 353, 355, 356, 359, 360, 362, 363, 372-378, 379, 381, 382-384, 391, 397, 399.

**Todorov Tzvetan :** 389

**Sartre (Jean-Paul) :** 10.

**Senghor (L.S.):** 9

**Soupault (P.):** 9

**Souny William:** 9

**Vion Dury:** 50.

**Westphal (Bertrand):** 50.

**William (Joesph Farah) Siad:** 9.

**TABLE DES MATIERES**

|   |           |
|---|-----------|
| <b>Introduction.....</b>  | <b>4</b>  |
| <b>Première partie.....</b>   | <b>19</b> |
| <b>Construction d'un horizon d'attente.....</b>                           | <b>20</b> |
| <b>A- La motivation.....</b>  | <b>21</b> |
| 1. Le déplacement professionnel ou la conformité à une tradition.....     | 21        |
| 2. Le déplacement professionnel ou la quête spirituelle.....              | 24        |
| 3. Le déplacement excursion ou la satisfaction d'un désir.....            | 27        |
| 4. Le déplacement protéiforme ou l'ambiguïté d'un homme.....              | 30        |
| <b>B- La carte.....</b>   | <b>37</b> |
| 1. La carte : un préalable inévitable du parcours et de la rencontre..... | 37        |
| 2. La carte : la réalisation d'un rêve d'enfance.....                     | 40        |
| 3. La carte : représentation des localités et des itinéraires.....        | 42        |
| 4. La carte comme une activité d'éveil : la reconstitution.....           | 44        |
| <b>C- Les espaces physiques.....</b>                                      | <b>51</b> |
| 1. La mer : un espace de toutes les tendances.....                        | 51        |
| 2. L'espace côtier : lieu de toutes les illusions.....                    | 61        |
| 3. La brousse : un espace pas tout à fait Autre.....                      | 73        |
| 4. Le désert à l'image de l'Altérité.....                                 | 83        |

|   |            |
|---|------------|
| <b>Deuxième partie.....</b>   | <b>90</b>  |
| <b>La physionomie de l'Autre.....</b>                                   | <b>91</b>  |
| <b>A. Le regard.....</b>  | <b>92</b>  |
| 1. Le voyageur se convertit à l'Autre : une apparente communion.....    | 92         |
| 2. l'Autre se convertit au voyageur : le transfert invraisemblable..... | 100        |
| 3. Le voyageur et l'Autre se connaissent : absence du choc émotif.....  | 103        |
| 4. Grille évaluative : un résultat contrasté.....                       | 107        |
| <b>B. L'Autre.....</b>  | <b>109</b> |
| 1. L'aspect physique de l'Altérité : stéréotype ou authenticité .....   | 109        |
| 2. L'aspect moral de l'Autre : éloge ou étonnement                      |            |
| 3. La mentalité du regardé : différence ou négativité .....             | 185        |
| 4. Mœurs et coutumes de l'Autre : sauvagerie ou barbarie .....          | 187        |
| <b>C. L'Autre de l'Autre.....</b>                                       | <b>199</b> |
| 1. L'indigène vitrine : l'exhibitionniste ou la soumise .....           | 199        |
| 2. L'indigène compagne : l'amour véritable ou l'amour artificiel.....   | 206        |
| 3. L'indigène maîtresse : la prostituée ou la lolita.....               | 210        |
| 4. L'indigène femme étrange : l'humaine ou la martienne.....            | 212        |

|   |            |
|---|------------|
| <b>Troisième partie.....</b>  | <b>216</b> |
| <b>Le regard de soi.....</b>  | <b>217</b> |
| <b>A- Le sujet regardant.....</b>   | <b>218</b> |
| 1. Le lieu de la civilisation : assimilation ou association.....            | 218        |
| 2. La colonie, lieu des aventures : révélation de soi ou dénonciation ..... | 231        |
| 3. La colonie lieu des abus : exploitation ou dégradation.....              | 243        |
| 4. La colonie, lieu de rassemblement : divergence ou ambiguïté.....         | 249        |
| <b>B- La femme du regardant.....</b>  | <b>254</b> |
| 1. L'individualité : distanciation ou mépris.....                           | 254        |
| 2. L'aventurière : rapprochement ou machiavélisme.....                      | 265        |
| 3. L'effrontée : mal de vivre ou révolte.....                               | 272        |
| 4. L'infidèle : caprice ou fantasme.....                                    | 274        |
| <b>C- Le regardé regardant.....</b>   | <b>278</b> |
| 1. L'indigène éduqué : une évolution déguisée.....                          | 278        |
| 2. Le boy : une relation maître valet.....                                  | 283        |
| 3. L'enfant de la mission : un résultat inachevé.....                       | 291        |
| 4. Le métis : une cruauté de tout ordre.....                                | 295        |

## Quatrième partie

### **Le discours de soi.....302**

#### **A- Les thèmes liés à l'aventure.....302**

1. La primitivité : constat ou préjugés.....302

2. La mort : idéologie ou réalité .....311

3. L'érotisme : exotisme ou perversité .....323

4. Le voile : déguisement ou envoûtement .....334

#### **B- Les thèmes liés aux conditions de vie.....340**

1. Le soleil : omniprésence et hantise.....340

2. Le casque : signe d'appartenance et d'exclusion.....350

3. Les animaux : menace et cohabitation.....360

4. Le vocabulaire : exotisme et enrichissement .....370

#### **C- Littérature de voyage et société coloniales.....390**

1. Les techniques narratives : paroles et détournement.....390

2. La « zoologification » : animologie et exhibition.....401

3. La chosification : pétrification et sécurité .....404

4. Littérature de voyage : instrumentalisation et idéologie .....406

**TABLE DES MATIERES**

---

**Conclusion.....411**

**Bibliographie.....420**

**Index.....434**

**Table de matière.....437**